

# **SUR LES TRACES DE JEAN ONIMUS MON PÈRE**

**La mort est-elle la finalité de l'être ?**



*Peinture réalisée par Jean Onimus (1930)*

## Table des matières

<b>PRÉFACE</b> .....	<b>4</b>
<b>D’OÙ JE VIENS</b> .....	<b>5</b>
<b>PREMIÈRE PARTIE « À LA RECHERCHE DE MON PÈRE »</b> .....	<b>10</b>
<b>De la difficulté de mourir</b> .....	<b>11</b>
Jean Onimus face à la mort.....	11
Le dernier été du vieux couple.....	14
<b>Une mémoire retrouvée</b> .....	<b>21</b>
La bibliothèque.....	21
Une adolescence assoiffée.....	23
La nostalgie des jeunes filles en fleurs.....	30
Son étape parisienne.....	33
Le mariage.....	38
Sa vie de professeur.....	41
Évolution spirituelle et religieuse.....	49
Réalité de la guerre et le Journal de consolation.....	55
<b>La famille au centre de la vie</b> .....	<b>64</b>
Une culture familiale.....	64
Amour et spiritualité.....	67
Lettres à ses fils et Un livre pour mes filles.....	70
<b>Une maison corps et âme</b> .....	<b>74</b>
La maison des Bruyères.....	75
La maison de la Solitude.....	77
La maison de La Pinède.....	78
La maison du Tameyé.....	79
<b>À la Recherche du poétique</b> .....	<b>82</b>
Un jardin créatif.....	82
Le camping sauvage.....	84
La montagne.....	85
<b>DEUXIÈME PARTIE « SUR LES TRACES DE JEAN ONIMUS »</b> .....	<b>88</b>
<b>Pourquoi ?</b> .....	<b>89</b>
<b>Les sources de sa pensée</b> .....	<b>91</b>
Sa mère, Mime.....	91
Bergson et Péguy.....	92
Teilhard de Chardin.....	94
Jésus.....	98
<b>Quand Dieu s’en va...</b> .....	<b>101</b>
Évaporation de la religion.....	101
Un besoin de divin.....	104
L’angoisse d’un monde sans religion ?.....	105
<b>Aux sources de la conscience humaine</b> .....	<b>110</b>
La conscience, source du temps.....	110
Conscience humaine et sentience animale.....	111
Un phénomène computationnel.....	115
La culture au cœur de la conscience humaine.....	117
Temps culturel et temps biologique.....	121
Inquiétude intrinsèque de la conscience.....	124

<b>Comprendre la « sainte » évolution » .....</b>	<b>129</b>
L'évolution, source de liberté spirituelle .....	129
Une conscience distribuée au sein de l'univers.....	132
Dieu est une activité créatrice universelle.....	134
Comprendre la néoténie de l'homme .....	137
<b>Emergence d'une nooconscience .....</b>	<b>143</b>
Le tissu informationnel ou noosphère .....	143
Une conscience universelle.....	147
<b>De l'art d'être un homme .....</b>	<b>152</b>
Émerveillement et Enthousiasme.....	152
De l'étrangeté d'être : l'art pour l'art.....	155
Le transhumanisme.....	158
<b>Réflexions sur les dimensions du devenir .....</b>	<b>164</b>
Une éthique de la Bonté.....	164
Inquiétude du savoir : l'homme créateur .....	173
Vers une empathie universelle .....	179
<b>Pour une foi au monde.....</b>	<b>183</b>
Besoin d'avoir une foi créatrice .....	183
Evolution de la morale au cœur de la noosphère .....	190
Recherche d'un renouveau de la prière.....	194
Fécondation de la pensée par la poésie .....	197
<b>Y a-t-il un Dieu au cœur de la noosphère .....</b>	<b>203</b>
<b>Conclusion.....</b>	<b>214</b>
<b>BIBLIOGRAPHIE DE JEAN ONIMUS .....</b>	<b>217</b>

## Préface

Ce livre prend sa source dans un besoin de faire revivre en quelque sorte un père extraordinaire. Il a laissé tant de traces, sa présence a été si forte qu'elle m'engloutissait parfois, me faisant perdre mon chemin et me laissant muet, incapable d'exprimer des interrogations qui s'éparpillaient dans une grande confusion.

Ces traces il fallait que je les retrouve dans ses livres, dans ses lettres, dans les mots que je pouvais saisir parfois lors de nos échanges, dans sa présence même au sein de la famille ; il fallait que je les travaille pour essayer de les porter plus loin encore dans ce qu'elles disaient. Elles devenaient une source trop lourde de pensées pour les laisser se perdre, il me fallait les faire revivre et tenter ainsi de garder un peu de leur mémoire. Je ressentais trop ce besoin de continuer la pensée exprimée dans ces traces, sans doute par respect de l'homme, mon père, mais aussi pour approfondir ma propre pensée dont il est à l'origine.

À l'époque de notre adolescence à mon frère et moi, il avait essayé de nous parler pour discuter de la vie, de la société, de l'avenir de l'homme sur cette Terre, des problèmes de la foi, de la générosité, etc. N'arrivant pas à initier une vraie conversation, sans doute parce qu'il nous sentait peu réceptifs, il avait choisi de nous écrire des lettres qu'il a publiées dans un livre « Lettres à mes fils ».

*Il me semble que je ne saurais jamais vous dire ce que je vais essayer de vous écrire. J'aurais l'impression d'être indiscret, de faire une sorte de sermon, peut-être de me rendre ridicule. Et pourtant il y a des choses qu'il est de mon devoir élémentaire de vous dire. J'ai regretté jadis de n'avoir pas eu avec mon père des conversations franches, intimes, totales, où l'on remet tout en question, comme celles que l'on peut avoir avec ses amis quand on est jeune et qu'on aime la discussion ; je m'étais promis, si j'avais un jour des enfants, de ne pas laisser s'installer entre eux et moi une telle zone de silence. Et puis, voilà, malgré moi, que tout recommence. Trop d'années nous séparent, près de 30 ans : comment se rejoindre à travers ce mur du temps ?<sup>1</sup>*

Ces lettres, je n'ai pas su les lire. Sans doute étaient-elles dans un décalage trop profond par rapport à mon questionnement d'alors. Mais j'en ai quand même retenu une recommandation essentielle : celle de toujours garder un esprit éveillé : *Si l'humanité était spirituellement confortable, elle s'endormirait. Cet esprit de protestation doit approfondir et élargir votre conscience ; il provoque la recherche. Une conscience interroge toujours et toujours poursuit une quête passionnée, elle cherche toujours plus loin, toujours plus profond, mais elle cherche pour trouver, non pour refuser : tout est là. Quiconque nie ne cherche plus, mais celui qui cherche d'une certaine façon, a déjà trouvé. L'un se voue à une mort spirituelle, l'autre intensément vit. Quand on dit non, on se débarrasse de son inquiétude et le refus est une position assez commode qui vous met hors d'atteinte.<sup>2</sup>*

Je crois que c'est là la meilleure recommandation de mon père que j'ai retenue et que j'ai essayé d'appliquer. Il s'agit là du cœur même de la conscience qui fait que nous sommes des hommes. Il faut en accepter les risques et toutes leurs conséquences, bonnes ou mauvaises. C'est ici l'objet du présent livre.

---

<sup>1</sup> Jean Onimus, Lettres à mes fils, DDB, 1963

<sup>2</sup> ibid

## D'où je viens

Je suis né, moi Jean-Pierre, leur premier enfant, au début de la guerre, dans beaucoup d'amour. Ce jour-là, "Il", mon père, avait hissé le drapeau au mât d'une tour au fond du jardin. À la fin de la guerre nous étions quatre enfants déjà, Jean-Pierre (moi-même), Michel, Odile et Anne-Marie.

Pourquoi ai-je écrit "Il" avec une majuscule ? Tout simplement parce que mon père avait décidé dès l'arrivée du premier bébé que ses enfants le vouvoieraient, un respect peut-être nécessaire pour le confirmer en tant que père. Mais sans doute la vraie raison de ce vouvoiement provient d'une tradition familiale puisqu'il vouvoyait lui-même ses propres parents. Seule maman, sans doute pour marquer la proximité affective, avait droit au tutoiement de notre part. En tout cas ce vouvoiement du père est devenu une habitude à laquelle nous, mes sœurs et frères, n'avons jamais dérogé. Curieusement je pensais que les petits-enfants suivraient cette règle selon le processus d'apprentissage par imitation, mais non : ils se sont mis à tutoyer leur grand-père sans complexe, tout comme ils tutoyaient leurs parents. La tradition n'a pas été reprise !

La tour au fond du jardin appartenait à la *Solitude*, cette maison où ils s'étaient installés après leur mariage pour démarrer leur nouvelle famille, une maison enserrée de pins et d'où on pouvait observer la rade de Villefranche et son Cap Ferrat.

Mon père s'empressa d'adopter cette tour comme bureau. Elle lui servait de refuge lorsque le poids de la famille devenait trop lourd et c'est là qu'Il commença sa thèse sur Péguy. Il faut dire que l'arrivée des enfants perturbait beaucoup ses habitudes d'une vie libre de toute contrainte. Il avait presque trente ans lorsqu'Il rencontre sa future femme, Marinette. Ils étaient tous les deux fils et fille uniques et cela peut expliquer cette famille de sept enfants qu'ils allaient créer en une dizaine d'années.

Les premières années de cette nouvelle famille furent dures, elles marquèrent pour Lui une vraie rupture. En 1943 il y avait déjà trois bébés à s'occuper sans compter les problèmes liés à la guerre avec le pillage de la maison de ses parents, les difficultés du ravitaillement, les soins aux bébés, etc. Avec trois enfants, Marinette avait renoncé à son enseignement de professeur de mathématique pour se consacrer à sa famille. Il le regrette parfois tout en rêvant à la jeune fille qu'elle avait été : *Comme sa vie d'autrefois devait être plus heureuse. Sa vie d'études d'abord, ces études qu'elle aimait, où elle réussissait si brillamment ; sa vie professionnelle, ce monde d'enfants qui l'entourait et la chérissait. Sa vie de jeune fille sportive et libre ; fille sauvage, fille de grand vent, fille de Provence petite et nerveuse aux cheveux couleur d'olive, aux grands yeux de velours. Comme ma vie l'a durcie !*<sup>3</sup>

Mais ce léger sentiment de culpabilité ne l'empêchait pas de partir tout le weekend en montagne pour une balade à ski. À cette époque c'était une vraie expédition, il fallait prendre un tram qui remontait la vallée de la Tinée, coucher dans un hôtel pour commencer la balade au petit matin.

Lui aimait trop cette liberté que vous pouvez ressentir jusqu'au fond de votre être quand vous débouchez après une rude montée dans un joli vallon sauvage où la neige est vierge de toute trace à l'exception de celles que le lagopède blanc a laissées en fuyant le renard<sup>4</sup>. Il ne pouvait pas abandonner complètement cette liberté qui avait irrigué son adolescence en attendant un mariage tardif à trente ans. Une liberté que la guerre a contribué à briser en morceaux. La chute de la France, un futur improbable, les soucis pour approvisionner sa famille

---

<sup>3</sup> Jean Onimus, Livre de Consolation, inédit, 1950

<sup>4</sup> Il s'agit ici du vallon de Chastillon, désormais labouré par les pistes d'ISOLA 2000.

naissante, tout contribuait à étouffer une liberté qu'il avait vécue parfois intensément et dont il gardait une certaine nostalgie.

*Comme c'est triste : te souviens-tu de Prométhée ? La découverte d'Eschyle sur la plage de Trouville. Il y a du sable encore entre les pages. J'étais avec maman, c'était entre l'écrit et l'oral du concours de l'École. Je lisais le Château Intérieur<sup>5</sup> pour m'endormir le soir. C'était le temps des fièvres mystiques. J'avais emporté la collection des mystiques anglais et un gros vieux livre qui contenait Jean Tauler<sup>6</sup>. Est-ce que je serais capable de relire cela maintenant ? Je me demande si mes fils connaîtront ces fièvres-là. Et alors moi je serai, comme maintenant déjà, trop vieux pour leur répondre et vivre de leur vie ? Pas plus que mon père ne m'a connu je ne connaîtrai mes fils : 30 ans me séparent de Jean-Pierre : c'est la vieillesse...*

*Il faut que j'essaie de relire ces vieux bouquins et de m'émouvoir comme autrefois en évoquant les visions de Julienne de Norwich, la recluse<sup>7</sup>.*

*Oui il me faut tout ; retrouver tout, revivre tout, rallumer tout : découvrir cette fois qu'il y a au monde autre chose et plus qu'un problème budgétaire et des grâces à obtenir de l'épicière. Déchéance du français moyen ; non je ne veux pas attendre la fin de tout ceci pour vivre une vie d'homme.<sup>8</sup>*

On devine déjà dans ce texte combien sa jeunesse fut ardente, inspirée par un mysticisme qu'il a cultivé dans la solitude de la maison des Bruyères, couvé par une mère suffisamment intelligente et cultivée pour savoir l'accompagner dans sa découverte du monde.

Mais malgré ces contraintes, la famille qui se créait sous ses yeux restait pour Lui un enchantement permanent. En septembre 1940, la guerre était encore loin, bien avant l'occupation allemande de la zone sud de la France... Les soucis allaient venir plus tard. Des nouvelles vies commençaient et cela était merveilleux. Ainsi il ne peut résister à l'envie de dessiner ou de peindre sur les murs des animations représentant chaque enfant. Oui, mon père avait beaucoup de talents dont celui de peindre comme on le verra plus loin. La chambre des enfants était devenue son territoire d'élection pour ces peintures, comme il le décrit lui-même : *J'avais de vastes projets : représenter leurs saints patrons à la tête de leur lit. En serai-je capable ? Du moins la chambre s'est-elle étonnamment égayée avec toute cette ménagerie qui court au ras de la plinthe dans une prairie très verte. Les mouettes sont les mieux réussis, en plein ciel rose, papa et maman en tête avec leur vaste envergure, leur vol sûr et calme. Jean-Pierre les suit gauchement, les yeux sur sa mère. Puis, c'est Michel qui se retourne, en plein vol et regarde la petite Odile à peine sortie de l'eau et qui prend son essor. J'ai passé quelques heures délicieuses à dessiner cela, aussi agréables qu'à écrire ces pages : délices des passe-temps de vacances.<sup>9</sup>*

J'avais tout juste quatre ans, mais je revois encore ces oiseaux dessinés sur le mur au pied de chacun de nos petits lits. Leur vol surtout, de grandes ailes déployées dont la courbure laisse deviner le mouvement qui prépare le prochain battement. Il y avait une puissance dans ce vol, qui me faisait rêver et a pu me faire longtemps regretter de ne pas avoir d'ailes moi-même.

---

<sup>5</sup> Le Château Intérieur est le chef-d'œuvre de Thérèse d'Avila (1577). Il est l'un des ouvrages les plus importants de la spiritualité et de l'expérience mystique de l'Occident.

<sup>6</sup> Jean Tauler, né vers 1300 à Strasbourg et mort le 6 juin 1361 dans la même ville, est un théologien, un mystique et un prédicateur alsacien influent, surnommé « le docteur illuminé »

<sup>7</sup> Julienne de Norwich est une religieuse mystique anglaise ayant vécu comme recluse aux xive / xve siècles.

<sup>8</sup> Jean Onimus, Livre de Consolation, inédit, 1950

<sup>9</sup> ibid

De la *Solitude* je n'ai gardé que peu de souvenirs, le propriétaire nous en ayant chassés dès la fin de la guerre, vers 1947. Je me rappelle surtout du potager que mon père entretenait seul, un magnifique potager avec tout au fond un poulailler dont le coq m'avait pris en grippe. Sans doute avais-je pris la mauvaise habitude d'embêter les poules et le pauvre coq se croyait obligé de les défendre ! En tout cas le souvenir que j'en ai gardé, c'est la course poursuite à travers le potager, le coq à mes trousses, pour rejoindre la maison et, une fois à l'abri derrière la porte-fenêtre, le pied de nez que je faisais à ce méchant coq.

Comment mon père a-t-il trouvé la volonté et la patience nécessaires pour s'occuper de ce potager ? Cela est presque invraisemblable connaissant son éducation. Un potager, cela représente un travail manuel important, ne serait-ce que pour arracher les mauvaises herbes qui poussent partout et gênent les légumes dont on espère toujours la meilleure production. Or mon père n'avait jamais touché une bêche auparavant, se contentant d'élaborer avec sa mère l'organisation et le choix des fleurs et légumes que plantait le jardinier employé à plein temps dans le jardin des Bruyères, à Cap d'Ail. Dans son exil à Paris il répond à sa mère au sujet de ce jardin des Bruyères : *J'ai reçu votre lettre où vous me décrivez l'opulence du jardin depuis les berceaux de fleurs jusqu'au potager et au poulailler. C'est une poussée de vie que vous décrivez admirablement. Vous me feriez chanter les premiers vers de Lucrèce !*

Le jardinier des Bruyères s'appelait Jean comme mon père et il était chargé de tous les travaux que nécessite une maison, il avait même appris à conduire pour assurer la fonction de chauffeur, ce qui n'était pas rien avec les voitures de l'époque. D'ailleurs aux Bruyères, il n'était pas le seul employé, il y avait aussi Angèle qui assurait la cuisine et sans doute quelques autres domestiques, tout ce petit monde étant géré par Mime, ma grand-mère.

Je n'ai pratiquement pas connu mes grands-parents, que ce soit du côté de ma mère ou de mon père. Tous les quatre sont morts pendant la guerre, peut-être d'angoisse devant le cataclysme qui emportait la France, sûrement de privations dues à la difficulté d'approvisionnement. Tous les quatre se sont mariés sur le tard. Mes grands-parents paternels, Henri Onimus et Adeline Fournier, avaient respectivement 44 et 33 ans au moment de leur mariage en 1908 et du côté maternel Jacques-Lucien Bousquet et Marthe Vessiot avaient respectivement 41 et 31. Ceci explique sans doute l'enfant unique chez chacun des deux couples : Marinette chez les Bousquet et Jean chez les Onimus.

Mon père fut un grand littéraire et humaniste. J'ai retrouvé dans ses papiers une bonne définition de la littérature telle qu'il la voyait : *La littérature, c'est l'expérience humaine telle qu'elle s'est déposée dans les genres littéraires les plus variés, dans tous les pays, à travers les siècles. Pour connaître les hommes, il faut lire et relire cette immense confidence tissée de rêves, de cauchemars, d'émerveillements et d'amours.*

Agrégé de lettres classiques, professeur de lycée à Tunis puis à Bucarest, il soutient une thèse de doctorat d'État sur Péguy et devient professeur de littérature française à l'université d'Aix puis celle de Nice. Il a enseigné dans de nombreuses universités étrangères aux États-Unis, en Nouvelle-Zélande, en Afrique du Sud, à Madagascar, au Brésil, au Canada, etc. Son immense culture nourrissait un christianisme interrogatif, vivifié par Teilhard de Chardin, ouvert sur les problèmes de l'univers et de la connaissance. Son œuvre très diverse exprime la richesse de sa personnalité. Elle comporte des essais sur l'éducation et la famille, sur la littérature et la poésie (en particulier la connaissance poétique), sur la peinture, sur la crise du monde actuel et sur la religion. Sa famille a beaucoup compté pour lui, une famille nombreuse avec sept enfants, 28 petits-enfants, et une ribambelle d'arrière-petits-enfants.<sup>10</sup>

Curieusement, sans doute par tradition familiale, je n'ai pas suivi l'enseignement de l'école primaire sauf le dernier niveau, CM2 aujourd'hui. Et cela a été le cas pour mes frères et sœurs avec différents niveaux d'intégration. Pourtant il y avait bien une école primaire au Col de

---

<sup>10</sup> On peut lire une biographie de Jean Onimus dans Wikipédia

Villefranche où nous habitons, mais les gens bourgeois de l'époque considéraient que cette école était essentiellement fréquentée par la classe populaire et que ce n'était pas convenable pour leurs enfants. Je m'interroge toujours si cette sorte de confinement familial ne nous a pas un peu marqué psychologiquement, nous les enfants ? Mon père, lui-même s'interroge : *Quand je vois Jean-Pierre errer tout le jour sans surveillance, vivre à sa guise, sans qu'on trouve une minute pour lui apprendre à lire ou même à jouer, je me demande s'il ne serait pas mieux avec d'autres enfants dans quelque établissement salubre de Savoie. Je me demande... si par la force même des choses les familles les plus résistantes ne finiront point par se désagréger, par s'apercevoir que le monde actuel, qui n'est plus fait pour elles, les éjecte ou les laisse lentement mourir, haletantes dans un dénuement physique et moral. Les enfants s'en iront dans ces paradis collectifs, que j'imagine luxueusement installés pour cultiver la bête humaine, aérés, propres, pourvus de tous les accessoires de la puériculture et de la pédagogie moderne. Là-bas sans nul doute, ils seront heureux comme les poussins de couveuses. Ils seront même plus beaux et mieux portants et, qui sait, mieux élevés.*<sup>11</sup>

Ce fut donc maman qui assura mes premières années d'école, comme elle le fit d'ailleurs pour mes frères et sœurs. Il m'a fallu attendre l'âge de dix ans pour connaître la classe de 7<sup>ème</sup> (soit le CM2 actuel) qui existait alors au lycée Masséna de Nice où enseignait mon père. Ce premier passage au lycée, suivi de l'examen de l'entrée en 6<sup>ème</sup> qui n'existe plus aujourd'hui, constitua pour moi un rude apprentissage après une enfance essentiellement vécue dans l'environnement familial. D'ailleurs je fus recalé à cet examen et dut subir une année de 6<sup>ème</sup> dans une école privée dont je ne garde pas un bon souvenir, pour entrer finalement au lycée en 5<sup>ème</sup>. Mais finalement, tant bien que mal, je m'intégrai dans la vie du lycée et réussis des études correctes qui m'emmenèrent sans que je le souhaite vraiment vers une carrière d'ingénieur.

Il m'a fallu longtemps, presque toute une vie, pour que je commence à questionner mon père. Mais pas directement, plutôt par les traces qu'il a laissées dans ses livres et autres notes retrouvées.

Mon père était un esprit complexe, riche d'une culture qui m'assourdissait, un esprit qui m'intimidait trop et que je n'ai jamais vraiment réussi à percer. Ce n'est qu'après sa mort et la lecture de textes inédits que j'ai dénichés dans les placards de son bureau que j'ai commencé à comprendre cette richesse. C'est donc par cette mort que débute ma plongée dans la conscience de mon père, à la recherche des fondements de sa pensée tels que j'ai pu les entrevoir à travers le filtre de ma propre conscience.

Quelles perspectives nous laisse Jean Onimus ? Peut-on approfondir sa réflexion et la confronter avec l'évolution de la connaissance aujourd'hui ? Y a-t-il dans la mémoire qu'il a laissée à ses enfants des messages que nous nous devons de faire émerger pour mieux comprendre l'homme qu'il a été ?

Oui, c'est à l'homme que je pense en débutant cette exploration au sein de ma mémoire personnelle, mais aussi alimentée par ses écrits divers, des livres publiés ou inédits, des articles ou même les notes laissées sur son bureau et qu'il appelait ses « déchets ». L'homme est bien sûr complexe, il a réussi à développer au cours de sa vie de multiples facettes par lesquelles il a essayé de marquer son passage dans le monde. C'est tout cela que je voudrais à approfondir avec pour but de faire revivre sa pensée.

Son livre *La poursuite de l'essentiel*<sup>12</sup> exprime les multiples facettes de ce questionnement sous la forme de chemins qu'il suggère de suivre et de continuer vers un toujours plus. *Des sentiers vaguement balisés dont la seule qualité est de monter, mais qui peut être ne mènent nulle part.* Il précise d'ailleurs dans le même livre : *Je n'ai cherché, en écrivant ces pages, qu'à*

<sup>11</sup> Jean Onimus, Livre de Consolation, inédit, 1950

<sup>12</sup> Jean Onimus, La poursuite de l'essentiel, Centurion, 1984



*exister moi-même un peu plus, afin d'atteindre ce vague niveau où la parole se retourne contre elle-même et fait place au silence.*

Ce questionnement de la pensée laisse des traces et, comme disait mon père, ce sont ces *traces* qui font penser que l'Univers ne peut pas être vide, livré au hasard, sans but. Ce sont ces *traces* qui introduisent cette notion essentielle d'un Univers en devenir permanent, un Univers en perpétuel état de transition vers un « toujours-plus-être ».

**Première partie**  
**« À la recherche de mon père »**

**Une mémoire retrouvée**

## **DE LA DIFFICULTÉ DE MOURIR**

*La souffrance que l'on ressent lors de la déchéance d'un être cher qui bascule petit à petit vers la mort fait partie de notre être au monde.*

### **Jean Onimus face à la mort**

Avec la maladie et l'âge (quatre-vingt-dix-sept ans en 2006), Jean Onimus a perdu cet enthousiasme qui l'avait toujours porté en avant. Son corps fatigué répond de moins en moins aux sollicitations, mais son esprit et sa mémoire sont intacts. Toute cette connaissance accumulée au fil des ans reste accessible et il peut encore disserter sur un sujet comme il a toujours aimé le faire. Parfois il remémore ses souvenirs qui remontent jusqu'à ses voyages de jeunesse, ses études à Paris, ses séjours dans tant de pays, invité par des universités ou dans le cadre de l'Alliance française. Sa culture est immense, une montagne d'information qui va disparaître à jamais. Ce qui le raccroche à la vie, c'est l'écriture. Il écrit en s'aidant d'un dictaphone et ce sont des textes de questionnement sur l'homme, il examine sa conscience et contemple sa mort prochaine. Pourtant chaque matin le soleil vient lui rappeler que ce n'est pas fini, qu'il va avoir encore une journée à vivre dans la souffrance. Alors il écrit pour remettre en marche son esprit, c'est son remède pour ne pas perdre pied, pour rester vivant jusqu'au bout.

Face à la mort, l'esprit se rebiffe, la conscience se comprime sur elle-même. C'est un moment critique où tout peut basculer dans le néant. Seul le capital de connaissances acquises peut permettre de comprendre le sens spirituel que l'on peut donner à la mort, un sens qui dépasse la simple animalité qui nous fait exister.

Il faut savoir prolonger la mort dans l'Évolution, lui donner un sens. Jean Onimus en a bien conscience et il écrit ce texte inédit que je pense pertinent de publier ici intégralement :

*Plus question de paroles ou de spéculation. La chose redoutée, inimaginable est là. Si elle n'était évidemment pas présente en nous, autour de nous, là quand j'écris, nous ne l'aurions jamais imaginée : c'est une telle incongruité ce vestige d'animalité ! Constitués comme nous le sommes, toute fin pour nous est une nouvelle naissance. Notre esprit voyage dans l'immortel. Nous avons beau savoir que d'autres, meilleurs que nous, reprendront le flambeau et que l'Évolution finira par triompher du néant dont elle s'arrache à grand peine, il y a en nous je ne sais quelle substance qui nie la mort.*

*Oui, que les hommes meurent, c'est normal, ce sont après tout des mammifères comme les autres. Mais il y a en eux quelque chose de plus : c'est l'Esprit dont ils sont les agents. Or qu'est-ce que l'Esprit ? C'est une énergie sui generis, intemporelle. Cette énergie-là ne peut mourir, sinon le monde entier retomberait au niveau des choses. L'homme est pour l'instant le seul vivant qui ait franchi la barrière de la nature, qui ait accédé au monde de l'esprit. Dans la mesure où l'esprit l'habite, avec ses doutes, ses angoisses, ses audaces et ses rêves, ce n'est plus tout à fait le mammifère né pour mourir. Il y a en lui de l'intemporel. L'énergie spirituelle est un vrai défi à la nature, un très étrange dépassement qui nous transforme. Cette énergie contre nature a émergé dans la complexité des relations neuronales, elle est le fruit inattendu et formidable de la complexité de nos cerveaux. Elle complète la nature parce qu'elle donne accès à un niveau supérieur dans les mailles du filet relationnel : elle permet la comparaison, le jugement, la critique et tout ce qui relève de l'abstrait. Or, pour l'essentiel, l'abstrait est intemporel, il transcende la durée. L'idée d'immortalité n'a pu naître que dans un esprit.*

*Rien de tel que l'expérience de la mort pour comprendre (ou plutôt ressentir) ce qu'est l'esprit et ce qui fait la différence avec l'animalité. Ce qui meurt, c'est l'enveloppe, d'ailleurs éphémère. Au moment de s'éteindre, l'esprit perd tous ses moyens de fonctionnement et d'expression, mais l'énergie qui l'a animé est intacte et se transporte ailleurs, dans l'attente*

*d'une ère où l'esprit, devenu autosuffisant, transformera cet univers matériel en plénitude du cœur et de l'intelligence.*

*La mort est un moment dans une évolution multimillénaire dont nous sommes les agents, non pas les victimes, mais les créateurs. Si vous avez conscience de faire partie de cet immense mouvement, l'absurdité de votre mort va s'effacer : vous sentirez que vous êtes un maillon d'une chaîne illimitée.*

*La mort a été célébrée dans toutes les civilisations, comme en Égypte où elle était l'articulation du religieux. Elle a été escamotée de nos jours par peur d'aller trop loin en profondeur. Notre société se veut superficielle : c'est une condition de survie ! Eh bien la mort ne mérite pas cette amnésie !*

*Pour admettre sans indignation, sans panique, sans horreur la finitude qui nous enveloppe, il suffirait de distinguer radicalement la mort des hommes de celle des autres êtres vivants. Ici le sentiment religieux change tout : il explicite une différence essentielle : d'un côté l'animal qui se désintègre, de l'autre la présence immortelle d'une énergie qui a fait surface, mais n'a plus moyen de s'exprimer.*

*La mort est le moyen qu'a trouvé l'Évolution pour poursuivre et activer son processus. Nous faisons partie de l'aventure et toute aventure a une fin. Mais c'est une aventure créatrice. L'ensemble des êtres humains entretient un courant irrésistible comme celui d'un grand fleuve. Une planète sans conscience est une chose déjà morte. Mais celle où a pu s'implanter un germe de conscience participe à l'avènement d'un monde de l'esprit qui paraît être l'objectif permanent de toute l'Évolution.*

*La rencontre avec la mort est ambiguë : elle montre la vacuité des valeurs et des raisons de vivre, mais elle rend possible l'épanouissement de nouvelles valeurs et raisons de vivre. Nous sommes des graines, nous avons donné ce qu'il était en notre pouvoir de donner. Mais la moisson est encore loin, elle met longtemps à mûrir. La mort est le germe d'une espérance. Elle n'est pas seulement une clôture, elle peut être un point de départ. Grâce à elle, l'esprit reste jeune et peut poursuivre sa route vers l'inconnu. Oserais-je dire que la mort est renaissance ? Au moins est-elle condition de la nouveauté, comme le montre l'histoire de la vie. Si on met à part la peine et les tracasseries qu'elle cause aux autres, elle ne devrait pas faire peur : elle est le chemin normal que suit la vie pour s'épanouir et triompher peut-être un jour de la finitude.*

*Mais ceci relève de l'espérance ou, si l'on veut, de la foi et c'est pourquoi la mort est si intimement liée à la conscience religieuse. Celle-ci, je l'ai dit, recueille tout ce qu'il y a en nous de profond. Mais l'espérance dont je parle ne s'objective dans aucun système. Elle naît de la profondeur que la pensée de la mort impose à tous. Ce qui nous manque de nos jours, c'est l'accès à la profondeur : toute notre culture tend à nous en détourner. D'où le tarissement du sentiment religieux.*

*La pensée de la mort ne peut se laisser instrumentaliser. Elle résiste à tout. Elle affaiblit le blindage que nous offre la culture. C'est en la rencontrant chez les autres, comme au fond de sa propre conscience, que l'on redevient naturellement grave. Ce n'est pas une fonction négative, au contraire : la pensée de la mort rajeunit les consciences fatiguées, elle réveille la léthargie de l'esprit, elle nous rend à tous points de vue plus humains.<sup>13</sup>*

*La pensée de la mort, à la source de l'esprit et donc de la culture, apparaît comme une propriété spécifique de l'homme dans le monde animal ? L'histoire le montre jusque dans les premières tombes préhistoriques. Mais la pensée de la mort, c'est aussi la finitude, chose absurde pour un être conscient. Sur son bureau j'ai retrouvé une pile de petits feuillets enveloppés dans une enveloppe avec ce mot : « Déchets ». Des courtes phrases qu'il écrivait pour finir une réflexion et garder sa trace.*

---

<sup>13</sup> Rencontre avec la mort, inédit.

*Et moi-même que suis-je ? Une brève illusion, un paquet de souvenirs, d'influences, d'expériences et de projets ; voilà ce qui me distingue. Un flux de contingences par le hasard rassemblées qui s'écoule en se perdant dans les sables du temps. Certains parlent d'un « soi » absolu auquel les autres participeraient : pathétique fantasme qu'engendre le désir de se prolonger. Encore l'effet de cet instinct primordial d'exister plus. En fait, il n'y a pour moi qu'un absolu, c'est l'oubli et le néant. Je ne transmettrai rien de mon expérience, de tout ce que j'ai appris et retenu. La nature refuse la transmission culturelle : les artistes, les savants meurent tout entiers. Tout est à recommencer, sans cesse. Tu donnes naissance à d'autres toi-même destinés à mourir comme toi. Le cercle clos roule, s'emballe et se répète. Quel gâchis ! Prodigalité imbécile. Que de graines perdues, que de germes avortés ! Une gigantesque erreur.<sup>14</sup>*

Il est certes difficile de se représenter la mort et plus encore de lui donner une signification. L'être, devant la perspective de disparaître en tant que tel dans le néant imposé par la nature, ne peut que s'insurger. Pourtant la transmission culturelle se fait en dehors de toute biologie et cela différencie complètement le monde de l'esprit du monde animal.

Toute sa vie, Jean Onimus a été un chercheur, toute sa vie il a questionné le devenir de l'homme. La découverte des textes du père Teilhard de Chardin a été une révélation et explique sans doute sa dernière recherche désespérée sur les fondements de l'univers. Plutôt que de passer ses journées à lire des romans classiques – il était quand même agrégé ès lettres – il s'occupait à lire des livres de vulgarisation scientifique sur les dernières théories relatives à la naissance de l'univers ! Une lecture difficile pour occuper des journées toujours trop longues dans la solitude du Tameyé. Comme on le verra plus loin dans ce livre, c'est l'idée teilhardienne de l'Évolution qui nourrissait son espérance d'un but, d'une direction dans l'existence, c'est-à-dire finalement que seule une croyance, une foi, pouvaient permettre de vivre spirituellement et contribuer au devenir de l'homme.

Mais la pensée de Teilhard de Chardin avait fini par le décevoir. L'Évolution ne peut se comprendre complètement sans abandonner définitivement la théologie chrétienne et ses croyances. Teilhard s'y est efforcé mais la notion d'un Dieu absolu, transcendant, maître de l'univers, n'a aucun sens dans la perspective d'une évolution vers toujours plus de conscience.

Comme dit Carlo Rovelli : *Il n'y a pas besoin d'un dieu pour percevoir la sacralité de la vie et du monde.*<sup>15</sup>

Et en effet, comment méditer aujourd'hui sur la plénitude de Dieu et de son œuvre en nous quand il faut se soumettre à des attributs sacrés devenus trop absurdes face aux connaissances acquises. Que peuvent bien signifier aujourd'hui la sainteté de Dieu, sa justice, sa miséricorde, son infinité, son omniscience, sa tri-unité, les mystères de la rédemption, l'administration des sacrements ? Des attributs qui apparaissent aujourd'hui complètement dénaturés. Même le mysticisme flamboyant d'un scientifique comme Teilhard de Chardin, pourtant basé sur des acquis scientifiques solides, ne permet pas la méditation ontologique qui nous ferait entrer en résonance avec un monde au-delà du réel.

J'ai regretté de ne pas avoir su lui parler sur ces sujets qui le préoccupaient tellement. Il était trop seul, réfugié dans sa maison du Tameyé, personne ne venait plus le voir, on l'avait oublié ou ses anciens amis et collègues avaient disparu. Une telle solitude est insupportable pour un chercheur, l'absence d'échange stérilise l'esprit.

J'aurais dû en effet savoir lui parler, j'avais lu les mêmes livres dans lesquels il découvrait la progression fantastique de la connaissance scientifique, ces théories nouvelles qui bousculent notre façon de voir l'univers et dynamisent la pensée. Tous ces sujets m'intéressent, mais mon père ne m'a pas transmis son don de la parole. Savoir discourir sur un sujet, répondre en temps

<sup>14</sup> Déchets, inédit.

<sup>15</sup> Carlo Rovelli, *Anaximandre de Milet ou la naissance de la pensée scientifique*, 2009

réel, trouver les arguments qui font progresser la discussion, nécessitent une culture et un savoir-faire que je m'étais sans doute mal appropriés. Il savait tellement de choses, une encyclopédie vivante. Je n'osais pas me mesurer à lui. Cependant je connaissais l'évolution de sa pensée et ses besoins pour l'enrichir, alors je le nourrissais avec des revues, des livres de vulgarisation scientifique, des textes que je pouvais trouver sur des sites spécialisés de l'internet<sup>16</sup>.

### **Le dernier été du vieux couple**

Rien ne laissait penser que cet été marquerait une rupture dans le rythme habituel de la vie du vieux couple réfugié au Tameyé. Bien sûr il fallait les visiter de temps en temps, mais, malgré leur âge, ils arrivaient encore à s'en sortir sans aide particulière. Nous avons activé des services d'aides à domicile qui leur facilitaient la vie et les jours passaient en se ressemblant. La vieillesse est un passage terrible de la vie créative vers la mort. Les corps perdent leur activité naturelle, ils se languissent dans la répétition des jours. Lui avait un cancer de la prostate qui progressait doucement. Son plus gros problème, un problème qui gênait tout le monde, était sa vessie qu'il arrivait mal à contrôler. Heureusement il avait gardé toute son intelligence, sa mémoire, sa culture. Sa main écrivait toujours, quoique difficilement, rendant ardu le déchiffrement des derniers textes.

Pour maman, ce fut plus difficile ou plus facile selon comment on envisage la fin de vie. Son cerveau se délitait petit à petit et elle finit par ne plus savoir pourquoi elle était là. Pourtant, à quatre-vingt-quatorze ans, elle récitait encore les fables de La Fontaine ! Elle ne supportait pas la moindre contrariété, elle ne faisait plus attention aux convenances sociales, se fâchant avec les personnes qui l'aidaient quand leurs actions ne lui plaisaient pas. Seul un bébé savait la dérider, elle qui avait eu sept enfants suivis d'une ribambelle de petits-enfants et d'arrière-petits-enfants. Elle avait toujours adoré les enfants quand ils sont encore à l'âge d'écouter les contes innocents qu'elle savait imaginer et ceux-ci ont su lui exprimer leur gratitude pour cet amour qu'elle leur portait. Elle savait tous les anniversaires et n'oubliait jamais aucun, au moins pour les petits-enfants.

L'ostéoporose l'avait raccourcie, trop raccourcie, sa maigreur donnait l'impression qu'elle était en porcelaine ; notre grand souci était la chute et sa conséquence sur le col du fémur, le standard dans ces cas-là. Mais son plus gros problème était sa surdité. Elle avait porté longtemps des oreillettes, qu'elle mettait dès qu'elle nous voyait arriver, puis cela n'avait plus suffi. À la fin, Anne-Marie – Anne-Marie, c'est ma sœur, enfin une de mes sœurs – avait inventé l'écrivoire. Elle avait approvisionné la maison avec des dizaines de planches à dessiner avec des crayons effaçables. Curieusement il manquait toujours quelque chose quand on en avait besoin, soit la planche, soit le crayon ! Nous parlions à maman en écrivant, elle répondait en parlant bien sûr. Elle n'a jamais perdu la parole et elle nous reconnaissait toujours, en tout cas en ce début d'été 2007. Pourtant depuis qu'elle avait perdu la tête, « Elle est à l'ouest » disait Jean-Louis, la cohabitation était devenue difficile. Autant son mari essayait de s'accrocher à cet amour qui avait été un guide dans sa vie, autant maman s'en éloignait. C'était comme si son cerveau se desséchait lentement, des rancœurs longtemps renfermées faisait surface et elle le prenait souvent à partie, cherchant même à le battre avec sa canne. Pourtant il y avait des moments si jolis de retrouvaille, par exemple quand je les emmenais prendre le café dehors, au soleil du printemps. Il faisait bon, le tilleul en fleur vrombissait de milliers d'abeilles qui venaient se ravitailler. Il lui prenait la main et elle se laissait faire. On sentait alors les ondes d'un bonheur longuement mûri comme du bon vin. Un jour qu'elle faisait la sieste couchée sur le divan, elle s'est réveillée en disant : « J'ai rêvé à notre mariage. C'était un joli rêve... »

---

16 Comme par exemple le site EDGE "To Arrive At The EDGE of The World's Knowledge"

Ils s'étaient mariés en 1939, un 3 juin. Vous vous rendez compte : 68 années de mariage. Et ils ont fait sept enfants, alors que chacun d'eux était fils et fille unique ! Que cherchaient-ils avec une telle famille ? Sept enfants, quatre garçons et trois filles. L'aîné de cette tribu, c'est moi. Avec l'arrêt de mes activités professionnelles, j'ai pris l'habitude de venir séjourner au Tameyé pour de longues périodes. Je viens leur tenir compagnie pour les repas. Je crois qu'ils aiment bien avoir une compagnie pour les repas, cela dénoue certains blocages et les fait se retrouver.

Début juillet 2007, l'été commence. Tout est planifié pour assurer une permanence malgré les vacances et occupations des uns et des autres. Ce sera le dernier été, mais nous ne le savons pas. La vie résiste. Je viens tous les jours à midi et le soir. Le repas arrive tout prêt sur roues, c'est un repas de cantine mais les dames de la mairie l'arrangent délicieusement. J'aime bien et je sens que papa goûte toujours au plaisir de manger. Cela représente un mouvement, une animation dans l'immobilité de la journée. Cela le force à quitter son fauteuil, il va parler, s'animer un peu.

Maman s'assoie au bout de la table, la position de la maîtresse de maison qui doit servir les plats. Mais elle ne fait plus rien. Elle a abandonné petit à petit, à regret, ses occupations de ménagère malgré des bouffées de révolte qui nous surprennent. Ce doit être dur de perdre comme cela une raison de vivre. Elle était le centre de la famille, elle n'a jamais voulu ou jamais su déléguer l'activité de maîtresse de maison, elle ne pouvait pas imaginer venir s'asseoir à la table sans s'être préoccupée du repas. Il faut dire que sa tête partait en morceaux et qu'elle ne savait plus très bien ce qu'elle faisait. Nous discutons de choses et d'autres, de l'actualité ou alors j'essayais de faire parler papa sur sa vie, sa jeunesse. Maman supportait mal d'être tenue à l'écart par sa surdité. En général elle se mettait alors à parler complètement hors sujet, ce qui bloquait la conversation initiale. Bien sûr nous avions envisagé la maison de retraite. C'est ce qui se fait généralement quand le support de la dépendance devient trop lourd, quand la dégradation du corps et de l'esprit rend la vie une souffrance quotidienne. Mais nous ne voulions pas les abandonner. Mourir dans leur maison, au Tameyé, en famille, était la plus belle chose qu nous pouvions encore leur offrir.

Le Tameyé était le lieu de vie qui rassemblait toute la famille. Nous n'oublierons jamais les grands repas sous le tilleul avec une ribambelle d'enfants. Le Tameyé restera dans nos souvenirs le point de convergence de la famille, un lien symbolique. Des souvenirs qui s'évaporeront petit à petit, signifiant alors la mort ultime de ses fondateurs. Qu'est-ce qu'une maison sans les marques affectives, spirituelles de ceux qui l'habitent ? Chaque fois que je rentre dans la maison vide désormais, je ressens des vibrations, des images se forment dans lesquelles je les distingue. Lui qui m'accueille avec son enthousiasme habituel et je vois maman qui tient dans ses bras le dernier bébé de la famille : innocence pure et potentiel infini. Ils vont me parler, ils existent encore par l'odeur de la maison, par les meubles, tous les objets de vie qui demeurent encore et même par les araignées qui règnent dans les coins obscurs. Il y a eu tellement de réunions familiales au Tameyé avec toujours plein d'enfants, tout était occasion à se réunir et faire la fête, comme le ramassage automnal des olives pour lequel on rameutait toute la main d'œuvre possible.

Le Tameyé, c'est un héritage du côté de maman, un mas provençal sur les hauts de Valbonne. C'était après la guerre et ils avaient tout de suite décidé de l'arranger pour une retraite future. Le souvenir que je garde de mon enfance, quand nous venions y séjourner en septembre avant la rentrée scolaire, est celui d'une maison isolée au milieu des oliviers, sans électricité ni eau. On s'éclairait avec des lampes à huile et on surveillait avec inquiétude le niveau de remplissage de la citerne. Le terrain ne valait rien et les gens du village disaient que ce n'était pas un bon héritage, il aurait mieux valu une maison dans le village. Avec des cousins, qui avaient hérité justement de la maison dans le village, nous battions la campagne déserte, courant dans les

fourrés, grim pant aux oliviers, sautant les restanques, nous griffant dans les ronces et nous barbouillant de toiles d'araignées. Aujourd'hui il y a l'eau, l'électricité et le gaz, des maisons partout et la valeur du terrain dépasse des sommets qu'on n'aurait jamais imaginés alors. Mais le Tameyé reste isolé dans son carré d'oliviers, identique à lui-même. Rien n'a changé depuis que papa l'a modelé à sa façon pour le rendre habitable. Je pense que la description qu'il en fait dans un de ses livres reflète bien l'identité de cette maison telle qu'il l'a voulue avec maman :

*Maison sans âge, plantée à même le sol, terre devenue maison. Vêtement de rosiers et de vigne que surplombe un tilleul. Seuil de plain-pied. Poutres un peu vermoulues, table épaisse, pendule au paisible balancier, coffre poli d'usure, cheminée où s'endort le feu du soir. Petite maison sans vestibule, sans garage, à l'écart de la route, entourée d'oliviers, tout près de l'oratoire de Notre Dame. Lieu spécifiquement habitable, à la mesure des vrais besoins qui ne sont pas techniques mais organiques. Lieu où l'on aimerait naître, où la vie peut s'écouler dans la grâce, où la mort devient ce qu'elle est : l'ultime ouverture.*<sup>17</sup>

C'est par cette présence au Tameyé, les repas partagés ensemble, l'apéritif du soir qui nous rassemblait que nous appelions le pub du Tameyé, que j'ai pu comprendre la recherche qui l'a tenu en haleine tout le long de sa vie. Une recherche à laquelle j'adhérais complètement parce qu'également obsédé par le devenir de l'homme et émerveillé par l'émergence de la complexité. Il n'était pas théologien, il ne pouvait pas être théologien, il détestait les constructions d'idées trop bien faites, il exérait l'exégèse inutile et verbeuse. Non ! Cela ne lui convenait pas, il était trop sensible, intuitif, trop poète pour supporter le cadre strict et sec du jeu théologique. Péguy, sur qui il avait fait sa thèse de doctorat, lui avait ouvert une nouvelle vision de la religion catholique, mais Péguy aimait trop l'ordre, la beauté, la France. L'œuvre poétique de Péguy avait contribué à communiquer une idéologie salvatrice après la défaite de 1940 et répondait bien au désarroi qui s'était emparé des Français, c'était le retour sur soi, la famille, l'ordre, le travail bien fait. Ses poèmes lui ont permis de trouver le moyen de dépasser le mal provoqué par ces années de guerre, de transcender la souffrance dans une vision mystique de l'homme. Mais Péguy était opposé au progrès, il rejetait la modernité, préférant la tradition et les valeurs catholiques classiques, des valeurs qu'il a tant aimé chanter, en particulier dans sa belle Jeanne d'Arc.

C'est avec Teilhard de Chardin, dont il découvrit les premiers textes diffusés sous le manteau dans les années 1950, que Jean Onimus découvrira le pouvoir des mots « Évolution » et « Émergence ». C'est par l'Évolution qu'il a découvert l'existence de l'homme, c'est dans l'Émergence qu'il a trouvé enfin un sens à la création. Il pensait que si l'homme prend peur de l'avenir, il se rétrécit et se vide de ses potentialités d'innovation, mettant ainsi en péril la civilisation. Il voulait vivre avec l'Évolution, il voulait sentir l'inachèvement de l'homme et donc le besoin d'une création jamais terminée. De la complexité émergent des formes nouvelles de vie, de société, de conscience, c'est un processus continu qui nous pousse en avant. Rien n'est fini, la création ne peut pas s'arrêter, elle est permanente et il est de notre responsabilité d'y prendre une part active.

À cause de cela, il ne pouvait pas supporter la pesanteur de l'Église Catholique et de sa hiérarchie. Il ne comprenait pas son discours convenu et figé depuis des siècles, il n'admettait pas qu'on puisse se contenter d'une croyance statique. Il voulait une croyance dynamique, une croyance qui évolue parce que, disait-il, l'Évolution constitue le principe même de la création. En disant cela, il montrait sa foi pure et originelle, une foi qui lui faisait voir le divin dans le spectacle d'un coucher de soleil en montagne. Il pensait fortement que le message de Jésus avait petit à petit été paralysé, immobilisé dans un cadre imposé par l'Église. Son rêve était de

---

<sup>17</sup> Jean Onimus, La poursuite de l'essentiel, Centurion, 1984



retrouver dans les textes originaux des choses insoupçonnées qui auraient restauré la dimension humaine de Jésus et cette croyance dans le changement.

Cette prise de conscience d'un monde immensément complexe, né de rien et en perpétuelle évolution, ne l'a jamais poussé à renier sa foi. Il a toujours gardé au fond de lui-même la certitude que le message de Jésus contient ce dont nous avons besoin pour vivre notre Devenir. C'est pourquoi il a lu et relu les évangiles, cherchant à retrouver ce message originel, dépouillé des strates que les théologiens ont pu accumuler au fil des siècles afin de consolider le dogme. Son rêve était d'actualiser ce message afin qu'il s'intègre dans le processus de l'Évolution Universelle. Il voulait faire parler Jésus dans le contexte du monde moderne, il voulait libérer l'homme des croyances établies il y a 2000 ans et qui ne sont plus aujourd'hui adaptées au le niveau spirituel et scientifique de la Connaissance.

Il travaille encore, à la veille de sa mort, sur un manuscrit qu'il appelle « Ce que Jésus a vraiment dit. Nouvelle présentation des textes les plus authentiques de l'évangile ». Un manuscrit que j'ai pu mettre en forme et introduire sur un site dédié à Jean Onimus (voir wikipedia). L'extrait suivant introduit cette recherche d'une poésie du monde :

*Le christianisme présente deux faces opposées : l'une correspondant au système réducteur des théologiens (l'histoire cosmique d'une chute originelle puis d'une restauration en cours, mais peu visible), l'autre est la face lumineuse qui annonce le Royaume du père et le règne ultime de l'amour. Le christianisme moderne insiste de préférence sur cette espérance, il ne parle plus d'une "parousie" (le retour glorieux du Christ), mais d'une évolution épanouissante de l'homme en direction de l'humain.*

*Le rêve d'innocence, chez Jésus, entre en résonance avec des désirs spirituels profonds qui passent au-dessus de notre intelligence, mais nous donnent à pressentir la possibilité d'une communion totale sans trace d'ombre. En fait, Jésus nous en demande trop : il y a en lui quelque chose de terrible. Rilke disait déjà que "tout ange est terrible". Il y a une tentation de pureté aussi éblouissante que destructrice. Jésus ne peut éprouver aucune crise de conscience, sa conduite prolonge directement sa conscience, il n'y a pas d'intervalle. De là son horreur pour la duplicité humaine et son attrait pour les enfants. Ce que nous appelons innocence est une communication directe avec la "poésie" du monde ; elle précède la critique, le doute, l'incertitude.<sup>18</sup>*

Il écrit dans ses notes de fin de vie des textes dans lesquels il reprend le questionnement qui l'a poursuivi toute sa vie et auquel il cherche encore, désespérément, une réponse. Une réponse, un signe, suffirait peut-être à justifier sa mort prochaine. *Je vais me quitter sans avoir rien compris*, répétait-t-il souvent. Il éprouve cependant le besoin d'écrire une conclusion pour résumer la pensée qu'il a pu faire émerger suite à cette longue vie de recherches, de joies, et surtout d'émerveillements. Ce sera son credo au soir de sa vie, un credo que je copie in extenso ci-après :

*Je voudrais résumer, en guise d'adieu, ce qui m'a finalement paru indubitable, ce qui a guidé mon existence et donné un peu de sens à ma vie. J'ai définitivement cessé de croire en un Dieu extérieur au monde, anthropomorphisé, capable d'aimer, de juger, doué d'un cœur sensible, etc. Le monde est vide, il est inhumain et nous sommes bien seuls de notre espèce. Je n'ai pas épuisé cette cataracte de négations : elle s'impose et me coupe la parole. Il me faut, après tant d'années de naïve confiance, un gros effort pour me convaincre que le ciel est vraiment vide, qu'il ne faut en attendre ni grâce, ni pitié. Mais le ciel est aussi gros d'un avenir immense qui, à lui seul, donne sens à l'existence. Je crois que cet immense désordre répond à une « intention ». Il y a autre chose que du désordre ; la science s'en aperçoit et surtout la*

---

<sup>18</sup> Ce que Jésus a vraiment dit. Nouvelle présentation des textes les plus authentiques de l'évangile. Inédit, 2007

*biologie. Avec l'apparition de la vie, quelque chose a pris du sens. Ce quelque chose ne se définit que par ses effets ; ils sont évidents. C'est là-dessus que je fonde mon espérance et ma confiance dans les pouvoirs ultimes du cosmos.*

*Tant qu'il n'y avait que des galaxies poursuivant au hasard leur chemin dans l'espace, au risque de s'anéantir l'une l'autre, le monde n'avait en effet aucun sens au milieu des myriades d'autres mondes possibles. Mais à partir du moment où des systèmes autoreproducteurs se sont constitués, des complexités locales ont pu croître à une vertigineuse vitesse. Nous sommes les produits de cette complexité en cours d'accroissement. Mais à quoi bon cette complexité ? D'où vient-elle ? Où va-t-elle ? Pourquoi renoncer aux simplicités originelles ? Il n'y a sans doute pas de réponse à de telles questions, mais il faut les poser si l'on ne veut pas vivre comme un animal. Cependant, s'il n'y a pas de réponse, il y a au moins une orientation : on va vers toujours plus de complexité. À travers le monde animal, la complexité commence par le plus simple. D'abord la simplicité des monocellulaires qui a duré pendant trois milliards d'années. Elle aurait pu en rester là. Et puis tout à coup, au précambrien, la vie explose et se met à créer en désordre des espèces improbables, étranges, de plus en plus complexes. Dans le cadre, pour nous presque immuable, de la nature, la vie joue, perd et gagne. Nous saurons peut-être un jour si cette frénésie de création de systèmes et de formes s'est déclenchée sur d'autres planètes, mais il s'agit bien d'un changement d'état, d'une nouvelle façon d'exister. Alors se développe un monde de relations libératrices, parce que plus il y a de relations, plus il y a de chances de désordre et donc de nouveauté : l'aléatoire est riche de nouveauté. À mon avis c'est comme cela qu'est né l'esprit. L'esprit est un avantage biologique évident, mais il n'a pas cessé d'être soutenu, dirigé par cet instinct de complexité. C'est un instinct primordial qui anime la vie depuis qu'elle existe. Ainsi le devenir est un perpétuel accroissement de l'être, un être que nous sommes voués à dépasser. Car il n'y a pas de limites à l'évolution vers la plénitude.*

*Nous émergeons à peine de l'âge de la pierre, notre intelligence est encore jeune, elle sera un jour capable de comprendre et de manipuler des choses qui nous sont impensables aujourd'hui. Elle cèdera alors la place à des organes infiniment plus complexes, adaptés à une réalité moins grossière. L'avenir n'existe pas encore et ne peut donc être pensé. C'est notre évolution qui le crée puisqu'elle est seule capable de transcender le présent. Pour le dire d'un mot, le monde est une machine à créer de l'être. Nous ne pouvons avoir aucune idée de ce que sera cet être (puisque son esprit n'existe pas encore). Mais ce qui est certain c'est que cet être sera toujours plus concret, plus complexe, plus proche de la plénitude de l'existence. C'est un « instinct » qui nous pousse, un instinct qui s'exerce au plus profond de notre conscience. Il suscite les dieux et les rêves surnaturels d'une existence absolue, éternelle. Cet instinct doit faire partie d'une structure fondamentale de l'univers qui oriente tous les êtres vers plus d'existence, vers une densité, une qualité supérieure d'existence. Rien de plus dynamisant qu'une telle conviction. Il en résulte une éthique évidente, vitale : tout ce qui monte vers le plus d'être est bon, tout ce qui entrave cette montée est mauvais. Quand d'anciens adversaires se serrent la main, la paix gagne et c'est la vie. Tout ce qui marque un progrès dans cette socialisation des hommes est un bien ontologique, c'est l'Être qui progresse.*

*Mais la paix ne peut être que provisoire, il faut des tensions pour avancer. L'Évolution c'est l'union grâce à la diversité. Les hasards heureux font avancer, les redondances freinent et consolident. Ainsi se poursuit, sur ces deux registres, la marche en avant. Maintenant que nous avons compris ce mécanisme, nous savons que les révolutions sont indispensables tout comme les tendances conservatrices. Il faut entretenir à la fois l'esprit de révolte et le respect du passé. Aucun des deux ne peut se suffire : ce qui est fécond, c'est leur affrontement et les désordres qui en résultent. La mondialisation par exemple, malgré ses erreurs et ses insuffisances, est sur la bonne voie. Tout le monde est heureux quand un conflit se dénoue, quand des ennemis se serrent la main, quand la paix gagne du terrain, quand les éléments séparés se rejoignent ; c'est chaque fois un progrès vers cette unification. Mais cela réveille en même temps les*

*diversités en léthargie, il se produit des tensions créatrices. C'est pourquoi la mondialisation est une bonne chose. Encore faut-il qu'elle soit naturelle, presque spontanée, comme une évidence en marche. Au cours de mon existence, j'aurai vu tomber bien des frontières idéologiques stupides. Mais le but n'est jamais l'unanimité qui est destructrice et même aliénante. La vie est diversité croissante à des niveaux sans cesse supérieurs de culture. La diversité (qui est, au début, dangereuse) libère ce qui est fondamental et commun à tous. Elle s'exerce alors sur les franges et favorise l'instinct de renouvellement.*

*Si j'avais à résumer le tout je parlerais de progression vers l'union à l'aide de la différence : la qualité des différences mesure le degré de la culture et le niveau de l'avancée. L'histoire des différences depuis les minéraux jusqu'à l'homme met en évidence une des constances de l'évolution. La différence s'affine jusqu'à l'imperceptible et s'approfondit jusqu'à la personnalité. C'est ce raffinement qui est l'essentiel. Il montre bien que l'évolution est en route vers l'esprit. Il y a dans tout ceci des évidences objectives indiscutables et des hypothèses qui ont l'avantage de prolonger les faits. Elles ne sont pas gratuites et ne proviennent pas de l'imagination. C'est là le plus important : ne pas mêler l'observation et le rêve. Je suis engagé dans une aventure globale dont je ne suis pas le maître, mais qui oriente ma vie. J'accepte cette orientation puisqu'elle me procure bonheur et consolation : elle est inscrite dans ma nature et j'y collabore de tout mon cœur. Je ne sais pas d'où elle provient, elle me dépasse infiniment ; je lui obéis en essayant de l'améliorer.*

*Sur cette base se construit un instinct religieux. Je me passe de dogmes, mais je ressens instinctivement le durable sentiment d'angoisse et de célébration dont j'ai déjà parlé. Ils sont très liés l'un à l'autre et interagissent, m'incitant tour à tour vers la peur de l'absurde et la vanité de toute chose ou bien vers un enthousiasme fait d'étonnement, d'admiration et de reconnaissance. Je me sens là au point d'origine de toutes les religions. Il m'arrive de rêver d'une religion universelle fondée sur l'évidence de cette montée vers l'esprit, qui renforcerait l'espoir collectif de l'humanité, aiderait à rêver d'un avenir de communion et préparerait le grand bond en avant que les impasses actuelles du progrès nous font présager. Une religion joyeuse, comme celle dont rêvait Jésus, qui au lieu de se complaire à décrire le mal induirait au contraire l'Évolution à se poursuivre en direction d'une nouvelle plénitude. Ce devrait être là le rôle principal de la religion. Non pas nous sauver, ce mot a-t-il encore un sens ? Mais nous aider, nous encourager à poursuivre avec confiance l'œuvre en cours, qui est de donner naissance à l'esprit. Au lieu de nous inciter à fuir ce monde et attendre une plénitude venue d'ailleurs, elle devrait nourrir et dynamiser nos espérances.*

*Ma foi n'a rien d'intellectuel. C'est une foi vitale, instinctive, totale : la conviction que le monde a un sens et que nous sommes tous voués à intensifier ce sens. Nous sommes ivres, fous d'existence, nous ne nous lasserons jamais !*

*Je vais m'en aller bientôt. Rien ne me retient plus ici, mais je vais partir plein de confiance, dans l'attente d'un être nouveau que nous contribuons tous à mettre au monde. Montrez que je n'ai pas perdu mon temps et que j'avais raison de croire au futur. C'est tout ce que je vous demande !<sup>19</sup>*

Depuis longtemps il dit vouloir en finir. *C'est trop long, je ne sers plus à rien, pourquoi continuer ?* répète-il chaque matin en se découvrant encore en vie. Cette vie recluse dans la petite maison du Tameyé lui semble décidément vaine, il attend la fin avec impatience. La fatigue le submerge et il ne retrouve plus cet enthousiasme curieux de tout qui le portait en avant. Quand cela arrive, il quitte son fauteuil de tous les jours et monte dans la bibliothèque. C'est là, assis à son bureau, qu'il écrit ses derniers textes. *Écrire pour vivre. C'est en écrivant*

---

<sup>19</sup> Jean Onimus, Mémoires, inédit, 2000

*qu'on existe et on est là pour exister au maximum, me disait-il dans nos relations épistolaires, je deviens mon texte bien plus que je ne le comprends.*

Dans cette pile de feuilles marquée « *Déchets* »<sup>20</sup> qu'il a laissée sur son bureau, peut-être pour nous laisser des dernières traces, je retrouve des phrases qu'il écrivait alors dans des sursauts de conscience. Des phrases qui questionnent toujours, inlassablement, le cœur de l'existence, c'est-à-dire la mort :

*Il y a quelque chose en moi qui me soulève et m'anime. Un rien qui est tout. C'est l'activité des organes essentiels de la vie : ça circule, ça fonctionne, la grande machine continue. Mais je sens bien que, d'un instant à l'autre, tout peut s'arrêter. Qu'est-ce qui me manquera ? Un certain élan, des habitudes. Je vais mourir sans comprendre pourquoi. Je vais me quitter sans regret, mais sans comprendre ce qui m'arrive. Un auteur qui bafouille et brusquement s'arrête.*

Il meurt paisiblement à 97 ans dans sa maison du Tameyé, à Valbonne, entouré de ses sept enfants. Sa femme le suit trois semaines après. Elle arrête de manger après l'enterrement de son mari et meurt d'épuisement. Nous l'accompagnerons jusqu'au bout dans la maison du Tameyé, jusqu'à la fin de ce couple qui a su susciter tant d'amour.

Il laisse à sa femme ce message d'amour, un amour qui a toujours été le fil conducteur de sa vie : « *Les Inséparables sont à jamais séparés. Ainsi le veut la nature, ce qui semble ne devoir jamais finir s'achève. Moi je m'en vais, je disparais. Mais je veux te dire en te quittant pour toujours un immense merci. Tu as su créer pour nous deux, pour nous tous, un certain bonheur qui est une rare mais toute naturelle réussite. Tu as su porter la médiocrité de nos pauvres vies à un niveau qui justifie l'existence et compense ce qu'elle a d'horrible. Merci pour ta patience, ta bonté, ton sourire, ta rassurante présence. Merci Marinette. Je te serre très fort la main et te dis adieu.*<sup>21</sup>

---

<sup>20</sup> Jean Onimus, *Déchets*, inédit

<sup>21</sup> Jean Onimus, *Déchets*, inédit

## ***UNE MÉMOIRE RETROUVÉE***

Cet homme que j'ai si mal connu, ce père qui nous parlait de sa jeunesse d'avant par brèves incursions dans des mémoires enfouies, refoulées peut-être parce que provenant d'un monde qui n'était plus, ce maître à penser qui avait essayé de contribuer par des dizaines de livres à réfléchir sur les grands sujets actuels que pose l'avenir du monde et de son humanité, cet esprit qui refusait toute vérité immuable imposée par un Dieu absolu et s'enthousiasmait d'être emporté sur la vague d'une Évolution dont il estimait l'homme au centre, ce caractère toujours poussé au questionnement et souvent emporté par un enthousiasme trop absolu, cet homme donc je me devais d'essayer de le connaître un peu plus et peut-être même réaliser une biographie improbable de sa pensée.

C'est dans cet état d'esprit que, au lendemain de leur départ à tous les deux, j'entrai dans son bureau et entamai une fouille approfondie. Ce faisant j'ouvrais des barrières, j'avais presque l'impression de commettre une indiscretion, un viol en entrant ainsi dans son intimité, c'est-à-dire dans ce qu'il ne voulait pas qu'on connaisse. Je cherchais des écrits inédits, des lettres, des vieux papiers de famille, enfin tout ce qui peut être une trace. Il me fallut plusieurs semaines, mais le résultat allait dépasser toutes mes espérances !

### **La bibliothèque**

Septembre s'achève à Valbonne, sur la Côte d'Azur. Il semble qu'en ces mois de transition, le temps s'écoule plus vite. Il y a une sorte de pause en hiver et en été, une sorte de stabilité, chaque jour se répétant identique. Depuis huit jours, la mutation s'accélère : le froid s'annonce. L'air est frais, l'herbe reverdit par endroits, les cigales se taisent les l'un après les autres, hier j'ai entendu la dernière. Les dernières figues se dessèchent sur l'arbre et la vigne, lourdement chargée, attend la vendange. La mer à Cannes est moins bleue, plus pâle ; l'eau est troublée des tempêtes récentes. Elle a de plus en plus la teinte lavée du ciel et ce matin la baignade avait retrouvé une saveur printanière : même surprise de l'eau froide, même gifle dans le ressac, même brise qu'au mois de mai.

Septembre marque la fin de l'été avec ses joies enfantines et son insouciance, une nouvelle ère commence, pleine d'inconnu. C'est bien ce que je ressens ce matin en revenant au Tameyé, seul. La maison est fermée, il n'y a pas un bruit, c'est presque inconcevable après le grand chambardement de l'été. C'est la première fois que je reviens dans son bureau, sa bibliothèque, depuis qu'ils y sont morts tous les deux. La bibliothèque de papa ! Dans la maison de notre enfance, La Pinède au Col de Villefranche, nous évitions soigneusement de nous en approcher, ce n'était sûrement pas un endroit de jeu ! Puis la bibliothèque s'est déplacée à Valbonne dans la maison du Tameyé, mais elle était restée la même. Une grande pièce presque hexagonale, tapissée de livres partout où il n'y a pas de fenêtre, un fauteuil, une chaise et le bureau proprement dit, en bois très lourd, sans doute un héritage de ses parents. C'est lui qui avait fait construire spécialement cette pièce, prévoyant sa retraite en cet endroit. Il l'a fait construire en pensant à la bibliothèque, autour de la bibliothèque en quelque sorte. Dans cette bibliothèque, il y des centaines de livres accumulés au cours des années et certainement tous lus, j'en suis sûr.

Il aimait sa bibliothèque, sans doute parce qu'elle était partie prenante de sa mémoire. Il avait besoin de sa bibliothèque quand il écrivait. Il fallait qu'il soit seul avec elle. On ne sait pas ce qui se passait alors, mais j'imagine facilement un échange : les livres se mettaient à parler dans le silence étouffé qu'on trouve dans toute bibliothèque et l'aidaient à formuler sa pensée. Parfois il devait se relaxer sur son fauteuil : c'est ainsi que je le vois, assis la tête posée sur l'appui, levant les yeux vers les rayons qui montent jusqu'au plafond et contemplant longuement cette accumulation de créativité purement intellectuelle. Il avait tout lu et quand,

par hasard, son regard tombait sur un livre, celui-ci se réveillait et le regardait plein de suggestions. Peut-être alors se levait-il, invinciblement attiré par ce livre ; il l'extrayait du rayon et se plongeait encore une fois dans sa lecture. Quelques minutes suffisaient et il pouvait alors reprendre son travail de création. Pendant son agonie, il a levé plusieurs fois la main vers un coin de la bibliothèque. Peut-être cherchait-il encore un livre, un texte qu'il aurait voulu qu'on lui lise. Mais nous n'avons jamais compris et le livre est resté muet.

Il aimait sa bibliothèque et je me rappelle le drame que cela a été quand il avait fallu en démonter tout un pan pour réparer un tuyau de chauffage. Il n'était déjà plus beaucoup vaillant et ne devait plus depuis longtemps aller chercher un livre dans les rayons, mais pourtant ce démontage l'avait catastrophé : les livres ne seraient plus à leur place, la place qui leur convenait, là où il avait l'habitude de les voir.

C'est aussi dans cette bibliothèque qu'ils sont morts tous les deux. Nous l'avions aménagé en chambre à coucher parce que c'était plus accessible. Avec une salle de bain attenante, ils n'étaient plus obligés de monter à l'étage, c'était commode. Alors cette bibliothèque a été le lieu des agonies pendant cet été 2007. D'abord papa et ensuite maman qui n'a pas voulu lui survivre plus de quelques semaines. La bibliothèque a ainsi joué le rôle de chambre mortuaire, c'est là qu'ils ont été préparés selon le rituel des pompes funèbres, c'est là qu'on a pu les visiter avant de les placer dans leurs cercueils à un mois d'intervalle.

J'hésite un peu à entrer, il y a un vécu trop lourd dans cette bibliothèque. Je nous revois, nous les sept enfants, rassemblés autour du cercueil, celui de papa, puis comme une répétition celui de maman. Ils auraient été contents, je suis sûr, de nous voir tous les sept rassemblés. Papa voulait tellement que la famille reste unie dans cet esprit fraternel, ce « *bon sens familial* » qu'il avait su créer. Rien n'a changé, les lits sont toujours là, côte à côte, mais ils sont devenus froids, vides, bien rangés, à jamais. Pourrais-je y dormir un jour ?

Tout est normal, c'est la fin de l'été, il fait encore chaud, pourtant un frisson me secoue : Il est là, je le sens. La bibliothèque le fait revivre, c'est absurde. Les livres me regardent, ils semblent approuver ma venue. Une immense tristesse règne, une nostalgie infinie, pourquoi n'est-il pas là assis à son bureau comme d'habitude ?

Maîtrisant ce sentiment d'angoisse, je vais m'asseoir à sa place. C'est la première fois depuis sa disparition ! Autour de moi la bibliothèque m'observe, il n'y a pas un bruit, mais j'entends quelque chose dans le silence ouaté des livres qui dorment. J'ai peur, peut-être vaudrait-il mieux abandonner ? Un long moment d'incertitude et alors je comprends : la bibliothèque est en deuil. C'est un choc. Je n'avais pas encore pris conscience du deuil, les choses s'étaient déroulées comme elles devaient se dérouler, mais je n'avais pas compris que c'était la fin d'une époque, que rien ne serait plus comme avant.

Assis à son bureau, je commence à feuilleter des papiers étendus là. Du papier jaune, toujours jaune. C'était l'habitude de papa, une méthode qu'il a peut-être commencée à élaborer pour l'élaboration de sa thèse sur Péguy pendant la guerre. Pour commencer tout travail, il lui fallait du papier jaune. Cela se trouvait dans une papeterie à Nice, près de la place Masséna. Je n'en ai jamais vu ailleurs et je me demande si le papetier ne gardait pas un petit stock spécialement réservé pour Lui. Pendant la guerre et tout de suite après, on ne trouvait peut-être pas autre chose, mais l'habitude était prise et le papier jaune a continué à faire partie du décor nécessaire. Il commençait par découper des feuilles format A4 en quatre, chaque petit morceau étant destiné à noter une idée. Il fallait que le paquet devienne suffisamment épais pour que le livre projeté prenne une consistance réelle. Alors il triait. Il triait les petits morceaux par chapitre. Il ne lui restait plus qu'à rédiger, utilisant les idées dûment enregistrées pour chacun des chapitres. Il écrivait sur des demi-feuilles, jamais sur des feuilles entières. Le vide d'une grande feuille lui faisait-il peur ? Il rédigeait à la main, bien sûr, utilisant un stylo avec une plume ou l'équivalent moderne. Il n'aimait pas les stylos-billes.

C'était à maman qu'échoyait la tâche de déchiffrer l'écriture fine et souvent abrégée. Elle tapait sur une machine à écrire classique, elle n'avait jamais appris et elle ne tapait certainement pas avec la dextérité d'une dactylo professionnelle, mais elle en profitait pour apporter des corrections ou même reprendre certaines phrases quand cela ne lui semblait pas bien dit. Tous les livres de papa sont passés par ce moule, sauf les derniers que nous avons été obligés de prendre à notre charge. Pour cela d'ailleurs, nous lui demandions de nous dicter les pattes de mouches qu'il avait écrites, c'était plus efficace que de discuter de longs moments sur une interprétation.

Ce ne sont pas les tiroirs du bureau qui m'intéressent, je sais ce qu'ils recèlent, rien d'intéressant. Quoique leur visite puisse surprendre : Outre la paperasserie vivrière (banques, factures, sécurité sociale, etc.), on peut trouver des pierres et des coquillages, souvenirs de ses premières passions quand il était enfant à Cap d'Ail.

En fait je voudrais fouiller ces placards que nous n'avons jamais osé visiter par crainte de sembler trop curieux, peut-être aussi par discrétion. Il y a là-dedans des amas de paperasserie poussiéreuse, peut-être des papiers de famille, des trésors insoupçonnés.

Nous connaissons si peu leur histoire ! Ils ne parlaient pas beaucoup d'eux-mêmes, de leurs parents, de leur jeunesse. Fils et fille unique, ils avaient toujours vécu seuls et la solitude ne porte peut-être pas aux confidences. Les grands-parents auraient pu nous raconter, mais ils sont morts trop vite, la famille avait à peine commencé à se constituer. Ils sont morts pendant la guerre tous les quatre et je n'en garde aucun souvenir.

D'abord apparaît un gros paquet d'actions des chemins de fer russes qui rappellent l'argent perdu par beaucoup de Français à l'époque. Mais heureusement il y a autre chose. Et ce sera extraordinaire, une plongée dans le passé, une époque révolue qui revit devant mes yeux éberlués. Je vais découvrir là ses enthousiasmes, son courrier avec ses parents, des tentatives de romans et surtout ce « *Journal de consolation* » qu'il a entrepris d'écrire pendant la guerre alors que sa famille naissait et que la société française chancelait.

C'est la fouille de la bibliothèque qui m'a incité à organiser le suivi posthume de Jean Onimus. Il y avait beaucoup de manuscrits qui traînaient non édités, une multitude de lettres qu'il fallait lire et enregistrer, une bibliographie à établir à la fois pour les livres et pour tous les articles qu'il a pu publier dans diverses revues. Il n'a pas arrêté, il a écrit jusqu'au bout, c'était sa ligne de vie, sa bouée de sauvetage dans ce monde qu'il ne comprenait plus.

Cette bibliothèque m'a ainsi poussé à faire vivre sa mémoire avec les traces qu'il avait laissées. D'où en particulier la création d'un article dans Wikipédia avec sa biographie et bibliographie ainsi que la mise en route d'un site spécifique dédié<sup>22</sup>.

### **Une adolescence assoiffée**

Il ne nous racontait pas trop ses souvenirs d'enfance et nous avons peu de détails sur sa jeunesse. Quelques bribes par-ci par-là ont pu nous sensibiliser mais nous n'avons qu'une connaissance très vague de la vie aux Bruyères, ses parents, tous les deux décédés de maladie durant la guerre, ne nous ayant laissé aucun souvenir direct. En fait c'est la découverte dans sa bibliothèque de caisses remplies de lettres qui m'a ouvert toute grande une fenêtre sur ce pan de sa vie. Il y avait là tout le courrier échangé avec ses parents, surtout avec sa mère, pendant sa période parisienne, puis après l'agrégation pendant les années d'expatriation en Tunisie (son premier poste) et en Roumanie. Je découvre alors cette relation forte qu'il avait avec sa mère. Tout le courrier est là, peut-être quelques centaines de lettres écrites par lui et les réponses de sa mère, parfois de son père. Toute absence de Jean aux Bruyères nécessitait quasiment une lettre par jour dans les deux sens : une envoyée par sa mère généralement ou parfois par son

---

<sup>22</sup> Le lien sur ce site se trouve dans l'article wikipedia relatif à Jean Onimus

père et une envoyée par lui-même. Inimaginable, d'autant que cet exil à Paris a duré plus de dix ans, de 1923 à 1935 !

Ces quelques extraits mettent en valeur ce lien plus poétique que banalement affectif :

*Vos lettres, maman, sont un régal. Je les relis et m'en nourris car j'y trouve ce parfum des muses si rare à notre époque et cette clarté, oh cette clarté ! Vos lettres sont des fenêtres sur le ciel bleu et tout ce que je voudrais, c'est avoir cette radieuse sagesse, ce bon sens souriant où perce parfois l'enthousiasme maîtrisé. Vous êtes étonnante O maman et je voudrais vous chanter un cantique à ma façon. Dites et j'obéirai, tout ce que vous pourrez dire sera dans la splendeur de l'ordre. Seulement vous ne dites rien et me laissez deviner. Nous sommes tous devins les uns comme les autres.*

Ou encore, dans une autre lettre :

*Je reçois votre paquet et cette branche d'olivier. Vous serez donc toujours poète O maman ! Que c'est gentil à vous et comme vous m'avez compris ! Il n'y a que vous au monde ainsi. Comment rêver plus de poésie et plus de sagesse mêlées, plus de jeunesse et plus de pondération ? Vous avez réalisé un chef d'œuvre d'équilibre, d'atticisme. Oui cette petite branche d'olivier, c'est un regard de vous et un sourire. Il est venu au bon moment. Merci !*

Alors je ferme les yeux et je vois Cap d'Ail revivre, la maison de son enfance, les Bruyères et ce petit garçon solitaire qui ne va même pas à l'école, un garçon unique choyé par sa mère qu'elle appelle « *mon mouton* » et pour lequel elle préfère jouer le rôle d'institutrice mais qu'elle complète parfois avec un précepteur (souvent une dame anglaise pour apprendre l'anglais).

Pour Jean, les Bruyères, c'était « *la Maison* ». C'est aux Bruyères qu'a battu le cœur de son enfance. Situé à Cap d'Ail, non loin de Monaco, la maison des Bruyères dominait la mer. Une maison dont il est difficile d'imaginer l'isolement quand on revisite le Cap d'Ail aujourd'hui ! C'est une grande maison qui permettait de loger la domesticité. Mais le lieu essentiel dans cette maison, lieu qui revient sans cesse dans ses lettres, c'est la bibliothèque qu'il appelle aussi salle d'étude. Certainement une magnifique bibliothèque dont Jean connaissait le moindre recoin, ce qui lui permettait d'indiquer à ses parents l'endroit exact où chercher le livre désiré. Il écrit par exemple le 19 janvier 1933 : *Papa, maman. Pourriez-vous m'expédier les livres suivants : Bourgoïn « La critique au XVIIème siècle », Fidaò Sustiniani « Qu'est-ce qu'un classique ». Ils sont situés à la salle d'étude dans le placard entre les deux fenêtres sur la planche du dessus. Pourriez-vous y joindre la Revue des Deux Mondes du 15 août 1927 (article de Mornet sur le Neveu de Rameau).*

Un magnifique jardin descendait jusqu'à la mer où une petite plage permettait à l'enfant de mettre son bateau à l'eau. On peut dire que les vents marins ont bercé toute l'enfance du petit Jean, une enfance excessivement heureuse mais aussi terriblement solitaire. Enfant unique, fils du docteur Henri Onimus que l'on surnomme Pit dans les courriers auxquels j'ai pu accéder et d'Adeline Fournier surnommée Mime, des surnoms sans doute élaborés par le petit Jean dans son enfance. Jamais Jean n'est allé à l'école locale, jugée sans doute trop vulgaire. Mime avait beaucoup d'ambition pour ce fils unique qu'elle avait eu sur le tard, s'étant remarié après le décès de son premier mari. C'est d'ailleurs elle qui avait fait construire les Bruyères, désirant s'installer sur la Côte d'Azur plutôt que continuer sa vie en Lorraine où des souvenirs malheureux la blessaient. C'était certainement une femme très cultivée et qui a su éveiller l'attention, la curiosité de son fils à tout ce qui faisait le monde à cette époque.

Ils échangeaient généralement une lettre par jour dans les deux sens ? Cela est tout simplement inimaginable et pourtant c'est la réalité ! Il m'a fallu des années pour dépouiller ces petites caisses où les lettres ont été soigneusement rangées par Mime par petits paquets entourés de ficelle. *C'est pour les petits enfants que j'espère avoir*, écrit-elle un jour à Jean ! Elle avait raison. C'est en lisant ces lettres que je découvre ce que fut l'enfance de mon père.



Cet échange épistolaire frénétique n'avait lieu qu'en l'absence de Jean, pendant son *exil du Cap* comme il dit souvent, c'est à dire lors de ses études à Paris et durant les deux ans passés en Tunisie et en Roumanie après l'agrégation, mais cela représente quand même une masse de courrier phénoménale ! Quand sa mère ne recevait pas de lettre le matin, elle accusait le Corse, c'est à dire le facteur de Cap d'Ail, de tous les maux qu'elle détaille dans la réponse quotidienne à la lettre qui n'est pas arrivée : *Mon mouton. Le Corse est à flanquer à l'eau à la nage vers son île ! Toute la famille Ferrari est montée à Isola où le vieux grand-père est mort. À la poste, le personnel en prend à son aise et le facteur a trop soin de ses aises pour prendre la peine de descendre au Cap ! Pourtant les rapides ont été bien exacts. Si ce n'était ce deuil, nous aurions fait une réclamation, mais ce n'est pas le moment d'ennuyer ce pauvre Ferrari.* Cela se terminait en général par un coup de téléphone. Mais le téléphone ne suffisait visiblement pas, il fallait des mots que l'on puisse lire et relire... Bien sûr il y a des périodes sans courrier lorsque Jean revient au Cap ou en sens inverse quand sa mère vient séjourner à Paris pour s'occuper de lui. Pendant la période où il est élève à Franklin (Saint Louis de Gonzague) pour passer le baccalauréat, je crois qu'elle est tout le temps restée à Paris. Ensuite elle est venue par période. Elle venait alors le rejoindre à l'hôtel Jean Bart près du Luxembourg où il séjournait comme étudiant à la Sorbonne.

De tout ce courrier, il se dégage un relationnel, une symbiose presque, entre sa mère et lui, le petit Jean, Monsieur Jean comme disaient les domestiques. Je crois que ses parents ont mené une vie excessivement heureuse grâce à lui : on a l'impression en lisant leurs lettres que tout en lui les enchante, les inquiète aussi parfois. De son côté, cet échange permanent a certainement contribué à maintenir un lien très fort, difficile à comprendre de la part d'un jeune étudiant brillant qui normalement aurait cherché à s'évader du milieu de son enfance. Ainsi je lis dans une de ses lettres adressées à sa mère, Mime :

*Je serai bien content quand vous serez ici. Vous m'êtes incroyablement nécessaire O Maman, mais votre présence ne m'a jamais quitté ! C'est grâce à elle que je tâche d'être le plus que je puis tel que vous me voulez. Car elle est à la fois la base et le pinacle, et l'escarboucle vivante et la route avec ses rangées de peupliers, l'intermédiaire de l'idéal.*

Quand il s'est agi de quitter les Bruyères à Cap d'Ail et tout l'environnement de la Côte d'Azur pour continuer ses études à Paris, d'abord chez les jésuites à Franklin puis au lycée Louis le Grand en khâgne et enfin à la Sorbonne, ce fut comme un exil que le jeune Jean supporta difficilement au début. Ainsi il écrit dans une tentative de roman ce passage qui caractérise bien une enfance pleine de rêves, trop protégée de la réalité de la vie et soudainement exilée dans le monde : *Le jeune homme venait de débarquer dans la capitale, timide, ahuri, plein de rêves et de belles idées. Une petite âme vibrante, cultivée avec soin par la plus aimante des mamans, petite âme à peine éclosée, restée longtemps en fleur et encore toute parfumée de l'arôme des enfances heureuses. A 18 ans, c'était encore un petit enfant bien sage et bien pieux comme il l'avait toujours été. Une vie trop choyée dans la solitude, sous le ciel de Provence, avait fait de lui un timide et un sauvage, mais un enthousiaste aussi, sans cesse émerveillé, enchanté par la splendeur des choses : il ignorait les hommes, il aimait éperdument l'ombre des oliviers sur les terrasses et le soleil se levant sur la mer et surtout ces soirs d'Italie, ces belles nuits étoilées où l'on n'entend même pas le chuchotement des vagues. Toujours il avait vécu dans cette nature heureuse, il ne savait pas à quel point il l'aimait. Sur elle, sur le petit nid au pied de l'olivier, sur ses parents, il avait concentré toute sa puissance d'aimer, il ne concevait pas une autre existence.*<sup>23</sup>

---

<sup>23</sup> Jean Onimus, Glissements ou le mystère de la Foi, inédit, 1931

Il n'y a bien sûr aucun fait écrit rappelant son enfance au Cap, les lettres commençant avec son exil des Bruyères, mais on comprend vite la force sensible qui le liait à ses parents, surtout avec sa mère avec laquelle il entretenait cette fusion étonnante. J'imagine alors son enfance solitaire dans cette maison des Bruyères avec seulement des cousines qui habitaient non loin mais avec lesquelles on ne devine pas de relations étroites. Une enfance essentiellement animée par ses parents entièrement dévoués à lui, le fils unique. La salle d'étude avec sa riche bibliothèque nourrit ses lectures et contribua certainement à son éducation culturelle. C'est dans cette salle d'étude que ses précepteurs, sa mère d'abord puis une nurse anglaise secondée par un abbé ami de la famille, lui enseignèrent ses humanités.

La lecture de ces lettres échangées quotidiennement pendant six ans, ouvre une fenêtre sur la vie de ce couple déjà un peu âgé et de leur fils unique. Alors petit à petit je perçois mieux toutes ces choses que mon père ne m'a jamais racontées ou alors par quelques allusions vite passées. Il ne va pas à l'école communale, il n'a pas de copains, mais il a déjà une curiosité naturelle, un dynamisme innocent qui le pousse à interroger la nature.

Ainsi il s'est intéressé à la géologie des montagnes de la Côte d'Azur. Je retrouve un vieux cahier d'écolier qu'il a appelé le « *Musée du Cap Fleuri* ». Ce cahier contient des photos et des études sur la géologie locale, des photos devenues historiques en ce sens qu'elles montrent des paysages sauvages là où maintenant il y a tant de constructions<sup>24</sup> ! Cette passion pour la géologie l'a conduit à réaliser toute une collection de pierres. Je me rappelle cette collection qui avait émigré dans la maison de notre enfance, La Pinède. C'était une petite armoire toute tapissée de casiers étiquetés. Chacun contenait un type de pierre dûment documenté. Cela avait duré un temps, puis la passion des pierres l'a abandonné. Mais plus tard, lorsqu'il nous emmenait dans des balades en montagne, il savait nous expliquer la nature des roches, leur origine, le processus de leur formation.

Après les pierres (ou avant ?) il s'est passionné pour les étoiles. À Cap d'Ail à cette époque des années 1910, il n'y avait que deux ou trois maisons et sans doute un nombre limité de réverbères, ce qui limitait la pollution lumineuse que nous connaissons aujourd'hui. Les nuits dans le ciel méditerranéen devaient être superbes et l'enfant s'était mis en tête de comprendre les étoiles. Il avait fabriqué une lunette avec un tube en carton et perché dans un arbre du jardin, il contemplait les étoiles, cherchant à les repérer les unes des autres. Voyant cette nouvelle passion, ses parents lui avaient sans doute fourni des livres scientifiques qui expliquaient la carte du ciel. Plus tard quand nous nous retrouvions tous autour du feu de camp en montagne, dans un endroit perdu comme il savait en trouver, le ciel explosait au-dessus de nous donnant l'impression d'une immensité vertigineuse. Il nous expliquait alors le ciel, nommant chaque constellation et le rendant ainsi habitable.

À Cap d'Ail, il y a la mer et l'enfant n'a pas manqué de s'y intéresser. Tombé amoureux de la Méditerranée, il a appris à la connaître et lors de son exil à Paris, la nostalgie l'entraîne à écrire des poèmes pour la faire revivre dans sa petite chambre :

*Je te salue O mer O Méditerranée  
J'ai grandi sur tes bords, j'ai joué sur tes flots...  
Oh je veux la chanter la mer de mon enfance  
Sur tes flots rougissants, j'ai contemplé l'aurore  
J'ai nagé dans ton crépuscule...  
D'où vient cette clarté mystique et virginale  
Qui flotte sur tes flots par les beaux jours d'été  
Douceur et transparence, reflets d'azur pâle...  
Lumineuse diaphane sourit l'Immensité  
Le soleil s'adoucit en caressant ton front*

---

<sup>24</sup> Il s'agit de la Côte d'Azur, encore peu habitée à l'époque !

*Et ses rayons charmés glissent dans ton sourire,  
Ce sourire spirituel, si français et si grec à la fois !  
Plus légère et plus fine O mer, il n'en est pas !  
Tu te ris capricieuse et des lourdauds nordiques  
Et des lointains barbares qui te tendent les bras !<sup>25</sup>*

Conseillé par un ami voisin, sans doute un ancien marin que Mime nomme l'Amiral, il s'était mis dans la tête de construire un petit bateau sur lequel il réussit à gréer une voile. Avec ce bateau il se mit à écumer les abords de la côte, manquant sans doute plusieurs fois de se noyer. Mais ce bateau construit de ses mains lui procura un plaisir tel qu'il nous en parlait souvent et ne manquait pas, lors de pèlerinages que nous faisions avec lui à Cap d'Ail, de nous montrer la grotte au bord de la mer où il le mettait à sec. Ce plaisir qu'éprouve l'artisan devant un travail réussi l'avait tellement marqué que plus tard il voulut que je me lance dans la même expérience. Il m'acheta les planches et un plan pour m'inciter à construire moi aussi mon bateau. J'appris ainsi à mettre en place les varangues sur la quille, à déformer les planches pour en faire les bordées, à calfater. Je construisis ainsi un petit canot qui nous a été bien utile quand nous avons eu un bateau du type Dragon ancré dans le petit port de St Jean Cap Ferrat. Cette passion pour la voile le poussa à acheter plus tard un voilier *Star*<sup>26</sup> avec lequel il se mit à gagner toutes les régates qui se tenaient dans la rade de Villefranche ou même à Monaco.

À Cap d'Ail il y a aussi la montagne qui commence juste au-dessus du rivage et l'enfant en acquiesça tout de suite la passion. Il suffit ici de l'entendre écrire le souvenir de son premier camping : *Mes parents m'avaient donné dès l'âge de 10 ans une petite tente en soie, sans double toit ni tapis de sol. Elle ne pesait rien et j'ai souvent demandé la permission d'aller la dresser dans le jardin des Bruyères pour y dormir les nuits d'été. J'aimais le réveil matinal à la montée du soleil, je revenais affamé de ces nuits à la belle étoile au bord de la mer. Cette tente m'a suffi pendant plus de dix ans. Je l'emportais pour aller dormir sur les montagnes voisines, tel que le pic de Baudon. Un jour j'avais pris un disque « Variations sur un air montagnard » de Vincent d'Indy avec le trop lourd tourne-disque. Je l'ai fait tourner dans la nuit et la solitude : j'ai compris ce jour-là que certaine musique a besoin de plein air et d'isolement. Quand on campe, il faut éviter les campings ! Il faut trouver un terrain vierge dans les alpages de la montagne ou un endroit original où personne n'imaginerait séjourner, comme cette nuit sur un rocher au large de l'île Sainte Marguerite.*<sup>27</sup>

Les Bruyères, Cap d'Ail, tout cet environnement de mer et d'azur était certainement merveilleux pour un enfant, mais il était seul. À part les cousines qui habitaient aussi au Cap, il n'y avait pas beaucoup d'autres enfants avec qui il aurait pu jouer. Son enfance est ainsi restée essentiellement animée par ses parents et principalement par sa mère, Mime.

Peut-être était-ce cette solitude de son enfance qui développa chez lui cette sensibilité, cette ingénuité pleine de rêves romantiques. Lui-même se décrit comme un *garçon un peu naïf, aux idées bizarres et surtout dévoré du désir de vivre intensément*. Vivre intensément, c'est, je crois, le maître mot de sa vie et l'écriture en sera pour lui le moyen. Il a certainement rêvé d'être poète quand il était étudiant à Paris et la poésie restera un fondement essentiel de son parcours intellectuel.

---

<sup>25</sup> Lettres à sa mère

<sup>26</sup> Le *Star* est un voilier de régates gréé en sloop. Il possède une coque à bouchains vifs munie d'une quille à bulbe. Le *Star* est depuis 1932 classé olympique à deux équipiers.

<sup>27</sup> Jean Onimus, Mémoires, inédit, 2000

Cet enthousiasme semble lui donner accès à toutes les formes d'expression de la beauté. Il ne lui suffit pas de collectionner des pierres ou de nommer les étoiles pour rendre le ciel habitable, il tente la peinture et il y réussit !

Ce don pour la peinture, il l'a gardé pour lui, cherchant simplement à extérioriser cet enthousiasme qui bouillonnait au fond de lui. Jamais il ne nous en a parlé. Il s'est seulement contenté de m'offrir, quand j'étais enfant, un boîtier de pastel, espérant sans doute que ce talent qu'il avait se retrouverait chez son fils. Mais ce ne fut pas le cas... ni chez aucun autre de ses enfants !

Dans les tiroirs, j'ai découvert un carton avec quelques peintures à l'huile. J'ai sélectionné l'une d'elle que j'appelle « *Les yeux* ». Elle montre en quelque sorte la tempête spirituelle qui devait parfois emporter sa pensée au-delà du compréhensible.



*Peinture réalisée par Jean Onimus (1930)*

Après les années chez les jésuites à Saint Louis de Gonzague (à Franklin, comme il appelle ce lycée privé) pour préparer le baccalauréat, ses parents lui avaient trouvé un petit hôtel, rue Jean Bart, à côté du jardin du Luxembourg et proche du lycée Louis le Grand où il s'était inscrit en khâgne, puis ensuite à la Sorbonne. Il nous a souvent parlé de ces années romantiques parisiennes quand il donnait des rendez-vous galants aux pieds d'une statue du jardin du Luxembourg ou celui des Tuileries. Ce fut, je crois, les années les plus libres, les plus ouvertes, les plus imaginatives de sa vie. Le monde lui donnait le vertige, tout lui semblait accessible et il voulait tout. La liberté de vivre l'enivrait, les études littéraires le passionnaient, le milieu intellectuel dans lequel il vivait comme un poisson dans l'eau lui convenait parfaitement. Dans une étude sur l'étrangeté de l'art, il décrit son enthousiasme lors de la découverte au Louvre quand apparaît, au pied d'un escalier, la victoire de Samothrace : *Que l'art ait des effets sur la qualité de l'existence, peu de gens s'en aperçoivent. On ne le dit pas assez : non seulement la lecture d'un livre peut détruire ou recomposer autrement le fragile édifice d'une conscience, ouvrir la perspective d'une vocation, d'un idéal, mais l'insistante présence d'un tableau riche en suggestions et en symboles peut être, de son côté, un stimulant psychique capable de*

*débloquer des fonctions refoulées, ouvrant à l'imaginaire l'exutoire qu'il attendait. Rassemblez vos souvenirs : dans une adolescence assoiffée, la découverte un jour de la Victoire de Samothrace au grand escalier du Louvre, cette haute Victoire sans bras, sans tête : un voile de pierre collé par le vent et ces immenses ailes de marbre...<sup>28</sup>*

Il perdra plus tard le style flamboyant de ces lettres dans lequel il exprime son âme sans retenue, il perdra cette liberté du poète ou du romancier et je suis sûr qu'il le regrettait encore à la fin de sa vie. La vie universitaire le canaliserait dans le commerce des idées, sans toutefois l'amener à la philosophie dont il se méfierait toujours. Je retrouve dans ses notes cette confiance écrite plus tard, on y sent comme un regret de la liberté qu'apporte la narration : *De la difficulté du passage du style d'analyse au style de confiance. Et plus difficile encore au style de narration. Je me suis trop habitué au style abstrait. Le reste, je le dis mais je ne sais pas l'écrire. Pris l'habitude de n'écrire que des idées. D'où le peu de goût pour un journal et l'impuissance à me pénétrer moi-même. Je célèbre sans cesse le concret, mais à coup d'abstractions.*<sup>29</sup>

Il mettra longtemps à atterrir et à rejoindre la réalité de la vie avec les contraintes qui asservissent, les choix qui engagent. Dès la naissance de ses premiers enfants, il sent les barreaux de la prison commencer à l'enserrer, lui qui ne rêvait que de découvrir le monde dans des voyages sans fin : *O divine solitude, O silence, O liberté : trésors perdus ! Je serai tellement vieux quand je pourrai de nouveau vivre à ma guise que je n'en aurai même plus le goût. Je me sens dévoré.*

Il a créé cette prison pourtant, abandonnant sans s'en rendre compte tous ses rêves de conquête. Il s'est marié avec une jeune femme agrégée de mathématique rencontrée dans les balades organisées par le Ski Club de Nice. C'était le 3 juin 1939. Ils ont pu avoir quelques mois de bonheur puis le cataclysme est arrivé avec la chute de la France. Et tout de suite sont arrivés les enfants et les soucis de la vie quotidienne. Cela en était fini de cette liberté chérie que tous les deux hésitaient à piétiner.

### **La nostalgie des jeunes filles en fleurs**

*Elles (la petite bande de jeunes filles en fleurs sur la promenade de bord de mer à Balbec) étaient, du bonheur inconnu et possible de la vie, un exemplaire si délicieux et en si parfait état, que c'était presque pour des raisons intellectuelles que j'étais désespéré, de peur de ne pas pouvoir faire dans des conditions uniques, ne laissant aucune place à l'erreur possible, l'expérience de ce que nous offre de plus mystérieux, la beauté qu'on désire et qu'on se console de ne posséder jamais, en demandant du plaisir à des femmes qu'on n'a pas désirées, si bien qu'on meurt sans avoir jamais su ce qu'était cet autre plaisir.*<sup>30</sup>

Voilà sans doute la jeune fille telle que l'enfant l'avait rêvée dans sa solitude de Cap d'Ail. Et cette vision quasi désincarnée de la jeune fille, inaccessible parce que trop pure, trop innocente, trop fragile pour seulement espérer la toucher, le poursuivra longtemps.

Une telle vision ne convenait évidemment pas avec le monde réel qu'il allait découvrir comme étudiant à Paris. Les jeunes filles étudiantes qu'il rencontre le déçoivent trop, elles sont beaucoup trop loin de cette vision si délicate et pure qu'il avait rêvée. Le traumatisme est tel qu'il décide de rédiger un article dans le journal local (l'Écho de Paris) pour exprimer son

---

<sup>28</sup> Jean Onimus, *Étrangeté de l'Art*, PUF, 1992

<sup>29</sup> Jean Onimus, *Notes*, 2000

<sup>30</sup> Marcel Proust, « A la recherche du temps perdu », dans « A l'ombre des jeunes filles en fleurs »

désarroi. Curieusement cet article provoquera une avalanche de réponses auxquelles il faudra répondre par d'autres articles, un échange qui apparaît vraiment hors d'âge aujourd'hui !

Il rappelle cet épisode dans ses mémoires : *J'ai tenu à l'Écho de Paris une rubrique « Notre désillusion » qui était une critique drôle et désolée des étudiantes telles que l'université les déforme et les dessèche. J'avais besoin de fraîcheur et je ne trouvais que coquetterie, méfiance, étourderie...*<sup>31</sup>

Il parle ainsi de *l'influence néfaste des études littéraires qui amènent les étudiantes à aborder des sujets pour le moins scabreux...* Il conclut ce malaise que ressentirait les étudiants devant ces jeunes filles qui se veulent leurs égales : *Si seulement elles comprenaient combien toute cette camaraderie, pour charmante qu'elle soit parfois, nous écoeure, je dis plus, nous désespère ! Les sourires que nous leur prodiguons ne doivent pas faire illusion : il n'y a pas d'amitié entre nous, il ne peut pas y avoir d'amour. Ce que nous ne leur pardonnons pas, c'est d'avoir empoisonné en nous l'amour.*

Tout est dit dans ces derniers mots. L'étudiante qu'il côtoie ne correspond absolument pas à celle dont il rêve depuis si longtemps dans la solitude de son enfance aux Bruyères. Il conclut que l'intellectualisme pourrit la jeune fille, la défigure, lui enlève cette pureté qu'il chérit.

Dans ce conflit entre le désir charnel qui jaillit de la nature animale de l'homme et le désir qui naît dans beauté mystérieuse qui s'exprime dans la jeune fille en fleurs, le sacré n'est pas loin. *La pudeur n'est pas autre chose chez la femme que la conscience du pouvoir qui d'elle émane et lui donne aux yeux les plus cyniques un caractère sacré.*<sup>32</sup> Face à ce sacré, le monde est nécessairement mauvais pour la jeune fille rêvée : *il n'est certainement pas facile d'être une jeune fille dans le monde moderne, ce monde qui avilit et se hâte de souiller tout ce qui lui rappelle la pureté qu'il a perdue.*<sup>33</sup>

Il n'en restera pas là. Cette *désillusion* devant la réalité des jeunes filles qu'il côtoie l'amènera à tenter de l'exprimer dans des romans. Plusieurs essais de romans subsistent dans les vieux papiers que j'ai pu parcourir. Il avait certainement l'ambition de devenir romancier, mais finalement ses rêves d'écriture le conduiront plutôt vers le commerce des idées.

Il réussit néanmoins à terminer un de ces romans en 1923. Il faut dire que ce roman aborde un sujet brûlant pour lui à cette époque : le mystère de la foi. L'extrait cité ci-après révèle cet enthousiasme, ce désir de pureté dont il se savait empli jusqu'à adorer la Victoire de Samothrace pour ses ailes si bien faites qu'on est tenté de s'envoler avec elles :

*Georges revint souvent et se familiarisa si bien qu'il lui arrivait de temps en temps de s'enthousiasmer comme il avait coutume. Souvent il s'arrêtait dans son élan, inquiet, déconcerté, mais il voyait à ces moments les yeux de Marie briller et s'éclairer. Elle s'animait à sa voix et le regardait, interrogeant et attendant lorsqu'il s'arrêtait subitement. Alors il devint passionné. À chaque instant on était soulevé par ces puissants et étranges coups d'aile dont il avait le secret. Il savait faire des moindres choses des apothéoses, il transfigurait le réel en vision d'épopée, d'une araignée il eut su faire un soleil !*

*L'amour était venu, l'amour avait embrasé tout ce qui dormait en lui, toutes les puissances de son jeune cœur. Ayant un jour à expliquer un passage d'Andromaque, il le fit avec une telle passion que la classe entière fut saisie : il s'était fait un grand silence, tous les yeux attentifs s'étaient élargis. Seul de tous, Mr Alberlay conservait son éternel sourire.*

– *Votre flamme, monsieur, nous a beaucoup agréé, dit-il. Mais nous ne vous demandons pas ici de confiance.*

---

<sup>31</sup> Jean Onimus, Mémoires, inédit, 2000

<sup>32</sup> Jean Onimus, Un livre pour mes filles, 1964

<sup>33</sup> *ibid*

*Il y eut un rire et depuis lors Georges voua au maître une mortelle rancune. Valroger voulut le féliciter, mais tous ses éloges tombaient à faux. Georges en était blessé.*

*– Vois-tu, lui dit-il, j'ai toujours cru qu'il y avait en moi de grandes ailes, tu sais de ces grandes ailes d'archange. Resplendissantes, elles frissonnaient et s'étiraient parfois comme voulant se déployer. En lisant Lamartine ou quelques sonnets de Heredia, en entendant la forêt chanter sous le vent, à chaque instant je sentais à la naissance de ce frisson mystérieux. Une seule fois dans mon enfance, les ailes se déployèrent, ce fut en entendant la 7<sup>ème</sup> symphonie de Beethoven. Mais depuis un mois, c'est étrange, je ne les sens plus repliées contre moi, elles sont dans le vent, elles me portent, elles me soulèvent, elles sont grandes, déployées comme celles de la Victoire de Samothrace. Donc ne me félicite pas, non ce n'était pas moi qui parlais tout à l'heure, c'était les grandes ailes qui m'emportaient.<sup>34</sup>*

Ses désillusions dans ses relations avec les étudiantes ne l'empêcheront pas d'avoir des amours jusqu'à vouloir se suicider... Comment ne pas être amoureux quand on est étudiant à Paris, nous disait-il dans de rares instants de liberté. Il faut l'entendre se remémorer cette vie aventureuse qu'il aimait à sa façon et dont il aura du mal se défaire. Il écrit ainsi dans ses mémoires : *J'ai flirté comme tout le monde. C'était agréable car ces filles éprouvaient un attrait certain pour un garçon un peu naïf, aux idées bizarres et surtout dévoré du désir de vivre intensément. Cela commença à la Sorbonne où mon ingénuité, mon rêve romantique de poésie sentimentale faisait de moi un original d'autant plus séduisant qu'il n'était pas comme les autres. Et il est bien vrai que je passais de déception en déception car aucune de ces filles, si brillantes, laborieuses, intéressantes fussent-elles, ne comblaient mon rêve. À croire que la jeune fille que j'avais rêvée dans la solitude de Cap d'Ail n'existait pas, que c'était un mythe. Cet idéalisme naïf ne faisait que me rendre plus « intéressant » : elles sentaient qu'avec moi, ce serait toujours sérieux et profond.*

*C'est vers 1930, que je rencontrais mon premier amour. C'était une étudiante parisienne, jolie, intelligente, laborieuse. Mais la malchance voulut qu'elle soit tout à fait à l'opposé de moi : pragmatique, organisée, terriblement prosaïque. Mes gesticulations enthousiastes et romantiques ne pouvaient que l'exaspérer. Je l'évitais tout en tournant autour, bourdonnant de poèmes qu'elle n'entendait pas. J'étais à la fois brûlant et sous la douche glacée. C'était insupportable. Un soir j'ai pendu un flacon d'éther entrouvert au-dessus de mon lit. L'éther coulait goutte à goutte sur la tête et j'espérais ne plus me réveiller. Heureusement ce n'était pas la bonne solution et quand je me suis réveillé en pleine nuit, l'odeur était suffocante et j'avais l'impression que ma tête allait éclater. Cette aventure laissa des traces, elle me rendit plus sage, plus résigné. Une peur de la femme subsistait et un intense besoin de solitude. Ceci se passait pendant l'année d'agrégation. J'étais en loques, mais j'avais pris une sacrée leçon de vie.<sup>35</sup>*

Plus tard, alors qu'il était en poste en 1937 en Roumanie, il n'a toujours pas trouvé la fille idéale, celle dont il a rêvée si longuement au bord de la mer à Cap d'Ail. Il s'en désespère parfois et écrit ainsi à sa mère : *Cette existence est lassante. Trouvez-moi bien vite une jeune fille française intelligente, pas trop jolie sans être laide, dépourvue de tout diplôme, ignorant le bridge mais calée en peinture même moderne, assez jeune pour n'avoir pas eu le temps de trop flirter mais assez âgée pour comprendre les choses qu'on lui dit. Capable de tennis mais ignorant le golf. N'ayant jamais trop d'argent en poche mais étant sortie de son trou (voyage en Italie indispensable). Ayant horreur des villes d'eaux et des thés-bridges prolongés ou pas.*

<sup>34</sup> Jean Onimus, Glissements, inédit, 1931

<sup>35</sup> Jean Onimus, Mémoires, inédit, 2000



*Ne reculant pas devant l'odeur des pommes frites et le couteau à peler les carottes et n'ayant pas peur d'un minimum de bohème, d'aventure et de provisoire. Surtout chargée d'indulgence et de bonté grave car je ne veux pas avoir toutes les semaines le foie bouché par les émotions.*

*Toute l'impossibilité de la chose éclate quand on l'analyse : il n'y a personne de la sorte... En tout cas parmi nos relations (que je sache).<sup>36</sup>*

### **Son étape parisienne**

Fils unique dans une famille très bourgeoise et très catholique au sens strict du terme, né le 1<sup>er</sup> septembre 1909, il n'alla jamais à l'école. Sa mère, puis une « nurse » anglaise, s'occupa de son éducation jusqu'à ce qu'il parte à Paris pour le baccalauréat et la khâgne. Avec sa mère il entretenait par la suite une correspondance très suivie, une correspondance soigneusement conservée par les deux parties et dont la lecture fait apparaître ces illuminations, ces enthousiasmes qui le prenaient parfois et qui reflètent peut-être le moyen qu'il avait choisi pour se libérer du joug familial. La littérature et l'écriture allaient être ses bouées de sauvetage qui lui permettront d'émerger. Écoutons-le dans ses mémoires :

*Je m'étais fait inscrire en hypokhâgne à Louis le Grand. Mes parents, toujours soucieux de mon environnement, m'avaient trouvé une chambre à l'hôtel Jean Bart. Il suffisait de traverser le Luxembourg pour être au lycée et ces quatre promenades quotidiennes m'ont fait beaucoup de bien. À chaque instant le Luxembourg change d'aspect et je reprenais contact avec la terre, même avec la voile en louant un petit bateau près du bassin.*

*L'hypokhâgne est dans la vie une étape heureuse. J'en témoigne en tant qu'élève et plus tard en tant que professeur : c'est un moment magique. On découvre les « lettres » dont on n'avait eu au lycée qu'un aperçu scolaire et stéréotypé ! D'excellents professeurs vous apprennent à aimer, à admirer les textes. On se récitait des vers en grec, latin, français, anglais avec un plaisir gourmand. J'étais assis à côté d'Henri Queffelec qui me citait Éluard dont personne ne m'avait encore parlé ! Un autre voisin, devenu prêtre, me lisait des pages de Péguy et Claudel. La culture circulait partout et même les échos du Sénégal profond m'arrivaient par Léopold Sédar Senghor quand celui-ci consentait à s'éveiller de son mutisme et parlait de son village de pêcheurs, Joal, près de Rufisque. On découvrait en lui, sous l'épaisse couche scolaire, un souffle épique respiré avec la Terre-Mère.*

Assis au bureau devant ces deux boîtes de carton, je continue à feuilleter les lettres échangées avec sa mère et je découvre cette période exaltante de sa jeunesse. Je connaissais mon père en tant que fils, souvent il nous parlait de Cap d'Ail où nous aimions l'emmener en pèlerinage revoir sa maison des Bruyères, la maison de son enfance. Il nous racontait alors des anecdotes de cette vie à Cap d'Ail, mais je n'avais jamais mis le nez dans ces lettres échangées avec sa mère, ni dans ces mémoires qu'il écrivait encore avant de mourir. Les Bruyères était une maison au bord de la mer, entourée de pins maritimes, isolée à l'époque avec pour seuls voisins des cousins Onimus, une maison magique qui accompagnera l'enfant dans ses rêves. Nous l'avons emmené en pèlerinage à la dernière Toussaint revoir les Bruyères et j'ai compris à ce moment à quel point cette maison avait compté pour lui. Pas un mot, rien, mais son expression figée, son regard, son attitude, tout exprimait une angoisse, un regret qui pouvait sembler infini. L'enfance est quelque chose de merveilleux et d'infiniment personnel, personne n'y a accès et pourtant c'est la maison où on a habité, les parents, les frères et sœurs qui font ce qu'elle est.

Il a beaucoup réfléchi sur la maison comme centre de vie, repère familial. Il en a même écrit un livre, « La maison corps et âme », dont je cite l'extrait suivant :

---

<sup>36</sup> Jean Onimus, Lettres à sa mère

*Lorsque la vie nous éloigne de notre maison natale, nous continuons longtemps (du moins dans les sociétés d'autrefois) à penser à elle, avec le sentiment qu'elle se souvient de nous, et même qu'elle nous attend. Quand on la revoit, on revit intensément le passé, un passé condensé, comprimé dans l'espace et si chargé de présences perdues qu'il en devient oppressant. C'est que la joie de revoir se mêle d'angoisse : tout est là, mais aussi tout a disparu, un cadre vide. On perçoit alors, terrible bouleversement, ce que Samuel Beckett appelle le « galop du temps ». On retrouve le pathétique dialogique lamartiniens entre le « moi », tout à la joie de revoir des lieux tant aimés et, plus profondément, l'âme pour qui seuls comptent les êtres qui ne sont plus.<sup>37</sup>*

Cette nostalgie de la maison de son enfance l'amène bien sûr à continuer son texte par une citation de Lamartine :

*Efface ce séjour, O Dieu ! de ma paupière,  
Ou rends-le-moi semblable à celui d'autrefois  
Quand la maison vibrait comme un grand cœur de pierre  
De tous les cœurs joyeux qui battaient sous ses toits.<sup>38</sup>*

Ce livre, « *La maison corps et âme* », est certainement le reflet de son dialogue avec la maison, cœur son enfance. Sa famille (par son père, il avait plusieurs oncles) possédait aussi une ferme en Alsace où il a souvent séjourné. Il remémore ainsi dans ce même livre cette maison alsacienne : *J'ai longtemps vécu dans une antique ferme d'Alsace. Séparée de la route par une bande de bissons et de fleurs que défendait une palissade, la grande maison à colombage, avec ses murs épais en pisé, avait un seul étage surmonté d'un immense toit débordant qui couvrait de ses tuiles plates deux greniers superposés, pourvus chacun de petites mansardes...* Il s'agit en fait de la ferme ancestrale de la famille Onimus à Bantzenheim et dont Alfred Onimus fut le dernier exploitant. Nous, les enfants, avons chacun réalisé un pèlerinage en Alsace pour connaître cette ferme. On entrait par un grand portail en fer forgé avec le nom de la famille sur le fronton. La maison était bien comme il la décrit avec son toit débordant et à l'intérieur, je me rappelle, des immenses armoires remplies de grands draps blancs. Elle fut vendue après la guerre au métayer qui s'en occupait.

Son étape parisienne, pendant quatre ou cinq années, fut une période assez folle. Libéré tout d'un coup du cocon familial, il se retrouvait seul avec ses démons. Il avait envie d'écrire et il écrivait des textes un peu fous, des textes pour se libérer d'un trop plein de vie, des textes imbibés de mysticisme, des textes purs, vrais, des textes pas encore bridés par le commerce des idées.

Il écrit ainsi en 1930 dans une lettre à ses parents un véritable chant d'enthousiasme :

*Et la lave de mon génie  
S'écoule en torrents d'harmonie  
Et me consume en s'échappant.*

*Impossible de me contenir. Je continue. 21 ans ! J'écoute ce que me conte l'Enthousiasme et je ris tout seul : que de grandes choses là-bas devant moi, que d'épopées, que de clarté, que de joies débordantes à l'horizon...*

*Oui, rions, rions tant que nous avons 21 ans, rions baignés par l'espoir prestigieux, rions en attendant l'avenir.*

---

<sup>37</sup> Jean Onimus, *La maison corps et âme*, PUF, 1991

<sup>38</sup> Lamartine, *La vigne et la Maison*.

*Joie des premières ailes dans le ciel bleu. Monotonie des jours, travaux ennuyeux, échecs retentissants, illusions qui se brisent, Foi qui se déchire et se tord au vent mauvais. Qu'importe tout cela à l'aigle des Asturies tant qu'il sent ses grandes ailes noires déployées dans le vent.*

*Victoire, je lève ici les yeux vers toi. Oh ! Ma chère Victoire de Samothrace, toi que rêva Scopas<sup>39</sup> à la proue d'une galère dorée. Victoire chérie, tu fus la fée de ma jeunesse, tu auras été ma muse, mon inspiratrice, mon éternelle. Je me suis reposé sur tes grandes ailes et tu m'auras appris à voguer dans le vent.*

*Ce n'est pas sans émotions plus tard que je te retrouverai sur mon chemin. Plus ferme, plus droite, plus énergique que l'Évangile, tu enseignes la vie rude et dure, mais splendide sous le soleil : tu es à toi seule une leçon, une vie, une morale... C'est à Vénard<sup>40</sup> que je dois de t'avoir comprise, il m'a révélé à moi-même. Victoire aux grandes ailes, merci.*

*Seigneur quelle heure est-il ? Qu'est-ce que j'ai fait ? Et est-ce une lettre cela ? Et vais-je l'envoyer ?*

*Folie, folie, encore de la folie, toujours de la folie : c'est la vraie sagesse. Je ne résiste pas aux poussées d'enthousiasme qui tout à coup font irruption en moi. Je reprends un nouveau vélin : c'est la graphomanie !*

*Oui, oui maman, il n'y a qu'une chose vraie au monde, pure, éternelle, c'est l'enthousiasme. C'est lui qui fait l'être et le distingue du néant, c'est lui qui nourrit l'amour et tous les grands élans depuis le mystique à genoux jusqu'au guerrier qui, debout au rebord de la tranchée, balance lentement sa grenade.*

*Enthousiasme, Oh ! Mot aux grandes ailes, mot affolant qui fait battre le cœur à grands coups, mot qui enlève, exalte, emporte, arrache vers les étoiles ce qu'il y a de plus beau, de plus pur en nous.*

*Sur quelque objet qu'il se pose, toujours pareil à lui-même, il est vraiment le propre de l'homme, c'est par lui que ce dernier touche le divin, c'est la grâce de Dieu qui se manifeste en lui.*

*Vivre sans enthousiasme, quel malheur ! Avoir 20 ans sans sentir auprès de soi cet archange aux grandes ailes qui contemple sans cesse le ciel, prêt à prendre l'essor !*

*Phèdre, Phèdre<sup>41</sup> vous dis-je ! C'est le plus beau livre qui soit sorti de la main des hommes. Il déçoit ? Mais non ! Il ne déçoit que les cœurs faibles car il s'appuie sur l'éternel. Il faut aller à lui en pleine confiance et l'aimer comme la Beauté. Je l'aperçois comme un prodigieux électroaimant qui, à travers les siècles, draine les hommes vers Dieu. Songe aux enthousiasmes des générations passées, à ces enthousiasmes morts, toutes ces générosités, tous ces élans disparus avec les siècles.*

*Bleus ou noirs, toujours aimés, toujours beaux, des yeux sans nombre ont vu l'aurore.*

*Oh qu'ils aient perdu leur regard ?... Non, non cela n'est pas possible.*

*Ils se sont tournés quelque part, vers ce qu'on nomme l'invisible...*

*Ouverts à quelque immense aurore, de l'autre côté des tombeaux, les yeux qu'on ferme voient encore.<sup>42</sup>*

Je ne peux résister à insérer ici le compte-rendu qu'il fait à sa mère d'un pèlerinage à Chartres décidé sur un coup de tête. C'est le texte d'un étudiant un peu illuminé, mais il reflète par son innocence et sa pureté un mysticisme qu'il gardera peu ou prou jusqu'à sa mort, comme un

<sup>39</sup> Scopas, sculpteur et architecte grec, actif entre 370 et 330 av. J.-C, l'un des plus illustres avec Praxitèle et Lysippe.

<sup>40</sup> Son professeur de philosophie en khâgne, sans doute une relation de ses parents

<sup>41</sup> Platon

<sup>42</sup> Lettre à sa mère (1930)

trésor. Il doit être à ce moment en khâgne et en attente du concours (les lettres ne sont pas toutes datées...).

Ce texte a attiré l'attention des animateurs d'un site sur la cathédrale de Chartres. Ce site permet d'obtenir des informations pratiques ou flâner à la découverte des lieux. Le texte de Jean Onimus apparaît sur la page « Ils parlent de Chartres » de ce site. Il s'agit là d'un regard personnel et vibrant sur Chartres : celui d'un pèlerin d'un jour<sup>43</sup>. Un regard qu'on peut dater vers 1930.

*Papa, maman*

*Ainsi donc Chartres est consommé !... En vous écrivant hier soir, je disais avoir terminé mes auteurs et me morfondre dans l'attente. Tout à coup : illumination ! Et si j'y allais ! Aussitôt dit, je cours acheter un bout de chocolat et consulter l'indicateur.*

*Dès l'aube à 4h30, le réveil sonne. Je bondis. Tout est prêt, mais comment sortir ? Après hésitation, je hurle : « la porte s'il vous plaît » et le sésame s'ouvrit. Un coup de vent m'accueille, une bise froide, cinglante que je n'attendais pas vu le temps d'hier. Hélas le sésame s'était refermé et je n'avais pas mon manteau... le ciel était gris, triste... Oh bah ! pensais-je, c'est l'épreuve du pèlerin au départ : surmontons ces contingences, si je n'ai pas de manteau, j'en serai quitte pour rester toute la journée dans la Cathédrale. Et s'il fait froid sur la route, je courrai. Les déserts ont-ils arrêté les croisés ? Et sur la rafale, je gagne St Sulpice. Je désirais une messe : Porte close. Je bondis à l'église qui est près de Montparnasse après la rue Huysmans : même accueil. J'aurais renoncé, mais j'y songe : c'est une nouvelle épreuve afin que cette journée soit toute pour Chartres et que Paris n'en ait rien. Ces portes closes m'enseignent la route qu'il faut suivre vers Notre Dame de Beauce. Et je monte dans le train.*

*Trajet long par les plaines de Beauce. Fastidieux, mais je lisais la splendeur de Notre Dame de Chartres que chantait Péguy. Et me recueillant, j'attendais.*

*Etoile de la mer, voici la lourde nappe  
Et la profonde houle et l'océan de blé.*

*Halte à Villette. Quatre maisons tapies dans un vallon. Je descends. Une église ? Non. Alors je décide de déjeuner. Quels délices ce déjeuner dans ce hameau perdu au cœur de la vieille France et que ce pain était bon qui sentait le terroir ! Ainsi, au long de la route, les gais compagnons jadis faisaient halte au hameau avant de reprendre leur lourd fardeau sur les Routes de France.*

*Sur les routes de France, oui gaiement je marchais. Serrant mon veston, je narguais le vent froid de la nuit car déjà le soleil inondait la vallée. Une pente, la route monte vers le ciel en coupant un bocage, que vais-je voir derrière sur l'horizon ? Une voix me dit qu'elle est là...*

*Elle y était ! Dressée là-bas sur l'horizon avec ses deux clochers qui pointaient vers le Ciel, enveloppée de brouillard pâle où filtrait le lointain soleil, vision si douce de la plaine infinie, si française : je veux parler de cette lumière légère de l'Ile de France qui m'enchantait toujours au sortir de la Provence. Je lui tendais les bras, j'avais l'impression de me volatiliser.*

*Notre Dame de Chartres, Notre Dame de France, Notre Dame de la Plaine, après tant de siècles d'histoire, me voici à mon tour, je viens à vous perdu sur les routes de France, exilé, frissonnant sous la rafale, à travers cette plaine que vous avez bénie. Tout haut, je commençais un chapelet, seul dans les champs infinis et, à chaque grain, le soleil montait merveilleusement. La plaine s'illuminait, les herbes frissonnantes lançaient des étincelles et, dans les blés naissants, éclataient les coquelicots. Je me fis un bouquet d'égantines et de bleuets, deux à chaque poche et je marchais sur la route de saint Louis, les yeux fixés sur la Cathédrale. Oh ! le merveilleux chapelet parfumé des guérets de Beauce. Quand j'y songe maintenant, j'étais, je crois, un peu fou. Notre Dame de Chartres, avais-je tort ?*

---

<sup>43</sup> Voir le lien <http://www.cathedrale-chartres.org/fr/ils-parlent-de-chartres,138.html>

*J'avais emporté du miel de l'oncle Etienne et j'en suçais un peu : dans les champs, c'est le meilleur moyen de se faire papillon. Et la basilique se rapprochait, toujours plus haute dans le ciel bleu. Pas de maison : on ne voit qu'elle au-dessus des arbres. C'est vraiment le cœur de la plaine, tout converge vers ELLE.*

*J'avançais lentement maintenant. Le dirais-je ? J'avais peur du faubourg, j'hésitais à quitter les champs. Notre Dame des Moissons, il fait si bon vous prier au milieu des pâquerettes ! Vous êtes si belle ainsi, reine des champs infinis, vos clochers sont si hardis, si francs dans l'azur avec une étincelle à leur pinacle... Mais il n'y eut pas de faubourg<sup>44</sup> ! Oh joie ! Par une allée royale, on arrive sur les berges verdoyantes de l'Eure, l'Eure voluptueuse et nonchalante qui se traîne au milieu des prairies en caressant les saules pleureurs. Mais voici, voici le comble ! Oh ! Quel battement d'âme quand j'entrevis la vieille muraille, la porte crénelée, les tours, le pont-levis. Enfin j'entrais dans une ville par la porte : mon rêve.*

*Oh ! Comme je fis sonner mes talons sur les dalles dans la ruelle morte qui arborait de grotesques « sens interdit ». Mais la basilique m'obsédait, je gravis la pente et tombai sur ELLE.*

*J'ai presque envie d'en rester là. Car enfin comment célébrer Notre Dame de Chartres ? Il faudrait avoir une âme aussi vibrante que ses vitraux, aussi profonde que sa nef, aussi folle que son pinacle. Que Huysmans<sup>45</sup> est lourd quand il s'agit de décrire l'envolée de l'ogive ! Il rampe. Je vais en faire autant. Tant pis : passons le portail royal et ses hiératiques statues du XII siècle, ouvrons la suprême portière. Nuit ! Immense, majestueuse nuit chargée de bouffées d'encens et là-haut, dans le ciel, perdues dans d'invraisemblables profondeurs, crépitent les verrières enluminées. Azur, pourpre et or, un miracle dans le ciel. Bleu, plus bleu que le flot d'Ionie<sup>46</sup>, plus bleu que le bleu des rêves, l'arbre de Jessé<sup>47</sup> inonde la nef de sa limpide clarté. En face flambe un prophète à la robe flamboyante. Verts, verts d'émeraude, vieil or, les dalmatiques scintillent dans le ciel. Toute une floraison prestigieuse, ensorcelante : l'enluminure de cette somme de pierre.*

*L'obscurité se dissipe. La fuite de la nef se précise, on nage dans une lumière bleue, pailletée de mauve et de pourpre, clarté mystique qui laisse aux voûtes leur insondable mystère. Et là-bas, au coin du transept, voici « Notre Dame de la belle verrière » Oh celle-là, je renonce ! Non : dans un fond bleu sombre éclate, limpide, lumineuse, une vierge d'azur. Son corps semble fait de soleil et de ciel bleu, tout le verre est limpide : l'opposition est si saisissante qu'on s'arrête stupide.*

*Je suis allé dans la crypte construite par le grand Fulbert<sup>48</sup>, extraordinaire galerie ténébreuse qui entoure le terre-plein de la basilique. Dans un coin, le « Puit des St Forts », sanctuaire primitif, souvenir des martyrs du III siècle, et voici cette chapelle de Notre Dame de Sans Terre et cette statue Virgini Pariturae que jadis adoraient, dit-on, les druides. Silence. À peine entend-on le faible écho de la grand-messe. Je suis terrassé par les siècles d'histoire : ici s'agenouillèrent les Croisés, ici vint en pèlerinage Saint Louis... Mais qu'importent les détails : c'est l'impression violente d'être au cœur de Chartres, de la Vieille France et de ce culte de*

---

44 Ce ne doit plus être comme cela aujourd'hui !

45 Huysmans, Joris-Karl (1848-1907), écrivain français, auteur de À rebours, qui a évolué du naturalisme au mysticisme en passant par le décadentisme.

46 Fait probablement référence à la mer d'Ionie (Asie Mineure)

47 Jessé, petit-fils de Booz et père de David, donc ancêtre de Jésus. (V. Arbre de Jessé.)

48 Fulbert de Chartres (saint) (en Italie, v. 960 - Chartres, 1028), prélat français. Évêque de Chartres, il en fit reconstruire la cathédrale., qui avait été incendiée. Rénovateur de l'école théologique de Chartres, très brillante au XIe., il a laissé de nombreuses Lettres.

*Notre Dame où le XIII siècle mit ses plus beaux rêves. On reste abîmé dans ce prodigieux silence, le silence des aïeux.*

*Deux mots encore : je veux parler de ce bas-relief de l'ancien jubé, Bethléem. La sainte Vierge a un si joli geste, étendant sa main vers l'Enfant, écartant ses langes pour voir sa petite tête. Et dire que cela est du XIII siècle (siècle hiératique, dit-on !). Je suis monté aux tours afin de contempler avec Notre Dame sa plaine infinie, afin de voir ce que depuis six siècles elle contemple.*

*La grand-messe ne me fit aucune impression, sinon le spectacle archaïque de l'évêque, mitre en tête, précédé de diacres, chanoines, lévites, enfants de cœur et traversant toute l'église bénissant son peuple, offrant son anneau à baiser aux petits-enfants. Le successeur de Fulbert ! Je ne voulais pas manquer d'entendre le Magnificat rouler sous les voûtes et vibrer sur les verrières. Mais ce fut d'abord un chant de jubilation : *veni creator*. Oui, elle jubilait la Cathédrale : c'était elle qui chantait, on ne voyait pas l'orgue, la musique inondait partout. Quant au Magnificat, je renonce à le dire...*

*Et à six heures je débarquais à Paris. Purifié, vidé de tous les éphémères, rêvant de briller pour les âges futurs avec la limpidité et la flamme de ces prestigieuses verrières. Je vous embrasse de tout mon cœur, Jean <sup>49</sup>*

Il était cela quand il était jeune, il était emporté par des torrents d'enthousiasme, il avait cette capacité d'émerveillement du poète. Il écrivait encore à sa mère dans une autre lettre encore plus flamboyante : « *L'enthousiasme rend tremblant et hors de soi, il élargit les yeux et transfigure le regard, il bouleverse jusqu'aux entrailles comme un grand vent. L'âme résonne sous sa rafale comme la cime des arbres sous le mistral et toutes les fibres de sa forêt secrète s'agitent en une immense et prestigieuse harmonie : c'est ainsi que je voudrais vivre, vivre pleinement, largement, dressant toute entière ma lyre au vent. Toutes voiles dehors, sous le zéphyr ou sous la tempête, emporté dans la joie vers quelque immense aurore qui, tout au long du jour pour quelqu'un qui sait voir, a chanté la splendeur infinie de la Création. Car l'enthousiasme, c'est sa raison d'être, finit en un acte d'adoration à deux genoux.* »<sup>50</sup>

Cela explique cet enthousiasme qu'il a exprimé quand je lui ai fait lire mon premier roman, un roman certainement sans grande valeur, mais qui se rapproche par son expression de ce naturel innocent à la frontière du poétique. C'est pour cela que ces lettres présentent pour moi un caractère presque sacré, elle me dévoile un père que je n'ai jamais connu, un père mystique, sensible, fragile même comme tout poète.

## Le mariage

*A Baniash les lacs sont gelés  
Les voix ont l'éclat des fantômes  
Mais son corps est tout chaud  
Et son amour sent bon.*

*Les arbres grêles sur la neige  
Et ses bras autour de mon cou  
Pas d'horizon, pas de toit, pas de route,  
Mais ses cils tremblants sur ma bouche.*

---

<sup>49</sup> Lettre à sa mère (1930)

<sup>50</sup> *ibid*

*Il faisait froid, mais nous étions seuls,  
La nuit tombait, mais on tremblait du désir  
Sauvage de s'enfouir dans un berceau de neige  
Et de s'embrasser pour toujours.<sup>51</sup>*

Il trouvera finalement la femme qu'il cherchait et pourtant, contrairement à ses rêves de la jeune fille idéale, ce sera une étudiante parfaitement intellectuelle et de plus mathématicienne : École Normale Supérieure, agrégée de mathématiques. J'aime imaginer leurs premières rencontres : d'un côté un jeune homme, 29 ans déjà, un peu rêveur, beaucoup trop mystique et qui avait bien trop peur de perdre sa liberté pour s'engager ; de l'autre côté une jeune femme discrète, 27 ans, fille unique, un peu sauvage, réservée, méfiante, solitaire comme lui, qui rêvait sans doute de trouver enfin un compagnon mais qui aussi se méfiait d'un tel engagement. Ce qui était en jeu, c'était cette liberté acquise pendant les années estudiantines, une liberté dont il ou elle ne se lassait pas. Et pourtant ils se sont mariés. C'était le 3 juin 1939. Ils ont pu avoir quelques mois de bonheur puis le cataclysme est arrivé, la chute de la France. Et avec la venue des enfants, les soucis de la vie quotidienne. Cela en était fini de cette liberté chérie que tous les deux hésitaient à piétiner.

*Marinette, comme moi une fille unique un peu sauvage, réservée, méfiante, solitaire, s'était refusée au mariage jusqu'à l'âge de 27 ans. J'en avais trente. J'arrivais au bon moment. Elle était comme moi timide avec l'intention de peser le moins possible dans l'existence et d'attirer le moins possible l'attention. J'ajoute qu'il y avait à Nice un ski-club fréquenté par des jeunes. C'est là, au milieu de collègues de notre âge que nous avons connu nos premiers week-ends ensemble, ivres de cette pureté extraterrestre que l'on respire sur les pentes enneigées. C'est un peu dans la neige, par la neige que nous nous sommes aimés. La neige est un minéral, un de ces cadeaux de la nature qu'on ne célébrera jamais assez. Imbibée de lumière, elle hausse les âmes vers le domaine des anges. Le ski n'est pas seulement un sport, c'est bien autre chose : c'est une occasion de quitter la terre. S'embrasser dans la neige, c'est s'embrasser dans un autre espace, sur une différente planète.<sup>52</sup>*

C'est lors d'une très jolie balade à ski qui part de St Dalmas le Selvage dans la vallée de la Tinée pour monter vers la Pointe de Colombart qu'il m'a raconté une nuit passée avec Marinette au refuge de Sestrière. Ce refuge, une jolie petite cabane nichée dans une belle forêt de mélèzes, est particulièrement isolé en hiver. Seuls quelques randonneurs à ski viennent parfois y passer la nuit, mais cette fois-ci il n'y avait personne. Alors cette nuit juste pour eux deux dans ce refuge enfoui dans la neige avec un bon feu de bois dans la cheminée lui a laissé un souvenir suffisamment fort me le raconter ! C'est là que je vois la vraie naissance de leur amour.

Il n'y avait pas que la montagne pour partager un amour naissant, il y avait aussi la mer qui avait tellement marqué son enfance. Dès l'obtention de son poste de professeur au lycée de Nice, il avait acquis un bateau, un voilier de type *star*, avec lequel il se passionna pour la régates.

Il suffit de considérer, même à quai, un bateau à voile pour comprendre l'ivresse d'un barreur quand il s'envole grand largue par temps frais. Ce n'est pas seulement l'harmonie, la beauté des lignes, les couleurs du ciel et des vagues : c'est un rêve d'envol, un rêve d'albatros, et là encore, silence, pureté, essor.

---

<sup>51</sup> Jean Onimus, Irène, Poème sans doute rédigé en 1936 en Roumanie

<sup>52</sup> Jean Onimus, Mémoires de voyages, inédit, 2000

Bien sûr il a entraîné sa future femme sur ce bateau qu'il a tant pratiqué à cette époque : *Ainsi avec Marinette, nous avons une passion commune : la nature, la solitude, les grands champs de neige et les joyeuses camaraderies de la montagne. Et puis il y avait la mer. J'avais un bateau, un Star, qu'elle apprit vite à barrer. C'était un plaisir, après la régates, de tirer un bord vers l'horizon jusqu'à cet instant blême où le rivage s'efface et où l'on se retrouve seul entre l'eau et le ciel.*

Dans mes recherches sur les lettres conservées dans son bureau, je retrouve ainsi, au milieu de petits feuillets rangés dans un mince carton, un échange significatif de cet amour naissant. Il lui écrit au lendemain d'une balade en bateau :

*Vous souvenez-vous... comme j'aimais mon bateau<sup>53</sup> dans vos yeux, comme j'aimais la brise et les méduses qui semblaient plus belles dans la nacre des eaux. Et toute blanche dans le ciel, cette grande voile que je vous offrais.*

*Au large d'Orlamonde, par un matin calme, je vous ai donné ma joie, celle de la mer, celle des montagnes et celle du vent.*

*Et tout cela aujourd'hui retombe sur moi comme un remord. Jamais plus la mer ne sera bleue, les montagnes jamais ne seront calmes et pures comme ce matin-là où nous n'avons rien dit. Nous ne retrouverons plus le soleil de Villefranche, le grincement de la poulie et la voile qui monte, tout cela dans la joie timide d'un matin.*

Elle répond timidement :

*La joie que, par un matin calme, au large d'Orlamonde, vous m'avez offerte, je l'ai gardée en moi tout entière. Pourquoi retomberait-elle comme un remord ? Si le poème est fini, elle restera en moi en augmentant ma joie. Mais si vous voulez essayer de continuer le poème, il y aura, je crois, d'autres matins aussi purs, aussi clairs, avec autant de joie calme qui viendra s'ajouter à celle que nous avons déjà recueillie.*

*Qu'il en soit comme vous voulez.*

Orlamonde, le mot est déjà un poème en soi ! Un mot qui donne le sentiment d'être hors du monde, dans un endroit étrange... Bien sûr Jean Onimus préfère ce mot pour désigner le Cap de Nice ! Parce qu'il y a effectivement une villa Orlamonde au Cap de Nice, construite par l'écrivain Maurice Maeterlinck. JMG Le Clézio, un rêveur qui connaît bien Nice comme Jean Onimus, a repris ce terme comme titre pour une de ses nouvelles. Alors au large d'Orlamonde, on hésite, on tend la main pour la retirer aussitôt comme si ça brûlait. Il y a des hésitations, des bulles d'amour où les yeux se rencontrent, des étincelles qui éclatent comme du feu de paille.

Pourtant la conclusion apparaît de plus en plus inévitable : *Notre relation est très vite devenue une évidence incontournable, aucun de nous ne pouvant désormais se penser séparé de l'autre. Notre union était un fait aussi massif et indiscutable que l'ombre de la nuit ou la lumière du jour. Un jour en remontant une avenue à Nice en voiture pour aller goûter chez des collègues amis, j'ai brusquement arrêté la voiture dans un virage et je lui ai dit : « Et si on se mariait, qu'en pensez-vous ? » il y eu un long silence et une voix timide, un peu paniquée, répondit : « Tout cela est terriblement grave. » Elle n'avait dit ni oui, ni non, mais j'ai senti qu'elle s'y attendait.*

*Notre mariage eut lieu le 3 juin 1939. Les accords de Munich avaient été signés en septembre 1938. La guerre approchait à grands pas, mais nous avons évacué cela dans un coin perdu de nos consciences. Une pauvre année de paix avant la cataracte qui allait tout engloutir et nous laisser seuls avec un premier enfant. Notre mariage c'était la vie, la guerre c'était l'Histoire.*

*Ainsi a démarré humblement, modestement cette grande famille qui fait le bonheur de mes vieux jours. Elle a démarré dans un climat d'angoisse et de mort. À mesure que surgissaient de*

---

<sup>53</sup> Le bateau modèle *star* qu'il possédait à l'époque à Villefranche/mer.



*nouvelles vies, ces bébés impeccables qui vous mettent à genoux d'admiration, des êtres chers disparaissaient, emportés par la tourmente*<sup>54</sup>. *Plus que jamais nous nous sentions seuls.*<sup>55</sup>

Leur première maison après leur mariage a été la Solitude, au col de Villefranche. Une maison perdue dans une petite forêt de pins et fortement balayé par les vents. Je crois que cette première maison, qu'ils ont cherchée ensemble avant leur mariage, est restée dans leurs souvenirs comme leur premier nid d'amour. Jamais ils n'aimeront la deuxième maison qu'il a bien fallu trouver en 1947 lorsque le propriétaire leur notifia la fin du bail.

Le Crapassou était le nom de la deuxième maison, mais mon père l'a vite renommée La Pinède. Installée dans les pentes de la Corne d'Or avec un jardin tout en terrasses, elle n'était finalement pas confortable. D'ailleurs il abandonnera tout envie de jardiner dans cette nouvelle maison tout en terrasses, laissant ce soin à un vieux jardinier alsacien qu'il avait recueilli. Mais ce jardinier ne fera pas grand-chose, pas même un potager. Quand on pense au magnifique potager que Mime gérait aux Bruyères, puis celui de la Solitude dont il s'occupait tout seul, il a vraiment fallu que Jean en fut dégoûté !

*Il est dans la nature de l'amour d'être immortel, nous le percevons ainsi. Il y a donc des liens dont la rupture est anormale et qui étaient faits pour durer. Cela annonce la promesse d'une impensable immortalité. Oui ! C'est de ce spectacle d'un éternel adieu qu'est née l'idée d'immortalité des âmes.*<sup>56</sup>

### **Sa vie de professeur**

Pendant son année à Carthage, la première année de son professorat, ébloui par la beauté de la lumière, il prend du temps pour peindre. Sa voiture, Euphrosyne, l'emmène vers les ruines carthaginoises et là il installe son chevalet comme tout peintre sait le faire : *Après la grand-messe, par un merveilleux matin frais, parfumé des dernières pluies, je suis parti avec Euphrosyne vers les vieux ports où j'ai peiné deux heures sur une grande peinture (impossible de trouver dans ce sacré pays de petits cartons). C'est une réussite : la meilleure que j'ai encore faite. On voit les ruines des quais inondés d'eau avec là-dessus un poudroisement de soleil.*<sup>57</sup>

Il a aimé Carthage où il s'est retrouvé seul après Paris et la fébrilité intellectuelle dans laquelle il avait baigné. Il a aimé Carthage où il avait réussi à trouver une petite maison avec une terrasse et la vue sur la mer. Une bonne, Anne-Marie, s'occupait de la maison et lui préparait d'excellents repas... Du moins c'est ce qu'il raconte dans ses lettres.

*Carthage reste princesse des rêves et la vie qu'on y mène demeurera dans mes souvenirs comme une sorte d'âge d'or. Après la prison triste de Paris, j'ai l'impression ici d'une expansion merveilleuse : à moi le Bou Kornin, à moi le Ressay, ses chèvres, ses rochers rouges et son soleil du soir, à moi Gamart et le rêve rose de ses dunes, à moi Bou Saïd, la mer au bout des rues blanches et l'aloès sur la terrasse du Dar Zarouk. A moi Dougga, Testour, les fleurs, les narcisses de mon jardin... Et puis cette prodigieuse solitude... Je défie d'imaginer un rêve pareil ! Cette petite maison à Carthage ! Tout seul devant toutes les choses ! C'est trop beau, je ne sais pas en profiter, en jouir...*

---

<sup>54</sup> En effet leurs quatre parents sont morts pendant la guerre, sans doute désespérés de voir ce cataclysme bouleverser leur environnement. Et en particulier sa mère, Adeline, avec qui il avait développé ce relationnel si fort qu'il exigeait une lettre par jour.

<sup>55</sup> Jean Onimus, Mémoires de voyages, inédit, 2000

<sup>56</sup> Jean Onimus, L'art d'aimer, L'Harmattan, 2007

<sup>57</sup> Lettre à sa mère

*J'ai peur parfois que cela craque, que cela ne dure pas. Tout cela brille, éblouit : une telle paix du cœur, une pareille tranquillité d'âme. On plaint les solitaires, mais quel trésor au contraire...*

*Quand je songe à toutes les ambitions, à tous les rêves, à toutes les émotions que j'éprouvais à Paris, j'ai l'impression d'avoir abordé un paradis. Plus de jouvencelles à vous tarabuster, plus de travail idiot à faire : un grand calme. Epicure me serrerait la main !<sup>58</sup>*

Pourtant la solitude est parfois difficile à vivre, le travail d'enseignement lui pèse et il a soudain peur de cette vie trop facile. Il lui faut changer et vite. Ce sera la Roumanie et une vie très différente. Ce n'est plus le lycée et des classes de collège, mais plutôt des conférences à l'Institut français de Bucarest. C'est d'ailleurs lors de cette année qu'il a acquis ses pleins pouvoirs de conférencier. Il a compris alors que sa voie était tracée, ce serait quarante ans d'enseignement.

*Je sors du cours où j'ai parlé de Célémène avec l'ivresse habituelle qui succède à ces genres de divertissements. Je prends à ces cours un plaisir de plus en plus vif. Je m'écoute parler avec une sorte de volupté et cette petite émotion : comment la phrase va-t-elle retomber sur ses pattes ? Il y a aussi tout le jeu des intonations qui est si amusant.<sup>59</sup>*

Après la Roumanie, il fut nommé au lycée de Nice. Sa mère, qui voulait absolument le voir revenir à côté d'elle, lui avait trouvé un poste de précepteur auprès du fils du prince de Monaco. Cela avait l'avantage qu'il pouvait revenir habiter aux Bruyères, mais Jean avait certainement d'autres ambitions. Le lycée de Nice lui parut bien préférable, bien qu'au début il fut chargé de classes de seconde et autres terminales. Ces premières années furent pénibles parce qu'il n'aimait pas trop le programme scolaire qui le bridait dans ses efforts pour susciter l'éveil et le questionnement auprès de ses élèves.

Heureusement le lycée de Nice créa une préparation pour l'École Normale Supérieure et lui attribua le poste. Il s'est passionné pour cette classe de khâgne et je crois que ses élèves le lui rendaient bien. Il a fait sienne la pensée de Camus sur l'éducation qui écrivait en 1933 : *Je dois à Jean Grenier<sup>60</sup> un doute qui ne finira pas et qui m'a empêché par exemple d'être un humaniste au sens où on l'entend aujourd'hui, je veux dire un homme aveuglé par des courtes certitudes.*<sup>61</sup>

Et Jean Onimus précise sa pensée dans son livre sur Camus : *A ses élèves Camus rendait sans doute le plus grand service que puisse rendre un professeur de philosophie : il les inquiétait.*<sup>62</sup>

Pour bien comprendre ce ressenti, il faut lire ce texte dans lequel il décrit son expérience de professeur de khâgne et la façon dont il organisa son enseignement pour satisfaire ce besoin d'éveil et de questionnement auquel il était très attaché.

*La classe de khâgne au lycée de Nice représente les vingt années les plus heureuses de ma vie d'enseignant. Pas de programme : cela pouvait aller de la Cantilène de Sainte Eulalie (datée de 880) à ... Boris Vian ou Saint John Perse. Ce fut pour moi un immense travail d'information et de découvertes ! Des élèves motivés, souvent brillants, avec qui on pouvait avoir d'intenses conversations, une majorité de filles, forcément admiratrices, dont la seule présence excitait mes facultés, une ouverture complète sur toutes les littératures. Cela*

<sup>58</sup> Lettre à sa mère

<sup>59</sup> Lettre à sa mère lors de son année à Bucarest

<sup>60</sup> Professeur de philosophie au lycée d'Alger de 1930 à 1938. Albert Camus fut son élève, il en naîtra une amitié profonde. Fortement influencé par *Les Îles* paru en 1933, Camus lui dédie son premier livre *L'Envers et l'Endroit* publié à Alger par Edmond Charlot ainsi que *L'Homme révolté* et il préface la deuxième édition des *Îles* en 1959.

<sup>61</sup> Préface de Camus aux *Iles* de Jean Grenier

<sup>62</sup> Jean Onimus, Camus, DDB, 1965

*m'impose de longues lectures qui me séparent définitivement de l'enseignement scolaire, celui qui remplit les manuels. On travaillait certes, on réfléchissait ensemble, mais on s'amusait aussi beaucoup. Un enseignement qui amuse s'infiltré mieux. Par exemple pour les versions latines, je faisais appel à de très beaux textes latins du XVI<sup>e</sup> siècle (dont on ne trouve pas les traductions dans les librairies !). Je m'amusais à dénicher ces textes parce qu'ils font du latin une langue moderne, presque courante. La littérature française en latin a proliféré au XVI<sup>e</sup> siècle, dommage qu'on l'ait oubliée. Il y avait durant toute ma jeunesse une querelle qui faisait rage à la Sorbonne : doit-on traduire si exactement les textes qu'ils deviennent presque illisibles ou au contraire accepter les variantes au goût et à l'esprit de l'auteur ? Dans le premier cas on ne traduit pas puisqu'on emploie un patois savant, dans le second on risque de s'écarter du texte en le recréant. Pourtant je n'ai jamais hésité : la version latine est le meilleur exercice pour apprendre à écrire en français, à condition de chercher l'expression juste et typiquement française issue du texte étranger. C'est une œuvre d'art qui exige un minimum d'inspiration, une pratique accomplie de la langue et un certain don d'expression.*

*J'avais monté un système de plus en plus compliqué d'exercices et d'expériences. D'abord je m'étais procuré plusieurs collections de reproduction d'œuvres d'art grec, égyptien ou moderne et contemporain. En classe, il y avait une présentation. L'image était affichée le lundi. Le samedi, chacun pouvait dire ce qu'il en pensait. Vive discussion, sans aucune sanction ou note. De même je recevais le vendredi de très brèves pensées sur n'importe quoi, des choses infimes qui avaient frappé. Ceux qui n'avaient rien à dire ne subissaient aucun reproche, mais le samedi ces « haïku »<sup>63</sup> nous occupaient pendant ½ heure. Les textes les mieux venus, les plus intéressants, les plus poétiques ou les plus drôles étaient lus par moi à toute la classe.*

*Je pratiquais aussi des confrontations orales contradictoires à la façon antique ; deux volontaires prenaient parti pour des points de vue opposés. Formidable exercice de réflexion, de rhétorique vivante. La discussion, après éveil des consciences, pouvait devenir générale. L'idée de base était que je n'avais pas à instruire mais à animer, diriger, intensifier des expériences, des curiosités, etc. Bien entendu les dissertations tous les quinze jours reprenaient souvent des thèmes qui avaient été discutés. Il y avait aussi les « Essais », facultatifs mais notés et commentés, sur n'importe quel sujet qui préoccupait l'élève. C'était une création toute spontanée qui plaisait beaucoup.*

*Les exposés oraux et même les « explications de texte » imposaient que l'on s'assoie à la chaire : c'était une manifestation importante. L'explication de texte n'a jamais été pour moi un travail « scientifique » mais l'expression de réactions personnelles favorables ou défavorables, avec si possible un éclairage sur la genèse du texte. L'essentiel était de montrer, non pas qu'on avait compris un texte, mais qu'on l'avait senti jusqu'à y participer. J'ai toujours été partisan de la critique d'identification. Elle seule permet de mesurer la pénétration d'un texte dans un esprit, les ravages ou les émerveillements qu'il a produit et généralement la culture du lecteur, presque sa personnalité. Et puis elle laisse des traces, tandis que la critique objective et savante ne sert qu'à gagner des concours et éblouir le public pédant : elle demeure en surface et risque de laisser passif.*

*Quand un élève devait faire un exposé, il s'asseyait à la chaire comme s'il devait prononcer une conférence. Les discussions contradictoires se faisaient debout et j'insistais sur le rôle créateur et prolongateur des gestes. Quand on pense vraiment ce qu'on dit, on l'accompagne nécessairement par des gestes pour accentuer les effets de la voix.*

*Je ne sais pas si cet enseignement fut très orthodoxe. J'étais libre dans ma classe (avec de rares visites d'inspecteurs qui ne m'ont jamais rien appris d'utile). J'étais très heureux. Oui, ce furent les meilleures années de ma vie.<sup>64</sup>*

<sup>63</sup> Terme japonais. Il s'agit d'un poème extrêmement bref visant à dire l'évanescence des choses.

<sup>64</sup> Jean Onimus, Mémoires de voyages, inédit, 2000

Dans cette classe de khâgne, il a eu comme élève JMG Le Clézio. Il nous a raconté plus tard combien ce futur écrivain appréciait ce système d'exercices libres qu'il avait mis en place comme expliqué ci-dessus. Les textes que JMG Le Clézio remettait chaque semaine sur les sujets suggérés étaient toujours lus en classe. Jean Onimus avait alors compris le potentiel de cet étudiant dont l'imagination et la créativité sortait du cadre scolaire normal.

Dans son travail pédagogique, Jean Onimus rêvait à des « professeurs d'existence » qui s'efforceraient de développer chez leurs élèves les facultés d'éveil et d'attention. Loin de meubler les esprits, il serait plutôt chargé de les vider de leurs comforts et de leurs réflexes. Professeur d'inquiétude, au lieu de donner des réponses, il motiverait la recherche, allumerait le désir d'y aller voir. Professeur d'émerveillement, il prolongerait les lignes de fuite et laisserait deviner les perspectives. Professeur de poésie, il partirait directement des choses simples de la vie et en montrerait les transcendances, il ferait parler l'existence en déployant les consciences adolescentes au lieu de se contenter de les emprisonner dans les rigidités d'un savoir.<sup>65</sup>

On peut comprendre que le passage au poste de professeur d'université en 1964 (université d'Aix puis de Nice) a représenté pour lui une sorte de bouleversement dans sa vie pédagogique. Cela n'avait plus rien à voir avec cette liberté de converser, d'animer des élèves motivés, de faire jaillir des éclats de pensée qui venaient enrichir des esprits encore tout jeunes, intelligents et prêts à toutes les extravagances. Cette perte de liberté intellectuelle qu'il avait avec ses élèves de khâgne, il l'a exprimé dans un essai d'autofiction très sensible : « *L'enseignement des Lettres et la vie* ». Un chapitre nommé « *Dernière étape* » est significatif de ce ressenti, un ressenti que nous, les enfants, avons peut-être perçu sans le comprendre vraiment. C'est pourquoi j'insère ici le chapitre complet, sans enlever une phrase. En effet c'est un texte trop significatif de la pensée de Jean Onimus sur la pédagogie et l'enseignement et surtout tout à fait ludique et amusant.

*Il y a sept ou huit ans, aux grandes vacances, vous avez fait un séjour dans les Vosges. Un chalet dans la vallée de Soultzmatt. Il y avait non loin de là une vieille petite ville célèbre par son camp militaire et l'antique vaillance de ses femmes ; une demeure du xiv siècle y abritait une modeste bibliothèque municipale. Vous êtes allé vous y munir de livres un jour où les enfants couraient la montagne et, comme vous avez l'esprit curieux, vous avez demandé au conservateur si par hasard il possédait des manuscrits. Bien sûr ! Et, clignant de l'œil, le vieil homme tira d'un placard poussiéreux tout un lot d'archives. Parmi ces papiers un document vous retint par sa belle écriture. C'était un mince in-folio relié ultérieurement « à la fanfare » mais daté de la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, une œuvre inconnue de Pontus de Thiard, ce grand diable de Bourguignon qui fut à la fois poète, théologien et évêque de Chalon. L'ouvrage, sans doute recopié par l'auteur lui-même, était dédié au roi Henri III et, au premier coup d'œil, on reconnaissait une sorte de traité d'art poétique ou de rhétorique à la manière de ceux qui florissaient alors en France et en Italie. Le conservateur n'ignorait pas la valeur de son trésor, il l'avait signalé et décrit dans plusieurs publications savantes mais personne n'y avait encore prêté attention. Rentré au chalet vous avez rêvé toute la nuit : pourquoi ne pas donner de cet opuscule une édition critique qui vous ferait entrer avec honneur dans le monde savant ? L'idée devint obsédante et bientôt exigeante. Une semaine plus tard vous aviez une photocopie de « votre » manuscrit et vous écumiez les libraires de Strasbourg à la recherche d'ouvrages sur « votre » nouvel auteur. Ils ne sont pas nombreux et d'ailleurs cela vous réjouissait : une terre vierge, inexplorée se révélait à l'horizon ! À la rentrée vous êtes allé voir un spécialiste de Sorbonne qui vous a fort encouragé : l'édition ferait une excellente thèse complémentaire et vous pourriez consacrer à Pontus lui-même une thèse principale. L'hiver passa très vite. Vous*

---

<sup>65</sup> Jean Onimus, *La poursuite de l'essentiel*, Centurion, 1984

*aviez repris pour votre classe des auteurs que vous connaissiez bien et qu'il n'y avait en somme pas lieu de préparer. Vos après-midis étaient libres : ce fut une fringale de lectures. Votre tasse de café absorbée vous abandonniez votre famille pour vous précipiter à la Nationale où vous attendait une pile de livres mise en réserve depuis la veille. Vous vous êtes bientôt aperçu que vous aviez tout à apprendre sur le XVI<sup>e</sup> siècle. C'était la seconde fois de votre vie que vous faisiez la pénible (ou exaltante) découverte de votre ignorance : souvenez-vous, il y a quinze ans, en commençant votre enseignement en Lettres Supérieures... Mais cette fois-ci il ne s'agissait plus de se mettre rapidement au courant de l'état des connaissances sur tel auteur ou telle époque afin de nourrir et d'informer un cours, il s'agissait d'épuiser la bibliographie d'un sujet, de recourir aux sources puis, par un peu d'intuition ou simplement de flair et de persévérance, de trouver et de consulter les documents auxquels vos prédécesseurs n'avaient pas pensés. L'édition critique vous orientait vers les « arts poétiques » du XVI<sup>e</sup> siècle et vous initiait à l'esthétique littéraire qui a précédé l'âge baroque. Il a fallu vous mettre à l'italien, cet italien de la Renaissance dont vous ignoriez les pièges et la subtilité. Et puis, par la variété de ses œuvres, Pontus vous entraînait vers la cosmographie médiévale, les sciences naturelles et la théologie. Immenses domaines, immenses lacunes. Décidément vous ne saviez rien... Ensuite il a fallu vous familiariser avec la toile de fond : les événements, les mœurs, les sentiments, la sensibilité si vive des hommes de ce temps-là. Peu à peu vous vous êtes détaché de cette classe qui vous passionnait tant naguère ; vous vous êtes même désintéressé des problèmes contemporains et c'est à peine si vous, l'ancien militant, vous parcouriez encore le journal. Plus grave : vous ne viviez presque plus la vie des vôtres. Étranger dans votre propre maison vous ne fréquentiez plus qu'Heinsius, Vossius ou Scaliger. Bientôt les études d'histoire le cédèrent à la philologie : il fallut inventorier la langue et le vocabulaire de Pontus, rendre compte de ses graphies, comparer son style à celui des contemporains. Ces lectures étendues vous permettaient désormais de reconnaître les influences, les sources et les différences propres à votre auteur. L'été suivant, au lieu de partir en vacances, vous avez envoyé les enfants en Angleterre, votre femme chez sa mère et vous êtes resté à Paris, tout à la joie de découvrir du nouveau. Ce n'étaient plus des après-midis mais des journées entières à la Nationale, coupées par un bref repas dans un bistrot italien des environs. Vous étiez redevenu étudiant et c'était, après vos débuts en Lettres Supérieures, le troisième printemps de votre vie. La ville était brûlante et la fraîcheur parfumée d'encre d'imprimerie, de vieux cuir et de citronnelle dans laquelle vous baigniez vous paraissait plus vivifiante que l'air frais des forêts vosgiennes. Vous vous orientiez de mieux en mieux dans ce lointain passé. Vous en mesuriez la complexité et vous aviez un sourire quand vous songiez aux jugements simplistes que vous osiez porter jadis sur Ronsard et ses amis. Que votre classe de seconde vous paraissait loin, et même cette classe de Lettres Supérieures : quelle folle ambition de prétendre parler de tout sans rien savoir en profondeur ! Vous saviez parler éloquemment de Racine ou de Rousseau, de Baudelaire ou d'Éluard mais vous n'aviez sur eux que des impressions personnelles et des connaissances de seconde main. Un jour vous aviez osé mettre en balance Montaigne, Gide et Goethe ! Quelle folie, alors que chacun d'eux est un monde. On ne pouvait justifier un tel enseignement qu'en le considérant comme un exercice d'assouplissement : multiplier et varier les contacts, épouser tour à tour la sensibilité de Rousseau et celle de Baudelaire, c'est-à-dire se faire « tout à tous » et presque contradictoire avec soi-même : excellente ascèse pour les jeunes. Mais en vieillissant ne finit-on pas ainsi par n'être rien à force de se vouloir et se croire universel, et par se faire une supériorité de son dilettantisme ? Pour l'instant vous étiez en train de vous aliéner d'une autre manière : vous deveniez un spécialiste. Vous étiez l'homme du monde qui commence à savoir le plus de choses sur Pontus, c'est-à-dire sur pas grand-chose. Et c'est ainsi que peu à peu vous deveniez irremplaçable.*

*L'année suivante porta fruit. Vous aviez achevé l'édition critique (un chef-d'œuvre, LXIII pages d'introduction historique, biographique, linguistique et critique). Le texte, accompagné*

*d'un immense fatras de notes, était pris en sandwich entre cette introduction et un lexique suivi d'appendices qui vous ont paru, à juste titre, plus importants que le texte même. Vous y aviez déversé un surplus de fiches inutilisées et cela formait quatre ou cinq articles très solides que vous avez publiés aussitôt dans une Revue savante et dans des périodiques américains hautement spécialisés. Votre nom était maintenant connu. Votre thèse était attendue. Des correspondants vous écrivaient des Nouvelles Galles du Sud et de l'Université de Tokyo. Vous découvriez avec surprise qu'il existe une confrérie de thiardistes répandus par l'univers.*

*La rédaction de la thèse fut lente. À chaque instant de nouvelles recherches s'imposaient et vous êtes né scrupuleux. La Nationale ne saurait suffire à tout. Il vous fallut faire venir des microfilms de Leyde et faire un petit voyage, qui fut du reste plein de charme, au pays natal de Pontus à Bissy, dans cette Bourgogne dont il est un si typique représentant, puis à Chalon-sur-Saône, aux archives de l'évêché et du département; vous vous passionniez pour le poète des Erreurs Amoureuses, digne évêque de Chalon, grand buveur de Meursault et chantré de la « Fureur poétique », personnalité déconcertante et haute en couleur.*

*Votre classe maintenant vous pesait ; vous la faisiez par routine mais le genre d'esprit qui y règne vous agaçait. Vous étiez de moins en moins convaincu de la valeur de vos jugements - et votre prudence, remarquée par les élèves, passait pour du pédantisme. En fait vous ne compreniez plus très bien comment on peut traiter en six pages ou en une heure ces immenses sujets, de pure intelligence paraît-il, qu'on propose en propédeutique. Vous étiez las d'analyser la nature du roman ou du drame, de dire en vingt minutes à quoi sert la poésie, ce qui caractérise une tragédie, comment un romancier donne vie à ses personnages, etc... Ces choses-là finissaient par ressembler un peu trop aux vieux discours latins d'autrefois, aux « discours académiques » tout farcis de lieux communs. Et d'ailleurs, tout comme vos élèves de Seconde autrefois, ceux de Lettres Supérieures disposaient maintenant d'excellents corrigés et de recueils de textes qui les dispensaient de toute lecture et de toute recherche, presque même de toute réflexion. En somme un bachotage supérieur.*

*Avant même de soutenir votre thèse vous vous êtes vu solliciter pour un poste de maître de conférences : une université proche de Paris avait besoin d'un seiziémiste et ils sont rares sur le marché. Vous n'aviez même pas à déménager... La soutenance un beau samedi de juin fut épuisante, la salle Liard était vide ; votre jury s'y montra brillant. Le Monde y fit une brève allusion : c'était le début de la célébrité !*

*Pendant un an vous avez fait consciencieusement vos cours... Jadis vous parliez de votre métier « avec plus que du respect, avec de l'affection ». Eh bien, ce respect, cette affection vous vous demandez si vous ne les avez pas trahis ! Voici qu'au bout d'un an il ne subsiste rien en vous de l'initiateur enthousiaste et chaleureux qui cherchait et passionnait le dialogue et n'était heureux que quand il avait transformé sa classe en vive conversation. Vous n'avez plus d'élèves mais une masse indistincte d'auditeurs étagés dans un amphithéâtre. Vous ne les connaissez pas : une pile de fiches, une liste de noms et c'est tout. Ils ne vous connaissent pas : vous n'êtes pour eux qu'un livre parlant dont on recueille méticuleusement les propos en un français télégraphique afin de les restituer en jargon pédant au moment de l'examen. Au lieu d'aborder les grandes questions qui engagent la vie, font vibrer les esprits et posent des cas de conscience, vous ne discutez que de faits microscopiques avec l'ambition d'épuiser toute la réalité, actuellement accessible, qui les concerne. Ces faits sont à mi-chemin de l'histoire et de la littérature et parfois, rarement, relèvent de l'esthétique. Mais ils sont si loin de nous ! Vous avez d'ailleurs parfaitement conscience de ne faire que de la science et cette science vous ne vous laissez pas de la remettre sur le chantier, de critiquer et d'établir sur de nouvelles bases ce que vous avez avancé, d'aller toujours plus loin dans la précision et l'exactitude : votre seule ambition est de bien connaître, puis de dire cette réalité disparue. Votre cours est solide et passe d'ailleurs pour tel parce que vous vous efforcez de ne rien laisser échapper dans le domaine étroit qu'a circonscrit votre spécialité. Quant aux réactions des étudiants, elles vous*

*important peu : à ce niveau il n'y a plus de dialogue. Ils sont trop nombreux, ils ne connaissent rien au sujet. Leur rôle est entièrement passif : vous ne leur demandez en somme que de vous écouter. Trois conférences hebdomadaires longuement préparées, comme on concentre un sublimé, parce que vous disposez de très peu de temps et que vous avez tant de choses à dire... À part ces heures (du reste épuisantes) tout votre temps est consacré à vos recherches. Sans vous flatter, vous êtes à la veille de vraies découvertes. Votre ambition est de reconstituer (à force de contacts familiers, d'immenses lectures, de sympathie) la sensibilité et la forme d'esprit des hommes de la Pléiade. De les comprendre enfin en devenant en quelque façon l'un d'eux. De ressentir comme ils les ressentaient eux-mêmes les vives couleurs de leurs habits, le brillant léger de leur musique, les saveurs épicées de leur nourriture, l'éclat de leurs fleurs préférées. Vous écrivez sur ces choses-là des articles curieux qui renouvellent les idées reçues. On vous appelle désormais professeur mais vous l'êtes moins que jamais puisque votre vie se passe beaucoup plus à lire et à chercher qu'à enseigner. Vous avez presque l'impression d'avoir pris votre retraite de professeur et de disposer enfin de tout votre temps pour faire ce qui vous intéresse. Au fond ce qui compte le plus pour vous ce ne sont pas vos cours : c'est ce que vous produisez, vos articles et bientôt vos livres. Là est désormais votre vie. Quant à votre famille, elle s'éloigne décidément plus que jamais. Vous voilà complètement absorbé par vos occupations et du reste convaincu de leur importance : votre vie est à la Nationale et dans le silence de votre bureau.*

*Il arrive pourtant que vous regrettiez le passé. Les vacances d'autrefois entièrement désœuvrées ; les grandes heures de votre ancienne classe et cette présence vivante de vos élèves, les discussions, le contact avec les jeunes. Loin d'entretenir ces relations, votre cours « magistral » dresse une barrière et vous isole dans votre dignité. Au reste vous disposez de si peu de temps ! Des discussions seraient oiseuses et sur quoi discuterait-on ? Vous exposez, critiquez, établissez des faits bien plus que vous n'exposez des idées, et ces faits, pour des auditeurs non spécialistes, n'ont rien de très passionnant. Vous n'oserez plus aborder de front comme jadis avec une belle ingénuité d'immenses sujets, avancer des paradoxes pour provoquer les esprits et risquer au besoin quelque énormité pour créer l'ambiance chaleureuse que vous aimiez tant. Ce qu'on attend de vous maintenant c'est un cours suivi : vous dictez pendant une heure, vos étudiants se retirent la main fatiguée et l'esprit vide. Ils iront ensuite apprendre ce qu'ils croient vous avoir entendu dire. Ces premières années de Faculté vous ont laissé un souvenir de solitude et, du point de vue de l'enseignement, une impression d'échec. Vous sentez bien que vos cours sont insipides malgré ou par suite de leur érudition. Ils pèsent, ils n'inspirent pas. Les jeunes qui vous entendent en sortent accablés, effrayés de tout ce qu'ils vont être obligés d'apprendre et désolés d'avoir un professeur si savant. En revanche vous pouvez vous livrer totalement à vos chères études et accroître de jour en jour votre fichier. Vos livres vous ont donné du poids : on vous invite à l'étranger ; on vous rencontre dans les congrès où se retrouvent les seiziémistes de toute race et de toute nation. Vous vous initiez aux secrets d'une confrérie savante, avec ses coulisses, ses intrigues, ses élus et ses proscrits, ses groupes rivaux et ses chapelles. Vous-même commencez à jouer au chef de chapelle et à être critiqué comme tel. On démolit vos thèses avec suffisance et aigreur ; vous vous défendez avec férocité ; des disciples inconnus vous écrivent ; vous êtes devenu sans le vouloir le créateur d'une méthode à partir de laquelle foisonnent de multiples voies de recherches dans lesquelles vous ne sauriez vous engager personnellement sans risquer de trahir votre Pontus, de vous disperser et de passer pour un amateur. Ce sont autant de projets de travail que vous pouvez proposer à ceux qui désirent travailler sous votre direction. (...)*

*Tout le monde jugera que vous êtes un homme heureux et que vous avez réussi. Pour ma part je m'en voudrais de troubler votre satisfaction et d'interrompre le concert de louanges qui vous donne si bonne conscience. Vous êtes devenu, comme on dit, un maître et c'est évidemment le couronnement de votre vie. Dans quelques années vous aurez même les allures d'un pontife*

*et vous pourrez remercier Pontus de Thiard d'avoir, en somme, fait votre carrière. Oui, vous allez vivre de lui jusqu'à votre retraite et votre œuvre vous survivra. Tout cela vous l'avez d'ailleurs mérité par votre travail et votre persévérance. Mais pour atteindre ces hauteurs à quoi ne vous a-t-il pas fallu renoncer ? Vous êtes devenu un spécialiste, vous avez consacré votre vie, votre unique et précieuse vie, à la mémoire d'un brave homme assez falot qui vivait il y a quatre siècles. C'est un énorme sacrifice. Certes il vous a rapporté la notoriété et les honneurs, et cette étude, somme toute, ne vous a jamais ennuyé. Mais comme votre champ de conscience s'est réduit en dix ans ! Sans même vous en rendre compte vous avez cessé de vous intéresser à votre propre vie, à votre famille, à ces enfants dont vous avez la charge et qui sont la plus vivante, la plus poignante de vos œuvres, à vos amis d'autrefois, à la marche du monde autour de vous et au grand jeu des idées. Vous vous êtes totalement aliéné au profit de votre auteur qui est devenu pour vous comme un gigantesque divertissement. Jamais vous n'avez été aussi loin de la vie que depuis que vous êtes devenu un savant. C'est avec mépris que vous avez jeté au panier vos anciens cours de khâgne où vous aviez mis tant de ferveur, tant d'idées chères, vos goûts et vos partis pris, enfin d'un mot votre personnalité. Celle-ci vous l'avez mise entre parenthèses : elle ne sert plus à rien. Et puis c'est à peine si vous vous permettez de penser dans ce qui n'est pas de votre domaine : vous n'êtes et vous tenez à n'être que le serviteur d'une vérité étroite que vous vous êtes donné pour tâche d'épuiser autant qu'il est possible. Tout le reste ne vous paraît que verbiage incompetent, voire impertinent. Vous dirais-je que ce grand silence que vous avez fait en vous m'effraie. Je me demande si cette fameuse prudence dont vous faites si souvent état n'est pas une infirmité. Chercheur et maître de recherches, vous ne songez qu'avec dérision au pédagogue que vous fûtes jadis, avec ses témérités et ses ivresses. Pourtant ce pédagogue était un humaniste et un authentique professeur : si les qualités qui faisaient sa valeur sont devenues à vos yeux des défauts, c'est que vous avez changé de point de vue, vous appartenez maintenant à une autre espèce et vous ne comprenez plus l'homme que vous fûtes autrefois. Si j'interrogeais vos élèves d'antan, peut-être auraient-ils l'insolence de prétendre que votre nouveau personnage les déçoit, que vos articles si chargés de science leur paraissent futiles et qu'en renonçant aux enivrantes saveurs des lettres, aux hardiesses de la libre critique pour vous consacrer à l'obscur Pontus, vous avez probablement lâché la proie pour l'ombre.*<sup>66</sup>

Ce texte donne l'impression que Jean Onimus a particulièrement étudié ce Pontus de Thiard, peut-être même écrit un début de thèse ? Et pourtant non. Il a réalisé sa thèse sur Péguy, sans doute beaucoup plus valorisant que Pontus. Alors pourquoi cette connaissance particulière sur les auteurs du seizième siècle ? Sans doute simplement pour souligner son expérience personnelle et faire comprendre sa nostalgie de l'enseignement du professeur de khâgne qu'il a tant aimé pour sa liberté créative avec les élèves et qu'il a perdu en passant au statut de professeur d'université qu'il trouve finalement trop stérile du point de vue pédagogique. En tout cas, c'est ce que j'ai répondu au professeur Pierre Brunel en réponse à une lettre qu'il m'a envoyée suite à la publication du livre de Jean Onimus « Qu'est-ce que le poétique » et que je cite ci-après :

*Le hasard des vacances à Cannes, en avril, m'a permis de découvrir le livre de Jean Onimus que je n'avais jamais lu et qui m'a beaucoup touché, « L'enseignement des Lettres et la Vie ». Quelle merveille et quel modèle de ce qu'on a appelé « autofiction ». Je m'étais interrogé sur bien des points : la thèse sur Pontus de Thiard par exemple alors que je le connaissais comme grand spécialiste de Péguy depuis l'année 1961-1962 où, préparant l'agrégation, j'avais les Trois Mystères au programme et me nourrissait du travail de Jean Onimus sur ce poète.*

*Or voici que vient de paraître, grâce à vous, ce livre qui déjà nourrit ma réflexion à venir sur le poétique pour un séminaire que je prépare. Je lui rendrai l'hommage qui lui dû, et je serai très heureux d'être en correspondance avec vous sur ce sujet.*

<sup>66</sup> L'enseignement des lettres et la vie (Desclée de Brouwer, 1965)



*J'ai rencontré Jean Onimus en de très rares occasions et je garde de lui le souvenir d'un homme rayonnant, comme l'en atteste son œuvre illuminée par le bateau familial et par la joie.<sup>67</sup>*

### **Évolution spirituelle et religieuse**

Nous pouvons commencer par ce texte significatif que je trouve dans les mémoires inédites de Jean Onimus :

*Ma religion était plus sentimentale qu'intellectuelle. Je répugnais même à analyser des évidences intimes que je risquais ainsi de détruire. Je n'ai guère prié dans les églises, mais tôt le matin ou à la chute du jour quand la nature se dématérialise et que la transcendance s'impose.*

*J'avais au départ eu une formation religieuse qui n'allait pas très profond. C'est la pratique de la poésie sous toutes ses formes qui m'a introduit aux joies de la contemplation. C'est une fonction essentielle que la vie en général ne favorise pas. La réflexion sur les grands textes littéraires, ne serait-ce que pour les révéler aux jeunes, a maintenu en moi un état d'accueil (une caisse de résonance) qui est une profonde marque de jeunesse. J'ai toujours porté sur les vieux textes un regard naïf qui permet la participation et, presque, la participation parallèle. Je « deviens » bien plus que je ne comprends. C'est à ce résultat que tend l'analyse.<sup>68</sup>*

Dans ce texte qu'il écrit vers la fin de sa vie on perçoit un rapport avec la religion très affectif. Il ne s'agit pas vraiment d'essayer de comprendre un monde créé par Dieu, il ne s'agit pas de croyances véritables enracinées au plus profond de l'âme et je ne pense pas que les rites catholiques représentaient pour lui une symbolique créatrice. Non, il s'agissait d'une religion affective qui se nourrissait de la relation profonde qu'il avait avec sa mère, Mime. *En toi sommeille un intense appel vers le divin*, lui écrit-elle alors qu'il est en poste en Roumanie. Et elle n'arrête pas de lui rappeler dans les nombreuses lettres qu'elle lui envoie de ne pas oublier ses prières ni la messe du dimanche.

Pour comprendre ce poids sentimental de la religion, il faut lire des lettres intensément échangées, pratiquement quotidiennes, entre lui et sa mère. On voit là une sorte de fusion spirituelle, affective qu'il a vécue très fort et j'imagine facilement que la disparition de sa mère a certainement été bouleversante.

*J'ai demandé récemment à Jean-Pierre s'il se souvenait de grand-maman. Hélas... C'est elle qui l'a bercé, promené, tant de fois. Elle lui montrait les oiseaux, les fleurs. Elle recommençait pour lui cette découverte du monde dont elle m'avait enchantée. Mais lui a déjà tout oublié. Je reste seul pour me souvenir d'elle, seul au monde. Comme la vie est sanglante !<sup>69</sup>*

Et il précise plus loin :

*Elle m'a enseigné la beauté du monde et la bonté de Dieu. Il y aura de la douceur dans ma mort : ce sera revenir auprès d'elle comme on rentre au port. Depuis que je l'ai perdue, j'ai mesuré la vie devant moi : soixante années d'exil. J'ai pris confiance dans l'avenir : sa présence m'environne et ne peut nous abandonner.*

On pourrait penser que le poids d'une mère particulièrement religieuse aurait pu générer une révolte spirituelle auprès de son fils. Il n'en a rien été. En fait la religion faisait partie du monde qu'elle lui enseignait et elle lui enseignait ce monde tellement bien, de façon si intelligemment culturelle, qu'il ne pouvait pas imaginer s'en débarrasser !

---

<sup>67</sup> Pierre Brunel, Professeur émérite à la Sorbonne, Membre de l'Institut.

<sup>68</sup> Jean Onimus, Mémoires de voyages, inédit, 2000

<sup>69</sup> Le Livre de Consolation, inédit, 1950

Mime aimait l'Église par ses croyances et ses rites. Elle recevait bien sûr chez elle le curé de Cap d'Ail mais aussi l'évêque de Monaco par qui elle fit baptiser son fils. Elle avait beaucoup de relations avec le milieu ecclésiastique, en particulier jésuitique.

Pour l'éducation de son fils, elle choisit un abbé précepteur qui le suivra même lors de son séjour en Angleterre pour apprendre la langue (il a alors 14 ans). Ensuite il a été à Franklin<sup>70</sup> chez les jésuites pour ses études secondaires jusqu'au baccalauréat.

L'influence des jésuites s'est sûrement fait sentir dans cette période parisienne. Mime l'avait confié à un « directeur de conscience » qu'il était censé visiter régulièrement, en tout cas elle le lui rappelle dans ses lettres. Elle s'inquiète pourtant au point qu'il se croit obligé de la rassurer en revenant d'un voyage au Spitsberg que ses parents lui avaient offert sur un bateau dont il gardera longtemps le souvenir, le Colombie.

*Maman. On me dit d'étranges choses par ici, à savoir que j'ai changé du tout au tout à bord du Colombie ? L'intraitable psychologue Debané m'a fait là-dessus une conférence... De tout cela je suis seul à ne pas m'en douter et je continue à protester contre cette manière de voir. Je sais que vous l'avez adoptée (cette manière de voir). O maman et j'en suis vraiment désolé car tout ce que je puis rêver de mieux, c'est de rester tel que vous m'avez voulu et je doute fort que, pour qui que ce soit, fut-ce même le Colombie, je sois capable de gâter 22 années de bonheur toutes emplies de vous.*<sup>71</sup>

A Paris il fréquente l'Action Française (AF) et il faut lire ce texte extraordinaire qu'il écrit en 1929 pour comprendre ce questionnement violent qui émerge des certitudes inculquées à force d'amour par sa mère et qui le plonge dans un conflit dont il ne sortira plus tard qu'en découvrant Teilhard de Chardin. Il s'agit d'un débat entre le Père de la Brière et Albert Bayet, son professeur de khâgne, sur la liberté offerte par le catholicisme. Un débat qui se tient en 1929 et qui reflète bien le début du déclin de l'Église Catholique.

*Je suis très heureux d'être allé écouter cette dispute entre le Père de la Brière et Albert Bayet. La salle était en grande majorité formée de gens à apparence catholique, beaucoup de prêtres, beaucoup de dames. Seuls des étudiants socialistes et des étudiants d'AF aux deux bouts de la salle. Le Père a commencé par un exposé très clair quoique long de la situation. Péroration fougueuse, emportée. Acclamations prolongées.*

*Albert Bayet a l'air enfoncé. Il se lève. Un sourire, une pirouette de l'esprit : on rit. Il est habile comme un singe, merveilleux de piquant, d'esprit, d'ironie, de sarcasme. On sent une haine profonde mais qui se cache sous une indifférence de sceptique enjoué. L'article 0 ? Pough, je vous le laisse. Qu'est-ce que cela me fait ? L'article 1 ? Ah celui-là non pour les raisons suivantes :*

*1) Chez les peuples non chrétiens, les congrégations font du prosélytisme afin de faire aimer la Patrie. Elles font au contraire haïr la Patrie dite laïque et ce n'est pas à nous de payer le zèle de ces gens-là ! –Avec textes à l'appui, textes étonnants qui ont impressionné.*

*2) On a raison de maintenir l'interdit des congrégations parce que les congréganistes ne sont pas des citoyens libres. Les catholiques en ont bien donné la preuve en se soumettant au Pape (suprême habileté ! Tous les étudiants d'AF ont chahuté...). La liberté c'est moi, Albert Bayet, qui la respecte. Un catholique qui a la foi ne peut pas respecter la liberté de conscience (ici, textes de Grégoire XVI). Les jésuites risqueraient d'entrer dans l'argumentation, alors tirade contre les jésuites hypocrites. Le Père de la Brière en était bleu de rage.*

*Le tout d'un ton détaché avec de l'esprit étincelant de toute part, en sorte que le public se perdait dans ses subtilités, applaudissait et huait à tort et à travers, s'enferrait... et maître Bayet menait son auditoire merveilleusement. J'étais presque saisi d'admiration : les gens*

---

<sup>70</sup> Collège Saint Louis de Gonzague, à Paris

<sup>71</sup> Lettres à sa mère, 1932

*fonçaient sans voir ses sophismes ridicules. Le Père de la Brière se leva enfin et jeta une réplique véhémement. Mais son énergie contrastait trop avec le sourire de Bayet.*

*On s'est séparé, chacun restant sur ses positions. Mais j'ai acquis la certitude que le point suivant constitue un infranchissable abîme : les catholiques peuvent-ils oui ou non se réclamer de la liberté ? Car s'ils avaient le pouvoir de la liberté, le dogme leur interdit de la respecter (dogme sur hérétiques et athées). Il faut opter : être soi ou le Pape.*

*Le Père de la Brière n'a pas su répondre. Il est inadmissible, a-t-il dit, qu'on puisse dire et faire ce qu'on veut. Bayet a prestement relevé cela : la tyrannie !*

*J'ai gardé de cette soirée comme le souvenir d'un mauvais rêve. Bayet symbolisait le serpent fin, matois, méchant, hypocrite et le Père de la Brière la foi vibrante, aveugle peut-être mais transportée d'enthousiasme. L'un miaulait pour griffer profondément, l'autre fonçait puissant et terrible. De l'auditoire une dame radicale hurlait des injures aux étudiants de l'AF. Un individu se proclama athée et déclara qu'il fallait rallumer les luttes religieuses pour écraser le monstre, etc. Un déchaînement de passion tel que je n'en avais jamais vu. Des femmes de complexion frêle hurlaient des injures à Bayet. C'était fou. Un cauchemar je vous dis qui prenait une ampleur angoissante, drame tragique et sacré entre l'homme sceptique, hostile à toute contrainte et l'homme qui, ayant la foi, se soumet aux exigences d'une vérité qu'il connaît. L'un défendant une liberté qui est le fantôme de la liberté, liberté dont Dieu aurait honte, et l'autre proclamant la liberté supérieure de celui qui adhère à une vérité absolue et qui la sachant telle n'admet pas, ne peut admettre que l'on puisse croire à d'autres Dieux. C'était, en un mot, terriblement émouvant.<sup>72</sup>*

Il questionnera ce moule catholique au point d'écrire un roman tragique qu'il appellera *Glissements ou le Mystère de la Foi*. Un roman saisissant, le seul qu'il poursuivra jusqu'à la fin et tentera même de le soumettre à un éditeur mais sans succès.

L'action du roman se situe essentiellement sur deux années : la première étant l'année de khâgne pendant laquelle Georges prépare puis réussit le concours de l'École Normale, suivie par une année intense de vie intellectuelle comme on peut l'imaginer dans un tel milieu. L'auteur raconte comment le jeune étudiant (lui-même), sous l'influence d'un professeur (Albert Bayet) particulièrement caustique envers la religion, va être amené à douter de la justesse de sa croyance et finalement perdre sa foi, à son grand désarroi, alors que son ami le plus proche suit le chemin opposé et entre au grand séminaire.

Pour bien comprendre le cheminement intellectuel de Georges, il faut se resituer dans le contexte de la société d'avant-guerre quand l'Église dominait la vie de tous les jours, quand tout jeune appartenant à la bonne bourgeoisie se devait d'aller périodiquement visiter un prêtre pour se confesser, quand il y avait un curé dans chaque paroisse pour vivifier la croyance et animer la communauté, quand la culture religieuse imprégnait les esprits et comblait leur questionnement sur le sens de la vie.

La fréquentation de la khâgne à Paris va petit à petit inciter Georges à remettre en cause cette Foi merveilleuse qui animait sa jeune conscience et dans laquelle il se transfigurait. Les conséquences en seront dramatiques, sa fiancée va le quitter ne pouvant pas comprendre que l'on puisse ainsi s'éloigner de Dieu et de l'Église sans raison apparente. Mais pour Georges, c'est une question de probité et d'honneur. Car le caractère de Georges est entier : il considère que dissimuler le doute qui l'accable, ce serait se mentir à lui-même et mentir aux autres. *C'est fini, criait-il d'une voix étrange, c'est fini ! Plus rien. Pourquoi suis-je au monde, pourquoi suis-je né ? Est-ce là vivre ? Vivre pour être un ramassis de vers ou brûler éternellement ! Oh tuer l'être, ne plus être, oublier ! Pourquoi travailler ? Pourquoi serais-je professeur si je n'ai*

---

<sup>72</sup> Lettre à ses parents, 1929

*rien à dire à mes élèves... Et pourtant j'existe et il faut bien vivre sans espoir, sans idéal, sans raison, au jour le jour comme un chien. Vivre sans croire, vivre sans aimer...*

La religion, comme support spirituel d'une foi absolue, est-elle nécessaire pour simplement être ? Déjà Jean Onimus, alors étudiant en 1930 à la Sorbonne, écrivait à sa mère : *J'étudiais ce soir la théorie de Alfred Loisy sur la religion*<sup>73</sup>. *Elle m'a beaucoup frappé. J'étais effrayé de l'impression qu'elle produisait en moi. Il ramène l'essence de la religion à la foi, la foi étant la base de la morale. Mais cet instinct supérieur qu'est la foi a besoin d'une matière où s'appliquer : ce seront les dogmes, quels qu'ils soient d'ailleurs. Ainsi toutes les religions tendent à exciter la foi qui seule est réelle et nécessaire, condition suffisante de la morale. La foi n'est d'ailleurs pour lui que l'expression d'un l'instinct de conservation par lequel l'homme fait confiance à la Vie. L'idéal que suppose la foi est en effet toujours tout humain et ne suppose aucune source transcendante, ni aucune conception métaphysique. Si je me laisse entraîner à vous exposer cette thèse, c'est qu'elle est fort séduisante et vraiment elle paraît très bien répondre aux faits. Seulement on tombe dans le modernisme, le dogme n'a plus de valeur réelle, telle religion n'est pas plus vraie qu'une autre.*

*Pas plus vraie qu'une autre... !* Alors quel peut bien être aujourd'hui l'intérêt de s'approprier une religion ? D'autant plus que l'adoption d'une religion peut signifier mettre en prison votre âme, votre esprit, votre liberté finalement ! Et une fois en prison vous retrouverez un Dieu désolé de ce qui vous arrive parce que dans cette prison vous oublierez le sens même d'une foi créatrice.

C'est bien ce que voulait éviter à tout prix Jean Onimus : perdre la foi créatrice quelle qu'elle soit ! Il a vécu intimement cette recherche de valeurs nouvelles dans ce monde de l'après-guerre, quand tout devenait différent. Il s'est ainsi intéressé à différents penseurs ou gourous de l'époque auprès desquels, pensait-il, sa foi créatrice pourrait se régénérer.

En particulier je peux citer Lanza del Vasto. Enfants, nous nous rappelons ses visites à la maison avec sa femme Chanterelle. Jean Onimus rappelle dans ses mémoires la relation avec ce philosophe, un peu gourou, qui professait le retour au naturel, espérant sans doute trouver là la forme originelle d'une foi créatrice.<sup>74</sup>

*J'avais lu avec émotion le livre de Lanza del Vasto « Retour aux source ». Ce dépassement des problématiques occidentales, ce besoin de communier directement avec l'esprit, était devenu le souci de beaucoup de gens déçus par les abstractions et les expériences « scientifiques ».*

*Lanza était un habitué à la Pinède. Il voulait faire de moi le représentant de l'Arche sur la Côte d'Azur. Il s'installa dans la chambre d'Odile, libre depuis son mariage, avec son baluchon et sa magnifique guitare qui a fasciné nos enfants. En fait il en jouait en contemplatif, plutôt qu'en artiste : un accord parfait de 3 minutes suffisait pour créer une ambiance de paix intensément suggestive. Les enfants s'asseyaient derrière la porte pour l'entendre chanter en accord parfait avec l'instrument.*

*Les relations avec Lanza m'ont rendu vivant, accessible au monde, conscient de ce que la civilisation de l'utile a réussi à anéantir chez beaucoup de gens. Lanza m'a fait subir en quatre jours les exercices prévus sur quatre mois. J'en ai suivi la liste dans l'ordre organique. D'abord prendre conscience de l'arbre qui est votre colonne vertébrale et s'efforcer de la redresser de*

---

73 Alfred Loisy, L'Évangile et l'Église, 1902

74 Giuseppe Lanza di Trabia-Branciforte, connu sous son nom d'auteur Lanza del Vasto, est un philosophe italien né le 29 septembre 1901 à San Vito dei Normanni, province de Brindisi, dans les Pouilles et mort le 5 janvier 1981 à Murcie, dans le sud-est de l'Espagne. Disciple chrétien de Gandhi, il est le fondateur des Communautés de l'Arche, axées sur la vie intérieure et la non-violence active. Écrivain et poète de langue française, il fut aussi sculpteur, dessinateur et musicien. Conférencier international, il s'engagea dans de nombreuses actions en faveur de la paix.

*jour comme de nuit. La nuit, c'est le tatami qui s'en charge, le jour il faut y penser sans cesse. Ensuite les difficiles exercices de yoga répétés pendant des heures.*

*Lanza professait que le péché d'Adam était d'avoir transformé la nature en instrument. Au lieu de révéler la création, l'homme s'est mis à couper des troncs avec de méchantes scies afin d'en tirer des planches. Le péché originel, c'est l'exploitation cynique de la nature. Lanza ici était intarissable : l'homme prédateur et technicien est l'ennemi de la planète. Il était fait pour l'embellir, non pour l'anéantir. Le soir à l'Arche, ces propos retentissaient sous les étoiles, on écoutait le maître, on se laissait convaincre, on se débarrassait de l'argent, on vivait d'échanges sains. Les femmes filaient et tissaient de belles étoffes blanches, on se passait de manches et de boutons et le temps ainsi libéré était voué au silence et à la méditation.<sup>75</sup>*

Bien sûr une telle philosophie ne pouvait contenir l'enthousiasme, le dynamisme et la curiosité infatigables, de Jean Onimus. Il lui était impossible d'admettre un tel pessimisme sur l'homme, ce retour à un passé révolu, cette radicale condamnation de ce que vous appelez le progrès ! Les relations avec Lanza s'estompèrent. Je pense aussi que la famille dut jouer un rôle important, les enfants apportaient ce bon sens innocent qui rendait la démarche de Lanza illusoire. Et puis ce fut l'époque où Jean Onimus découvrit Pierre Teilhard de Chardin et ce fut une révélation.

Mais avant Teilhard il fut influencé par Maître Deshimaru (celui qui a introduit la philosophie Zen en Europe)<sup>76</sup>. Maître Deshimaru était convaincu que la crise profonde du monde moderne – dont il annonçait l'ampleur et la gravité dès son arrivée en Europe en 1967 – avait pour cause ultime non pas des facteurs d'ordre économique ou politique mais des problèmes de conscience. Il pensait que la solution à cette crise ne résidait pas dans des révolutions sociales ou politiques mais dans une révolution intérieure, dans une guérison de la conscience malade de l'homme moderne, de ce qu'il appelait quelquefois « le cancer de l'esprit ».

*Un autre visiteur qui a changé ma vie, c'est Maître Deshimaru accompagné d'Arnaud Desjardin. Ou plus exactement c'est moi qui suis allé les visiter à Chamaranche. J'avais lu les admirables livres d'Alan Watts qui a su faire comprendre les subtilités du Zen aux occidentaux. J'avais lu nombre de livres sur la peinture chinoise qui est la meilleure introduction à cette philosophie japonaise. J'en avais ressenti à chaque instant des échos et résonances personnelles. Il y a même eu un colloque où j'ai pris la parole sur le silence ! Les exercices de méditation m'ont fasciné parce qu'on y prend conscience de ce qu'on est incapable de dire, on y approfondit, on y élargit sa conscience. À côté de cette poésie, de cette peinture, les cultures occidentales paraissent grossières, toutes extériorisées, donc faciles. L'Extrême Orient nous introduit dans l'intime, aux limites de l'inexprimable, des expériences libératrices qui transcendent nos moyens d'expression. Il paraît évident que nous aurons de plus en plus besoin de cette culture qui approfondit, personnalise et mobilise l'imagination. C'est le contrepoison rêvé. Mais comment faire apparaître le sérieux de telles expériences dans une culture pragmatique axée sur des résultats tangibles ?*

*Je crois avoir compris le rôle du « koan »<sup>77</sup>, cette inextricable énigme par laquelle on fait travailler des esprits dociles pendant des années. Il s'agit finalement d'intégrer l'absurde, de*

<sup>75</sup> Jean Onimus, Mémoires, inédit, 2000

<sup>76</sup> Yasuo Deshimaru (29 novembre 1914 — 30 avril 1982), plus connu sous le nom de Taisen Deshimaru, est un maître bouddhiste zen japonais de l'école Sōtō et l'un des principaux passeurs du bouddhisme zen en Occident. Il est le fondateur et l'inspirateur de nombreux dojos et de groupes zen en Europe.

<sup>77</sup> Le *kōan* (japonais et chinois) est une courte phrase ou brève anecdote (littéralement : *arrêt faisant jurisprudence*) absurde ou paradoxale utilisée dans certaines écoles du bouddhisme *chan* ou *zen*. Le *kōan* est utilisé comme un objet de méditation ou pour déclencher l'éveil ou encore pour discerner l'éveil de l'égaré.

*se libérer de l'étroite logique qui réduit la connaissance à si peu de chose. C'est un éclatement de l'esprit qui n'est après tout qu'une façon humaine, trop humaine, de comprendre le réel. Alors des barrages s'ouvrent, des digues éclatent de tous côtés et la présence au monde s'ouvre à toute transcendance.*

*Maître Deshimaru n'a pas été remplacé, mais la nécessité s'impose de plus en plus de se réserver au long des jours ces prises de contact avec l'autre réalité qui justifie nos existences.<sup>78</sup>*

Pierre Teilhard de Chardin fut le troisième penseur qui influa définitivement la pensée de Jean Onimus. Par opposition à la vision classique, fixiste du monde, la découverte que l'homme n'était finalement que le fruit d'une évolution vertigineuse renversait toute croyance. La pensée fixiste a prévalu depuis que l'homme a commencé à inventer des religions, tout venait d'en haut et c'était l'éternel retour. Teilhard, de par ses recherches paléontologiques, a commencé à comprendre qu'il fallait prendre le problème à l'envers, que tout procédait d'une montée progressive, irrésistible et toujours en accélération vers le toujours plus complexe. La découverte de l'évolution signifie que l'univers a une l'histoire et une telle découverte introduit nécessairement une révolution dans la vision que l'on peut avoir de la vie. Ce qui nous paraît aujourd'hui évident venait tout bouleverser !

Après avoir lu la plupart des livres de Teilhard de Chardin, Jean Onimus écrivit que *le plus grand service que nous ait rendu le Père Teilhard est d'avoir fait apparaître Dieu à travers l'Univers, d'avoir illuminé celui-ci de la présence de son Créateur. (...) Il ne nous apporte ni une nouvelle métaphysique, ni une théologie rectifiée : il nous apporte, avant tout, un certain « esprit ». Il dit lui-même : « C'est beaucoup moins des idées qu'un esprit que je voudrais répandre. »<sup>79</sup>*

Jean Onimus a découvert Teilhard de Chardin alors que les écrits de ce dernier étaient encore interdits par l'Église. Ce fut pour lui une révélation : la pensée de Dieu pouvait s'insérer dans l'évidence de l'Évolution. L'origine de l'homme n'est plus une création divine mais le fruit d'une longue évolution biologique qui a commencé il y a des millions d'années. Les conséquences théologiques apportées par cette découverte sont bien sûr immenses et c'est dans ce domaine que se situe l'apport fondamental de Teilhard de Chardin. Il suffit d'envisager la signification symbolique du péché originel pour comprendre la difficulté à laquelle il devait répondre dans un monde en évolution. D'ailleurs c'est bien là le point essentiel que ne pouvait pas supporter les clercs de Rome au point de mettre les écrits de Teilhard à l'Index. Ils l'envoyèrent même en Chine continuer ses recherches paléontologiques, espérant ainsi n'en entendre plus parler !

*C'est un élève devenu séminariste qui me fit passer ces feuilles polycopiées qui circulaient au Grand Séminaire de Nice<sup>80</sup>. L'emprise fut immédiate et profonde. Elle n'a fait que s'approfondir car ce fut pour moi l'évidence de la vérité. Ce fut la découverte des dimensions de l'Évolution. Un bouleversement. Tout s'éclairait et prenait sens, le monde était en route vers cette transcendance dont j'avais toujours rêvée. Il y avait un sens, une vie, une force créatrice dans la nature. Mon regard sur moi-même, sur les tous les êtres, sur les idées, sur les croyances n'était plus le même, c'était devenu un regard créateur. Ce qu'on appelait vérité était perpétuellement en mouvement, tantôt vieillissement inepte, tantôt nouveauté qu'il fallait approfondir et sans cesse renouveler dans un cadre différent. Bref, tout était ouvert sur autre chose et chacun participait à cette croissance.*

---

<sup>78</sup> Jean Onimus, Mémoires, inédit, 2000

<sup>79</sup> Jean Onimus, Pierre Teilhard de Chardin ou la foi au monde, DDB, 1968

<sup>80</sup> Il s'agit du « Le phénomène humain », livre essentiel pour comprendre la pensée de Teilhard et publié après sa mort.

*Car, comme l'assurait Bergson (mais ce n'était chez lui qu'une intuition géniale), l'Évolution était créatrice et les valeurs ne se classaient qu'en fonction de ce progrès. Un progrès vital, organique, universel qui commençait avec la vie, la conscience de soi et la recherche d'une plénitude absolue. Ce processus était une évidence indiscutable, il crevait les yeux, il suffisait d'en tirer les conséquences.*

Plus tard dans sa vie, aidé par les premières lectures de Pierre Teilhard de Chardin<sup>81</sup>, Jean Onimus récapitulera cette évolution dans ses mémoires :

*Ce qui m'a fait évoluer jusqu'à la gêne et parfois une douloureuse mauvaise conscience, c'est ma conversion tardive aux sciences. Je me suis plongé dans des revues comme Scientific America, La Recherche et dans des livres de cosmologie, domaines que j'ignorais. Je compris peu à peu que la religion telle qu'elle fonctionne est faite de mythes intellectualisés et frauduleusement sublimés et qu'il était grand temps de voir les choses comme elles sont. Ce fut une pénible rupture car le langage religieux me collait à l'esprit et je ne pouvais que le rejeter avec exaspération. J'ai voulu vivre cela sans scandale et progressivement : je ne craignais pas de me contredire car la contradiction était en moi, mais ce n'est pas une situation agréable.*

*La connaissance scientifique me mettait en présence d'un univers monstrueusement grand et complexe que semblait dominer une tendance vers toujours plus de complexité et donc d'esprit. Je sentais cette irrésistible évolution dans tout mon être et partout autour de moi. Je ne voyais de solide que cette persistance obstinée vers toujours plus de conscience et de logique.*

*J'ai de plus en plus horreur des sectarismes qui sont source d'étroitesse et de sottises. Je suis de plus en plus désireux d'annuler des articles de foi complètement périmés et par contre de plus en plus orienté vers un sacré naturel qui agit partout comme une énergie créatrice, celle de la négentropie à laquelle je voudrais collaborer de toutes mes forces.*

*Oui ! Il me paraît évident que qu'il ne s'agit plus d'une affaire de croyances (par exemple en un Dieu désespérément anthropomorphisé), mais d'une ardente participation au progrès spirituel à travers et grâce aux progrès matériels. La religion subsistera, la nature même de l'homme l'exige, mais elle sera devenue une morale d'action accompagnée d'une célébration de tous les instants.<sup>82</sup>*

### **Réalité de la guerre et le Journal de consolation**

Je suis retourné à la bibliothèque désormais en deuil. Je voulais relire certaines lettres écrites à sa mère et, en particulier, approfondir cette relation très forte qu'il avait avec elle. Il nous disait parfois qu'il ne voulait pas la décevoir sans trop expliciter en quoi. Ces lettres m'ont fait comprendre qu'il avait une dette immense envers elle pour tout ce qu'elle lui avait donné.

Alors en fouillant plus avant dans le placard, je trouve ce manuscrit : le *Livre de Consolation*<sup>83</sup>. Dès les premières pages, je suis pris. J'oublie tout, il faut que je le lise jusqu'à la fin, je ne peux pas m'arrêter. Dans ce texte, il s'exprime comme je ne l'ai jamais vu s'exprimer. Ses mots le révèlent à cru, ce ne sont pas des idées, ce commerce des idées qui sera le ferment de ses futurs livres, non, dans ce *Livre de Consolation* il exprime sans retenue ses sentiments à vif, ses désespoirs et ses joies. Le voilà enfin, on l'entend parler du fond de son cœur.

Commencé en 1943, après la débâcle de l'armée française, quand les restrictions liées à l'invasion allemande commençaient à rendre la vie difficile, même à Nice, le *Livre de*

---

<sup>81</sup> Par des relations au sein du grand séminaire de Nice, il aura accès au manuscrit « Le phénomène humain » interdit à l'époque par l'Église de Rome.

<sup>82</sup> Jean Onimus, Mémoires de voyages, inédit, 2000

<sup>83</sup> Jean Onimus, Le livre de consolation, inédit, (accessible via wikipedia jean onimus)

*Consolation* est un journal qu'il a ouvert comme une bouée de sauvetage. Il y a déjà deux enfants dans le nid nuptial de la Solitude avec tous les soucis que cela peut engendrer, Mime, sa mère vient de mourir, cette mère avec qui il entretenait une relation si étroite, son père aussi, sans compter les parents de sa femme. *En trois ans j'ai ainsi perdu mes quatre grands-parents*, écrit-il. C'est la fin d'un monde. La maison de son enfance, les Bruyères, a été pillée, vandalisée et il en est réduit à vendre aux enchères publiques les derniers meubles. Même ses ressources financières apparaissent limitées. Lui qui a vécu dans une grande famille bourgeoise où l'argent ne posait de problème, il est obligé de donner des cours particuliers pour compléter son traitement de professeur au lycée de Nice. Et surtout le rationnement empoisonne sa vie quand il faut faire de longues queues pour obtenir les tickets d'alimentation et nécessairement battre la campagne pour échanger de la nourriture contre quelques biens matériels qu'il peut encore posséder, l'argent n'ayant plus de valeur auprès des fermiers.

Petit à petit je comprends l'extraordinaire fossé, une chute vertigineuse, entre la vie dorée de dilettante intellectuel qu'il avait menée jusqu'alors et la vie prosaïque rythmée par les obligations quotidiennes de la famille, le travail, les soucis. Pour lui, c'est une sorte d'embrigadement qu'il avait toujours redouté et repoussé le plus loin possible puisqu'il ne se marie qu'à 29 ans. Cette vie dorée de dilettante, il en a particulièrement profité. C'est certainement Adeline, sa mère, qui a su lui transmettre cette curiosité intellectuelle qui lui a fait courir le monde et qu'il a gardée jusqu'à la fin de sa vie. Leur relation était très forte, les lettres échangées pendant ses études à Paris et ses voyages en témoignent. Pourtant jamais il ne nous a beaucoup parlé de ses parents ou alors seulement pour raconter de petits faits. D'Adeline, je retiens surtout qu'elle était très catholique et professait une foi fervente. Il disait parfois qu'il ne voulait pas la décevoir, mais c'est en lisant ces lettres que j'ai compris cette dette immense qu'il avait envers elle pour tout ce qu'elle lui avait donné.

Ses parents devaient penser que les voyages favorisaient l'ouverture de l'esprit parce qu'ils l'ont aidé, peut-être poussé même, à visiter le monde. Je me rappelle la collection des Guides Bleus dans la bibliothèque, des livres que j'aimais feuilleter pour appréhender les changements entre le monde qu'il a connu et où le tourisme était l'affaire d'une élite restreinte par rapport au tourisme de masse pratiqué aujourd'hui. Après avoir passé l'agrégation, il a même réussi à démarrer sa carrière à l'étranger, en Tunisie d'abord, puis en Roumanie. Dans ces pays il était reçu par l'aristocratie locale, surtout en Roumanie dont il a gardé des souvenirs impérissables. Il nous disait souvent que s'il n'avait pas quitté la Roumanie pour un poste à Nice, il ne serait jamais revenu ! Sa mère s'en plaignait d'ailleurs dans ses lettres, désirant tellement le voir revenir à Cap d'Ail.

Pourtant c'est bien sa mère qui le poussait ainsi à voyager, découvrir d'autres pays et il en a profité autant qu'il a pu avant son mariage. Il est ainsi allé en Grèce, Turquie, Spitzberg, Liban, Syrie, Palestine et Jérusalem, Russie, Roumanie, Tunisie, Maroc, etc. Dilettante disait-il, mais je crois qu'il était aussi d'une infinie curiosité. Tout l'intéressait, il savait regarder, apprécier, mémoriser. Cette curiosité intellectuelle, il l'a gardée toute sa vie et j'ai toujours été impressionné par ce savoir accumulé, il connaissait tant de choses qu'il me semblait que mon esprit rapetissait dès qu'on discutait ensemble. Souvent je me dis que la vie n'a pas de sens quand une telle somme de connaissance disparaît à jamais, oblitérée. La faiblesse de la machine humaine ! On aimerait tellement pouvoir transférer toute la mémoire accumulée par l'homme au cours de sa vie dans un ordinateur... !

Il a connu des filles aussi, beaucoup de filles, quoiqu'il soit resté très silencieux sur le sujet. Il a même voulu se suicider pour l'amour de l'une d'entre elle qui lui préférait un bel officier. Il était choyé par la nature, par ses parents, par son intelligence, par son look rêveur, tout venait à lui sans effort, il lui suffisait de jouer !

Ce qui est étonnant c'est que ce dilettante intellectuel soit devenu l'homme simple qui ne s'embarrassait pas de la mode et qui nous emmenait camper dans les alpages solitaires du



Mercantour. Il nous professait le « *bon sens* » naturel, l'humilité, l'ouverture, la curiosité. Ses vertus cardinales étaient : « *l'intelligence, l'admiration, l'imagination et la générosité* ». Et il précisait que *l'intelligence, c'est l'ouverture du cœur ; l'admiration, c'est l'éveil et le besoin de comprendre ; l'imagination, c'est l'enthousiasme, la vitalité ; la générosité, c'est la condition de l'amour.*<sup>84</sup>

Nous, ses enfants, ne connaissons pas ses parents et pas grand-chose sur leur vie à Cap d'Ail dans la maison des Bruyères, mais je pense que ses qualités et en particulier son ouverture sur la vie, il les a trouvées chez Adeline, sa mère. Son père, Henri, était bien trop réactionnaire, fermé aux changements. Les lettres échangées pendant ces années de dilettantisme sont révélatrices. Ainsi il écrit à sa mère, Mime, pendant ses années parisiennes, en khâgne, des mots qui reflètent une relation très riche. C'est par cette relation presque merveilleuse qu'il s'est construit et il en était très conscient.

*J'ai mille choses à vous conter O maman et mon âme rêve de vous revoir. Nous allons bien nous amuser ensemble. Vous me demandez ce qu'il faut apporter avec votre cœur, quelle question ! Comme si ce n'était pas tout ce dont j'ai besoin ! Et vous allez remplir tout ce grand vide qui est en moi.*

*Oh oui, tout comme à Orléans quand le soir, assis sur la cantine, appuyés sur les barreaux de la fenêtre nous regardions le cordonnier d'en face promener son chien et récapitulions les fleurs de la journée. L'araignée traversait la place déjà sombre, le Fil de la Vierge fermait boutique, il faisait noir dans la chambre et le ciel était si bleu, si pur ! Oh le calme, la paix des soirées d'Orléans ! Et cette odeur d'Orléans, odeur de vieilles maisons avec des relents de gaz et de vieux meubles. Je vous dis tout cela à bâtons rompus à mesure que les souvenirs reviennent. Tout cela me paraît si loin, comme une autre vie d'un autre individu, mais si proche aussi que je dirais presque que je n'ai pas changé et ne serai pas dépaysé à vos genoux sur la petite cantine comme autrefois.*<sup>85</sup>

La guerre, le cataclysme qui emporta la France dans sa défaite, la perte des valeurs morales, cette déchirure profonde entre la société d'avant et celle de la guerre, ce sont des choses que nous n'avons pas vécues, des choses difficilement compréhensibles pour ma génération de l'après-guerre. La vie nous est venue toute lisse, sans à-coups, comme sur un plateau et il n'y avait qu'à la cueillir. Aussi il m'est très difficile de représenter ce choc survenu après son mariage. L'invasion, la ruine financière, la lutte pour survivre, la perte d'un horizon stable, tout cela a contribué à le plonger dans un désespoir qui lui semblait sans issue. Prisonnier de sa famille, sans le support de ses parents disparus, il se retrouve seul, désespérément seul. C'est cela qu'il va exprimer dans ce *Livre de Consolation*, la solitude, l'enfermement dans la vie quotidienne de la famille mais aussi ces joies extraordinaires qu'elle lui procure.

En lisant les pages de ce journal, je vois la naissance tragique de notre famille à un moment où la société semble se désagréger. Les repères habituels disparaissent, une crise morale secoue la jeunesse qui ne croît plus à rien, le cadre de vie lui-même est bouleversé : fini la maison bourgeoise avec la femme de chambre, la cuisinière, le chauffeur, perdue la voiture dûment réquisitionnée par l'occupant, tout s'en va, tout est à recréer. C'est un page d'histoire qui s'écrit. Rien ne sera plus comme avant.

*Oui, depuis trois ans, peu à peu - je m'en aperçois maintenant - j'ai perdu le goût de vivre. La joie, j'ai vraiment perdu la joie. Il n'y a pas si longtemps je ne me lassais pas d'écouter mes disques. Le soir, avant de m'endormir, j'allais contempler la rade et le Cap Ferrat embués de*

<sup>84</sup> Jean Onimus, *Lettres à les fils*, Desclée de Brouwer, 1963

<sup>85</sup> *Lettres à sa mère* (Khâgne, vers 1930)

*lune. Maintenant, par quel bizarre étrangement, l'art, la musique, la poésie même m'ennuient. C'est par accroc, de biais, par surprise que je découvre la nature, mais je ne sais plus m'arrêter pour aimer. Harcelé par une poussière d'obstacles, durci par une existence de plus en plus âpre, ai-je seulement le temps de vivre ? Je me suis étriqué, comme brûlé, au contact des petites choses. J'ai vieilli, je suis noué.*

*Je me faisais fête jadis d'avoir des bébés et de jouer avec eux avec un large épanouissement du cœur : un souffle chaud qui m'enivrait d'avance, atmosphère de famille heureuse, si nourrissante. Et voici : je n'ai pas le temps de jouer, je vois à peine mes enfants. Quant à ma femme, il est loin le temps où nous rêvions côte à côte et l'autre soir quand nous sommes sortis ensemble au crépuscule, j'ai cru effleurer un monde mort.*

*Et c'est alors que j'ai décidé d'écrire ces pages. Je veux par elles me retrouver enfin moi-même ; l'enfant rêveur que j'étais, le garçon enivré d'art, de voyages, de musique. Oui ! Retrouver les soirs de Soueida et la plaine violette du Hauran, Salzbourg parmi les oriflammes, Venise, Florence ou tout simplement mon âme. De ces pages je chasserai tous les soucis du jour, les plaies d'argent, les pillages, les nouvelles de la guerre, et l'horrible ravitaillement qui me ronge la vie. Je veux dans les moments où j'écrirai ici, ne vivre que de poésie. Je vais à la chasse des pures minutes, des cristaux qui luisent dans le tunnel. Il y en a sûrement mais je ne sais plus les voir. Ici je me réveillerai de cette agitation mortelle qui m'enlève à moi-même. Je m'aiderai de mes souvenirs de beauté, je glanerai tout ce qui a saveur et grâce dans cette existence brutale et décevante. Je m'en ferai un bouquet de joies quotidiennes et je l'épanouirai autour de moi. Je le sens bien, ma maussaderie soucieuse pèse sur la maison : véritable présence de la guerre pour les enfants. C'est cela qu'il faut chasser coûte que coûte.*

*La bride sur le cou, au milieu des souvenirs, des légendes, des rêves ; oublier la vie afin de mieux surmonter ce courant d'angoisse qui me submerge. Je ne veux plus songer à tout ce que j'ai perdu, aux richesses évanouies, aux perspectives médiocres d'un avenir fermé, aux dures réalités d'une vie que je gagne difficilement. Je suis oiseau. Mes ailes, on n'a pu tout de même me les arracher, alors que je m'envole, que je m'envole !<sup>86</sup>*

Dans cette débâcle qui voit la vieille société disparaître laissant un monde sans perspectives, Jean Onimus reste viscéralement confiant dans la jeunesse. Il cherche à comprendre cette vitalité sous-jacente, il voudrait la modeler, l'orienter pour que se dessine à travers elle le monde de demain. Lui-même est encore un adolescent et le restera jusqu'à la fin de sa vie, refusant de vieillir et de se laisser enfermer dans le carcan du bourgeois tel qu'il l'a connu avec ses parents. C'est là sans doute sa révolte personnelle, une révolte qu'il maintiendra jusqu'au bout afin de garder sa pensée libre et créatrice. Oui, dans la jeunesse il cherche ce potentiel de création, cette liberté de vie qu'il a connue en arrivant à Paris quand il a découvert l'ivresse d'être seul, enfin seul. Avec les jeunes, ses étudiants, les scouts qu'il anime, il va se ressourcer.

Jamais il n'acceptera de se plier au train-train de la vie, à ses habitudes et ses contraintes. L'homme moyen ajuste sa vie et s'englué dans la société. C'est la vie sociale qui commence, la vie productive on pourrait dire. Mariage, travail, enfants, c'est le cheminement normal qui permet au *moi* de survivre. Le *moi* convalescent s'enterre dans la vie sociale. Dieu existe encore, mais pour la forme et quand c'est nécessaire. Jean Onimus n'acceptera pas cet enterrement et continuera jusqu'à la fin de sa vie à questionner l'espace cosmique pour y rencontrer ce Dieu qu'il désire sans y croire.

*Former la jeunesse, lui donner des perspectives, des raisons de vivre, c'est ma mission,* disait-il en parlant de son métier de professeur de lettres. Il veut se mobiliser pour défendre les valeurs spirituelles qui font l'homme. Il ira même jusqu'à écrire un livre publié en 1947 entièrement dédié à la jeunesse dont le titre « *Mission de la jeunesse* » révèle son rêve d'une

---

<sup>86</sup> Jean Onimus, *Le Livre de Consolation*, inédit, 1950

jeunesse idéale, une jeunesse qui surmonte la catastrophe de 1940 et la chute de la France, une jeunesse qu'il voudrait arracher au désespoir qu'il sent suinter autour de lui. Il cherche un renouveau moral, pédagogique et religieux. Il s'appuie sur Péguy qu'il considère comme le poète de la jeunesse.

*Avec Péguy la jeunesse chrétienne revient au texte évangélique, découvre ce qu'on croyait connaître. Débarrassés de l'onction cléricale, les livres sacrés apparaissent dans toute leur jeunesse et leur fraîcheur. Avec Péguy aussi, on revient vers l'antique liturgie, vers tout ce qui permet de savourer, de mettre en acte le sentiment religieux.*<sup>87</sup>

Il a un temps été porté par le message de Pétain. Il même écrit un livre pour développer une morale qui devrait vivifier ce renouveau qu'il espère pour ces jeunes qu'il enseigne. Il exprime cela dans son premier livre qu'il appelle « *La morale par les textes des écrivains français* » édité chez Le Portulan en 1943. Ce livre est bien sûr repéré par un journaliste du journal collaborationniste de l'époque, *Je suis partout*. Une critique, écrite par Jean Maubourguet<sup>88</sup> est publiée dans le *Je suis partout* daté de 28/4/1944. Elle reflète bien ce désarroi que Jean Onimus voulait exprimer dans ce livre et ce besoin de donner à la jeunesse française les moyens d'espérer reconquérir son honneur. Par souci de clarté et de vérité, nous en citons ici quelques passages : *Le premier mérite de l'auteur est de prendre nettement position en faveur de toutes les idées qui sont celles d'une Révolution Nationale telle que nous espérons bien la voir se réaliser un jour, celle qui fera de la France une nation virile. (...) Cela comporte une quadruple conquête : celle de l'intelligence, (...), celle de la sensibilité, (...), celle de la volonté, (...), celle du corps. (...) Monsieur Onimus ne craint pas de dénoncer les idoles : la démocratie, par exemple, laquelle, selon Renan, « fait notre faiblesse militaire et politique », ou le suffrage universel, « tas de sable sans cohésion. » Il rappelle que « la liberté ne se donne pas et qu'il faut en être digne ». (...) On devine quelles richesses nous apporte ce livre et comment un maître peut les exploiter pour vivifier son enseignement et pour donner au pays les hommes durs et généreux à la fois, sans l'attente desquels il ne resterait même plus la promesse de l'espoir.*<sup>89</sup>

Son enseignement au lycée le désespère parce que beaucoup trop éloigné de ces objectifs. Il y tant à faire pour redonner aux jeunes le goût de la France. Bien sûr il a suivi Pétain au début quand ce dernier voulait faire oublier la défaite en insufflant l'idée d'une France nouvelle, rénovée, purifiée avec sa devise : travail, famille, patrie. *En pleine bataille universelle non pas seulement des armes mais des idées et des principes mêmes de notre civilisation, nous laissons la jeunesse en friche, satisfaits de lui inculquer quelques broutilles de la sagesse antique : qu'y peut-elle puiser, quel absolu, quelle vérité actuelle quand la France se meurt ?*

*J'essaie de leur donner faim et soif. Mais pour les rassasier, les éteindre, je n'ai rien. Comment les mener aux sources d'eau vive ? C'est cette impuissance du professeur qui m'a engagé dans le scoutisme où je puis librement mener ma tâche jusqu'au bout, jusqu'à la prière revigorante, jusqu'à l'espérance rajeunissante.*<sup>90</sup>

La découverte du scoutisme qui lui apparaît alors comme un moyen de répondre à ce questionnement. Accompagné par la foi que sa mère lui a transmise, il va trouver dans le scoutisme un ressourcement très fort. Pourtant rien ne l'avait préparé à exercer un rôle de chef capable d'entraîner une bande de jeunes à vivre ensemble dans une fraternité créative. À mon

<sup>87</sup> Jean Onimus, *Mission de la jeunesse*, Le portulan, 1947

<sup>88</sup> Claude Maubourguet est condamné aux travaux forcés à perpétuité en novembre 1944

<sup>89</sup> Journal *Je suis partout* daté de 28/4/1944

<sup>90</sup> Jean Onimus, *Le Livre de Consolation*, inédit, 1950

sens, on reconnaît là son enthousiasme natif, sa capacité à communiquer avec les jeunes, sa volonté pour les entraîner à participer, finalement sa foi dans l'homme. Sur le rôle du chef dont il comprend l'importance, je peux ajouter une remarque curieuse sur l'attraction que l'armée lui inspirait. Il voulait être officier dans le cadre du service militaire et a pour cela suivi la formation militaire prévue pour cela (PMS), quelque chose de lourd surtout quand on prépare aussi l'agrégation. Nous, les enfants, n'avons jamais compris cette attirance pour la chose militaire et personne n'a suivi sa trace ! S'il avait réussi à être incorporé comme aspirant, nous ne serions pas là pour en discuter, sa vie aurait été autre. Mais il a été déclaré inapte pour un problème cardiaque. Il en a d'ailleurs été très déçu et a essayé de faire intervenir son père qui était médecin militaire, mais sans succès. À noter que le prétendu problème cardiaque ne l'a pas empêché de nous emmener jusqu'au sommet du Mont Blanc !

*C'est l'automne 1940 que j'ai découvert le scoutisme. Cette sortie de clan d'où je suis revenu rompu et radieux. J'étais déjà scout sans m'en douter : je suis entré dans ces activités le plus naturellement du monde, j'en avais besoin. Mais ce fut un grand pas de fait vers la vie dure et la vie généreuse. Je n'aurais jamais accepté avant la guerre un idéal aussi exigeant car il faut se mater d'abord, s'assouplir et se durcir et puis ensuite guider les autres, être chef.*

*Retour du camp de Rotery. Je viens encore de connaître pendant huit jours l'exaltation de cette vie scout à quoi je dois sûrement les moments les plus profonds de ma vie. Ce fut de nouveau, dans l'intimité des bois de mélèzes, cette communion avec les choses, avec les hommes et avec Dieu qu'on ne trouve nulle part ailleurs. La grande fraternité juvénile du camp me fait mieux sentir mon isolement dans le monde : cette confiance totale, cette entraide silencieuse, cette chaîne d'âmes rivées autour du feu de camp, cette richesse d'être ensemble et d'être heureux ensemble. Richesse qu'on ne retrouve plus que là sous la toile des tentes. Souvenirs de veillées qui se superposent à d'autres plus anciens, de départs à l'aube pour un grand jour, de messes en plein vent au bord d'un lac ou sur une cime, l'autel rustique tout parfumé de génépi, intensité terrestre de cette vie. Intensité spirituelle aussi. Le mystère s'y accomplit sans cesse de cette spiritualisation du physique, de cette incarnation du spirituel qui est l'œuvre propre de l'homme, nostalgie de cet équilibre merveilleux : la prière jaillissante comme une source d'eau vive.<sup>91</sup>*

C'est dans ce bouleversement de la société, la perte des repères auxquels il était attaché que se construit sa famille. C'est difficile, il lui faut mettre la main à la pâte. Les bébés demandent de l'attention et quand Marinette tombe malade, il lui faut apprendre à changer leurs couches, à les laver, à les moucher, à gérer les réveils la nuit, à traiter les disputes, etc. C'est un nouveau monde pour lui, fils de la bourgeoisie d'avant le cataclysme et maintenant ruiné. Il y a les parents aussi dont il faut s'occuper, ceux de Marinette et les siens. Ils les ont recueillis tous les quatre à la Solitude et c'est là qu'ils vont mourir, les uns après les autres, sans doute trop éprouvés par l'invasion et les privations. Curieusement son journal ne mentionne que sa mère, ce qui confirme cet attachement qu'il avait pour elle.

J'aimerais me rappeler plus de cette période de mon enfance quand il arrangeait notre chambre, la chambre des enfants à la Solitude. C'est seulement les oiseaux peints s'envolant au-dessus de chacun des petits lits qui m'ont marqué et aussi le coq. Il y avait à la Solitude un grand jardin et une magnifique vue sur la baie de Villefranche. Il y avait aussi un poulailler au fond du jardin, avec un beau coq, mais pas du tout commode. Il n'aimait pas qu'on empiète son domaine. Peut-être était-il jaloux pour ses poules. Un jour j'avais ouvert la porte du poulailler, sans doute pour jouer avec les poules. En tout cas le coq s'est précipité sur moi et j'ai couru,

---

<sup>91</sup> ibid

couru jusqu'à la maison pour me réfugier dans le salon. Derrière la porte vitrée, le coq me regardait mais je me sentais tellement en sécurité que je lui faisais des pieds de nez.

Je n'ai pas assez de souvenirs de la Solitude, nous avons dû la quitter alors que j'avais six ans. Mais cette maison qu'il avait choisie avec Marinette juste après leur mariage a beaucoup représenté pour lui. Ce fut leur première maison, la maison nuptiale en quelque sorte. Il a vécu là des moments très forts, il a vu arriver quatre bébés, il a supporté la mort des quatre grands-parents et particulièrement celle de sa mère, il a souffert beaucoup, mais il a eu aussi des joies merveilleuses.

*Hier soir je suis allé dans la chambre des bébés. J'allais simplement vérifier une fenêtre à cause du vent. Et puis, je me suis approché des petits lits. Jean-Pierre sur le côté, en chien de fusil, la joue reposant sur ses mains. Michel allongé et prolongé de toute sa chemise, sur le dos, les bras au-dessus de la tête. Je me suis agenouillé dans l'ombre. On n'entendait que le bruit régulier du coucou, les coups de bélier du vent sur les volets et dans les espaces de répit, les respirations imperceptibles de mes deux bébés. Je ne pensais à rien, mais j'étais très heureux. J'admirais. Ces merveilleuses petites bouches, si finement brodées, ces paupières aux cils délicats, ces petites mains pleines de baisers. Quel don de Dieu ! Et quelle richesse vaut ce prodigieux cadeau. Dire qu'à cette heure je pourrais être seul en ce monde et sans raison de vivre.*

*Je n'ai rien dit et n'ai pas joint les mains. Mais je me suis senti sourire et ce sourire était une action de grâces. Comment puis-je me tourmenter pour tant de choses avec ces enfants comme une perpétuelle bénédiction sur ma maison. Avec quel abandon et quelle confiance ils dormaient là, sous notre garde. Père ! Je suis leur père. Ils auront pour moi la vénération que j'avais pour le mien. Suis-je vraiment digne de la tâche qui m'attend ?*

*Mais ne pensons pas à l'avenir. Restons dans le recueillement de cette veillée paisible. J'y ai puisé des forces nouvelles. Je me suis endormi tout apaisé.<sup>92</sup>*

Mais il faut revenir à la guerre, cet événement incompréhensible par les jeunes aujourd'hui qui n'ont jamais connu ces horreurs et surtout leur absurdité. La guerre a sans doute marqué mon enfance même si mes premiers souvenirs s'arrêtent à la grotte où l'on se réfugiait lors des bombardements. Il écrit dans son Livre de Consolation : *Cette nuit un orage épouvantable. La Côte est toute violette sous les éclairs. Il a fallu veiller près de Jean-Pierre encore nerveux et tout effrayé. Je sentais son petit cœur battre et, sans parler, ses yeux nous interrogeaient. Que lui dire pour lui expliquer le tonnerre ? Il semblait étonné de notre impuissance à faire cesser ce bruit. Que sera-ce si le canon parle quelque jour aux environs. Il y a une batterie à 500 mètres et de jour en jour la guerre se rapproche. Pauvre bébé.*

Le tonnerre du canon, totalement inhumain, fait trembler les petits enfants. Comment a-t-on pu en arriver là ? Nous, une civilisation évoluée qui a connu les Lumières ! Aujourd'hui la guerre dans le monde semble se déplacer vers des civilisations à la traîne, des civilisations qui n'auraient pas atteint un degré d'évolution suffisant, c'est-à-dire un capital culturel suffisamment riche permettant cette libération des croyances religieuses nécessaire pour atteindre un niveau de conscience réellement individuée. Mais est-ce vrai ?

Le bruit du canon, le survol vrombissant des avions, les explosions des bombes, c'est mon premier souvenir conscient du monde. J'avais quatre ans en 1944 et certaines choses commençaient à marquer ma mémoire. On me raconta plus tard le canon antiaérien installé par les allemands à proximité de la maison, une cible privilégiée pour l'aviation des alliés, et la grotte dans le jardin où on nous emmenait nous réfugier lorsque le bombardement commençait. Avant de nous réfugier dans cette grotte, il fallait ouvrir toutes les fenêtres pour éviter, disaient

---

<sup>92</sup> ibid

mes parents, le bris des vitres par le souffle des explosions. Il faut dire que la situation de la maison était assez stratégique du point de vue militaire, étant située au Col de Villefranche avec d'un côté Nice et de l'autre la rade de Villefranche. Cette maison s'appelait la *Solitude*, sans doute parce qu'emmitouflée dans un petit bois de pins que je me rappelle immense et où nous n'osions pas trop nous aventurer mon frère et moi. Devant cette activité militaire trop chaude, mes parents décidèrent finalement de quitter la maison pour s'installer à Coursegoules où des amis leur prêtèrent une maison dans le village. Nous y passâmes un an jusqu'à l'arrivée des américains et la Libération.

Je me rappelle encore nos jeux sur la place de ce petit village. Pour lui, ce fut encore plus dur, d'autant qu'il dut s'occuper d'un résistant blessé, Max, lors d'une attaque et que les allemands recherchaient activement. Il relate cet épisode et surtout la libération qui arrive enfin comme une joie intense, une communion de tous. Et puis après vint l'injonction par le propriétaire de quitter La Solitude, cette maison qu'il avait appris à aimer avec sa femme, la maison des premiers enfants. Encore un déchirement à encaisser. Ces années de guerre, leurs premières années de vie communes qui ont vu quatre bébés arriver ont vraiment été ensanglantées.

Pour bien comprendre ce drame qu'il vécut avec sa femme à ce moment-là il faut citer ce texte qu'il écrit dans son journal :

*Pourtant que d'événements depuis cet automne de 1943 ! Je ne parle pas du cataclysme. Mais ici dans notre maison, ces affreuses journées de Mars et d'Avril, les menaces d'évacuation, la grotte installée en abri, les bombardements de juin et ces nuits de terreur qui plongeaient Jean-Pierre dans l'angoisse. Enfin, le départ forcé. Cette vie précaire sur les hauteurs de Carros, à Coursegoules, le maquis, l'attaque sur le village, la blessure et l'évacuation de Max. La joie intense de la Libération quand les Jeeps peuplées de Hawaïens parurent sur la place. Au retour la maison pillée, le désastre de la literie, vaisselle, argenterie... Les nuits sans sommeil et puis dans le calme renaissant cette persécution inattendue et le fardeau insupportable de l'injustice.*

*Ces pensées vont loin et émeuvent. Ce n'est pas la raison qui nous console, c'est l'oubli, cette mort perpétuelle de la conscience. La tendresse comme le chagrin n'a qu'un temps. Et puis le phare inexorable cesse de les éclairer, passe à autre chose et tout rentre dans la nuit. La mort ? Mais elle est en nous et chaque heure de vie ronge quelque morceau de ce cœur que nous pensions immortel.*

*« Nous ne sommes pas même capables d'être longtemps malheureux » dit le Père Aubry dans Atala (Chateaubriand). Peut-être même certains diraient-ils que c'est une chance et que vivre c'est changer. J'éprouve, en ce moment, la nostalgie de l'immobile. Je voudrais faire halte et embrassant d'un seul regard toute ma vie, me créer dans le multiple même une illusion d'unité, me reposer dans cette contemplation. Mais une autre mort m'attend alors, cette mort morale du métaphysicien qui s'endort en son midi, brûlé par le néant de l'être. Ma vie se suspend entre deux néants, celui du temps passé qui fuit et se dérobe, celui de l'être pur que je puis bien concevoir mais en mourant à moi-même, en détruisant ma présence au monde.*

*Fermons donc pieusement et sans révolte les yeux sur des souvenirs, et, sans chercher ici-bas l'impossible halte, plongeons tête baissée dans le courant. Tant pis si le sillage se ferme derrière nous.*

*Je suis allé cueillir pour elle des lilas au jardin. Les grains roses viennent de s'ouvrir sur une touffe de lavande, tache de parfum où brasillent les abeilles. Par bouffées la chaleur sort de dessous les pins, odeur épaisse et tiède, embuée de soleil : le jardin à cette heure fume comme une cassolette. Piqûre d'été dans le fruit encore vert : la brise qui passe par moments*

*rappelle la fraîcheur d'avril et les bébés évitent l'ombre. Contact véhément de cette matinée avec la richesse du monde. L'azur ne se nie pas. Pourquoi ne pas s'en contenter ?*<sup>93</sup>

Il nous en parlait parfois de cette joie de la Libération, une joie indicible, inimaginable. Il racontait qu'il était descendu à Nice à bicyclette : la ville venait d'être libérée. Il s'était instauré un climat fantastique de communauté exaltée. Tout le monde se tutoyait. J'ai gardé de ces quelques heures un souvenir impossible à décrire, l'humanité paraissait métamorphosée. Plus de séparation entre individus, la matière humaine semblait être passée par un changement de phase. Une vraie communion comme je n'en verrai jamais plus.

Mais il découvre ensuite le pillage de la Solitude. Le Mal semble s'accumuler au Mal. Malgré les désastres de la guerre ou à cause de ces désastres, les gens se ruent sur tout ce qui est possible de voler. Voilà ce que fut la fin de la guerre pour Jean Onimus.

*Hélas la porte de la maison était défoncée, celle du garage fracturée, l'auto avait disparu et pendant des semaines on déplora l'absence de literie, d'argenterie, etc. Je demandai à un voisin de réparer au moins provisoirement la porte et je remontai à Coursegoules pour préparer le départ.*

*Quel bilan de fièvres vaines, d'angoisses perdues, de fatigues sans fruit. Et finalement tout juste de quoi en faire plus tard un jour de pluie, un récit aux enfants. Les blessures cicatrisent si vite qu'on en est presque gêné. « Il devrait, disait La Bruyère, il devrait y avoir dans le cœur des sources inépuisables de douleur pour certaines pertes. On pleure amèrement, mais on est ensuite si faible ou si léger que l'on se console. » ou encore « Cesser d'aimer : preuve sensible que l'homme est borné et que le cœur a ses limites »*<sup>94</sup>

---

<sup>93</sup> ibid

<sup>94</sup> ibid

## ***LA FAMILLE AU CENTRE DE LA VIE***

### **Une culture familiale**

Plus je reviens sur l'histoire de Jean et Marinette, plus je prends conscience combien une famille est un organisme vivant. Je pense que le fait d'être une famille nombreuse décuple la puissance des liens : plus il y a d'enfants, plus l'esprit de famille devient fort, cela devient une sorte de supra-conscience à laquelle il serait illusoire de vouloir échapper. Les parents jouent bien sûr un rôle majeur dans la création de cette conscience familiale, ils vont générer un art de vivre basé sur des habitudes, des rites, des idées, des représentations de la réalité. Plus ils sont liés par leur amour, leur joie de vivre, leur humour, leur entente, plus cette conscience familiale prend corps et agrège les consciences individuelles de chacun. Et cela a été le cas pour Jean et Marinette. Rien que ces camps sauvages dans l'austérité de la montagne laissent nécessairement des traces dans les mémoires et contribuent à la constitution d'une solidarité familiale forte.

Ils voulaient une grande famille, je ne sais pas pourquoi. Tous les deux ont été fils et fille unique, peut-être en avaient-ils souffert. Mais ils ne savaient pas dans quelle aventure ils s'engageaient ! Déjà avec trois enfants, Jean Onimus rêvait de sa liberté perdue et cherchait à la retrouver dans son métier, dans ses balades en montagne, dans l'écriture. Déjà il se posait des questions sur sa responsabilité envers sa femme et ce qu'il voyait comme un emprisonnement. Comment faisait-elle pour accepter d'avoir tout perdu, son travail de professeure agrégée, ses escapades au ski, ses sorties, tout quoi ! pour se consacrer entièrement à sa famille ?

Les périodes les plus sacrées pour notre famille étaient les vacances. Il ne s'agissait pas d'éparpiller les enfants dans des colonies de vacances, choses détestables, ni de les confier à des grands-parents ou des cousins inexistantes. Non ! Nous partions tous ensemble, toute la famille avec le dernier bébé et c'était pour aller camper dans des endroits perdus en pleine montagne, jusqu'à des altitudes de 1700m. Jamais Adeline et Henri, ses parents, auraient eu une telle idée, même s'ils louaient souvent une maison à Peïra-Cava pour l'été parce que l'air de la montagne était préférable à la Côte d'Azur au mois d'août. C'est sans doute l'influence du scoutisme où il avait trouvé ce ressourcement dont il avait besoin qui l'a incité au camping sauvage tel que nous l'avons pratiqué. On partait dès le début des grandes vacances après avoir chargé les bagages et le matériel dans la voiture Citroën 11 chevaux. Il fallait une galerie sur le toit et une remorque toujours bien remplie pour loger tout ce qui allait nous permettre de vivre quelques semaines. Nous nous entassions dans la Citroën, sept enfants et les deux parents. Le bébé était installé dans un hamac tendu à travers l'auto au-dessus de nos genoux à l'arrière. Anne-Marie restait devant avec maman, elle avait toujours mal au cœur ! Quelle épopée ! Et bien sûr il ne s'agissait pas de trouver un camping organisé. L'auto grimpeait jusqu'au plus profond de la vallée choisie, nécessairement à l'altitude du mélèze, seul arbre admis comme ombrage. Je me rappelle quand, dans un lacet serré, il fallait décrocher la remorque et la caler avec des pierres pour permettre à la voiture de reculer pour négocier le virage<sup>95</sup>. Lorsque le chemin n'était vraiment plus carrossable, on montait les tentes, c'est à dire la grande tente, lieu de vie et deux petites pour les garçons et les filles. Cela n'existe plus aujourd'hui, on installe désormais la tente dans un lieu de camping organisé avec douches et autres facilités. Un tel camping sauvage en montagne, dans la solitude familiale, nécessite une participation active de chacun et cela laisse des traces. À eux deux, Jean et Marinette, ils avaient une énergie, un enthousiasme qui laisse rêveur.

Cette culture familiale, Jean l'avait bien comprise et il a même écrit un livre pour développer ce concept. J'ai personnellement connu d'autres familles nombreuses, même plus nombreuses

---

<sup>95</sup> Les Citroën 11CV de l'époque tournaient très mal à cause de l'invention de cardan !



que la nôtre, et dans chaque famille je pouvais percevoir une culture spécifique, profondément intime et qu'il aurait été malséant de ne pas respecter.

*Aisément repérable, la culture familiale fait le bonheur des enfants. Ils y sont habitués, ils connaissent les thèmes récurrents, les plaisanteries et blagues souvent répétée, les questions taboues, celles qui fâchent et celles qui amusent. C'est un nid complexe, étroitement serré. Il est respecté avec joie par les habitués, dès que la porte s'ouvre ; il est différent dans chaque famille. Les mots sont les mêmes, mais il y a chaque fois un ton particulier, un type d'accueil, de sourire, un encouragement à rester soi-même et à s'épanouir dans ce milieu vivant.<sup>96</sup>*

C'est là une culture refermée sur elle-même. Elle n'existe que dans la famille réunie et reste incompréhensible à toute personne étrangère. Il lui est difficile de s'extérioriser sauf peut-être dans un poème et Jean l'a bien senti quand les premiers enfants sont arrivés.

*J'ai parlé de la solitude de la Famille. Mais peut-être la famille se plaît dans la solitude. Là où l'homme isolé a besoin du contact d'autrui, la famille se suffit parfaitement à elle-même. Nous ne demandons pas qu'on nous entoure, mais seulement qu'on nous laisse vivre. Pas besoin de tuteur : simplement d'une terre généreuse. Notre joie est en nous et vient de nous. Ce sont les plaisirs qui viennent du dehors. Le bonheur, chaque journée nous l'apporte comme un pommier porte ses pommes. Nous pouvons vivre ramassés sur nous-mêmes une vie féconde et pleinement accomplie. Nous trouvons en nous-mêmes notre fin et notre raison suffisante ; là où moralement l'individu s'étirole, une famille survit : à elle seule elle est un monde, un microcosme. Et c'est bien la cellule primordiale qui se développe, fructifie et prolifère pour peu que le terrain s'y montre favorable. Notre solitude même accroît notre cohésion, intensifie notre vie commune, assure notre bonheur. Avant d'accueillir l'étranger, avant de s'ouvrir au dehors, il faut être bien cimenté à l'intérieur et ne faire qu'un bloc. Solitude précieuse qui cerne notre cercle et nous force à nous enclore. Sans nous désintéresser de quoi que ce soit nous restons dans notre île parfaite, jaloux de cette communauté que le temps a tissée entre nous.<sup>97</sup>*

Tous les deux, Jean et Marinette, avaient senti ce besoin d'avoir une famille unie et forte sans doute pour combler le vide de leur solitude. N'oublions pas : ils étaient fille et fils uniques avec des parents tous décédés pendant la guerre. Et tous les deux ils ont contribué à créer cette harmonie étrange qui lie ensemble des caractères différents. Un savant dosage de générosité, de bon sens, d'humour, d'amour et surtout d'enthousiasme. Cela faisait partie de sa vision humaniste, Jean n'aurait pas pu vivre dans les dissensions, c'était même son cauchemar et il nous disait souvent « *J'espère que le bon sens Onimus saura faire ce qu'il faut pour vous prévenir des disputes.* » En fait son esprit avait besoin d'amour pour vivre, sans amour il se serait éteint petit à petit en perdant son plus précieux don : l'enthousiasme. Et le milieu familial lui a toujours retourné cet amour dont il avait besoin. Il a aimé vieillir au Tameyé avec Marinette à ses côtés et les enfants qui papillonnaient autour, venant et repartant, mais finalement toujours présents.

*Ne vous disputez pas entre vous. Je vous le demande ici avec une ferveur singulière. Je vous supplie de rester unis et de vous entraider ; de ne pas vous brouiller pour de misérables, de*

---

<sup>96</sup> Jean Onimus, L'art d'aimer, L'Harmattan, 2007

<sup>97</sup> Jean Onimus, Livre de Consolation, inédit, 1950

*honteuses affaires d'argent, d'accepter, voyez-vous, d'être au besoin victimes d'une injustice, d'être lésés dans vos intérêts.*<sup>98</sup>

Dès les premières années, il avait senti ce besoin de rituel pour canaliser, ordonner, préparer l'émergence de la conscience familiale. Je me rappelle la prière le soir, à genoux, avant de monter se coucher et même le bénédicité parfois avant le repas. Il avait aussi instauré le cérémonial de l'appellation : maman nous la tutoyons, Lui nous le vouvoyons. Quelque chose d'immuable, impossible à transgresser. Je pensais que mes propres enfants adopteraient cet usage simplement en m'entendant parler, par imitation. Eh bien non ! Tous les petits-enfants de la famille l'ont tutoyé sans hésitation et à mon grand effarement !

*Sans un certain cérémonial, la vie s'effrite dans la vulgarité : souvent la simplicité de beaucoup de foyers n'est faite que de négligence ou de pauvreté d'imagination. Le baiser du soir, l'adieu pour la nuit sont des moments chargés de noblesse ; voilà ce qu'il s'agit de dégager. Éviter l'emphase mais ne pas tomber dans l'excès de dépouillement. Il faut que j'améliore le cérémonial de la maison : je suis sûr que nous y prendrons tous plaisir et que notre vie de famille devenue plus expressive, sera plus profondément vécue.*<sup>99</sup>

Peut-être aussi pressentait-il que la famille était sa bouée de sauvetage dans un monde qui se délitait, qui perdait tous ses repères après la chute de la France. Il fallait un renouveau, un ressourcement et je crois qu'il l'a trouvé dans sa famille. Bien sûr il n'a eu de cesse de reconquérir cette liberté qu'il avait perdue, souvent il partait le dimanche dans une balade à ski nous laissant seuls avec maman, mais l'harmonie de la famille est restée centrale dans sa réflexion. C'était un support nécessaire à son humanisme.

Il écrit à la fin de la guerre, alors que la libération arrive avec la délivrance espérée du cauchemar quotidien : *Pour nous, l'un sans l'autre, il n'est plus d'espérance. Il y a huit ans, nous vivions encore inconnus, poursuivant à part nos rêves et nos destins. Il y a sept ans par derrière notre jeune amitié, vingt-cinq années d'enfance et d'adolescence nous séparaient encore, vingt-cinq années inconnaissables et perdues l'un pour l'autre. Il y a six ans une promesse, la fragilité d'une promesse humaine nous unissait, tout gauches d'être à la fois si près et si loin, inquiets de tout cet inconnu que nous portions en nous et qu'il allait falloir découvrir et explorer lentement, presque découragés par tout ce qui nous séparait encore. Puis, il y a cinq ans, ce berceau brusquement faisait de nous un seul être. Ces vingt-cinq ans l'un sans l'autre ont disparu comme un continent englouti : nous avons abordé des terres où il n'y a plus ni toi ni soi mais seulement « nous deux ».*

*Sans effort notre union a pris la densité massive d'un absolu aussi évident à nos yeux qu'aux yeux des bébés, aussi indissoluble que le sont nos deux images dans le cœur de Jean-Pierre ou de Michel. Nous voilà, belle amie, pour le meilleur et pour le pire, à jamais liés l'un à l'autre. Le regrettons-nous ?*<sup>100</sup>

Ses enfants l'ont déçu, certainement. Il aurait tant voulu les voir devenir des chercheurs, des gens qui creusent la matière pour mieux la comprendre, des gens qui sont à la pointe ultime des connaissances, des gens qui font avancer la science et contribuent à l'émergence de l'homme de demain. Ses enfants l'ont déçu, j'en suis sûr, mais malgré tout, et c'est l'essentiel, ils ont été à la source de cette conscience familiale, ce *bon sens Onimus* comme il avait coutume de dire.

---

<sup>98</sup> Jean Onimus, Lettres à mes fils, 1963

<sup>99</sup> Jean Onimus, Le Livre de Consolation, inédit, 1950

<sup>100</sup> *ibid*

La vie de Jean Onimus ne peut être disjointe de la vie de sa famille et je pense qu'avec Marinette, il a réalisé le rêve de son enfance, *un vieux rêve d'une vie en commun dans la confiance et l'amitié.*

### **Amour et spiritualité**

Leur amour s'est transformé au fur et à mesure que la famille se créait. L'amour du début, un amour à deux entraîné par une attirance à la fois intellectuelle et sexuelle, cet amour initial donc s'est élargi, ouvert et nous, les enfants, y avons pris notre part. Oui, il y a eu des moments intenses de joie pure dans la famille.

D'un commun accord ils n'ont pas voulu dénaturer cet amour par des méthodes contraceptives (encore rudimentaires à l'époque), ils ont laissé la nature faire pour eux, ils ont accueilli ces bébés qui arrivaient avec un bonheur totalement innocent. Leur amour était trop généreux pour se satisfaire de calculs étroits. Il n'y avait pour eux qu'une seule contraception possible : l'abstinence et c'est ce qu'ils ont probablement pratiqué lorsque leur famille leur a paru atteindre une dimension qui correspondait à l'idée qu'ils se faisaient alors d'une famille.

En fait cela s'accorde parfaitement avec la philosophie que Jean a défendue jusqu'à la fin de sa vie : l'évolution ne peut qu'amener le triomphe de l'esprit sur l'animalité. À terme, on peut voir là l'émergence progressive d'une conscience universelle dont la famille serait un des prolégomènes, une conscience purement spirituelle et surtout exclusivement spécifique à l'espèce humaine. Il y a là une différenciation majeure entre l'espèce humaine et l'ensemble des autres espèces animales.

*Élevons-nous donc au-dessus des « politiques » de la natalité et de l'arsenal misérable des contraceptifs. N'opposons pas à ces techniciens un simple conservatisme méprisant et négatif (...) Élevons le débat et portons-le au niveau qui lui est naturel : au niveau humain intégral et dans les perspectives générales de l'Évolution qui va vers un surplus de spiritualité. (...) C'est par un approfondissement de sa nature même – c'est à dire de l'amour – que le mariage pourra s'élever à une chasteté que réclame conjointement la réalité économique et la santé morale de la société. Comme toujours le charnel et le spirituel sont en partie liés et travaillent en commun au même progrès.<sup>101</sup>*

Oui, l'amour est le vecteur porteur pour dégager l'Esprit de l'Animalité. Sa mission reproductrice doit s'effacer au profit d'une nouvelle dimension, une dimension spirituelle, une troisième voie qui va lui permettre d'atteindre les *valeurs proprement religieuses de l'amour oblatif.* (...) *Ce qui est admirable, c'est que l'apparente impasse de la surnatalité et la nostalgie du grand amour nous orientent vers le même point obscurément pressenti.*

*L'amour humain doit être vécu à tous ses niveaux, sans négliger le niveau organique qui le relie à la sexualité animale. (...) Le plaisir sexuel est nécessaire dans l'amour, il a même une telle intensité libératrice, il arrache si bien aux petites choses du quotidien, il y a là un tel avant-goût de l'absolu, que des mystiques entières se sont fondées sur cette ivresse. On y atteint une forme de l'extrême et ce qui est extrême est souvent sacré : on y frôle les dieux.<sup>102</sup>*

L'amour en tant que désir mutuel de l'un vers l'autre est bien sûr fondamentalement lié à l'attirance sexuelle purement animale qui en est la source. Mais il y a l'autre face de l'amour, une face purement spirituelle et donc propre à l'homme. Quand la fusion spirituelle accompagne

---

<sup>101</sup> Jean Onimus, Un livre pour mes filles, Desclée de Brouwer, 1964

<sup>102</sup> Jean Onimus, Inséparables ou l'art d'exister à deux, Centurion, 1982

la fusion sexuelle, proprement animale, du couple, alors ce qu'on appelle amour peut atteindre une plénitude merveilleuse qui pourrait s'assimiler à une transcendance divine : la partie animale joue le rôle d'excitant, de catalyseur, au chant véritable de l'amour, c'est à dire sa partie spirituelle. Bien sûr il est rare d'arriver à une telle plénitude, ce ne sont en général que des éclats de jouissance qui jaillissent comme un feu d'artifice et que l'on gardera en mémoire jusqu'à la mort comme des diamants que l'on voudrait désespérément renouveler. En vérité, il y a quelque chose de miraculeux dans la puissance de vie qu'engendrent ces éclats de jouissance, quelque chose de tellement fort qu'on n'aurait jamais imaginé être capable de les produire. De là vient peut-être ce besoin de foi dans une transcendance qui ne peut se décrire, seulement se penser comme un don de soi.

Il écrit ainsi à sa femme quelques années après leur mariage et deux ou trois naissances : *Pour te célébrer, je voudrais entonner l'hymne de la vie, de la terre féconde, des vergers appesantis, l'hymne des graines qui s'ouvrent et des bourgeons jaillissants. Voici que tous deux, nous sommes entrés dans ce courant sacré ; il nous emporte. Serrons-nous l'un contre l'autre et faisons lui confiance. Il ne faut rien regretter.*<sup>103</sup>

C'est Teilhard de Chardin qui lui a suggéré la voie et il le cite longuement dans son livre « Un livre pour mes filles » : *Entre un mariage toujours polarisé socialement sur la reproduction et une perfection religieuse toujours présentée théologiquement, une troisième voie nous manque décidément. (...) Non point fuite (par retranchement) mais conquête (par sublimation) des insondables puissances spirituelles encore dormantes sous l'attraction mutuelle des sexes.*<sup>104</sup>

En fait, Jean Onimus n'a jamais accepté la disparition du mariage telle qu'on la voit aujourd'hui. Pour lui le mariage représente le confluent nécessaire entre l'amour charnel, physique et l'amour spirituel. Ce confluent entre l'animalité de l'homme et sa conscience par essence purement intellectuelle ouvre sur la transcendance. Il ne peut pas concevoir l'homme esclave de son animalité, il ne peut pas supporter que l'homme se laisse submerger par l'instinct sauvage, simple héritage d'un passé animal. En ce sens le mariage constitue un engagement spirituel qui vient canaliser un amour en émergence. Un tel engagement est nécessaire pour permettre le mûrissement de cet amour, encore dominé par les pulsions sexuelles. Cela il l'a senti au plus profond de lui-même quand l'esprit de la famille, son âme en quelque sorte, a commencé à apparaître. Là est la source, le moteur invisible du progrès spirituel de l'homme. Sans l'amour dégagé de son animalité et conscient d'être la fusion de deux âmes, l'homme ne serait pas autre chose qu'une limace.

*Le mariage restaure l'amour dans toute sa beauté, sa pureté. C'est l'amour durable, c'est un engagement qui fusionne l'attraction instinctive, sauvage, de deux êtres avec quelque chose qui dépasse la compréhension et qui est du domaine de l'âme. C'est dans cette fusion que l'amour naît vraiment. La réflexion sur l'expérience du mariage est une des voies directes qui restent ouvertes en direction du spirituel. Elle sert de point de départ à la découverte du sacré.*<sup>105</sup>

N'est-ce pas un rêve ? Une chimère ? Une illusion ? Ont-ils vraiment vécu cet amour riche de spiritualité dont il parle ? Quelles étaient leurs relations réelles, était-ce vraiment un échange où chacun apportait un peu de lui-même ou simplement une vision égoïste qui convenait à sa vision de l'évolution humaine ? Je me suis souvent posé la question, surtout durant ces derniers

---

<sup>103</sup> Jean Onimus, Livre de Consolation, inédit, 1950

<sup>104</sup> Teilhard de Chardin, Le Cœur de la matière, Seuil, 1976

<sup>105</sup> Jean Onimus, A quoi sert le mariage ? inédit, 2003

mois quand Marinette dérivait dans un monde où les barrières s'estompaient, où son mari devenait un étranger dont elle ne supportait plus la présence. Alors Jean essayait désespérément de la rattraper, de la ramener dans le chemin correspondant à son ressenti d'un amour sublimé par l'âge, « *un amour vieilli comme du bon vin* ».

En fait il faudrait connaître leur histoire intime et tout ce qu'ils ont pu vivre ensemble pour comprendre que les liens tissés au fil des années ne pouvaient pas se dissoudre, que vraiment ils avaient su faire vivre leur relation jusqu'à l'amener au niveau spirituel ultime quand la chair disparaît à jamais et que reste le simple bonheur de vivre ensemble. Oui, ils ont vécu tellement de choses ensemble ! Depuis la découverte des éclats de jouissance que peut apporter la relation sexuelle au cours de leur voyage de noces sur l'île de Porquerolles jusqu'aux naissances successives des sept bébés toujours bienvenus et plus tard, libérés de la charge des enfants et grâce à la renommée universitaire acquise par Jean, les nombreux voyages qu'ils ont pu faire à deux et qu'ils ont tellement appréciés. Maman nous parlait souvent de Madagascar, de la Nouvelle Zélande, de cet ancien premier ministre du Québec qui les avait accueillis lors d'un séjour au Canada et qui venait encore les visiter au Tameyé. Oui tout ce vécu commun tisse nécessairement des liens et ce sont les liens ainsi tissés qui permettent un approfondissement spirituel de l'amour.

Pour eux, la naissance d'un nouveau bébé était une pure merveille. Un miracle dira-t-il en observant chaque jour ses bébés.

*La naissance de Jean-Pierre fut une grande joie. Je hissai même un drapeau dans le jardin afin de faire part à la terre entière de notre joie. Je ne me lassais pas contempler ce bébé parfaitement achevé comme sait en faire la nature, ces bébés impeccables, véritables réussites qui vous jettent à genoux d'admiration. J'ai fini par m'habituer, mais cela reste une merveille. Toute vie n'est-elle pas d'ailleurs un miracle permanent.<sup>106</sup>*

Il a pourtant bien fallu s'arrêter de faire des miracles et cela s'est fait presque naturellement, sans appliquer des méthodes techniques de contrôle des naissances. Après le dernier miracle avec la naissance du septième enfant, ils ont en quelque sorte transformé leur amour pour le sortir de « l'ornière charnelle ». Cela entre tout à fait dans cette vision de l'Esprit triomphant qui s'extrait de l'animalité de l'homme. On devine là une évolution différenciée : à la base l'évolution naturelle de l'espèce qui suit le temps imposé par les lois de la biologie et par opposition l'évolution intellectuelle de la connaissance dont le temps s'accélère au point qu'on peut la voir à l'œuvre au cours d'une seule vie. Qui aurait pu imaginer il y a quarante ans l'arrivée du téléphone intelligent et son influence sur la société ?

Créer une famille, c'est aussi lui donner une histoire, une mémoire, un sens. Enfants uniques l'un et l'autre, ils ont voulu une famille nombreuse et à cette famille, ils ont su lui instiller un sens spirituel, une âme en quelque sorte. Et ils ont réussi. Il y a bien un « esprit » de la famille, une sorte de « bon sens familial » comme papa disait parfois et qui nous unit indélébilement. Pour cela, aidé en cela par Marinette, il a cherché à établir une vie familiale la plus naturelle possible, je dirais presque la plus innocente possible.

Porté par cette âme de la famille, leur amour a muri, il s'est transformé, vieilli comme du bon vin, il a même su résister à l'approche de la mort. Nous, les enfants, les avons entourés jusqu'au bout, cherchant à assurer une présence permanente malgré les contraintes de la vie.

Durant les derniers mois Marinette ne pouvait plus le supporter, elle allait jusqu'à le battre avec sa canne ! Elle avait des mots étranges qui semblaient refléter des rancœurs jamais dites, rentrées, étouffées. Elle ne pouvait pas supporter les nouvelles à la TV quand on parle d'actes de guerre ou autre violence. Curieusement Jean retranscrit parfois ces mots qu'elle lui jetait à

---

106 Jean Onimus, Livre de Consolation, inédit, 1950

la figure : *Tais-toi, tu m'énerves avec ton optimisme. Tu es vraiment aveugle : le soleil en se levant n'éclaire que du malheur et le monde est un spectacle d'horreur.*<sup>107</sup>

Nous avons pu alors imaginer que tout n'avait pas été aussi clair, aussi limpide que nous pouvions le croire. Nous nous sommes posé la question de leurs relations réelles ? Celles qu'on ne voit pas, surtout quand on est enfant. Je crois que ces manifestations d'humeur exprimaient simplement un mal de vivre immédiat. La maladie de papa le rendait difficilement supportable. Alors cela exaspérait maman dont le cerveau fatigué ne se maîtrisait plus. Oui elle n'en pouvait plus. Elle n'était pas pourtant atteinte par une maladie irréversible, elle mangeait encore bien le jour de l'enterrement de son mari. Pourtant elle s'est laissée mourir trois semaines après en refusant toute nourriture. Pour moi, l'être spirituel créé par leur amour représente quelque chose d'exemplaire, presque miraculeux qui ne pouvait plus vivre après la disparition de l'un d'eux. Il lui fallait le suivre le plus tôt possible.

Avant de mourir, Jean a pu écrire un petit texte d'adieu. Sans doute pensait-il mourir avant elle et il tenait à la remercier pour tout ce qu'ils avaient pu faire ensemble :

*Marinette chérie,*

*Les Inséparables sont à jamais séparés. Ainsi le veut la nature, ce qui semble ne devoir jamais finir s'achève. Je te quitte sans trop d'inquiétude car je sais que nos enfants vont s'occuper de toi et ne te laisseront pas seule. L'idée que tu puisses te trouver seule m'est insupportable.*

*Tu subis un choc, ta vie va être changée mais je te sais très courageuse dans le silence et la discrétion. Il va falloir très vite t'habituer à cette nouvelle existence, elle est inéluctable.*

*Moi je m'en vais, je disparaissais. Mais je veux te dire en te quittant pour toujours un immense merci. Tu as su créer pour nous deux, pour nous tous, un certain bonheur qui est une rare mais toute naturelle réussite. Tu as su porter la médiocrité de nos pauvres vies à un niveau qui justifie l'existence et compense ce qu'elle a d'horrible. Merci pour ta patience, ta bonté, ton sourire, ta rassurante présence. Merci Marinette. Je te serre très fort la main et te dis adieu.*

Pouvait-elle continuer toute seule ? Non bien sûr. Alors elle s'est arrêtée de manger malgré tous nos efforts. Elle est morte le mois suivant sans rien expliquer.

### **Lettres à ses fils et Un livre pour mes filles**

Jean Onimus nourrissait de grandes ambitions pour ses enfants, il aurait voulu les protéger, les préparer à l'envol, leur expliquer comment affronter la vie. Alors quand nous sommes devenus adolescents, il lui est venu l'idée d'écrire deux livres pour nous adresser sa vision du monde extérieur au cocon familial et ses recommandations sur la façon d'y prendre pied : « *Lettres à mes fils* » et « *Un livre pour mes filles* »

Le livre « *Lettres à mes fils* », je l'ai reçu quand j'étais étudiant à Grenoble. J'étais à cette époque en pleine révolte spirituelle. Je cherchais la rupture dont j'avais besoin par rapport à tout l'acquis religieux dans lequel j'avais été façonné. J'ai sûrement répondu à ce livre par des textes flamboyants mais creux finalement. Lui aurait certainement préféré que ma réponse soit un vrai livre, complet et suffisamment profond, mais je n'en étais pas capable, je n'écrivais que des absurdités sans signification que je déchirais aussitôt. Mon père était mon idéal, la grande figure de ma jeunesse, une référence et je ne sus jamais vraiment me défaire de cette habitude de me mesurer par-rapport à Lui. Je me suis toujours senti petit, tout petit en face de Lui ; je crois qu'inconsciemment il regrettait de ne pas avoir eu des enfants plus intellectuels, plus réussis, plus gagnants, des enfants qui soient à la pointe de la recherche, celle qui permet à l'homme d'avancer.

---

<sup>107</sup> Jean Onimus, *L'art d'aimer*, L'Harmattan, 2007

Il ne se dévoile pas dans ces « *Lettres à mes fils* », il ne se pose pas en exemple pour dire ce qu'il faut faire ou ce qu'il faut éviter, il ne révèle pas les débordements qu'il a pu vivre dans sa jeunesse, il ne parle pas ici de cette liberté chérie que son mariage et l'arrivée des bébés lui ont fait perdre. Son texte est d'une limpidité désarmante, il fournit une vision épurée de ce que devrait être la conscience d'un jeune homme qui va entrer dans la société. Il ne défend pas une position morale, non ! Il présente plutôt sa philosophie du monde. On comprend mieux cette phrase étonnante que j'ai retrouvé dans ses notes : *J'écris les « Lettres à mes fils » et je me découvre hypocrite.*

À cette époque, il a lu Teilhard de Chardin et a complètement adopté ses thèses. Il ne croit plus en un Dieu qui serait *Ailleurs, hors de ce monde d'impureté et de non-sens, de ce monde absurde.* Sa foi s'est reportée vers *l'ultime victoire de l'Esprit, une victoire qui découlera nécessairement du fonctionnement du monde, cette « énorme machine à fabriquer de la conscience »* comme dit Hubert Reeves. *Cela ne se discute pas, cela se voit : l'histoire de la cosmogénèse porte en elle ses évidences.*<sup>108</sup> Pour lui, la famille reste un constituant essentiel pour assurer l'émergence de cette conscience universelle à laquelle il aspire et c'est pourquoi il défend le mariage. Il souligne *l'aspect ontologique du lien conjugal. Il s'agit de cet être spirituel auquel l'union des époux a donné naissance. Le refus de cet être, c'est-à-dire le divorce, correspond, dans tous les cas, à une défaite, à une diminution d'être.*<sup>109</sup>

Je n'ai pas vraiment apprécié ces lettres qui nous étaient adressées à Michel et à moi. Le message était trop pur, trop transparent, il ne me semblait pas adresser les problèmes que je me posais alors. Je lui écrivis pourtant, je lui écrivis ainsi mon désespoir d'exister, citant avec un plaisir gourmand des phrases romantiquement désespérées de René Char. C'était à l'époque de ma période estudiantine à Grenoble, une période dense, riche en réflexion, une période qui vit l'éveil de ma conscience et la découverte des filles. Maintenant quand je lis ses mémoires, je comprends que je suis bien son fils, mais pas au même niveau, pas avec la même connaissance, pas avec la même curiosité, loin des fantasmes qu'apporte la littérature à un esprit éveillé.

Il répondra à cette lettre trop extrême. J'ai gardé cette réponse comme un témoignage. Elle trahit un vécu qu'on retrouve dans son Livre de Consolation, quelque chose qu'il a ressenti profondément, un message vrai, pas transparent celui-là !

*Mais exister, cela ne consiste pas, me semble-t-il, à se noyer dans les orbites closes de la détresse ontologique mais à découvrir au contraire, toujours plus loin et plus profond, les ressources incroyables d'émerveillement, d'espérance et de joie qu'il y a en nous. On a donné au mot « résignation » un sens négatif erroné. Re-signare, c'est briser le sceau, ouvrir, découvrir, apercevoir l'authentique. Ce n'est pas un renoncement mais une lumière. J'ai toujours pensé que refus, révolte, cynisme, etc. étaient plus faciles, plus superficiels, mais moins vrais finalement que cette résignation (qui est révélation). En tout cas le résigné (dans le sens précis que je viens de donner) est infiniment plus vivant, existe plus que celui qui s'enferme dans son labyrinthe sans porte. Le monde lui parle un tout autre langage : des paroles de vie au lieu de paroles de mort ; les moindres choses ont un horizon. Il faudrait s'y rendre sensible, autrement tout tombe en poussière. La beauté, la générosité, le bonheur : ce sont les horizons de nos vies. Quand on a vu la Victoire de Samothrace, New York ou la mer par temps de mistral, les « orbites de la détresse » se remplissent de larmes de joie. On ne peut pas croire, devant les chefs d'œuvre de la nature et de l'art, que la vie ne vaut pas la peine d'être vécue. Et devant la grandeur sacrée de la générosité humaine, c'est pareil : quand par le sacrifice nous portons à l'Absolu les valeurs misérables, contingentes qui nous sollicitent, nous les justifions et nous*

---

<sup>108</sup> Jean Onimus, Teilhard de Chardin et le mystère de la Terre, Albin Michel, 1991

<sup>109</sup> Jean Onimus, Lettres à mes fils, DDB, 1963

*nous justifions nous-mêmes par la totalité de notre don : c'est l'Absolu humain. Et puis, en récompense de ce don, il y a parfois le bonheur.*<sup>110</sup>

Il ne pouvait pas écrire ce livre « *Lettres à mes fils* » sans s'adresser également à ses filles. Ce fut l'objet de « *Un livre pour mes filles* ». Mais si avec ses fils il savait refléter l'expérience de sa jeunesse et de ses questionnements, avec ses filles il revient aux démons qui l'ont torturé lors de sa vie étudiante à Paris. C'est la nostalgie des jeunes filles en fleurs qui domine les recommandations qu'il estime nécessaires de faire. Il est bien sûr évident qu'aujourd'hui on ne chercherait pas à différencier un message entre filles et garçons, théorie du genre oblige ! Le texte qu'il adresse aux garçons porte sur l'exigence de la personnalité, le besoin de virilité, l'éveil du monde et le problème de la foi. Il aborde bien sûr l'amour mais pour prévenir de la difficulté de la relation avec les filles. On retrouve là les rêves du jeune étudiant qui voyait dans les filles une espèce complexe, difficile à appréhender, trop précieuse finalement parce que le reflet d'une pureté enfantine. *Il n'est certainement pas facile d'être une jeune fille dans le monde moderne, ce monde qui avilit et se hâte de souiller tout ce qui lui rappelle la pureté qu'il a perdue.*<sup>111</sup> *Auprès des garçons, il insiste : Bien que vous ayez des sœurs vous connaissez mal les jeunes filles. Leur tempérament est très différent du vôtre et il faut être averti de ces différences que les garçons en général ignorent ou méprisent. Malgré les airs garçonnières et affranchis qu'elles affectent, ce sont des êtres très vulnérables. Alors, cette miraculeuse merveille, laissez-la intacte aussi longtemps que possible : le monde serait-il vivable sans les jeunes filles ?*<sup>112</sup>

De toute façon son idéal est que l'amour doit se façonner dans la durée entre deux êtres aimants, il doit se transformer et murir pour s'élever dans la spiritualité. Son message est qu'il y a dans l'amour, le vrai amour, un concept essentiel : la charité. *La charité, me semble bien être le couronnement et l'accomplissement de l'amour, elle n'a aucun des traits de la passion charnelle.*<sup>113</sup> Laquelle reste cependant le moteur primordial de l'amour, mais un moteur exclusivement égocentrique. C'est pour cela qu'il faut savoir dépasser cet aspect animal de l'homme. Comment mieux exprimer cette charité que par les vers de Titus :

*Depuis cinq ans entiers chaque jour je la vois  
Et crois toujours la voir pour la première fois...*

*Titus découvre-là ce miracle de grâce qu'est un amour vivant, capable de mûrir sans perdre sa sève, toujours le même et pourtant toujours nouveau, alimenté par cette source intarissable d'émerveillement qu'est une âme humaine offerte à la contemplation d'une autre âme.*<sup>114</sup>

Pour transmettre son message à ses filles, il s'appuie sur des héroïnes de la littérature, des femmes qui ont été décrites ou ont été rêvées par des hommes. Le plus beau chapitre du livre en est certainement celui consacré à Alain-Fournier et à son rêve féminin dans le *Grand Meaulnes*. Quand je relis ce texte, je me revois adolescent découvrant Yvonne de Galais lors la fameuse soirée. *Celui qui a écrit ces lignes n'était pas un gamin naïf, c'est un jeune homme de 25 ans qui attendait du mariage la plénitude spirituelle qu'il avait connue dans son enfance et que l'adolescence avait comme interrompue. Pendant les fièvres de cette adolescence, s'il a*

---

<sup>110</sup> Lettre à Jean-Pierre (1968)

<sup>111</sup> Jean-Onimus, *Un livre pour mes filles*, Desclée de Brouwer, 1964

<sup>112</sup> Jean Onimus, *Lettres à mes fils*, Desclée de Brouwer, 1963

<sup>113</sup> *ibid*

<sup>114</sup> *ibid*



*interrogé si anxieusement le regard des jeunes filles c'est qu'il y cherchait celui de l'épouse.*<sup>115</sup>  
Oui ! C'est tout à fait ce à quoi rêvait le jeune étudiant à Paris quand il s'élevait contre l'intellectualisme des étudiantes qui leur faisait perdre cette pureté qu'il pensait être le fondement de la féminité.

Ces lettres n'ont pas eu l'impact qu'il attendait peut-être. Il rêvait sans doute de réponses multiples qui auraient pu animer l'échange et développer de nouveaux liens. Mais cela n'est pas arrivé, à part quelques remarques. Pourtant j'imagine qu'il a écrit ces lettres avec beaucoup d'espoir envers ses enfants. Il les imaginait peut-être comme capables dépasser sa pensée, d'aller plus loin en avant. Il nous aurait voulu à la pointe de la recherche dans tout domaine, de la science pure à toute forme d'art. De ce point de vue, je pense que nous l'avons déçu.

---

115 Jean-Onimus, Un livre pour mes filles, Desclée de Brouwer, 1964

## **UNE MAISON CORPS ET ÂME**

*La maison est la forme a priori de l'exister*<sup>116</sup> ose-t-il dire dans le livre qu'il a consacré à la maison. Et il écrit cela en se référant à Höderlin et sa fameuse phrase : « *C'est vraiment en poète que l'homme habite sur la terre* ».

Cette relation poétique avec la maison, il commença à la concevoir sous l'influence de sa mère. C'est cette mère, Mime, avec qui il entretenait une relation quasi fusionnelle, qui avait créé la maison des Bruyères à Cap d'Ail au bord de la mer. Elle avait certainement ce don de savoir agencer les choses dans la maison ou dans le jardin pour leur donner un sens poétique en faisant surgir la beauté d'une symphonie offerte naturellement.

Ainsi dans son exil parisien, il se remémore cette beauté perdue de la maison de son enfance : *Mais vous savez bien maman que mon cœur est parmi vous, que j'ai toujours aimé la maison, que l'odeur des oliviers me bouleverse, que j'aime notre soleil, que j'adore nos cimes, que notre ciel bleu me ravit en extase. Vous savez bien que la mer enjôleuse fut la berceuse de mes beaux jours, que la nuit je crois toujours entendre son souffle lointain et régulier. Dans l'exil, maman, votre voix me rejoint et je l'entends chanter à mon oreille. C'est vous qui êtes en moi, maman, et je ne suis rien sans vous.*<sup>117</sup>

La maison ne se comprend qu'au sein de la famille, elle en constitue en quelque sorte l'âme, la source de la vie finalement. Elle se doit d'être suffisamment aimable pour permettre de l'habiter poétiquement. C'est sans doute à cause de cela qu'il ne pouvait pas imaginer habiter dans un appartement en ville. Une maison « *poétiquement habitable* » nécessite une certaine solitude, quelques grands arbres secoués par le vent, un jardin bien sûr avec une vue vers la mer et même un potager où l'on peut sentir au bout de ses doigts frémir la terre nourricière, mère de toute vie. Comment vivre poétiquement dans des *boîtes superposées*, s'exclame-t-il dans son livre sur la maison en se référant à G. Bachelard<sup>118</sup>. Pour lui, les immeubles relèvent d'une autre poétique, celle de la machine, à tel point qu'on se demande s'il y a encore de vraies maisons !

Il imaginait la ville comme un *univers de la répétition et de la quantité*, un univers où il n'y a pas un endroit pour se dissimuler, pour se réfugier<sup>119</sup>. La ville pour lui, c'est la description qu'en fait Christiane Rochefort et effectivement cela n'apporte pas beaucoup d'enthousiasme !

Sa seule expérience de la vie en ville, ce fut pendant ses études à Paris. Il mit longtemps à apprécier Paris, regrettant toujours sa maison des Bruyères et certainement la compagnie de sa mère.

Jamais il n'installa sa famille en ville et ce désir de créer une maison familiale se transmet à ses sept enfants. Il les aida d'ailleurs du mieux qu'il put, en tout cas financièrement, pour que chacun puisse acquérir la maison nécessaire à l'âme d'une nouvelle famille naissante telle qu'il la comprenait.

*La maison nous serait un sentier dans le tourbillon. Vers elle une longue habitude et des souvenirs sacrés ramèneraient toujours nos enfants égaillés par la vie. Elle incarnerait sur la mouvance des choses et sur le visage de la patrie la réalité du nous familial.*<sup>120</sup>

---

<sup>116</sup> Jean Onimus, *La maison corps et âme*, PUF, 1991

<sup>117</sup> Jean Onimus, *Glissements*, inédit, 1931

<sup>118</sup> Jean Onimus, *Poétique de l'Espace*, PUF, 1947

<sup>119</sup> Christiane Rochefort, *Les petits enfants du siècle*, Grasset, 1975

<sup>120</sup> *Livre de Consolation*, inédit, 1950

Les hasards de la vie firent qu'il habita poétiquement quatre maisons, d'abord la maison de son enfance puis les maisons dont il a lui-même créé la poésie.

### **La maison des Bruyères**

Sa mère, Adeline Fournier (qu'il appelle Mime), disposait d'une petite fortune après avoir vendu sa propriété de Rambervillers dans les Vosges. Elle avait l'habitude de venir en hiver au Cap d'Ail chez le docteur Ernest Onimus<sup>121</sup> qui avait été un camarade d'étude de son père, Alain Fournier, aux facultés de médecine de Nancy et de Paris. Le père d'Adeline, médecin également, fut une personnalité dans les Vosges. À l'origine de la source Hépar à Vittel et de la fortune qui en est résultée, il était historien dans l'âme et s'est passionné pour l'histoire des Vosges. Il a présidé le Club Alpin vosgien et participé au balisage des sentiers de randonnées dans le massif. Membre de la Société Française de Géographie, il aimait l'aventure à travers le monde et a participé à de grandes croisières. C'est de lui peut-être que son petit-fils a hérité cette passion des voyages et cette curiosité intellectuelle qui fait son charme.

C'est à Cap d'Ail, chez Ernest Onimus, qu'Adeline rencontre le docteur Henri Onimus, un cousin d'Ernest. Il est médecin militaire et revient de Chine pour être nommé professeur à l'école de médecine des troupes coloniales du Pharo, à Marseille. Ils se marient le 11 août 1908 à Évian où ils étaient allés pour l'été. Elle a 31 ans quand elle se marie et lui 41. C'est elle qui fait construire la maison des Bruyères qui sera la maison d'enfance de Jean, une maison au bord de la mer, entourée de pins maritimes, isolée à l'époque avec juste pour voisin les cousins Onimus<sup>122</sup>, une maison magique qui accompagnera l'enfant dans ses rêves.

Adeline savait ce qu'elle voulait, une belle maison avec un grand jardin qui descendait jusqu'à la mer. Un beau jardin d'agrément au milieu des pins et des oliviers, complété avec un vrai jardin potager à cultiver, ce dont Jean se souviendra. Un personnel domestique avec jardinier, cuisinière, servante assurait tout l'entretien sous la direction de Mime. Tout ce petit monde, avec parfois un ou deux enfants, possédait un espace de vie dans une maison annexe de la principale.

Cette enfance dans la maison des Bruyères, à Cap d'Ail, fut, je crois, merveilleuse. Un cocon enchanté. Les Bruyères, c'était une belle maison ocre-rouge, entourée de pins maritimes et d'oliviers, avec un jardin qui descendait jusqu'à la mer. Une petite anse permettait l'accès à la baignade et surtout servait d'abri au bateau à voile qu'il s'était confectionné sur les bons conseils d'un ami de la famille que Mime appelait « l'Amiral ».

Je n'ai pas connu cette maison si ce n'est de l'extérieur, mais les multiples lettres échangées entre Lui et ses parents en donnent une vision particulièrement aimable. Bien sûr aujourd'hui le domaine a été partagé et trois ou quatre maisons sont venues encombrer ce qui devait être un

---

<sup>121</sup> Ernest Onimus : médecin et oncle de mon grand-père Henri Onimus, il est à l'origine de l'installation des Onimus sur la Côte d'Azur. Il est connu pour avoir installé une maison de santé à Cap d'Ail. Il épouse Noémie-Esther Camuset en 1870. Noémie appartient à une riche famille de Lons-le-Saulnier (Orgelet). Femme élégante, mondaine, poète. En 1871, il participe aux événements de la commune de Paris et écrit dans *La Lanterne !* Avant 1878, activités parisiennes. Ernest publie des articles et des livres sur l'électrothérapeutique ; plusieurs sont couronnés par l'Académie des Sciences. En 1978, il vient à Nice pour raisons de santé. De là il rayonne à la recherche d'un climat idéal pour ses malades. Il choisit Cap d'Ail. Il fonde avec des amis parisiens une société immobilière "Les Caps Fleuris", qui achète plusieurs domaines de la Moyenne Corniche actuelle jusqu'au bord de la mer. En 1891, il publie un livre de propagande intitulé : *L'hiver dans les Alpes-Maritimes* (éd. Doin). Il ouvre un cabinet médical à Monaco. Il s'installe au Cap Fleuri dans une vieille ferme réaménagée (villa Charles James) et rend habitable un moulin à huile (actuellement Villa Bon Repos).

<sup>122</sup> Il s'agit de la famille de James, fils d'Ernest. Un homme un peu extravagant qui avait beaucoup de relations dans le milieu littéraire. Guillaume Apollinaire appréciait beaucoup sa compagnie et venait souvent séjourner chez lui à Cap d'Ail. James eut cinq filles qui restèrent très liées avec notre famille.

magnifique jardin. De l'extérieur, de la rue à laquelle le docteur Ernest Onimus donna son nom, on voit Les Bruyères, entourée de grands pins avec un portail style asiatique, influence des séjours que fit en Chine le père de Jean, Henri Onimus<sup>123</sup>, comme médecin militaire.

Exilé à Paris pour ses études, le jeune Jean porte en lui la nostalgie de cette maison, la maison de son enfance. Mime avait créé pour lui un vrai nid d'amour. Je rêve parfois à leur vie aux Bruyères. Oui ! Je dirais presque que cette mère a eu de la chance d'avoir un enfant aussi ouvert à la poésie, un enfant qui a su s'abreuver de tout ce qu'elle pouvait lui donner. C'était l'enfant qu'il lui fallait pour atteindre une telle fusion spirituelle.

Il écrit souvent à sa mère avec son enthousiasme habituel pour soulager sa tristesse, se rappeler cette période de pur bonheur et son désir de ne jamais l'oublier.

*Oh la maison, la maison... Toute cette vie de là-bas, toute cette joie et tous ces parfums... et je n'y suis pas ! Le Cap doit être épatant à cette époque (le printemps). C'est le temps des fleurs... le temps où mon jardin brillait dans sa splendeur avec ses jets d'eau, ses cascades, ses lacs. Et les corolles et tous les parfums... Oh les beaux jours d'autrefois. Le temps s'est bien attiédi ici. Encore un printemps qui vient me narguer avec cette dérision du renouveau. Je voudrais vous revoir, vous embrasser, être de nouveau le Poupon des Bruyères, avoir 6 ans !*

Et sa mère lui répond dans une lettre datée du 8 mai 1927 pour lui préciser cette beauté du jardin des Bruyères au printemps, une création à laquelle elle le faisait toujours participer :

*Quoi te dire encore. Le jardin est une pure merveille, fleurs en masse, des roses de toute beauté, giroflées, œillets, muflers, soucis, tulipes, gazon de mahonia, lilas... que sais-je encore. Je descends plus bas et voilà des petits pois, des tapis de salade, des poireaux énormes, des choux plantureux, une débauche d'artichauts, etc. etc. et de la luzerne. Tout pousse, tout monte sous le chaud soleil... j'en ai encore plein les yeux !*

*Je te voudrais errant de par les allées du jardin. Il est, oui, glorieux, jamais il n'y eu autant de fleurs, les orangers embaument, joins-y les pittosporums qui sont en pleine floraison, les roses : une vraie débauche, les anthémis semblent des amas de neige, giroflées, lis, œillets, muflers, des soucis d'un jaune d'or et le soir les lucioles qui volent dans la nuit tandis que les grenouilles chantent en bas près du champ d'artichauts. Et hier et encore aujourd'hui des petits lapins et encore des petits lapins et demain il y aura des petits poussins.*

Le cœur de la vie des Bruyères, c'était justement Mime et celle-ci n'avait qu'un objectif : réussir l'éducation de son fils. Elle s'y consacra entièrement, comme peuvent le justifier ces échanges épistolaires quotidiens lors du séjour de son fils à Paris. Ce devait être une femme extraordinaire par son don affectif, sa curiosité intellectuelle, son bagage culturel. Il lui doit tout, comme il l'exprime dans son livre inédit, le Livre de Consolation, écrit au cours du désastre de la guerre. Il se remémore cette période bénie de la fusion que sa mère savait entretenir avec lui : *Ce voyage de Florence avec Maman aux temps heureux ; on s'attardait à San Marco. Sa joie faisait la mienne, nous détaillions les naïves trouvailles du peintre mystique.*

---

123 Henri Onimus : Étude au Collège de La Chapelle-sous-Rougement En 1884, étudiant en médecine à Nancy. Il est accueilli par l'Université littéraire de Bâle, ce qui lui permet de se rendre aisément à Bantzenheim. En 1889, embarquement sur le Vauban. En 1893, nommé à Comorin. Le Cap Comorin est à la pointe sud de l'Inde. En 1895, Mission au Tonkin. En 1897, retour à Rochefort. Complément d'étude. Médecin de 1ère classe de la marine. En 1898, embarquement sur le Gaulois. Envoyé au Tonkin (Hanoï). Séjourne dans un poste avancé à Bao-Lac sur la Rivière Noire, où il soigne la population et participe à la lutte contre les pavillons noirs. En 1900, embarquement sur le d'Entrecasteaux. Expédition de Chine contre les Boxers. Dirige à Pékin (au Pétang) l'hôpital français St Michel. En 1908, retour en France. Professeur au Pharo à Marseille (École de médecine des troupes coloniales). Il va de temps en temps faire visite à son oncle Ernest au Cap d'Ail et c'est là qu'il rencontre Adeline Fournier. Il a 43 ans, elle 31. En 1910, retraite de l'armée. Première guerre mondiale. Rappelé au 114ème régiment d'infanterie coloniale (15ème corps). Mobilisé sur le front d'Ypres. Il sera affecté à l'hôpital d'Orléans (n°19) en 1916, puis nommé médecin chef de la place de Cannes en 1917. Démobilisé en 1918. Nommé médecin chef à l'hôpital de Monaco, il prend la succession du docteur Ernest Onimus. Retraite en 1925.

*Elle m'apprenait à aimer, elle m'apprenait à admirer. Je lui dois tout. La vie... mais aussi ce qui me fait vivre à cette heure et me console !<sup>124</sup>*

C'est bien sûr grâce à Mime qu'il a pu développer ce relationnel particulier avec la maison. Elle connaissait les fleurs, les oiseaux et possédait ce don de savoir apprécier cette beauté pure que sait offrir parfois la nature. C'est sans doute grâce à cette éducation qu'il n'a pas hésité plus tard à mettre lui-même la main dans la terre avec toute la ferveur du jardinier. Elle l'avait su le faire participer chaque année à l'élaboration du jardin des Bruyères et lui avait fait sentir la poésie que peut dégager chaque buisson de fleurs.

Perdu à Paris, Jean ne peut pas s'empêcher de rêver aux Bruyères, à cette vie que sa mère réussissait si bien à enchanter. Il lui écrit des poèmes flamboyants pour mieux garder en lui la nostalgie de son enfance.

*Demain je reverrai le ciel de la Patrie  
Et la mer endormie au pied des oliviers,  
Le profil épuré de mes Alpes chéries  
Chantant leur hymne d'or au soleil de janvier.*

*Demain je renâtrai dans ta nouvelle aurore  
Oh pays de mes premiers jours  
Et tout près de mon cœur, je sentirai encore  
Battre ton cœur Oh mon amour !*

*Oh je vais te revoir éternelle nature  
Qui enchante mon rêve au long des soirs d'exil  
Sourire des flots bleus, vallons aux frais murmures  
Où la muse d'Hellade nage dans l'air subtil !*

*Hélas quand j'étais loin de toi, oh ma princesse  
Tu poursuivais ton rêve calme et mystérieux  
Quand je pleurais le soir tes divines caresses  
Souriante et splendide tu contemplais les cieux.*

*Et moi qui t'aimais tant aux jours de mon enfance  
Je souffre de te voir toujours belle et parée  
Hélas j'en puis plus parler de ma Provence  
D'autres ont su t'aimer... je l'avais adorée.*

### **La maison de la Solitude**

Lorsqu'il s'agit d'installer sa future famille après son mariage, c'est une maison avec jardin et nichée dans un petit bois de pins qu'il choisit au Col de Villefranche, La Solitude. Pourtant il aurait été plus simple de trouver un appartement à Nice même, plus proche du lycée où il avait été nommé ! Il faut l'entendre raconter les raisons de ce choix, un choix important puisque c'est dans cette maison qu'il commença sa vie maritale avec Marinette et que leurs premiers enfants virent le jour. Leur maison nuptiale en quelque sorte ! Ce fut aussi la maison du temps de la guerre, comme on l'a déjà vu.

---

<sup>124</sup> Jean Onimus, Livre de Consolation, 1950

*Nous avons choisi cette maison pour son air de refuge alpestre accroché à un redent de la crête. Maison des vents, ils la secouent comme un rocher, rodent autour de ses murs, arrachent ses tuiles, ne parlons pas de la cheminée. Nous sommes venus un soir juste avant notre mariage pour lui faire visite. C'était justement une nuit de tempête. Comme des enfants ravis nous nous accrochions aux rochers pour atteindre notre futur foyer perdu dans le vent. La bourrasque donnait aux choses un aspect magique, l'ivresse du vent nous soulevait ; la maison comme une lyre éolienne vibrait et chantait. C'est ce jour-là que nous avons commencé à l'aimer.<sup>125</sup>*

Certains voient le vent comme un phénomène hostile qui rugit, secoue, fait claquer les fenêtres, etc. Lui ressentait la poésie du vent et cette poésie transcendait la maison.

Je me rappelle peu de cette maison où j'ai vécu mes premières années jusqu'à 5 ans. Je revois une petite forêt de pins, un jardin potager qui courrait devant la maison jusqu'au poulailler tout au bout et le coq méchant qui surveillait son harem.

Il y a aussi le souvenir de la grotte. C'était pendant la guerre et les avions alliés s'acharnaient sur une batterie anti-aérienne proche. Alors on nous emmenait nous réfugier dans une grotte sous un rocher du jardin. Pour moi, c'était plutôt la fête ! Mais pour mon père, c'était un énorme souci. D'ailleurs nous avons fini par quitter provisoirement cette maison pour nous réfugier dans un village de l'autre côté du Var à Coursegoules où nous attendîmes la libération. Bien sûr au retour en 1945, après la libération, la Solitude était pillée, argenterie volée, etc. Il a bien fallu remettre la maison en état avec les moyens disponibles, comme par exemple la vitre d'un tableau représentant un saint, empruntée à l'Église proche.

Quitter La Solitude a certainement été un déchirement. Et puis quel beau nom pour une maison, la Solitude ! Avec sa femme toute nouvelle, il avait longuement cherché un lieu correct pour accueillir cette famille qu'il voulait de tout son être heureuse. Il fallait une maison qui dégage une certaine poésie, sans doute une maison qui rappelle cette maison des Bruyères qu'il a tant aimée. Quelque chose, finalement, introuvable !

Quatre enfants sont nés à La Solitude avec toute la joie et les soucis qu'ils ont apportés. Il a vécu dans cette maison la tragédie de la guerre mais aussi la découverte de la vie à deux et l'arrivée des premiers bébés, une nouvelle vie si différente de la vie de dilettante intellectuel et romantique qu'il avait menée jusqu'à son mariage.

Mais aujourd'hui le propriétaire veut récupérer sa maison et les met dehors. Il exprime son désarroi dans ce journal qu'il a tenu pendant toute la guerre : *Jours d'adieu. Il nous faut abandonner décidément la petite maison de notre mariage, la petite maison des quatre naissances, la maison où Maman nous a quittés.*<sup>126</sup>

### **La maison de La Pinède**

Il a bien fallu trouver une nouvelle maison pour installer cette famille grandissante. Je pense qu'il avait définitivement éliminé l'idée d'habiter aux Bruyères. C'était trop loin du lycée de Nice où il avait son poste de professeur. Et puis cette pauvre maison pleine de souvenirs avait été beaucoup trop pillée pendant la guerre. Il finit d'ailleurs par la vendre après le dernier pillage.

Je me rappelle ces visites des maisons où il nous a emmenés Michel et moi. Certaines nous plaisaient par leurs jardins où il y avait plein de recoins pour se cacher et jouer, mais finalement le choix tomba sur une maison sise au Col de Villefranche et entourée de pins plantés sur un

---

<sup>125</sup> Jean Onimus, Livre de Consolation, 1950

<sup>126</sup> *ibid*

terrain trop pentu. Il y avait une bonne volée d'escaliers avant d'accéder à la maison elle-même, le garage se trouvant au bord de la route de la Moyenne Corniche. La maison s'appelait le Crapassou et le garage qui était doté d'un petit appartement situé au-dessus s'appelait la Crapassette. On change rarement le nom d'une maison, mais il n'hésita pas à l'appeler La Pinède. Ce fut la maison de notre enfance avec mes frères et sœurs.

Le choix de cette maison était sans doute un pis-aller. Jamais il ne l'aima vraiment et encore moins Marinette. Finies les cultures et ses enthousiasmes devant un bosquet de fleurs. Il y eut bien quelques tentatives au début, comme la construction d'un bassin de poissons en haut du jardin. Mais ce bassin fut surtout utilisé par nous, les enfants, pour faire naviguer nos jouets. En fait les événements firent qu'il fut amené à loger un jardinier alsacien à qui les médecins avaient conseillé de quitter l'Alsace pour la Côte d'Azur pour des problèmes de santé. Il ne pouvait pas refuser le logis à un compatriote et il l'installa dans la petite Crapassette, ce logis au-dessus du garage.

Ce jardinier vécut de longues années à la Crapassette et les rares fois où j'eus à y entrer me laissèrent le souvenir d'un taudis très sale à l'odeur nauséabonde. En fait nous les enfants évitions le plus possible tout contact avec ce pauvre jardinier. Et pourtant quelle joie c'était quand, pour la veillée de Noël, nous le voyions arriver dans le salon portant un petit sapin magnifiquement décoré et couvert de bonbons ! La veillée se terminait alors par des chants alsaciens et le fameux Tannebaum. Il nous aimait bien ce jardinier, et je lui en fus toujours gré. Ensuite nous partions à la messe de minuit au lycée de Nice. Une soupe à l'oignon bien chaude nous attendait au retour vers une heure du matin. C'est par ce pauvre jardinier que j'ai perçu pour la première fois l'absurdité de la mort : Il est mort tout seul sur un banc de la gare Perrache à Lyon lors du voyage rituel qu'il faisait chaque année en Alsace en août. Je me souviens encore lorsqu'on m'a appris cela.

Je pense que c'est la grande chambre lumineuse, où Marinette et Jean ont tout de suite installé un immense lit (enfin immense dans les yeux d'un enfant), qui les a décidés à choisir cette maison. Située au premier étage, au coin sud de la maison, des fenêtres à l'est et l'ouest permettaient de voir la rade de Villefranche et laissaient entrer tout le soleil possible. Pour nous les enfants, c'était un domaine relativement interdit surtout pour jouer et cette chambre m'a toujours laissé une impression de beauté magique. En plus elle était suffisamment grande pour loger deux belles armoires alsaciennes que mon père avait récupérées après la vente de la ferme de Bantzenheim.

*Il est des réveils noirs, derrière des volets opaques, qui prolongent indéfiniment la nuit : certains aiment en effet dormir dans une boîte. Je préfère les réveils clairs, dans une chambre lumineuse, quand la première clarté vient vous solliciter. C'est sans doute pourquoi les petits matins d'hiver sont si pénibles. Du reste, une chambre n'est jamais assez claire : il y a toujours trop de rideaux, trop de vis-à-vis. Avec quelle connivence de tout mon être je recopie cette phrase des Goncourt (E. et J. de Goncourt, Journal) : « Je voudrais une chambre inondée de soleil, des meubles tout mangés de soleil, des tapisseries dont les couleurs seraient éteintes et comme passées sous les rayons du midi. Là je vivrais dans des idées d'or, le cœur réchauffé, l'esprit bercé et baigné de lumière, dans une grande paix doucement chantante. »<sup>127</sup>*

### **La maison du Tameyé**

Ce sera la dernière, celle qui fut le havre du bout du chemin, celle qu'ils ont construite ensemble et qui fut la maison de leur retraite. La maison aussi dont tous les petits enfants se rappellent parce que c'était traditionnellement la maison des vacances pour toute la famille.

---

<sup>127</sup> Jean Onimus, La maison corps et âme, 1991

D'ailleurs le grand-père fut obligé de l'agrandir au fil du temps pour rajouter des chambres et son bureau. Il y a tout un vécu dans cette maison et ce fut là qu'ils sont finalement morts tous les deux presque ensemble.

*Tante Marie<sup>128</sup> nous avait légué un petit mas perdu dans les oliviers, au Tameyé sur la commune de Valbonne. Il n'y avait encore ni eau, ni électricité, ni enlèvement des ordures, ni même de chemin goudronné. C'était la plus totale solitude, aucune maison alentour. Les enfants pouvaient aller faire des pique-niques dans les bois. En septembre on ramassait des mûres pour en faire d'excellentes confitures. Le village de Valbonne était encore rural, des poules divaguaient dans les rues, des ânes tiraient des carrioles.*

*Village idyllique ? Certes le confort était précaire, mais tout le monde se connaissait. Pour les vendanges et la cueillette des olives, on pouvait compter sur l'aide des voisins. Mais l'huile était acide faute de machines modernes et le vin était différent selon le vigneron parce que certains s'y prenaient mal. La carriole de lait arrivait chaque matin de la Bégude. On allait prendre sa ration dans un pot à lait. On achetait les provisions au village. Pour les ordures, je creusais chaque année un grand trou au fond du jardin et le recouvrais de terre quand nous partions à la rentrée.<sup>129</sup>*

Il s'est beaucoup investi dans cette maison où tout était à faire. C'était un petit mas tout simple avec une salle de vie et une chambre et, comme souvent en Provence, un tilleul l'agrandissait tout en le protégeant. Il a voulu garder cette simplicité, se contentant de faire ajouter au petit mas une cuisine, un garage et quelques chambres.

*La simplicité est une vertu difficile ; elle demande parfois l'expérience d'une vie entière. Vous gagnez du temps si votre maison vous guide et vous soutient. Si elle est sans prétention, sans coulisses, s'il n'y a rien de trop et si la discrétion même ne s'affiche pas (ce qui est peut-être le plus ardu), alors votre maison inspirera le respect et sa rareté la rendra précieuse. Il vous restera à lui ressembler en épousant ses qualités.<sup>130</sup>*

Il a aimé cette maison qu'il a su modeler pour qu'elle respecte l'harmonie des oliviers multi-centenaires chargés en quelque sorte de protéger son intimité. Pas de piscine, une terrasse sous le tilleul, tout simplement en gravier, avec une grande table en bois épais et deux bancs, suffisait pour rassembler la famille. Bref juste ce qu'il fallait pour sentir l'âme de la maison vivre en harmonie avec le tilleul qui la protégeait et les vieux oliviers qui l'entouraient.

Le poème de Guillevic « Recette » qu'il a fait graver sur une terre cuite scellée à côté de la porte d'entrée résume bien cette âme :

*Prenez un toit de vieilles tuiles  
Un peu après midi,  
Posez tout à côté  
Un tilleul déjà grand  
Remué par le vent.  
Mettez au-dessus d'eux  
Un ciel de bleu  
Lavé par des nuages blancs.*

<sup>128</sup> Du côté Bousquet, la famille de Marinette.

<sup>129</sup> Jean Onimus, Mémoires, inédit, 2000

<sup>130</sup> Jean Onimus, La maison corps et âme, PUF, 1991



*Laissez-les faire,  
Regardez-les.*

Sur le mur sud, il a dessiné lui-même un cadran solaire dont le gnomon provenait d'une vieille maison en ruine proche avec une épigraphe en grec : « CKIA CKIAS ANOPOTTOΣ » qu'il nous traduisait ainsi : « L'homme est l'ombre d'une ombre ». Épigraphe sans doute dérivée d'une ode de Pindare<sup>131</sup> que je traduirais volontiers par cette ode de Marguerite Yourcenar :

*Éphémères ! Qu'est l'homme ? Que n'est pas l'homme ? L'homme est le rêve  
D'une ombre... Mais quelquefois, comme  
Un rayon descendu d'en haut, la lueur brève  
D'une joie embellit sa vie, et il connaît  
Quelque douceur...<sup>132</sup>*

Juste au-dessus sur le faîte du toit, il a scellé une croix également trouvée dans la vieille maison en ruine. Cette maison en ruine est d'ailleurs toujours en ruine, de plus en plus en ruine d'ailleurs puisque que cela date de 1950 ! Elle l'a inspiré dans son livre « La maison corps et âme » : *Il arrive qu'une maison agonise longtemps. Parfois pendant des siècles...*

Il s'agissait finalement de poser sur la maison les signes qu'il fallait pour la faire sienne. Ces petites choses qui, par leur valeur symbolique, expriment profondément des espérances entrevues ou imaginées.

Enfant j'ai connu cette maison sans électricité et où l'eau du robinet venait d'une citerne dans le grenier. On s'éclairait avec des lampes à huile du modèle déjà utilisé par les grecs, mais aussi avec des lampes acétylènes dont il était devenu expert (du moins à nos yeux d'enfant !).

Pourtant il avait prévu que l'électricité arriverait un jour et les fils nécessaires avaient été installés pour alimenter toutes les pièces. Et puis un jour l'électricité est arrivée ! Faible car bout de ligne, tirée du seul voisin existant à l'époque. C'était essentiellement pour l'éclairage, il ne s'agissait pas d'installer les machines qui de toute façon n'existaient pas encore... Pour se laver, on installait le tub dehors avec un fond d'eau, mais en fait nous, les enfants, préférions beaucoup plus nous laver à la plage de Cannes.

J'ai vu cette maison s'agrandir d'abord avec une chambre extérieure puis avec un grand bureau nécessaire pour loger sa bibliothèque quand il a abandonné La Pinède pour s'installer définitivement au Tameyé. Le Tameyé était ainsi devenu un centre familial, le point d'attraction des enfants, petits-enfants, et toutes les nouvelles générations en cours. Le ramassage des olives par exemple en présente le meilleur exemple : Avec 150 oliviers, il faut de la main d'œuvre. Alors pour la Toussaint, on sonne le grand rassemblement. Le Tameyé se met à bruire, les grands au travail pour faire tomber les olives, les plus petits enchantés de se retrouver courent partout... La récolte des olives est en quelque sorte devenue une fête familiale à laquelle la plupart d'entre nous essayent de participer.

---

<sup>131</sup> Célèbre poète lyrique grec né en 518 av. J.-C. à Cynoscéphales en Béotie, Pindare est décédé en 438 av. J.-C. à Argos, ville d'Argolide dans le Péloponnèse située près de Nauplie en Grèce.

<sup>132</sup> Ode dans l'anthologie de Marguerite Yourcenar (« La Couronne et la Lyre : poèmes », éd. Gallimard, Paris)

## **À LA RECHERCHE DU POÉTIQUE**

Jean Onimus avait besoin de poésie pour vivre. Mais pas seulement de la poésie littéraire, il savait transfigurer les choses pour les rendre poétiques. Pour cela, il prônait l'éveil, apprendre à regarder pour comprendre la chose, la sortir de sa réalité et transfigurer sa beauté. Il écrivit là-dessus un livre « *Qu'est-ce que le poétique ?* » pour essayer de montrer que le poétique est partout pour peu que l'on consente à s'arrêter un peu de courir pour le voir.

*Il s'agit seulement ici de réfléchir sur cette transformation des choses et des êtres par la conscience poétique ; elle en fait des "essences" rayonnantes d'une lumière qui leur est particulière. Cette lumière, en nous pénétrant, nous révèle à nous-mêmes. Des zones inexplorées de notre être en sont illuminées ; non seulement des images souveraines, comme la montagne ou la mer, peuvent bouleverser une conscience juvénile, mais aussi de toutes petites choses... Une violette cachée dans l'herbe enseigne la précieuse élégance de la modestie, le martinet qui vire en grinçant dans l'air du soir n'est-il pas l'"essence" poignante d'un certain bonheur aérien ?*

Il voyait dans ce pouvoir de transfiguration de la beauté, la raison même de l'être. L'émerveillement comme une source de vie. *Cette transformation de l'existence par le poétique a été maintes fois ressentie et célébrée comme la trace d'une époque révolue, d'un paradis perdu. Pour un Novalis, par exemple, il aurait précédé la Chute, la prose étant le châtement d'une transgression originelle.*<sup>133</sup>

### **Un jardin créatif**

A la Solitude, il a voulu recréer le jardin des Bruyères qui avait bercé son enfance. Mais cette fois les conditions avaient changé par rapport à son enfance et il fallut y mettre les mains. C'est d'ailleurs étonnant que cet homme, un pur intellectuel et mystique, agrégé de littérature, qui avait vécu jusqu'à son mariage à 30 ans dans un environnement bourgeois où l'argent ne faisait pas problème et qui avait déjà réalisé de multiples voyages sans compter ses séjours de professorat à Tunis et Bucarest, ait pu se consacrer à corps perdu à son jardin. Il faut dire que la guerre avait déjà commencé lors de son mariage en juin 1939 et l'effondrement de la France allait provoquer un bouleversement dans la société qu'il est difficile aujourd'hui de concevoir. Les restrictions d'approvisionnement commençaient à se mettre en place et la capacité de pouvoir produire des légumes et des fruits chez soi devenait un atout essentiel pour une famille en plein développement.

Son esprit poétique se révèle dans les textes qu'il a pu écrire sur le jardin, un esprit poétique qui perdurera tout au long de sa vie. Il savait, peut-être sous l'influence de sa mère, découvrir la poésie dans les choses de la nature et la chanter. Le jardin de la Solitude est celui dans lequel il a le plus aimé vivre. C'était vraiment sa première création dans cette maison qu'il a tant aimée et qui a vu naître ses premiers enfants.

*Mon jardin m'a plus appris que le spectacle aisé du travail des autres. Je lui dois sans doute des joies plus secrètes, plus difficiles à savourer, plus mêlées, dans une gangue de lassitude, de dégoût.*

*J'aurais dû faire un bouquet de mes découvertes horticoles. Je suis sûr qu'à chaque séance de bêchage j'ai rencontré quelque vermisseau inconnu, quelque jolie chose ignorée.*

*Il y a une foule de bêtes chez nous depuis les grenouilles du réservoir jusqu'à Louise la tortue. Elle a encore disparu depuis huit jours. Mais elle revient ; nous avons pris le parti de*

---

<sup>133</sup> Jean Onimus, *Qu'est-ce que le poétique*, Éditions Poesis, 2017

*ses fugues. Je ne parle pas des poules que je n'aime pas : trop stupides. Mais il y a aussi les lapins ; parmi les sauvages, il y a les rats et d'adorables minuscules souris qui hantent le garage. Je connais aussi une colonie d'escargots, trois générations à la fois sous les feuilles du Yucca. La forêt voisine nous amène des oiseaux plus intéressants que le vulgaire pierrot. La nuit c'est la chouette au vol mou. Son cri donne au vallon une profondeur d'abîme. Le jour ce sont les rouges-gorges, les bergeronnettes dansantes, les fauvettes qui font tac tac en sautant dans les rameaux des lauriers. Au printemps la famille merle prend ses quartiers derrière le tas de détritiques et gratte les feuilles mortes à grand bruit. C'est en hiver que passent les vols de sansonnets bavards, affamés d'olives. Le rossignol préfère la forêt et c'est de loin qu'on entend son chant sacré dans les nuits calmes de mai, se mêlant au chœur rythmé des grenouilles.*

*Et la sueur des tomates. Je suis sûr que les gens de la ville ignorent la sueur des tomates au soleil. Au bout de chaque poil, cette gouttelette jaune qui scintille et cette odeur forte, acre, impudente. La tomate sue et fume au soleil d'été, malheur à qui la frôle et se macule de cette sève essentielle ! Cela se mêle dans le crépuscule au parfum vague des Belles de Nuit qui de temps immémorial se sont logées sous la vigne et s'épanouissent au coucher du soleil. C'est aussi l'époque des courges : elles courent plein le jardin, se glissant entre les pieds des tomates. Leurs feuilles rugueuses, à l'aisselle piquante, craquent sous le pied.*

*Est-ce tout ? J'allais oublier les papillons et les bécasses ne me le pardonneraient pas. Il n'est pas de bête qui les enchante plus que les papillons qu'ils n'attrapent jamais, ainsi que les sauterelles aux élytres rouge et noir. Pour eux ce sont, je pense, des fleurs volantes et Jean-Pierre est amoureux de toutes les jolies fleurs.*

*J'en oublie encore et tant ! Les lucioles des nuits de juin qui viennent se promener sur les paupières du campeur et lui donnent des éblouissements et à l'autre extrémité ces sales petits rampants qu'on appelle iules et qui se permettent à chaque ondée d'envahir la maison.<sup>134</sup>*

Il ne perdra jamais cette capacité de savoir ouvrir les yeux pour contempler, pour s'émerveiller que cela puisse même exister. Il reprend cette liberté poétique de savoir regarder les choses du monde dans un livre qu'il écrit à la fin de sa vie et qui rassemble toute sa pensée sur la poésie !

*Contemplez, interrogez du regard, déchiffrez et ne vous laissez pas d'admirer. Pour moi, c'est cette beauté du monde qui fonde toute mon espérance ; elle m'aide à vivre, inépuisable trésor de toute espèce de joies. Le sentiment de l'absurde n'a plus prise en présence d'un tronc de chêne ou de châtaigner plein de force et de sève ; la fontaine pérenne reste fraîche jusqu'au cœur de l'été ; la gaieté des petits chats réjouissait déjà le cœur des pharaons... Le monde, dit Bonnefoy, est une demeure de signes. Il est bon d'y être attentif et de vivre ainsi dans un milieu sensé et amical. C'est en vue d'un rapport plus vrai entre les choses que leurs liens ordinaires sont dénoués. Une vision, une action, enfin libres, décentrent et regroupent les images chez le poète. Cette liberté, que souligne Merleau-Ponty, regroupe les choses, non plus selon leurs rapports logiques et usuels mais analogiques. Les cendres et les bourgeons, la lave et l'eau vive, les vents de neige et la brise du printemps sont environnés de mondes opposés. La lune ne vous parle pas comme le soleil. Ces langages changent selon les jours et les saisons ; ce sont des langages d'éveil.<sup>135</sup>*

Quoi de plus enivrant que faire quelque chose avec la nature, la rendre productive, la modeler en quelque sorte. C'est de la terre brute que l'on travaille pour la rendre nourricière.

La maison de La Pinède ne lui convenait pas vraiment. Pour s'investir dans le jardin il faut d'abord aimer la maison. Ce fut au Tameyé, la dernière maison de sa vie, qu'il reprit cette

<sup>134</sup> Jean Onimus, *Mémoires de voyages*, inédit, 2000

<sup>135</sup> Jean Onimus, *Qu'est-ce que le poétique*, Éditions Poesis, 2017

activité de jardinage. Nous le voyions alors régulièrement partir au printemps chez le pépiniériste local pour revenir avec des plants de tomates, de fraises, d'haricots, petits pois, etc. Nous nous croyions alors obligé de l'aider, ce qu'il appréciait grandement, mais c'était un gros travail. Il achetait des caisses pleines de plants qu'il fallait repiquer, sans compter le travail de labourage et de fumure. Mais quel plaisir ensuite de voir les plants de tomates s'inclinant parce que trop chargés de fruits, les haricots du jour si tendres et même les courges que l'on gardait pour l'automne.

Il a écrit tout un chapitre sur le jardin dans un livre que je considère essentiel pour le comprendre : *Essais sur l'émerveillement*. Il y exprime ce sentiment que je ressens aussi quand j'observe mon propre jardin : c'est plaisir de sentir la plante heureuse de vivre. On voit vite, dans les jours ou les mois qui suivent la plantation, si la plante se sent bien là où on l'a mise, si elle nous remercie finalement de notre choix et de notre travail ! Il écrit ainsi : *Un jardin est une œuvre d'art, sans doute la toute première qu'ait réalisée le genre humain, et nous savons tous que le propre du grand art est la simplicité. Un jardin trop bien tenu m'ennuie comme un enfant trop bien élevé : on a détruit son imagination, mis en tutelle sa fantaisie ; il récite. J'aime qu'un jardin ait des idées et parfois vous étonne. Hier j'ai surpris une courge ronde au pied d'un framboisier : que tous deux se débrouillent, je ne m'en mêlerai pas.*<sup>136</sup>

Un printemps pourtant il a arrêté. Plus de nettoyage du jardin, pas de bêchage, fini cet engrais de mouton, le migon, qui venait des alpages du Mercantour apportant avec lui toute sorte de plantes inconnues. Nous n'en avons pas trop discuté mais il était évident qu'une étape était franchie : son corps devenait trop vieux. Il a dû regretter pourtant ce jardin qu'il créait lui-même et agençait de façon à respecter l'harmonie au milieu des oliviers. Ce fut pour nous le premier signal que plus rien ne serait comme avant. Un processus vers la mort s'engageait.

### Le camping sauvage

Très tôt il s'est passionné pour ce retour à la nature que peut représenter le camping. Pas le camping que l'on connaît aujourd'hui bien sûr ! Il s'agit du camping sauvage qui vous immerge dans la vie de la nature et vous fait percevoir l'immensité du cosmos. Comment oublier les feux de camp immenses que l'on préparait pendant la journée et que l'on allumait pour la soirée après le repas. La poésie du feu de camp ! La nuit noire tout autour, pas de voisin, rien que nous, la famille regroupée en cercle. Alors nous chantions... n'importe quoi puisque de toute façon je chante faux. Mais cela crée une ambiance extraordinaire. Et lorsque parfois, couché sur le sol, vous leviez les yeux vers le ciel, il vous semblait voir la nuit s'allumer. Bien sûr il ne fallait pas de lune pour observer l'immensité du ciel, la lune est trop familière, elle habille la nuit et efface toute angoisse. Peut-être est-ce dans ces moments-là que j'ai pris conscience de la question que je me pose désormais sans cesse : *d'où je viens ? Où vais-je ? Et que dois-je faire dans ce laps de temps qu'il m'est donné de vivre ?* Le feu de camp représente un moment culminant dans la vie du camp, un moment où vous effleurez le fond de votre âme.

*Quand on campe, il faut éviter les campings organisés qui sont de dérisoires accumulations d'habitats identiques dans une insupportable promiscuité. Je me demande si ce n'est pas devenu impossible. Il faut longtemps chercher pour trouver un terrain vierge, à moins de viser haut, à côté des grands alpages, ou bien trouver des endroits originaux comme cette nuit sur un rocher au large de l'île Sainte Marguerite. Solitude garantie.*

*C'est par les scouts que j'ai découvert le plaisir de camper : atteindre sa tente dans l'obscurité, se pelotonner dans son sac de couchage sans avoir besoin de lampe, s'abandonner*

---

<sup>136</sup> Jean Onimus, *Essais sur l'émerveillement*, PUF, 1990

*aux rumeurs de la nuit et surtout écouter intensément le formidable silence du monde. J'ai campé ainsi en Corrèze avec le 16ème de Nice sous une pluie battante qui a duré trois jours. Plus agréables furent les camps des Launes, du col des Champs, d'Esteing, etc. Cette vie sauvage plaisait aux garçons. Ce sont des expériences qu'on réduit de plus en plus par peur des accidents et des assurances.*

*Ce besoin de camper n'est pas seulement lié à des vacances bon marché. Loin de là : les campings confortables, aménagés, ne sont pas des lieux de camp mais des centres de loisirs. Par contre, il y a en nous un besoin atavique de retrouver la nature et de s'y bâtir directement une demeure. Dresser en silence une tente dans une clairière, près d'une source, m'a toujours paru un luxe réservé aux initiés. C'est un retour, une renaissance, une fontaine de jouvence. Tout jeunes, les enfants éprouvent ce désir : se construire un nid dans les arbres, une cabane dans un coin du jardin comme nos plus lointains aïeux. Nous échappons aux prédateurs, nous nous sentons en sûreté et dormons d'autant mieux que les hommes comme les quadrupèdes n'ont pas l'habitude de regarder en l'air. Plus le lieu du sommeil est risqué, exposé, plus on s'y attache. Se voir dans un sac solidement chevillé dans une paroi peut être (mais pas toujours !) aussi confortable qu'un nid d'oiseau. Que d'oiseaux vivent ainsi dans une échancrure de rocher ! Mais ils peuvent compter sur leurs ailes !*

*Camper dans l'inconfort est un luxe inutile, mais quand sous le même arbre on retrouve la même tente, le même trou pour les hanches ajusté à votre corps, le temps passe sans repères. Au Logis du Pin, je faisais chaque matin une encoche sur le tronc d'un arbre. Elles y sont toujours mais presque effacées. C'est qu'au Logis du Pin les camps duraient longtemps et on finissait par perdre la notion des jours. Nous étions du reste, dans cette clairière, fort bien organisés : le moulin voisin nous fournissait du pain et du fromage, il y avait des écrevisses dans la rivière que l'on pêchait au lamparo le soir.*

Le Logis du Pin se trouve sur la rivière de l'Artuby à 15km de Castellane. Nous avons campé là plusieurs années avec des amis dans les années 1950. Je garde un profond souvenir du vieux moulin à eau qui sentait bon la farine et qui a certainement disparu aujourd'hui.

*Pour y aller, il fallait traverser un bout de forêt très dense. Les enfants n'ont jamais eu peur d'aller là-bas, même la nuit. Enfermés tout l'hiver dans la ville, nous voulions qu'aux vacances ils connaissent la vie simple où l'on se passe de l'inutile. Les expéditions trop confortables dans des pays sauvages ne sont que du théâtre : il faut vivre un peu de vie sauvage, au moins dans sa jeunesse, en marge des soucis de création, d'avancement et de réussite. C'est une question de santé morale et d'équilibre pour toute la famille.<sup>137</sup>*

## **La montagne**

La montagne a profondément imprégné mon enfance. Et beaucoup d'entre nous, les enfants, mais aussi les nouvelles générations de la famille, continuons à pratiquer et à promouvoir la pratique de marcher, de grimper, juste par plaisir, dans la montagne. Activité considérée comme absurde il y a seulement un siècle ! Certains se défoulent dans l'escalade, essayant de défier le rocher pour sans doute écrire dans leur mémoire la trace d'un acte intensément vécu parce qu'il rompt avec le rituel de la vie de tous les jours. S'introduire dans l'intimité de la montagne constitue en quelque sorte un dépassement de soi-même. L'effort consenti pour accéder au sommet, le chemin qu'il faut chercher et découvrir, le paysage sans cesse changeant, vous fait sortir de la vie sociale, des portes s'ouvrent et vous accédez ainsi au cœur même de votre âme. Une transcendance qui vous fait oublier ce que vous êtes et ce pourquoi vous êtes fait. À ce moment-là, quand la fatigue devient extrême, la nature vous accepte dans son domaine et essaye

---

<sup>137</sup> Jean Onimus, Mémoires de voyages, inédit, 2000

de vous faire comprendre qu'elle est plus qu'un don. D'ailleurs c'est dans la marche en solitaire sur un chemin désert que je prends mon plus grand plaisir ! Un plaisir purement spirituel, le produit d'une communion dans laquelle jouent la fatigue physique, la beauté gratuite de la montagne, la volonté d'arriver au sommet.

La montagne participait certainement à ce besoin de transfigurer les choses pour les rendre poétiques. Le plaisir pour la marche en la montagne, cette plongée en soi-même qu'elle procure, Jean Onimus l'a découvert au cours de son enfance et cela ne l'a plus jamais quitté.

*Je voudrais maintenant parler de la montagne que j'ai aimée en la découvrant vers 13 ans lors de ma première ascension au Mounier, mais que mes parents m'ont révélée quand nous allions en vacances en Suisse. Là c'était évidemment une montagne de crémaillères, puis de téléphériques. Plus tard je me procurais le guide du Dr Pasquetta sur les Alpes Maritimes et j'ai tenté systématiquement de faire toutes les balades décrites. Ce fut ensuite la Tunisie avec le vieux Bou Kornin, mais surtout les Carpates (la chaîne des Bucegi) à ski en hiver. Montagnes très sauvages où l'on entendait hurler les loups. On partait de Bucarest avec une bande d'amis par le train de 18h (Alberg express). On descendait à Sinaia ou à Busteni et on partait avec des cordelettes sous les semelles des skis. Chemins incertains, la nuit tombe mais on finit par trouver un de ces grands refuges construits par les bavarois : il fait chaud, on y chante des refrains allemands. Je n'y ai jamais rencontré un roumain ! Quantité d'excursions, telles que l'Om, point culminant qui a l'avantage d'être déboisé. Partout ailleurs il faut slalomer dans d'épaisses forêts de sapins où l'on a vite fait de se perdre et où le ski tient un peu de la virtuosité au détriment de la vitesse. Un jour nous avons atteint un étrange couvent construit dans une énorme caverne. Je ne sais de quoi vivent les moines mais aucune piste visible n'y conduit. Réception chaleureuse, thé, chant de bienvenue, une bonne partie de la nuit à écouter des psaumes. Là j'ai ressenti à quel point la solitude totale est propice à la vie mystique. Le matériel s'efface, l'humanité et ses agitations ont disparu. Les âmes sont seules devant l'infini et vivent de cette confrontation ininterrompue.*

*La poésie du ski est bien connue de tous ! Elle est intense. Si vous vous hasardez hors des pistes c'est que l'instinct poétique vous y contraint. Ce sont alors des courses de crête, des immenses champs de neige vierge, et finalement des descentes toujours trop courtes qui vous ramènent, hélas, les yeux encore tout éblouis, vers les sentiers des hommes. Inutile d'insister sur les émerveillements de l'alpinisme où chaque course est différente et laisse dans la mémoire sa propre histoire.*

*Je veux seulement dire que la montagne est un monde à part dont on ne peut se passer quand on en a découvert la magie. Elle nous montre ce qui est un désir fondamental de nos consciences : voler, se séparer du monde à force de hauteur ! Il y a en nous un besoin indélébile d'altitude. Mais l'altitude serait abstraite s'il n'y avait le changement progressif du décor et de l'air. D'abord la ceinture de forêts qui sépare, puis l'alpage exaltant par ses dimensions et ces tapis de fleurs, puis le roc sous toutes ses formes : du rocher solide au couloir de caillasse. Très vite apparaissent les étroites vires avec les petites ou grandes difficultés. Enfin la cime qu'on attaque à pied, à crampons ou par un ultime rétablissement. La cime quelle qu'elle soit est toujours un lieu sacré où l'on ne s'attarde pas car ce n'est plus la terre habituelle. La cime vous repousse si vous n'êtes pas digne d'elle : une dominance provisoire qui ressemble à une transcendance mal acquise. J'ai un faible pour les chemins de crête d'où l'on voit deux vallées, deux pays, invisibles l'un à l'autre, à moins qu'il n'y ait dans cette prédilection une part d'orgueil. Certes j'aime les vallées, mais il y a dans la marche de crête une ivresse d'espace, comme si on frôlait un interdit.*

*La montagne est évidemment plus variée que la plaine, les deux versants du col se connaissent mal et vivent leur vie propre, un autre soleil les éclaire, franchir un col c'est pénétrer à l'étranger. Par suite, la montagne multiplie les différences et donne à réfléchir. On se heurte à elle, même les grands tunnels alpins (route ou fer) n'arrivent pas à fondre deux*

*régions géographiquement séparées. La montagne génère l'autre, c'est à dire un horizon différent : elle réveille.*

*Vivre au pied d'une montagne apparemment infranchissable a deux effets contradictoires : on se referme sur son domaine et on y trouve la sérénité, mais aussi on peut franchir l'obstacle. On se pelotonne dans son vallon ou bien l'on chausse ses crampons.*

*Les petites rides à la surface de la Terre abritent une vie intense, ne serait-ce que par l'eau qu'elles accumulent. Mais elles participent intensément à la beauté universelle : elles invitent à contempler. S'asseoir avant la nuit à la porte du refuge de l'Aigle est un instant sublime quand on descend de la Meije. Mais que d'endroits sublimes dont la seule fréquentation élève l'âme et porte les regards vers le ciel. Comment ne pas être ému en montagne par toutes ces merveilles ? Je me sens accordé aux montagnes, non pour en faire des exploits mais pour me retrouver enfin moi-même dans une sorte de plénitude et d'harmonie.*

*Quand on redescend fourbu commence la nostalgie : être de nouveau là-haut ! Cela devient une intoxication, un puissant analeptique qui ouvre toutes grandes les portes de la perception.*

*J'ai eu besoin des montagnes pour vivre mieux. Ma femme aimait les montagnes et c'est là que je l'ai aimée. J'ai appris la montagne à mes enfants et dans la mesure du possible à leurs époux et épouses. C'est là que je me sens vraiment heureux et que mon être se met à chanter.<sup>138</sup>*

On aura remarqué que l'exploit sportif n'est pas ici l'aspect essentiel. On ne cherche pas son plaisir dans l'aventure extrême comme faire le Mont Blanc en partant directement de Chamonix et ceci en un minimum de temps, ce qui revient plus ou moins à tout grimper en courant ! Cela devient un concours, le but étant de conquérir une certaine gloire en étant le meilleur. L'aventure extrême a ses adeptes, ils y trouvent la fierté d'avoir vaincu quelque chose considérée comme inaccessible. Aujourd'hui la montagne est souvent pratiquée à l'extrême comme descendre à ski des couloirs vertigineux. C'est alors la recherche du risque ultime qui fait monter l'adrénaline et excite la puissance de soi.

Il a su nous apprendre à ne pas chercher cette aventure extrême, c'est-à-dire savoir parfois arrêter le temps, s'asseoir dans les cailloux sur le flanc d'une montagne et méditer. C'est dans cette méditation que peut alors surgir dans notre conscience un besoin insatiable de spiritualité, un besoin qui peut même parfois, à notre grand étonnement, susciter des éclats fulgurants de mysticisme. Cela arrive par exemple lors d'une balade en montagne quand vos pas s'arrêtent devant un petit bouquet de gentianes perdues dans un univers de pierre. Ces gentianes sont d'un bleu si profond que le regard s'y perd et, comme éperdu de trop de pureté, le contraste avec l'austérité de l'endroit vous fait soudainement prendre conscience de votre solitude. Peut-être touche-t-on là l'innocence de l'enfant dont la conscience tout juste émergente rêve d'être plus.

Quelle meilleure image pour terminer cette ode à la montagne que ce texte de François Cheng, un texte qui reflète magnifiquement la relation que mon père avait avec la montagne : *Je me rappelle cette montagne dans les Alpes où nous avons passé la nuit dans l'espace d'un refuge. Tôt le matin, nous grimpons jusqu'au sommet. Là, en son silence solitaire, un petit lac nous attend. Un lac entre terre et ciel qui, de tout son bleu virginal, reflète le bleu originel du firmament. Les nuages qui y jettent leurs ombres, la brise qui le ride, les herbes folles et les fleurs sauvages qui s'y mirent, les oiseaux qui le survolent, rien ne parvient à troubler sa calme limpidité. Il demeure un miroir et nous invite à l'être. Nous sommes là, sur ce sommet, au cœur de l'immense, minuscules anonymes. Pourtant, l'espace d'un instant, nous nous sentons effectivement miroir, parce que ce coin secret, présence inexplicablement belle, nous l'avons vu et nous en sommes émus. Sinon tout cela aurait été vain, et rien n'aurait été su.<sup>139</sup>*

---

<sup>138</sup> ibid

<sup>139</sup> François Cheng, De l'âme, Albin Michel, 2016

**Deuxième partie**  
**« Sur les traces de Jean Onimus »**

**À la recherche du numineux d'où rayonnent le respect et le sacré**

François Mitterrand disait : « *Les morts ne nous demandent pas de les pleurer, mais de les continuer* ». Continuer les morts... Nous sommes dépositaires de quelque chose qu'ils nous ont laissée et c'est à nous de continuer à faire vivre cela. Et c'est peut-être ce que j'ai essayé de faire dans ce livre.



## *POURQUOI ?*

Parce que Jean Onimus, mon père, a laissé des messages que j'ai ressentis au plus profond de mon âme, des traces qui questionnent les raisons d'être de l'espèce humaine et qui cherchent à renverser la vision d'un Dieu transcendant venu d'en haut et en lequel il est difficile aujourd'hui de confier sa foi. Il me semble nécessaire de continuer à investiguer, renouveler et peut-être approfondir cette recherche à l'écoute des dernières connaissances acquises par l'homme. Au centre de ces interrogations il y a la question transcendante : Pourquoi y-t-il quelque chose plutôt que rien ? Et plus précisément comment répondre au besoin d'une conscience exaspérée qui réclame de justifier l'existence. Que doit-on faire dans ce laps de temps qu'il nous est donné de vivre ? Et que signifie ce temps ? La mort est-elle la finalité de l'être ?

Comment vivre en effet sans avoir au moins la conscience d'une perspective, d'un futur ? Comment vivre si l'on se contente du présent, de l'immédiateté, c'est-à-dire de la façon dont vit un animal même le plus sophistiqué ? La conscience, pour être, a besoin de se concevoir dans le temps, il lui faut un passé, une histoire et les perspectives d'un futur imaginé. C'est bien là ce qui différencie l'homme de l'animal !

Mais alors comment sortir de cette contingence animale ? La conscience se veut libre, indépendante, mais en fait elle reste emprisonnée dans le corps, elle subit ses contraintes, ses désirs physiques, ses pulsions sexuelles. La lutte est permanente entre les désirs du corps qui sont des désirs charnels comme tout désir animal et les rêves d'être soi, d'exprimer son individualité, de chercher à connaître plus, sans cesse ! Dans cette lutte, la foi dans le devenir du monde est un guide, un support, elle permet de transcender les désirs du corps dont on ne supporte pas la contingence. Comment peut-on avoir de l'enthousiasme pour vivre sans s'appuyer sur une foi forte et resplendissante ? Une foi qui représente une volonté d'être, une volonté de dépassement, une volonté de comprendre. En quelque sorte la foi devient alors l'ultime expression de la conscience.

Avant d'imaginer le sens que pourrait prendre « une foi créatrice » au sein de notre monde actuel, il convient d'étudier ce qui fait la conscience de l'homme. Cette mystérieuse conscience possède une puissance, une force qui semble venir du fin fond des temps et qui peut vous emmener bien au-delà du réel, vers le tout immense du cosmos, là où l'infini commence, là où le temps s'arrête. Il faut avoir connu cette crise de mysticisme qui vous fait voyager dans les étoiles simplement parce que vous vous êtes arrêté devant une pauvre petite fleur perdue dans les cailloux en pleine montagne et dont le bleu profond a attiré votre regard. N'est-ce pas là un pouvoir fabuleux qui vous est offert sans que vous n'ayez jamais rien demandé et qui vous extrait définitivement de votre animalité ?

Cette conscience brouillonne, fantasque, il fallait la canaliser sous peine de voir l'homme se désintéresser de la vie. C'est là l'origine des religions. En se confiant à un Dieu absolu, le questionnement de la conscience change de sens ; plutôt que de laisser sa spiritualité se perdre dans le néant d'un monde qui ne s'explique pas, il s'agit de la développer en accord avec les croyances attachées à ce Dieu. Avoir la foi en un Dieu est un don de confiance, il ne peut y avoir de moyen terme, la foi nécessite de jouer le jeu dans son entièreté. En ce sens, la religion est une assurance contre les débordements spirituels d'une conscience qui se cherche, elle l'asservit en l'emprisonnant dans son dogme. Mais alors s'il est nécessaire d'inventer une religion pour canaliser ce pouvoir fabuleux de la conscience dont les animaux semblent être épargnés, pourquoi en avons-nous été pourvue ? Comment l'évolution biologique du vivant a-t-elle pu laisser se créer une fonction qui semble si totalement inutile dans le processus de sélection naturelle ?

Peut-être est-ce simplement parce que cette fonction n'est justement pas biologique ! La conscience serait alors un phénomène « computationnel » qui émergerait de la socialisation de

l'homme. Le langage en constitue le moteur essentiel, il a permis le développement d'une communication intensive entre de multiples cerveaux. En partageant dans leurs mémoires des histoires et en réalisant des associations complexes entre ces histoires, ces cerveaux multiples pourraient avoir généré des processus capables de produire des idées et finalement faire émerger la conscience du temps. Dans ce sens, la conscience viendrait d'une accumulation du savoir humain, la Connaissance. Elle serait le produit d'une évolution culturelle qui se réaliserait en dehors de l'évolution biologique et disposerait par là d'un pouvoir d'enrichissement quasi sans limites. La conscience pourrait alors être la raison d'être de la vie sur notre planète. En insufflant à l'homme un besoin d'observation et de savoir, la conscience ferait se dévoiler l'univers, le faisant ainsi exister de plus en plus. C'est dans cet accroissement sans limite apparente de la Connaissance que se situe la possibilité d'une nouvelle foi : une foi au monde, une foi créatrice tout à fait opposée à la foi divine qui descend du ciel comme un cadeau.

Ces idées, que Jean Onimus avait commencé à analyser et à commenter, nous espérons les faire mieux connaître, les approfondir et peut-être les faire progresser. Dans ce cadre, nous restons profondément redevables à Teilhard de Chardin qui a tant influé la pensée de mon père, et nous faisons appel à toutes les sources possibles de la Connaissance pour animer la discussion que ce soit dans le domaine scientifique, biologique ou les sciences de l'information.

*Par-dessus tout, recherchez en vous, et réchauffez l'étincelle fondamentale de la foi au Monde : c'est comme cela que jaillit le feu. Et, naturellement, n'oubliez pas que la foi se nourrit et se fortifie d'action.*<sup>140</sup>

Aujourd'hui nous subissons la crise sanitaire de la pandémie du coronavirus (covid19), mais il ne faut pas chercher quelque rapprochement avec notre réflexion, sauf à citer Teilhard de Chardin qui écrit à son ami Boussac<sup>141</sup> au sujet de son expérience de la grande guerre comme caporal brancardier : *la guerre continue à ne pas me paraître mauvaise dans son ensemble. Non pas que j'éprouve le moins du monde le goût du métier et de la gloire militaire (rien n'est plus opposé à mes tendances profondes), mais parce que, en "biologiste", je regarde la lutte actuelle comme une phase inévitable du développement des sociétés, comme une crise de croissance.*<sup>142</sup>

Tout est dit là, quoiqu'on puisse en penser...

---

140 Teilhard de Chardin, Accomplir l'homme, Grasset, 1968

141 Jean Boussac était docteur en sciences en 1913, professeur de géologie à l'Institut catholique de Paris. Le père Teilhard de Chardin fut l'un de ses premiers auditeurs et un compagnon d'excursions géologiques dans les Alpes. Jean Boussac fut blessé deux fois, en septembre 1914 et en juillet 1915. Sergent au 289e RI, il meurt le 23 août 1916 près de Verdun

142 Teilhard de Chardin, Lettres de guerre inédites, Œil, 1990

## **LES SOURCES DE SA PENSÉE**

*La pensée n'est pas seulement raisonnement, elle est aussi méditation, accueil, contemplation, pénétration, accès aux valeurs et à cette strate, universellement, elle présente du « numineux »<sup>143</sup> d'où rayonnent le respect et le sacré.*

Jean Onimus avait certainement une capacité pour saisir des idées de toutes les sources. Il s'est bien sûr intéressé aux vieilles civilisations et leurs religions, l'histoire de la philosophie jusqu'à nos jours sans oublier la littérature, la poésie et pour finir les dernières découvertes sur le cosmos et la mécanique quantique grâce aux nombreux livres de vulgarisation qu'il a pu lire. C'est sur la base de toutes ces idées accumulées qu'il a su développer un humanisme vivifiant.

Un besoin jamais satisfait de transcendance est le vecteur essentiel de son œuvre. Il a cherché la transcendance dans la famille, dans la poésie, dans l'art, et même dans la montagne qu'il aimait tant parcourir. Il se voulait « professeur d'existence », impliquant par là un dépassement du moule scolaire : Il savait apporter à ses cours un brillant intellectuel, une luminosité, il savait ouvrir des chemins nouveaux et généreux aux jeunes esprits encore vierges et avides de connaissances et de repères.

Parmi les sources multiples qui ont irrigué sa pensée, j'en retiendrai quatre que je pense essentielles : la relation avec sa mère, Péguy sur qui il fit sa thèse et finalement Teilhard de Chardin qui fut pour lui comme une illumination. La quatrième source est tout simplement Jésus. C'est la découverte de l'Évolution Universelle qui l'a incité à mettre en question le principe du mal et du péché originel du dogme chrétien. Là, Jésus lui parut très moderne : il disait que nous n'avons même pas essayé de vivre son rêve de communauté !

### **Sa mère, Mime**

On a vu dans la première partie de ce livre l'importance de sa mère dans son éducation. Il était son fils unique et je crois qu'elle a consacré toute son énergie dans son éducation. Il ne nous a jamais parlé d'elle sauf par quelques allusions. Peut-être qu'il s'agissait là d'un domaine trop fermé, trop intime finalement, pour en parler librement, même à un de ses enfants. Mais aussi en parler pouvait dénaturer l'image qu'il conservait au plus profond de lui-même de cette mère à qui, disait-il, il devait tout. Quand cela dépasse l'expression naturelle, cela ne s'exprime plus. Je ne sais même pas quelles études elle a pu faire, mais elle a su acquérir une riche culture qu'elle a mis à disposition de son fils. Tout laisse penser cela dans les échanges épistolaires qu'elle a entretenus avec son fils pendant ses années à Paris. Il est possible d'accéder aux lettres les plus significatives de ces échanges sur le site dédié à Jean Onimus (voir lien sur wikipedia).

Sa mère a su éveiller son esprit, elle lui a transmis la curiosité, l'envie de connaître, l'enthousiasme, les outils finalement pour le développement d'une culture nécessaire pour animer la pensée. Elle lui a fourni finalement les bases de l'humanisme sur lesquelles il construira sa vie. Elle a su lui faire connaître, au-delà des rites, la beauté mystique de la foi, ce qui l'a incité plus tard à relire l'Évangile pour en rechercher le message primordial. Un sujet qui a été l'objet de quelques essais de sa part, comme particulièrement *Portrait d'un inconnu - L'homme de Nazareth* et *Jésus seulement*.

Curieusement je pense que cette mère, Mime, a eu beaucoup de bonheur avec son fils unique ! Adoré, choyé, il aurait pu être insupportable ! Mais quand on lit le courrier échangé, on est surpris de l'intensité de la relation établie, une sorte de connivence entre eux deux. Il fut

---

143 Terme introduit par Rudolf Otto (1869-1937), dans son ouvrage intitulé *Le Sacré*. Le numineux qualifie la sphère située au-delà de l'éthique et du rationnel, qui se présente sous le double aspect d'un mystère effrayant et fascinant.

un garçon ouvert, prêt à apprendre tout ce qu'on lui offrait. Il écrit dans ses lettres *qu'elle lui a tout appris, qu'il lui doit tout !*

### **Bergson et Péguy**

Avant Teilhard de Chardin, ce fut Bergson que mon père étudia pendant son année d'études philosophiques<sup>144</sup>, puis Péguy qu'il choisit comme sujet de thèse. Ces deux philosophes le préparèrent à embrasser ce qu'on appelle désormais « l'Évolution Universelle » et conséquemment le questionnement sur le mal et la rédemption. Avec le fait fondamental de l'évolution, une porte s'ouvre sur la vie, fini le fixisme traditionnel, Dieu se voit différemment, ce sera l'objet de l'un de ses derniers livres : « *Béance du divin* ».

Dans ses mémoires je trouve ce texte significatif qui illustre parfaitement la prise de conscience de l'Évolution Universelle d'abord chez Bergson puis de façon plus complète chez Teilhard de Chardin. Il s'agit là d'une prise de conscience essentielle qui va bouleverser et régénérer sa pensée.

*Pendant ces années vides et pesantes de la guerre, j'avais installé dans une tour à la pointe du jardin un bureau, c'est à dire une longue et large planche. C'est là que j'ai préparé un travail qui deviendra une thèse d'État sur un point délicat de la pensée de Péguy : le problème de l'incarnation. Là se rejoignent et interagissent le spirituel et le matériel et ce n'est pas facile d'y voir clair. La philosophie traditionnelle en Occident (mis à part Spinoza) enseignait un dualisme rigoureusement statique. D'un côté l'esprit de l'autre le matériau, d'un côté le corps de l'autre l'âme, d'un côté le mal de l'autre le bien. Frontières commodes, bien balisées. On se rend mal compte aujourd'hui de cette muraille qui séparait les valeurs et coupait les hommes en deux. Ce n'est pas que la conscience morale se soit atténuée : elle s'est élargie. Elle admet ce qui jadis était inadmissible, c'est à dire qu'elle s'est raffinée et complexifiée, gagnant en souplesse et en ouverture.*

*Quand on regarde les livres de piété de naguère, on y trouve des descriptions monstrueuses de la misère et de la culpabilité humaine. Ces livres, on les faisait lire aux enfants. De quoi, éteindre la joie de vivre et même le désir d'être. Tous les saints du Christianisme des plus anciens aux plus récents ont cherché à rompre avec le monde, à le rejeter autant que possible de leur existence. L'évangile porte la trace de ce pessimisme ascétique cher aux gnostiques de tout bord. Oui le monde est mauvais, on répète cela afin de valoriser le « salut » qui remettra le monde d'aplomb. Or aujourd'hui cette nécessité du salut s'efface et avec elle le vif de la religion : les choses sont ce qu'elles sont, toujours ambivalentes à moins de bien choisir. Mais il n'est plus question pour cela de quitter la vie civile, de faire retraite et de vilipender les joies de l'existence. On mesurera peut-être un jour à quel point ce qu'on a appelé « la bonne nouvelle » a terni l'existence d'une foule de gens, les incitant au retrait, à la fuite et parfois au choix délibéré de la douleur et du sacrifice. L'évangile, ce chant d'amour, a été retourné par les bonnes âmes en chant d'angoisse, une pauvre espérance née d'un désespoir.*

*Beaucoup de penseurs modernes avaient déjà réagi contre ce pessimisme inhumain : les révoltés de l'humanisme sont innombrables. Dans ma jeunesse, c'est dans Bergson que j'ai trouvé ce dont j'avais besoin : une remise en cause du matérialisme abstrait, une ouverture à l'expérience intérieure, une volonté constante d'épouser le réel d'aussi près que possible, avec ses contradictions et ses émerveillements. Je suis devenu bergsonien sans le savoir, mais*

---

<sup>144</sup> Réformé par l'armée bien qu'ayant suivi la PMS et étant très attiré pour être officier, il passa un an à s'essayer à la philosophie. Sans grand succès d'ailleurs, la philosophie lui paraissant trop formalisée dans un sens théologique.

*profondément, au niveau exaltant où l'on prévoit ce qu'il va dire, où l'on a l'impression de penser, de créer, avec son maître.*

*Mes relations avec Péguy sont complexes et même contradictoires. Péguy n'a rien d'un optimiste. Il voit la mort, la dégradation partout où est impliqué le temps. C'est encore un dualiste malgré tout ce qu'il a pu dire sur l'union intime du spirituel et du temporel. Sa religion lui apporte une espérance (plus poétique que vitale) qu'il célèbre à satiété. Mais en profondeur, il n'est pas un disciple de Bergson, il est un pascalien attardé qui est parti non de l'idée d'une Évolution et d'un progrès mais de la déploration du mal universel. Le monde est substantiellement mauvais, il ne peut être sauvé que par une Grâce surnaturelle. Le mal triomphe toujours, ne serait-ce que par la mort. Le socialisme est généreux mais illusoire, les hommes sont inguérissables.*

*L'essence du péguysme, c'est encore le vieux dualisme. Il a beau se dire de gauche, son pessimisme le pousse vers la droite malgré lui. Il est décidément bien difficile de s'arracher à la problématique Augustinienne qui nous tient toujours en laisse. C'est le mal (le fameux péché originel) qui précède et commande. L'effort humain reste dérisoire et ce sera ainsi pour toujours, cela ne changera jamais. D'où ces alternances de vaines révolutions et de retours à l'ordre ancien qui marquent la misérable condition humaine plus inquiète et désespérante que jamais.*

*Étrange cette obstination à s'aveugler sur l'Évolution Universelle ! Elle demeure en nous et nombreux sont les peuples qui s'aveuglent en s'accrochant désespérément à un passé révolu. Les hommes ont besoin d'immortalité pour vivre tranquilles, le changement exige un effort, l'effort vers autre chose, un effort créateur qui excite la défiance.*

*C'est ainsi que le socialiste Péguy a pu inspirer des politiques conservatrices, des morales conservatrices et des philosophies conservatrices. Le pessimisme absolu de Simone Weil était dans la ligne d'une vieille orthodoxie mystique tournée vers le néant. Quand on enlève à l'analyse métaphysique l'espérance religieuse, elle débouche nécessairement sur l'absurde et les philosophies de l'absurde pullulent. Notre seule protection contre l'absurde était jusqu'ici de nature religieuse. Avec la prise de conscience de l'Évolution Universelle, l'espérance a pu s'incarner dans le réel, s'objectiver et devenir même scientifique. Les philosophies du processus, c'est à dire de « l'être en devenir », ont ramené l'espérance sur la terre. On ne remerciera jamais assez des gens comme Whitehead ou Teilhard de Chardin : ils ont commencé à soulever le fardeau du tragique et à donner une issue à l'espérance.*

*J'aurais été un témoin de cette conversion majeure qui est en train de changer non seulement notre vision du monde mais aussi notre façon de vivre dans ce monde. C'est un tournant essentiel qui a transformé l'ontologie, a fait craquer l'éducation traditionnelle, a allumé le feu de l'espoir dans la technique, a même inversé les normes de la sainteté et rendu impossibles les philosophies d'autrefois.*

*Sommes-nous bien conscients de cette réalité nouvelle ? Sommes-nous conscients de notre responsabilité dans l'intelligence de ce phénomène capital ? Cette nature en évolution, c'est Dieu lui-même, c'est à dire la vraie réalité. Il n'y en a pas d'autres !*

*Je constate avec étonnement à quel point les pensées neuves mettent du temps à développer leurs effets. Elles naissent petitement dans un coin de l'univers, elles secouent un moment mais il faut attendre des années avant qu'elles ne portent fruit. Darwin ne savait pas ce qu'il faisait quand il a pris conscience de l'origine et de l'évolution des espèces. Ce n'était pour lui qu'une forme de lutte pour la vie. Nous n'avons pas encore fini d'en tirer les conséquences. Spinoza*

*pouvait-il prévoir l'impact d'une phrase comme « Deus sive natura »<sup>145</sup> ? Les impatiences et paradoxes de Nietzsche ont fait long feu alors qu'en fait, ils ne cessent de se vérifier.*

*Si j'ose ici parler de moi, je dirais qu'il m'a fallu m'imprégner de Teilhard pour concevoir enfin le divin comme une forme d'énergie cosmique mobilisatrice. Elle reste encore dans les limbes, en marge de notre expérience objective. Pourtant sans elle, l'évolution serait devenue un monstrueux cafouillis : elle n'avancerait plus.*

*J'espère qu'on pourra un jour isoler cet instinct existentiel qui pousse la vie en avant, ce serait la clé de tout. Mais cela reste caché pour que nous ne l'abîmions pas. Il faut tâcher de comprendre cela ou au moins le sentir ! Sentir l'essentiel sans jamais le comprendre.*

*Péguy, grâce à Bergson, a compris que le spirituel est dans le matériel. Pour peu qu'on l'approfondisse, on rejoint partout l'esprit. C'était, à mon avis, un tournant décisif dans la métaphysique qui réintroduisait ainsi la liberté, la poésie, l'art dans la vie spirituelle avec le sentiment, l'amour, la joie du don.<sup>146</sup>*

### **Teilhard de Chardin**

Sortir du fixisme et repenser Dieu absolu dans le cadre de l'Évolution, c'est le nouveau cadre de réflexion qu'introduit Teilhard.

Repenser un Dieu devenu impensable, cela suggère peut-être l'idée de le réincarner dans Jésus. Cela se reflète dans cette réflexion que Joseph Doré, archevêque émérite de Strasbourg, doyen honoraire de la Faculté de théologie et de sciences religieuses de l'Institut catholique de Paris, écrit dans le Monde des Religions : *Oui, il m'est arrivé de douter et il peut toujours m'arriver de le faire. Pas de l'existence historique de Jésus, puisqu'il n'est scientifiquement plus permis de la remettre en cause. Pas non plus de l'intérêt, pour moi-même et pour l'humanité tout entière, de la voie éthique qu'il a ouverte et dont je ne vois pas ailleurs l'équivalent. Mon doute porte sur Dieu. Je ne peux pas me rallier à l'idée d'un Tout-puissant, éternel, aussi impassible qu'impérieux, et dont la caractéristique essentielle serait la « souveraine maîtrise de toutes choses ». Je peux encore moins me rallier à l'idée d'un Dieu vengeur, punisseur, et toujours prêt à condamner et à exclure, chez les hommes, ce qui « ne Lui revient pas ». Je n'ai réussi à traverser ce doute sur Dieu que « grâce à Jésus ». Parce que, soyons clair : j'estime que le seul Dieu pleinement « humain », donc vraiment intéressant et finalement crédible, est justement Celui que Jésus présente.*

Voilà qui rejoint la pensée de mon père. Comme Teilhard, même s'il n'ose pas trop l'avouer, il ne supporte plus la notion d'un Dieu dominateur, créateur de tout, détenteur d'une vérité intangible et seul capable d'écouter nos suppliques par la prière. Notre Connaissance acquise refuse désormais ce Dieu d'en haut et préfère glorifier un Jésus qui parle comme nous. L'Incarnation devient ici le fait majeur : Dieu se fait homme en Jésus et nous accompagne ainsi dans la grande Évolution. Nous voici au centre de la pensée mystique de Teilhard !

*Traditionnellement la religion est radicalement opposée au monde, c'est par le mépris du temporel que le mystique s'oriente vers l'Esprit. Mais tout change dès lors qu'on est obligé de constater un progrès dans le temporel. L'idée que le destin du spirituel pût être lié à un progrès matériel eût paru naguère démentielle ; elle était par exemple totalement inintelligible pour un mystique comme Péguy. Et pourtant Péguy avait profondément médité l'incarnation, mais, malgré Bergson, il n'avait pas pensé la création en termes d'évolution.*

---

<sup>145</sup> Cette célèbre expression de Spinoza saisit en trois mots l'un des points essentiels de la pensée de l'auteur : la conception d'une divinité immanente et faisant un avec la nature. Il y a pour Spinoza unité de substance, ayant tous les attributs et non pas dualité.

<sup>146</sup> Jean Onimus, Mémoires, inédit, 2000

*En présence d'une religion coincée dans ses habitudes et un progrès scientifique et technique qui se poursuit aveuglément et mécaniquement, le Père Teilhard a joué un rôle de libérateur : il a sauvé le progrès en l'ouvrant sur un ultra-humain divinement attirant et, du même coup, il a enlevé les bandelettes dans lesquelles se laissait embaumer la religion. En y faisant circuler la vie, il a assoupli et rapproché ces deux forces que leur divergence épuisait. (...) Son élan a de quoi faire peur : tout est frôlé et incliné par son passage et, si l'on résiste sur quelque point, il faut soit en sortir, soit se laisser emporter. Il n'y a pas de compromis possible avec les forces qu'il déchaîne.<sup>147</sup>*

Teilhard voit une fin à l'Évolution, c'est la limite du devenir, c'est Dieu. Mais nous retrouvons là le questionnement. Pourquoi y aurait-il une limite au devenir ? Encore une nouvelle croyance et donc un besoin de Dieu ? À vrai dire il n'y a pas de point Omega, mais un mouvement continu de la conscience en direction d'un mode d'être totalement nouveau et imprévisible. La foi en cet avenir, l'espérance d'une nouvelle mutation du vivant ne sont pas absurdes. Ce qui est absurde, c'est de parler de ce qui n'existe pas encore.<sup>148</sup>

Finalement la perte des croyances ouvre une multitude de portes, le futur devient plus improbable, nous avançons dans la vie sans vraiment savoir ce qui peut arriver demain. La foi n'est donc plus un système fixe de croyances reçues, c'est un renforcement vital de l'antique espérance, appuyée désormais sur des faits indiscutables. L'Évolution est une « orthogénèse » constante en quête d'organisations de plus en plus complexes qui rendent possibles des consciences de plus en plus lucides et compréhensives.<sup>149</sup>

Libéré des croyances, l'homme se veut acteur au cœur d'un univers totalement créatif d'où tout peut émerger. Seules peuvent laisser une très petite lueur d'espoir la créativité et l'inventivité qui sont le propre de la raison humaine<sup>150</sup>.

Il s'agit là d'un renversement complet de la vision classique, fixiste imposée par les théologiens de l'Église. Comme écrit Teilhard, *les théologiens sont dans un monde qui n'est déjà plus le nôtre !* Ce n'est plus un monde créé une fois pour toute par un Dieu omnipotent, c'est un monde qui est toujours en création, qui est toujours à la recherche de son Dieu. On pressent là l'action permanente d'une énergie qui ne cesse, au cours des temps, d'élever le niveau de conscience de sa création, en direction d'une qualité d'être, de présence, d'ouverture spirituelle proprement illimitée et imprévisible.

La compréhension de cette évolution implique nécessairement la disparition de la faute originelle, source du mal, dont le sacrifice du Christ serait la rédemption. *Le pessimisme, fondé sur le thème du péché et du royaume du démon, est dans la tradition augustinienne et occidentale. Il n'existe pas sous ces formes radicales chez les Pères grecs. On saisit là, concrètement pour ainsi dire, la faille qui sépare un certain christianisme (actuellement dans l'impasse) de la foi « espérante » de Teilhard.<sup>151</sup>*

Le concept de l'Incarnation de Dieu prend alors une nouvelle dimension. Il s'agit désormais d'un Christ qui grandit avec nous dans la création toujours en cours. En quelque sorte, Dieu s'incarne dans l'évolution spirituelle de l'homme, préparant ainsi la Parousie.

On découvre alors que la fonction de Dieu et sa représentation dans ce qui devient « l'Évolution sacrée » est à repenser complètement. C'est dans ce sens que Teilhard introduit

<sup>147</sup> Jean Onimus, Pierre Teilhard de Chardin ou la foi au monde, DDB, 1968

<sup>148</sup> Jean Onimus, Mémoires, inédit, 2000

<sup>149</sup> Jean Onimus, Chemins de l'espérance, Albin Michel, 1996

<sup>150</sup> Claude Hagège, Les religions, la parole et la violence, 2017

<sup>151</sup> Jean Onimus in Présentation de « La place de l'homme dans la nature » par Teilhard de Chardin, Albin Michel, 1996

une nouvelle vision du Christ non plus rédempteur mais moteur essentiel de cette Évolution cosmologique dont il devient à la fois la tête et la consistance ; il donne alors un sens au travail humain, à la souffrance humaine et nous invite à nous aventurer vers la charité, la bonté, c'est-à-dire ce qui est peut-être le fondement de l'âme humaine. Cette vision, Teilhard l'exprime admirablement dans le texte suivant : *L'Humanité dormait, elle dort encore, assoupie dans les joies étroites de ses petits amours fermés. Une immense puissance spirituelle sommeille au fond de notre multitude, qui n'apparaîtra que lorsque nous saurons forcer les cloisons de nos égoïsmes et nous élever, par une refonte fondamentale de nos perspectives, à une vue habituelle et pratique des réalités universelles. Jésus, sauveur de l'activité humaine à laquelle vous apportez une raison d'agir, sauveur de la peine humaine à laquelle vous apportez une valeur de vie, soyez le salut de l'unité humaine en nous forçant à abandonner nos petites choses et à nous aventurer, appuyés contre vous, sur l'océan inconnu de la charité.*<sup>152</sup>

C'est dans ce concept d'une Incarnation toujours en cours que Teilhard construit sa foi : *Les choses auxquelles je crois, il n'y en a pas beaucoup : ce sont, premièrement et fondamentalement, la valeur du Monde ; et deuxièmement la nécessité de quelque Christ pour donner à ce monde une consistance, un cœur et un visage.*<sup>153</sup>

Cette compréhension de la potentialité de l'esprit préfigure le néologisme de *noosphère* si cher à Teilhard et qui conduit à reconnaître la force de l'esprit, acteur essentiel dans la montée en conscience de l'Humanité. La convergence des consciences vers un point *omega* se traduit alors par un besoin de vivre ou plutôt d'accompagner un Christ Cosmique en formation. Cette question amène à revoir la vision que l'on peut avoir du monde. Nécessairement le monde change, mais comment change-t-il et pourquoi ? Doit-on voir le monde courir vers une catastrophe inéluctable ou au contraire croire à la montée irrésistible vers un nouveau monde aujourd'hui inimaginable ?

*Répetons-le : en vertu de la création et plus encore de l'incarnation, rien n'est profane ici-bas à qui sait voir. Tout est sacré, au contraire, pour qui sait distinguer, en chaque créature, la parcelle d'être élue, soumise à l'attraction du Christ, en voie de consommation... Vraiment, par l'opération toujours en cours de l'Incarnation, le Divin pénètre si bien nos énergies de créatures que nous ne saurions, pour le rencontrer et l'embrasser, trouver un milieu plus approprié que notre action même.*<sup>154</sup>

Et Jean Onimus reprend ce thème de la *surnaturalisation* du monde dans le cadre d'une Incarnation toujours en cours et sans doute jamais terminée : *La saute hominisante, telle que Teilhard la décrit sur le plan du phénomène, est le reflet le plus authentique de ce que les philosophes appellent la création de l'âme humaine. L'homme change la face des choses et permet à Dieu de « supernaturaliser le monde ». Avec l'homme, l'Incarnation devient possible.*<sup>155</sup>

L'hominisation vue par Teilhard est aussi, en un sens plus large, la spiritualisation phylétique, progressive au sein de la civilisation humaine, de toutes les forces contenues dans l'animalité. Cela signifie la fin du dualisme. L'âme et le corps ne font plus qu'un. L'animalité est inhérente à l'homme, il n'est pas possible de séparer l'instinct sexuel brut de la spiritualité, tout cela ne fait qu'un : c'est une nouvelle définition de l'âme.

C'est là l'idée profonde de Teilhard : avec la compréhension de l'Évolution, le dualisme augustinien s'évapore. Il nous faisait mépriser la Terre comme étant la source du mal et

<sup>152</sup> Teilhard de Chardin, *Le milieu divin*, Seuil, 1957

<sup>153</sup> Teilhard de Chardin, *Lettres intimes*, Aubier Montaigne, 1974

<sup>154</sup> Teilhard de Chardin, *Le milieu divin*, Seuil, 1957

<sup>155</sup> Jean Onimus, *Pierre Teilhard de Chardin ou la foi au monde*, DDB, 1968



l'enfermement de l'esprit. Devenu inopérant, le vieux dualisme, imposé par la conception fixiste du monde, n'a plus de sens, la matière doit désormais être comprise comme l'élément propre de l'évolution, seule capable de susciter l'épanouissement de l'esprit. La matière évolue et dans son évolution, l'esprit se développe et s'agrandit. Le sens du divin est dans ce processus. Dieu se crée avec nous dans un processus de création jamais terminé. Dans ce sens, l'Incarnation du Christ peut être vue comme le cœur même de la Création toujours en cours, jamais terminée. *Le mémorial de la Cène devient un acte de participation à l'énergie créatrice ; la Présence réelle est, à travers le Christ, celle même du monde créé : la communion avec le Créateur passe par la terre, cette immense hostie imprégnée et vibrante de présence divine ; la prière chrétienne transcende les problèmes et besoins de l'âme individuelle : c'est la grande prière de célébration, d'espérance, de reconnaissance (au sens fort du terme) et même d'encouragement que l'ensemble des créatures conscientes cherche à adresser à la Source de leur vie.*<sup>156</sup>

Teilhard de Chardin laisse entendre dans le *Phénomène Humain*<sup>157</sup> que suite à l'apparition de la Vie, puis de la Pensée, nous voici à un troisième seuil de l'évolution humaine : la naissance d'une conscience collective de l'Humanité. La garantie du développement durable de l'Homme, c'est la fraternité. Paix et Amour sont le ciment d'une Terre totale.

La force du collectif, c'est la créativité. Le collectif transforme les modalités hiérarchiques, linéaires et sectorisées, il s'agit de répondre par la transversalité, la porosité et la pluridisciplinarité revendiquées à ce besoin de créativité. En effet ce n'est plus l'époque où pouvait se détacher du lot commun une personnalité providentielle qui nous montrerait la voie : désormais il faut s'attacher à la notion de démocratie spirituelle. Au-delà des limites de notre petite existence individuelle, nous appartenons de plus en plus à un grand tout !

Le collectif nécessite de chacun la capacité du don, de la générosité et c'est dans une telle approche que Teilhard précise que *la concentration d'un Univers conscient serait impensable si, en même temps que tout le conscient, elle ne rassemblait en soi toutes les consciences : chacune de celles-ci demeurant consciente d'elle-même au terme de l'opération, et même chacune devenant d'autant plus soi et donc distincte des autres qu'elle s'en rapproche davantage en Omega.*<sup>158</sup>

\*\*\*Cette ouverture nécessaire pour le développement du collectif se décline autour du concept de laïcité. Le Pape François précise lui-même qu'*une laïcité saine comprend une ouverture à toutes les formes de transcendance, selon les différentes traditions religieuses et philosophiques. D'ailleurs même un athée peut avoir une intériorité. Parce que la recherche de l'athée n'est pas seulement un fait, mais un droit.*<sup>159</sup>

Mais l'évolution suit-elle simplement le hasard ou y a-t-il un sens, une origine et un but ? Et d'abord y a-t-il une seule évolution, l'évolution purement biologique ? Eh bien, non bien sûr ! L'émergence de l'homme dans le monde a introduit une nouvelle évolution, celle de l'esprit, c'est-à-dire une évolution spirituelle dont le cours se différencie absolument de l'évolution biologique. Pour Jean Onimus, c'est là l'apport essentiel de Teilhard dont tout découle. Il faut embrasser toutes les conséquences de cette révélation d'une genèse universelle : tout est en devenir, sans exception. Les idées naissent, grandissent, vieillissent et meurent, la vérité change avec les différentes approches de l'expérience, Dieu lui-même est en proie à l'Histoire, et la

<sup>156</sup> Jean Onimus, Teilhard de Chardin et le mystère de la Terre, Albin Michel, 1991

<sup>157</sup> Pierre Teilhard de Chardin, Le Phénomène humain, Éditions du Seuil, 1955

<sup>158</sup> ibid

<sup>159</sup> La Vie du 2 mars 2016

Théogénèse est un aspect de la Noogénèse... L'Évolution universelle, puisqu'elle fait progresser les consciences, est forcément la matrice de l'esprit.

Jean Onimus embrasse cette idée que le futur est dans notre activité spirituelle, dans tout ce que crée l'homme, aussi bien dans l'art sous toute ses formes que dans la technique toujours plus sophistiquée et les façons si diverses dont nous savons l'utiliser.

*Au niveau de la Noogénèse, chaque esprit est à lui seul un univers ; l'union de deux esprits est inachevable et pourtant perpétuellement féconde dans la direction axiale des profondeurs ; une communauté d'esprits dans l'amitié et le dialogue renaît sans cesse à neuf ; un couple dans l'amour est en découverte ininterrompue.*

*Tout cela à condition, bien sûr, d'être entré une bonne fois dans la complexité, d'avoir percé la croûte des simplifications intellectuelles, d'avoir compris que le concret, le réel sont faits de différences et que la qualité des différences fait surgir les personnes, ouvrant ainsi la voie vers la profondeur de vivre, en somme, ce qu'il y a d'illimité et de toujours vierge dans l'éphémère :*

*Seule la rose est assez fragile pour exprimer l'Éternité<sup>160</sup>...*

*Non ! même pas la rose, mais cette rose-ci, celle que ne désigne aucun nom commun mais seulement la réalité naissante ici présente, unique, profonde et sacrée : nomina nuda tenemus. Les mots sont beaucoup trop simples : ils tuent les différences, ils catégorisent, ils sont nus et dévêtent les choses de ce qu'elles ont d'indicible.<sup>161</sup>*

## Jésus

*Teilhard de Chardin a foi en l'homme, et il pense que le chemin de la foi en Dieu passe par l'effort de chacun pour s'accomplir dans son humanité, surtout s'il lui advient de faire en vérité la rencontre de cet homme accompli que fut Jésus de Nazareth.<sup>162</sup>*

Voilà, je crois, le cheminement de Jean Onimus. Il n'a jamais vraiment perdu la foi transmise par sa mère. Il a toujours gardé une dette sentimentale forte envers cette mère si aimante et si dévouée juste pour lui seul ; il ne pouvait pas se libérer de la religion qu'elle lui avait inculquée. Au contraire il chercha à prolonger sa foi au sein de sa propre famille par les rites et les célébrations traditionnels, mais sans vraiment en toucher la matière sensible du divin. Ce fut après des années de réflexion sur la pensée de Teilhard de Chardin et la découverte de l'Évolution Universelle à la fois dans le monde biologique et géologique et même dans le cosmos que Jean Onimus chercha à se rapprocher des évangiles pour trouver quelque raison pour renouveler et actualiser sa foi. Ce fut la lecture de Proudhon qui lui donna l'idée de redécouvrir les évangiles et leur source, l'homme Jésus : *Jésus est une individualité à retrouver, à restituer, à refaire presque, tant il a été dissous, pulvérisé par la religion même dont il a été l'auteur. Rétablir cette grande figure, dans sa vérité humaine, et dans la réalité de son œuvre, est aujourd'hui un travail de première nécessité.<sup>163</sup>*

Cette découverte de Jésus tel qu'il apparaît si on lit les évangiles en se débarrassant des a priori dogmatiques de la religion fut alors une découverte extraordinaire qui l'impressionna au point d'écrire trois livres sur Jésus : *L'homme de Nazareth* (L'Harmattan, 2001), *Jésus seulement* (L'Harmattan, 2003), *Ce que Jésus a vraiment dit* (inédit, 2005). Une découverte qu'il relate dans ses mémoires.

---

<sup>160</sup> Paul Claudel, Œuvre poétique, La Pléade.

<sup>161</sup> Jean Onimus in Présentation de « La place de l'homme dans la nature » par Teilhard de Chardin, Albin Michel, 1996

<sup>162</sup> Marcel Légaut, article sur Teilhard de Chardin publié par l'Association Culturelle Marcel Légaut.

<sup>163</sup> Jean Onimus, Portrait d'un inconnu – L'homme de Nazareth, L'Harmattan, 2002

*Je me suis donc tourné directement vers les évangiles synoptiques pour en faire une lecture naïve, affranchie de tout a priori, en m'efforçant d'écouter les passages que je pressentais les plus authentiques tant ils sont saisissants et originaux, tant ils entrent en résonance, après vingt siècles, avec la vie telle que je la ressens aujourd'hui. Ce travail fut une passionnante découverte, mais surtout et nécessairement un coup de cœur. Non seulement cette voix m'a touché tant elle m'était proche, fraternelle et, en même temps, dérangement : j'en suis devenu amoureux et je comprends mieux les anciens martyrs. Ce n'étaient pas des fanatiques sectaires, ils ne se sacrifiaient pas pour une idéologie (fut-elle sublime) mais par amour ! C'étaient des amoureux!*

Il comprit alors avec Proudhon à quel point Jésus est une individualité à retrouver, à restituer, à refaire presque, tant il a été dissous, pulvérisé par la religion même dont il a été l'auteur. Rétablir cette grande figure, dans sa vérité humaine, et dans la réalité de son œuvre, est aujourd'hui un travail de première nécessité. Jésus dépouillé de ses miracles, de sa messianité, de sa divinité, de tout ce prestige surnaturel, ramené à la vérité de sa nature, à sa pure individualité, devient un homme prodigieux.

Un homme prodigieux et pourtant âgé de deux mille ans ! Comment actualiser sa pensée à notre époque ? Comment lui donner du sens dans un monde « connaissant » dont le savoir scientifique est sans commune mesure et qui permet une liberté de penser trop ouverte, une liberté qui réfute toute croyance ?

C'est ici que Teilhard de Chardin apporte la réponse. Elle se nomme Évolution Universelle, et se décline en un Christ Cosmique vers lequel tout se divinise et que Teilhard appelle aussi le point *omega*.

Il est curieux de relire Proudhon quand il oppose la croyance humaine avec la science : *Pour que je souscrive à la croyance, il importe, avant tout, que je ne la déflore pas par mes arguments, que je ne la discute point, que je la laisse dans toute sa naïveté. Il faut redevenir enfant, pour croire ; le savant n'y peut rien ; il est athée. Il l'est foncièrement, inexorablement, d'autant mieux qu'en réfléchissant ensuite sur les conséquences que le croyant déduit de sa foi, avec la même sûreté d'instinct, d'intuition, de croyance, ou préjugement qu'il a affirmé Dieu, le savant découvre des raisons de plus en plus graves de se soustraire à cette foi.*

*Si nous admettons ce système de croyance dont nous avons reconnu, d'ailleurs, la spontanéité, l'universalité, l'authenticité, et même le côté splendide et consolateur, nous n'avons plus de règles ni pour la direction de notre esprit, ni pour notre vie. Nous vivons dans un chaos de naturalisme et de surnaturalisme, tantôt affirmant l'enchaînement naturel des effets, des causes, tantôt appelant à la Providence ; nous jetons le doute sur la science, les lois de la nature et de l'humanité, notre philosophie n'a plus ni sens, ni utilité, puisqu'elle peut être, à chaque instant, démentie.*<sup>164</sup>

La réponse à ce conflit entre la science et la croyance ou la foi est à mon sens apportée par Teilhard de Chardin. Lui seul a su projeter sa croyance divine dans la science, mais pour cela il lui a fallu se détacher de certains dogmes et en arranger d'autres. Ainsi le péché originel devient absurde dans un concept d'évolution, mais surtout l'idée de rédemption ne tient plus.

*La conscience aiguë du mal et de l'ampleur du péché, liée à la nécessité d'une rédemption a enfoncé la religion chrétienne dans un tragique dont les biographies et les œuvres des saints et des mystiques portent le sombre témoignage.*<sup>165</sup>

L'homme ne naît pas avec le Mal puisqu'il est toujours en train de naître dans une évolution infiniment créative. En quelque sorte, l'évolution se divinise et devient universelle tout en s'appuyant sur des faits réfutables et donc scientifiques.

---

<sup>164</sup> Pierre-Joseph Proudhon, Jésus et les origines du christianisme, 1896

<sup>165</sup> Jean Onimus, Chemins de l'espérance, Albin Michel, 1996

Je laisse Marcel Légaut résumer ici cet apport fondamental que Teilhard de Chardin apporta à toute la recherche scientifique moderne : *Par l'itinéraire de cette vie de recherche et de foi, si différent en ses éléments contingents de celui qu'avait pris son Maître il y a deux millénaires, si fondamentalement semblable en substance par ses démarches, ses luttes, ses souffrances, les suspicions et les mesures dont il a été la victime, par sa ténacité enfin, cet homme du XXe siècle en est devenu un disciple. Aussi il restera une lumière pour ceux qui, entendant le même appel et y répondant à longueur de vie avec une fidélité semblable, seront de bons ouvriers de l'avenir parce que, à leur tour et suivant leur manière propre, ils deviendront ainsi parfaitement eux-mêmes.*

## **QUAND DIEU S'EN VA...**

### **Évaporation de la religion**

Il est significatif de constater l'importance prise par l'évaporation de la religion catholique en seulement une génération. Cela se concrétise principalement en Europe et aussi au Canada ; seuls les Etats-Unis semblent conserver certaines traditions dans le domaine religieux sans doute par souci d'animation sociale, mais le mouvement est définitivement engagé dans les universités et autres cercles intellectuels.

*Avec les croix sur les autels, sur les clochers, aux vieux carrefours, le christianisme a créé un climat ambigu de dévotion triste et de douloureuse espérance qui pèse sur cette religion et paraît même en caractériser désormais l'esprit. On est loin de la grâce qui imprègne l'Évangile, de son message de pure bonté !<sup>166</sup>*

Il est d'ailleurs significatif de noter que cette évaporation de la religion concerne essentiellement les religions monothéistes. Les monothéismes sont attachés à la sacralité de la personne humaine qui est sensée avoir été créée par Dieu. Ce n'est pas le cas des religions d'Asie qui se rapprochent de la philosophie de Spinoza. Pour elles, Dieu se représente dans la nature. Dès lors l'étude scientifique de la nature ne contredit pas la croyance ni les rites de la religion. On voit là l'impact négatif du monothéisme qui cherche à imposer une Vérité absolue, éternelle, sur les grandes questions que la conscience humaine est amenée à se poser : le but de l'Univers, la nature du temps et de l'espace, pourquoi y-t-il quelque chose plutôt que rien. *On peut d'ailleurs rappeler que les religions et philosophies de l'Asie n'ont pas produit autant de violences que celles de l'Europe et du Proche-Orient ! Ni l'hindouisme, ni le bouddhisme ne requièrent la soumission et la foi en un dieu unique dont la transcendance fournirait la clé de l'univers, comme c'est le cas dans les trois monothéismes occidentaux<sup>167</sup>.*

Pour bien prendre la mesure du phénomène, il est intéressant de revenir en arrière et étudier l'évolution du désarroi spirituel de cette génération qui a vu la chute impressionnante de la croyance et de la foi en France et ceci malgré les efforts timides de l'Église Catholique pour s'adapter au mouvement libertaire dominant.

Il est difficile aujourd'hui d'imaginer un tel désarroi de l'âme, sauf à dire comme Kierkegaard que la foi commence précisément là où finit la raison. Cela nous semble tellement puéril ! Et pourtant ce désarroi n'est-il pas prémonitoire de la dérive d'une société qui perd son Église et erre désormais sans bien savoir où elle va. Comme dit le créateur de Facebook, Mark Zuckerberg, *lorsque nos parents obtinrent leur diplôme, le travail, l'église ou la communauté donnaient du sens à leurs vies. Aujourd'hui nombreux sont ceux qui se sentent déconnectés et déprimés ou qui essayent de combler un vide. Pour que notre société continue d'aller de l'avant, il ne s'agit pas simplement de créer de nouveaux emplois, mais de redonner du sens. Il ne suffit pas d'avoir votre propre raison d'être, vous devez créer une raison d'être pour les autres.*<sup>168</sup>

Ma révolte personnelle contre les rites et les croyances qu'on m'imposait a été violente. Il est difficile aujourd'hui d'imaginer le poids moral que l'Église Catholique pouvait exercer sur les jeunes il n'y pas si longtemps (en particulier dans les années 1950). C'était une époque où chaque village possédait encore son curé, où le catéchisme était enseigné au lycée par des aumôniers, où la confession se pratiquait de façon périodique, etc. Mais déjà la révolte grondait dans les esprits. Je crois que le premier geste révélateur de la tempête qui se préparait dans ma

---

<sup>166</sup> Jean Onimus, Chemins de l'espérance, Albin Michel, 1996

<sup>167</sup> Claude Hagège, Les religions, la parole et la violence, 2017

<sup>168</sup> Mark Zuckerberg, discours prononcé à Harvard le 25 mai 2017.

conscience adolescente fut l'extinction de la lampe, une lampe de sanctuaire, celle qui brille toute rouge à côté de l'autel dans les églises. Cette lampe, dont la couleur est toujours rouge rubis, est sensée signifier la présence de Jésus dans le pain consacré contenu dans le tabernacle<sup>169</sup>. C'est une croyance bien entendu, le symbole de l'hostie est au cœur du dogme chrétien, c'est sans doute pour cela qu'un jour j'ai choisi cette lampe pour couper définitivement les ponts avec les croyances de mon enfance. Quand je suis ressorti de l'église, la lampe ne brûlait plus, c'était facile, c'était simplement une bougie à éteindre. Dehors tout était pareil, c'était comme si je n'avais jamais rien éteint ! Pourtant j'avais l'impression d'une libération spirituelle, fini ce carcan religieux qui m'étouffait, je pouvais désormais penser comme je voulais, je devenais maître de ce qui était bien et de ce qui était mal, je pouvais conduire ma barque sans en référer à quelque loi divine.

Pourtant Dieu avait bercé mon enfance. Je lui confiais mes inquiétudes sur un avenir dont je percevais mal les contours, je l'associais à ces rêves de pureté infinie quand tout s'arrête et qu'il n'y a plus que le bleu au fin fond de l'horizon. La religion, ses rites, ses chants, jusqu'à la cloche de l'église que j'étais chargé de faire sonner pour annoncer la messe, la messe où je jouais à « l'enfant de cœur », tous ces atours qui en font la richesse ont enchanté mon enfance. Les rites encadraient merveilleusement mes rêves d'au-delà, mes rêves d'un futur infiniment lointain, alors le questionnement conscient sur lequel l'esprit débouche toujours s'estompait dans le doux environnement familial.

Oui, mon père avait cette idée de donner à sa famille une âme, un être spirituel, autour d'un Dieu d'amour. Pour encadrer et animer cette âme, il avait créé des rites familiaux qui venaient compléter les rites catholiques. Comment oublier les prières du soir, le bénédicité pour le déjeuner, les fêtes toujours chantées et même les passages obligés de la Première Communion et la Confirmation avec cette sensation de s'élever au-dessus du monde pour tendre vers plus de transcendance... Oui, sous son impulsion, notre famille a démarré comme une famille catholique gentiment pratiquante. Je pense que la règle de vouvoiement qu'il a imposée faisait partie de cette volonté de donner à sa famille un sens spirituel, de forger cette âme spécifique dans chacun de nos cerveaux pour qu'elle reste à demeure. Lui seul dans la famille avait droit au vouvoiement, ce qui le mettait tout de suite à un autre niveau. Une conséquence amusante de cette habitude du vouvoiement est que j'ai toujours détesté la nouvelle formulation du Notre Père imposée par Vatican II !

Oui ! Lui, qui nous faisait dire nos prières le soir avant de nous coucher ; Lui, qui peignait sur le mur au-dessus de nos lits d'enfants ces grands oiseaux, ailes déployées, s'envolant vers le ciel, peut-être vers ce Christ Cosmique dont parle Teilhard de Chardin ; Lui donc écrit à ses garçons dans « Lettres à mes fils » au sujet de la religion : *Je voudrais d'abord vous faire ressentir l'importance de la Foi dans votre vie en évoquant les conséquences qu'entraîne sa disparition. (...) Car enfin le bonheur de l'animal engagé dans l'instant ne saurait nous convenir : pour nous l'état normal doit être le souci. Et quand, dans la nuit, rien, personne ne répond plus à l'interrogation passionnée que nous portons sur les choses, comment pouvons-nous supporter de vivre, de survivre à la mort de Dieu.*<sup>170</sup>

A ce Dieu qu'on m'enseignait à prier, je confiais mes espoirs et mes inquiétudes sur mon futur quand il me faudrait quitter le berceau familial pour affronter un monde qui me paraissait confus, étrange, difficile à comprendre. Le milieu familial, ce poème permanent qu'il avait su si bien créer, définissait pour nous le monde ; il protégeait nos rêves les plus absurdes et nous poussait irrésistiblement vers la transcendance d'un Dieu improbable.

---

<sup>169</sup> Veilleuse allumée en permanence. Son rôle est de nous dire la présence de Jésus dans le pain consacré contenu dans le tabernacle ; comme dans le Temple du Seigneur, dans la première Alliance (Lv 24 ; 2-4).

<sup>170</sup> Jean Onimus, Lettres à mes fils, 1963

La tromperie n'en fut que plus rude. La découverte que Dieu pouvait ne pas exister remettait en cause sa définition même, la foi n'avait plus de raison de s'exprimer puisque l'idée même de Dieu nécessite une confiance absolue. Le moindre doute remet tout en cause.

*Les systèmes religieux vont probablement subir une désagrégation de plus en plus rapide et irréversible. (...) C'est l'histoire spirituelle de notre humanité qui mute enfin hors des époques religieuses.*<sup>171</sup>

Le fait est là, devant mes yeux ébahis. Comment cela se peut-il ? Comment mon âme peut-elle continuer à vivre sans le confort d'un dogme éternel au sein duquel elle aimait tant se réfugier ? Il s'agit pourtant là d'un sens du divin qui a toujours accompagné l'homme depuis que sa conscience a émergé dans l'atmosphère rassurante des grottes et qu'elle s'est exprimée grâce aux premières peintures rupestres.

*Dieu a tellement déçu les hommes qu'à la fin ils l'ont mis entre parenthèses et, se débrouillant tout seuls, ont fini par l'oublier. La persistance du religieux fait alors figure d'archaïsme, comme s'il s'agissait d'un épisode dépassé, dont les ultimes convulsions se prolongent sous nos yeux. Désormais on veut savoir (parfois pour le simple et noble bonheur de savoir) et l'on répugne à croire ; croire est ressenti comme un échec.*<sup>172</sup>

Oui Dieu n'est plus là pour accompagner ma vie, pour combler le vide de la question propre à la conscience humaine : « Pourquoi y-t-il quelque chose plutôt que rien ? » Une question que l'homme raisonnable affinera, en s'attachant au « comment » c'est à dire à l'aspect historique de l'évolution, par la formulation suivante : « Comment l'évolution a-t-elle pu conduire l'homme jusqu'à être ce qu'il est ? » Cette question n'a pas de réalité objective, elle se situe au cœur du mystère humain, elle est une propriété intrinsèque de la conscience et c'est dans ce sens que nous pouvons la considérer comme transcendante.

Autrefois la présence d'un Dieu au sein de notre pensée, au cœur de notre âme, rythmait la vie de tous les jours. Les cathédrales, ces immenses vaisseaux construits en l'honneur de ce Dieu improbable, défiaient le temps en affirmant une volonté de le protéger contre les attaques des libertaires en questionnement. Les cathédrales sont toujours là, magnifiques, protégeant l'histoire d'une religion mais sont incapables aujourd'hui d'empêcher l'avènement d'une conscience libre de tout assujettissement à quelque croyance.

*Pourquoi un chef d'œuvre inspire-t-il du respect ? Parce qu'il est une marque de transcendance, comme le fait de se mettre à genoux.*<sup>173</sup>

Comment donc ce Dieu, auquel l'homme a confié une telle foi qu'il a fallu lui construire dans le moindre petit village une chapelle, une église et jusqu'aux merveilles architecturales des grands cathédrales, a-t-il donc pu disparaître ainsi, comment les dogmes, chargés pour l'éternité de supporter sa gloire, ont-ils pu s'oublier si facilement ? Qu'a donc fait la société pour réussir à se débarrasser de ce Dieu improbable ? Et cela en seulement quelques dizaines d'années ! Le besoin de spiritualité se serait-il donc évanoui au point de pouvoir oublier complètement la possibilité d'un Dieu ? Le besoin de transcendance se serait-il donc dissous dans l'activité prosaïque de tous les jours ? Sommes-nous encore capables de nous éloigner du quotidien pour rêver sur les mots d'un poème ?

Ce n'est pas possible, il doit bien exister encore quelque part ce Dieu improbable ! Il a laissé tellement de traces culturelles. Depuis les premières peintures rupestres, il est à la source de toute la culture dont nous vivons aujourd'hui, il a permis le développement de la Connaissance

---

<sup>171</sup> Abdenmour Bidar, Les Tisserands, 2016

<sup>172</sup> Jean Onimus, Chemins de l'espérance, Albin Michel, 1996

<sup>173</sup> Jean Onimus, Déchets, inédits, 2007

malgré des freins absurdes causés par la hiérarchie religieuse qui voyait dans ce développement de la science, la pensée absolue de la Vérité remise en question.

### **Un besoin de divin**

Le besoin du divin existe depuis la nuit des temps, c'est-à-dire en fait depuis l'émergence d'une conscience chez les premiers hommes disposant d'un langage de communication. Il a bien fallu répondre au questionnement apporté par la conscience de soi et ce questionnement ne pouvait se résoudre que dans le divin. Quand la question dépasse le bon sens naturel, il ne reste plus qu'à trouver des réponses qui le dépassent également. C'est pourquoi les premiers hommes conscients d'eux-mêmes ont éprouvé le besoin d'exprimer leurs croyances. Et dans ces premiers temps, la grotte représentait le temps immuable : rien ne se passe dans une grotte, c'est toujours la même nuit, la même température, la vie du soleil ne pénètre jamais dans ce monde différent et l'homme croyait y voir le divin comme source de tout.

Les premières religions ont commencé par imaginer un monde divin habité par des dieux à l'image des hommes. Un ensemble de mythes faisait vivre cette société de divinités aux particularismes aussi différents entre eux que chez les humains. En fait chaque dieu reflétait une communauté particulière et les rites établis pour ce dieu assuraient la cohésion de la communauté.

Les rites ont ainsi constitué le cadre de la vie spirituelle des hommes. La religion juive est même allée très loin dans ce sens grâce à Ézéchiel qui a établi la Loi à laquelle chacun est sensé obéir sans questionnement. Jésus n'aimait pas les rites et il fut bien le premier à dire qu'il ne fallait pas obéir aveuglement mais bien plutôt essayer le remettre en question telle loi en fonction de son contexte. D'autres religions ont suivi cette voie, comme l'Islam et son propre Livre, le Coran.

Cependant une religion trop enfermée dans une accumulation de rites a tendance à se figer irrésistiblement face à toute volonté d'évolution. Dans un monde en marche, poussé par le développement de la connaissance, un tel fixisme anéantit petit à petit la notion de divin qu'il est sensé protéger.

Un exemple du fixisme entraîné par les rites traditionnels est la civilisation chinoise : cette domination des rites traditionnels instaurés par Confucius constitue peut-être une des raisons pour laquelle cette civilisation, pourtant très sophistiquée, n'a pas su dominer le monde comme l'a fait l'Occident. Mao a voulu rompre avec ce sortilège qui emprisonnait la pensée de son peuple en bousculant les traditions jusqu'à initier une « révolution culturelle » qui s'est appuyée sur la jeunesse du pays. Révolution tragique, mais qui semble finalement avoir été bénéfique quand on voit le succès de la Chine aujourd'hui, devenue une des premières économies mondiales.

De la même manière, le monde antique grec et romain, gouverné par des mythes c'est à dire par des récits légendaires transmis par la tradition à travers les exploits d'êtres fabuleux (héros, divinités, etc.), fournissait une tentative d'explication aux phénomènes de la vie (naissance du monde, de l'homme, des institutions, acquisition des techniques). Mais cela ne convenait plus face à l'évolution spirituelle de l'homme, ces récits laissent l'esprit englué dans un magma confus de croyances dont il ne pouvait plus tirer la foi nécessaire pour satisfaire l'anxiété de la question transcendante, il fallait l'en extraire. Avec la disparition de la mythologie divine, le ciel est devenu plus pur mais aussi plus vide, ce qui a replacé la question transcendante au centre des préoccupations spirituelles. Pour satisfaire ce besoin de savoir, les religions monothéistes ont divinisé le concept de l'âme tel qu'il a été introduit par Aristote. Pour ce dernier, *l'âme est la réalisation (entéléchie) première d'un corps naturel organisé*. Tout être vivant a une âme, depuis la moindre plante jusqu'à l'animal le plus évolué de la planète, l'homme. Cette âme cristallise le besoin de vivre qui est à la source de tout vivant. La religion



monothéiste a divinisé ce concept de principe de vie, elle en a fait un don de Dieu exclusivement attribué à l'homme. En se divinisant, en se séparant du corps physique, l'âme devient un principe spirituel qui distingue définitivement l'homme des animaux. Appartenant à Dieu, l'âme est une entité éternelle : après la mort du corps qui la supporte, elle passe en jugement pour être admise dans le paradis ou condamnée à l'enfer pour l'éternité. C'est ainsi qu'est apparue la dualité de l'âme divine, éternelle, par rapport au corps animal périssable. Cela a conduit au mépris de tout ce qui rappelle à l'homme qu'il n'est qu'un simple animal et en particulier la chose la plus insupportable parce que non maîtrisable, le sexe. Dans la pulsion sexuelle qui représente l'expression ultime de l'animalité, l'âme divine devient l'esclave du corps, ce qui est évidemment inacceptable !

La transcendance s'acclimate mal avec l'animalité du sexe et la plupart des religions monothéistes se sont toujours efforcées d'occulter cette partie « honteuse » de l'homme. La jouissance que procure l'acte sexuel était simplement admise pour les besoins de la procréation mais il ne s'agissait pas de sortir de ce cadre étroit. Cette horreur religieuse de la pulsion sexuelle a souvent conduit à la mise en pénitence du corps, tout était bon pour le punir d'être. Chez certains ermites ou moines, cela pouvait même aller jusqu'à l'auto flagellation pour se punir d'une simple érection durant la nuit, sans compter les jeûnes extrêmes et autres mutilations. Le corps n'avait pas droit de cité, il n'était qu'un support méprisable pour l'âme divine qu'un Dieu improbable nous avait attribuée et la partie sexuelle de ce corps une honte permanente. C'est tout l'objet de la Rédemption si décriée par Teilhard de Chardin : *nous sauver de la honte d'être !*

Aujourd'hui le questionnement perdure, plus agressif que jamais. Autant la Foi a pu servir de déclenchement à des guerres absurdes qui ont causé des millions de morts, autant son évaporation peut conduire à la déstructuration de la vie et à la haine sociale. Faut-il donc réinventer Dieu, un Dieu qui redonnerait un sens à la vie et saurait réenchanter une nouvelle Foi ?

### **L'angoisse d'un monde sans religion ?**

Pour Marcel Gauchet<sup>174</sup>, les sociétés modernes, devenues expressément politiques, sont sorties de la religion. Désormais confinée à la sphère privée, la religion, dans son expression contemporaine, se caractérise par l'accent mis sur les sentiments, les expériences personnelles et les croyances susceptibles de conférer un sens aux existences individuelles. Ainsi toute une « religiosité qui s'ignore » se manifesterait en Occident sous les formes les plus diverses d'expériences profanes, de l'usage de stupéfiants à l'ascèse sportive en passant par l'émotion esthétique.

La vérité serait-elle inhumaine ? Les hommes d'autrefois vivaient heureux dans un univers à leur taille parmi des dieux familiers. Je regarde cette gravure enfantine : le Père Noël enjambe une cheminée sous un ciel d'hiver ruisselant d'étoiles. Mon cœur sourit au vieillard : c'est la bûche, la veillée auprès du feu dans la cheminée, la joie de Noël. Mais dehors, dans le ciel noir et froid, les étoiles font scintiller un univers vertigineux et mortel, une immensité éperdue et sans âme. Le monde se dérobe sous mes pas et s'enfle à l'infini dans ma tête : qu'est-ce que mon foyer, mon univers de vie, ce petit cercle d'âmes dans l'immensité de l'univers ? Je regrette le Père Noël. La vérité m'effraie. La science n'a pas délivré les hommes de la peur. Je crois plutôt qu'elle a suscité une angoisse sans bornes. Comment s'habituer à pareille solitude ?

---

174 Texte extrait d'un article « *Marcel Gauchet et l'expérience esthétique comme reste de religion* » in La Revue des Cèdres.

*L'homme moderne est cet être revenu de tout, fier de ne croire à rien d'autre qu'à son propre pouvoir. Une confuse volonté de puissance le pousse à obéir à ses seuls désirs, à dominer la nature à sa guise, à ne reconnaître aucune référence qui déborderait sa vision unidimensionnelle et close. Il s'attribue des valeurs définies par lui-même. Au fond de lui, ayant coupé tous les liens qui le relient à une mémoire et à une transcendance, il est terriblement angoissé, parce que terriblement seul au sein de l'univers vivant. Il se complait dans une espèce de relativisme qui dégénère souvent en cynisme ou en nihilisme.<sup>175</sup>*

Oui ! Il semble que Dieu est en prison depuis trop longtemps. Emprisonné par la religion qui cherche à le garder jalousement pour elle, dédié à son service particulier. Les barreaux de la prison sont les dogmes, les gardiens sont les rites, les cathédrales le décor. Cette prison est encore vue par certains comme un havre de paix ! En effet quoi de plus confortable que de se réfugier dans la beauté pure de la croyance, une croyance encadrée par des rites ancestraux chargés d'accompagner le développement spirituel de la conscience. C'est comme la grotte de Platon quand, liés par les rites, nous ne voyons que ce que les dogmes nous laissent voir.

Le mythe premier du Paradis, la pomme croquée par Eve, est significatif. Le récit de la Genèse dit à peu près ceci :

*Le Seigneur Dieu dit à l'homme : tu pourras manger de tous les arbres du jardin, mais tu ne mangeras pas de l'arbre de la Connaissance du bien et du mal, car le jour où tu en mangeras, tu seras passible de mort. Et le serpent, que l'on peut sans doute considérer comme un conseiller diabolique, dit à la femme : Non, vous ne mourrez pas, mais Dieu sait que le jour où vous en mangerez, vos yeux s'ouvriront et vous serez comme des Dieux possédant la connaissance du bien et du mal.*

*Ce mythe terrible donne beaucoup à réfléchir. Si le Créateur nous punit pour avoir voulu être trop conscients, pour avoir désiré la connaissance et la science, il condamne l'essence même de sa création et agit comme Zeus qui refusait aux hommes, par jalousie, la possession du feu, c'est-à-dire du progrès matériel !<sup>176</sup>*

En fait c'est bien l'évolution des connaissances qui nous amènent à tâter de la liberté spirituelle qui existerait en dehors de cette prison. La religion avait bien raison à l'époque de brider l'accès à la connaissance, elle en percevait le danger. *L'irréparable catastrophe est d'avoir goûté au fruit de la science du bien et du mal, d'être sorti de l'innocence primitive, de s'être divisé, séparé de soi en devenant conscient et d'avoir ainsi ouvert la plaie où viennent s'accumuler regrets et remords. Ce péché-là se situe bien au cœur de notre existence, c'est le péché de l'éveil !<sup>177</sup>*

La sortie de la religion nous fait découvrir une liberté dont nous saisissons mal les contours. La liberté veut dire des choix et cela entraîne des risques énormes. Les débordements d'une spiritualité, jusque-là strictement contenus dans le cadre du religieux, génère un art parfois devenu fou, comme peut le penser Jean Onimus : *Jadis les créateurs cherchaient à séduire par la puissance du beau, c'est-à-dire l'attrait de l'ordre et de l'harmonie : ces jouissances ne nous suffisent plus ou plutôt nous semblent artificielles et menteuses. Ce qui nous attire, ce n'est plus la "splendeur de l'ordre", mais celle du désordre parce que le désordre ouvre à l'imaginaire un champ presque illimité. Quand l'œuvre est non-figurative, c'est son ouverture qui en fait la valeur : on se perd avec volupté dans les toiles d'araignées de Pollock, on se laisse emporter par les tournolements de Messagier, on est électrisé par l'énergie de Matthieu, on se recueille dans les réseaux paisibles et chaleureux de Manessier.*

---

<sup>175</sup> François Cheng, De l'âme, 2016

<sup>176</sup> Jean Onimus, Chemins de l'espérance, Albin Michel, 1996

<sup>177</sup> *ibid*

*L'art actuel, par la plupart de ses productions, est une invitation multiforme à participer : œuvres "énigmatiques" qui suscitent une recherche ouverte. On apprend ainsi à contempler, à interroger : Tapiés rend intéressant un mur légèrement gercé, moussu, strié de fissures, Arman change notre façon de regarder des valises, des pièces de carrosserie, etc. L'insistance d'un artiste, qui oblige ainsi à voir remplir notre environnement de sémantismes neufs, meuble les imaginations : poésie des débris, des objets vieilliss, des instruments usés, poésie des rapprochements insolites qui renouvellent le décor ou, tout simplement, chez Stahly ou Pignon, d'une racine aux doigts crochus, etc.<sup>178</sup>*

Dans ces débordements, nous pouvons nous perdre dans des dérives sectaires vers lesquelles peut nous attirer la nostalgie du confort perdu de la religion. La liberté ainsi conquise peut amener à des révoltes violentes contre la société dont on ne comprend plus le sens, une recherche désespérée de transcendance peut nous faire perdre la notion du réel et nous éloigner de la vie. Une telle angoisse peut amener les gens à des croyances absurdes et même dangereuses parce que privilégiant un gourou tout puissant, capable de tout. Il est intéressant de citer ici un épisode que Jean Onimus raconte dans son livre « La destin de Dieu » : le culte d'Hitler à la limite de l'adoration :

*En août 1938 je me suis trouvé par hasard dans une rue de Hambourg vers 15 heures. Les façades étaient tendues d'immenses toiles rouges frappées de la croix gammée. Les trottoirs étaient encombrés d'une foule si serrée que l'immobilité était de rigueur. A la limite de la chaussée une chaîne de soldats, l'arme au poing, face à la foule, tournant le dos à l'avenue déserte. Nous attendions, piégés dans un conglomérat énorme et silencieux. Dans le lointain, s'est élevé une rumeur qui très vite a grandi jusqu'à devenir une assourdissante clameur. Au paroxysme de ce débordement sonore a surgi une voiture décapotable roulant à vive allure, précédée et suivie de voitures de police. Dedans, saluant la foule le bras tendu, Hitler accompagné du régent dictateur de Hongrie, Horthy. J'avais senti passer le souffle primitif, terrifiant et fascinant, de l'adoration : la tribu avait frôlé son guide. La foule électrisée, silencieuse, émergeait lentement de son extase. Plus trace ici de politique : j'avais assisté au passage d'un dieu !<sup>179</sup>*

Une telle aliénation de la foule témoigne sans doute d'une désespérance sociale. Hitler, devenu dieu, apporte l'espoir d'une nouvelle vie. Mais il s'agit là d'un biais. L'homme aliéné perd sa liberté au profit d'un dictateur, lequel, porté par cette dévotion, peut laisser libre cours à des instincts qui relèvent de l'animalité.

Sortir de la religion ne signifie pas un nouvel embrigadement. La conscience s'ouvre au monde et offre ainsi offre un champ de possibles quasi infini. Demain ne sera plus comme hier, l'humanité avance dans sa compréhension d'elle-même, la conscience de soi et de l'univers se développe de façon vertigineuse. *Les savoirs unissent alors que les croyances séparent*, tel est le principal thème de l'école de la République. Or c'est probablement faux ! L'absence d'utopie politique auprès des jeunes d'aujourd'hui est significative. C'est le triomphe de l'individualisme. Chacun pour soi crée sa route sans vraiment en connaître la direction. L'Évolution donne le vertige, tout change trop vite et surtout on ne saisit pas bien le but d'une telle évolution, qu'elle soit technique ou spirituelle. *Où va l'humanité ?* se demande-t-on.

*La dissolution progressive, sous l'influence de la nouvelle philosophie, de l'ontologie traditionnelle, remet en question la validité de l'inférence de l'attribut à la substance qui en est le support. En conséquence, l'espace perd progressivement son caractère d'attribut ou de substance ; de matière première ayant servi à faire le monde (espace substantiel de Descartes), ou d'attribut de Dieu, cadre de sa présence et de son action (espace de Newton), il devient*

<sup>178</sup> Jean Onimus, Qu'est-ce que le poétique, POESIS, 2017

<sup>179</sup> Jean Onimus, Le destin de Dieu, L'Harmatan, 2003

*progressivement le vide des atomistes, ni substance, ni accident, néant infini incréé, cadre de l'absence de tout être, par conséquent aussi, de l'absence de Dieu.*

*L'Univers infini de la Nouvelle Cosmologie, infini dans la durée comme dans l'étendue, dans lequel la matière éternelle, selon les lois éternelles et nécessaires, se meut sans fin et sans dessein dans l'espace éternel, avait hérité de tous les attributs ontologiques de la Divinité. Mais de ceux-ci seulement : quant aux autres, Dieu, en partant du Monde, les emporta avec Lui.<sup>180</sup>*

Il fut un temps où la religion avec ses dogmes et ses rites suffisait pour canaliser, fixer la Pensée. L'histoire se répétait de génération en génération comme un éternel retour. Il y eut bien sûr des évolutions dans la Croyance, mais il s'agissait de dogmes toujours imposés par le haut, par l'aristocratie ecclésiastique. Des mouvements contestataires ont cherché à secouer le poids de la religion, entraînant des schismes souvent combattus par les armes. L'invention de l'imprimerie a d'ailleurs été un facteur déterminant dans ces schismes. En effet l'imprimerie a donné accès par le commun des mortels aux textes sacrés dont l'étude et l'exégèse était jusqu'alors jalousement réservée au clergé, seule habileté à enseigner le commun. L'accès libre aux textes constitutifs des dogmes constitua une étape fondamentale. Elle permit par exemple la Réforme protestante. Comme dit Victor Hugo : *Avant l'imprimerie, la Réforme n'eût été qu'un schisme, l'imprimerie la fait révolution.*

Aujourd'hui les moyens de communications ont immensément évolué par-rapport aux débuts de l'imprimerie. Tout concourt à mettre en relation des cerveaux, des intelligences sans barrière géographique, ni même de langue. Le pouvoir des logiciels supprime les barrières de langues. Ils interviendront bientôt sur le sens lui-même des objets échangés à travers le réseau grâce aux techniques de l'Intelligence Artificielle. Un tel échange massif ne peut que faire évoluer le questionnement. Le fixisme à la base de toute religion tombe en lambeaux, laissant chacun nu face à ce chamboulement. Des pensées diverses émergent, tout change même au cours d'une seule génération sans que nous puissions y faire quelque chose, l'éternel retour n'existe plus. Mais par ailleurs la confluence de milliards de cerveaux sur des réseaux d'échange de plus en plus sophistiqués entraîne une démultiplication du pouvoir créateur de l'homme. Notre pouvoir d'imagination se perd dans ce monde qui change trop vite. Nous devenons incapables de simplement imaginer ce que peut devenir la civilisation humaine dans le proche futur.

*Le domaine religieux est probablement celui où l'impact de l'Évolution est le plus sensible, parfois déchirant et douloureux. Cela vint du statisme ou fixisme propre à la nature des religions. Propriétaires de leur vérité, elles veillent à sa conservation. Elles se veulent donc intouchables, figées jusque dans le détail de leur expression. Elles affirment des dogmes, se fondant sur des textes anciens, des traditions consacrées par le temps et la foi des fidèles. Elles s'accrochent à l'orthodoxie comme la voie unique de la vérité et du salut.<sup>181</sup>*

Désormais il ne s'agit plus de mettre en cause les dogmes pour simplement améliorer une vision du Dieu qu'ils cachent. Non ! Devenus insupportables les dogmes se sont volatilisés. La Pensée n'en veut plus. Désormais il s'agit du concept même de Dieu qui nécessite d'être repensé.

*Je ne suis pas sûre que les religions aient un grand avenir devant elles, du moins si l'on entend par « religion » l'ensemble des rituels, des croyances et des dogmes partagés par une*

---

<sup>180</sup> Alexandre Koyré, *Du monde clos à l'univers infini*, Gallimard, 1973

<sup>181</sup> Jean Onimus, *Mémoires de voyages*, inédit, 2000

*communauté. Je crois plutôt que l'avenir sera spirituel. Sinon, il ne sera pas radieux mais terne et vidé de tout sens, et il ne méritera pas ce beau nom d'« avenir ». Or le spirituel ne peut advenir que si l'on tourne la page du dogmatisme, qu'il soit religieux ou athée. Il me semble que c'est l'intuition de Nietzsche lorsqu'il proclame la mort de Dieu sans jamais renoncer au Vrai.*<sup>182</sup>

Dieu est aujourd'hui représenté sous différentes formes par une multitude de religions, que ce soit les religions monothéistes officielles, les sectes plus ou moins évangéliques qui émergent à droite et gauche, affamées d'idéologie et de transcendance, sous la conduite de guides ou gourous qui se croient capables de rivaliser avec Jésus ! Alors quel pourrait être le sort d'un Dieu dans tout cela ? Il serait bien naturel que ce dernier évolue avec nous, avec nos connaissances, nos règles de vie, notre morale.

Mais comment concevoir l'évolution d'un Dieu ? Et ce Dieu qui évoluerait ne devrait-il pas intégrer la pluralité des religions, tout comme on parle aujourd'hui du village mondial ? En dehors des rites qui peuvent différer selon les coutumes ancestrales, l'évolution de Dieu, tout comme l'évolution de la société humaine, pourrait-elle unifier les croyances vers un Dieu unique, planétaire, commun à toute religion ? Ne faudrait-il pas se débarrasser définitivement des rites dont le seul intérêt est de bercer la croyance. C'est bien ce que Jésus proposait il y a 2000 ans ! Jésus n'avait pas besoin des rites juifs pour exprimer sa foi, il n'a d'ailleurs jamais imposé un rite quelconque, au contraire. Les dits de Jésus expriment une foi à l'état pur, une foi dans la conscience de soi. C'est ensuite que les évangélistes ont construit le dogme et installé les rites devenus essentiels comme remparts protecteurs de la religion.

---

<sup>182</sup> Leili Anvar, Le Monde des Religions, Septembre 2012

## ***AUX SOURCES DE LA CONSCIENCE HUMAINE***

\*\*\*Quelles sont les principales caractéristiques de cette conscience qui nous travaille tous les jours jusqu'à la mort ? Et surtout peut-on discerner dans ces caractéristiques des raisons pour justifier notre présence dans le monde et peut-être même d'y trouver des pôles d'esérance ?

### **La conscience, source du temps**

*Having a large brain was useful to our ancestors, allowing them to plan and to forecast and to cooperate and to invent; and it just so happens that a large brain also allowed them to make art.*<sup>183</sup>

*L'homme, il faut le constater, est le seul à avoir franchi le seuil redoutable et sacré de la conscience de soi ; aucune autre espèce animale ne l'a franchi avant lui et ne paraît en mesure de le franchir désormais, du moins sur cette planète.*<sup>184</sup>

Qu'est-ce cette propriété étonnante, la conscience, qui confère à l'homme la capacité de s'émerveiller, de questionner et finalement de s'accaparer une âme ? *Conscience, sans toi je ne sens rien en moi qui m'élève au-dessus des bêtes, que le triste privilège de m'égarer d'erreurs en erreurs à l'aide d'un entendement sans règle et d'une raison sans principe* dit Jean-Jacques Rousseau.

L'émergence de la conscience est une étape majeure dans l'évolution du genre Homo, elle ne s'explique pas de façon biologique sauf à dire que la conscience est sans doute le fruit non désiré d'un cerveau ayant atteint un seuil de complexité critique.

*En principe, la conscience pourrait n'être qu'un trait contingent et décoratif de notre espèce, ou bien un effet indésirable de l'énorme accroissement de la taille du cerveau au sein du genre Homo, voire un simple écoinçon, la conséquence mécanique d'autres évolutions vitales.*<sup>185</sup>

Avec l'acquisition des premières bribes de conscience, l'homme a commencé à percevoir le passé comme le futur, il est sorti de l'immédiateté de la vie. En acquérant la sensation du temps, la question du soi s'est nécessairement posée qu'il a bien fallu satisfaire d'une façon ou d'une autre.

L'animal ne connaît que l'instant présent, il ne possède pas d'histoire, il n'imagine pas un futur, sa conscience se limite aux sensations immédiates, sa mémoire ne conçoit pas le sens de la durée, il peut seulement avoir une mémoire de faits passés qui ont pu l'affecter et, grâce à cette mémoire, réagir en fonction des événements, mais cela reste sans lien avec le temps. Des ébauches de communication sociale chez les grands singes peuvent contribuer à gouverner leur société, mais la notion d'histoire reste absente. Sans histoire à raconter, sans futur à imaginer, il n'y a pas de vraie conscience, la question de l'existence ne peut pas se poser : c'est un état qu'on pourrait appeler *le bonheur animal*. En fait ce qui est la source de la conscience, c'est l'attente. Seul est capable d'attendre un être qui se définit par son avenir. Attendre finalement, c'est vivre le présent comme une perpétuelle ouverture au possible. *Il n'y a de « déjà » et de « pas encore » que pour une conscience. Si le temps est quelque chose de la vie, le temps est aussi quelque chose de la conscience.*<sup>186</sup>

---

<sup>183</sup> Stephen Jay Gould

<sup>184</sup> Jean Onimus, Teilhard de Chardin et le mystère de la terre, Albin Michel, 1991

<sup>185</sup> Stanislas Dehaene, Le code de la conscience, Odile Jacob, 2014

<sup>186</sup> Nicolas Grimaldi, A la lisière du réel, Les Petits Platons, 2013

Pour faire cette différenciation entre la notion du présent et celle du temps, Edelman et Tononi introduisent le concept de *remembered present*<sup>187</sup>. Un animal, même le plus évolué du point de vue de l'intelligence, se contente de vivre dans le présent. Un présent dont il peut se rappeler certaines scènes lors de stimulations spécifiques, mais c'est alors un *remembered present*. Par exemple l'animal se remémorera une scène déjà vécue qui le fera fuir évitant ainsi un danger comme la présence d'un prédateur même si ce danger est en fait inexistant à cet instant-là. Mais ce *remembered present* ne lui apporte pas la notion du temps au sens que peut l'avoir une conscience humaine.

*Le mystère du temps a toujours été opaque : devant l'évidence de l'Évolution, il devient obsédant. Pourquoi faut-il attendre pour tout ? Pour aboutir, pour penser, pour aimer ? La durée serait-elle l'« étoffe » même du réel ? S'il y a un incontournable absolu, c'est bien celui-là ! On devine ce que contient non seulement d'étonnement, mais peut-être d'indignation, l'interrogation qui clôt le livre de Heidegger Sein und Zeit : « le temps serait-il l'être même ? » Pourquoi l'être n'est-il pas déjà achevé, total ? À cause de cet inachèvement sans fin, nous restons hantés par la notion de délivrance. Pourquoi ne sommes-nous pas d'emblée tout ce que nous pourrions être ? Et que signifie cette idée d'une plénitude perdue ou promise, ce mirage qui enfièvre en nous l'espérance ?<sup>188</sup>*

En quelque sorte *la conscience humaine est un trait d'union entre ce qui a été et ce qui sera, un pont jeté entre le passé et l'avenir*<sup>189</sup>, alors que la conscience animale vit dans l'instant présent, elle n'a pas d'histoire, pas d'héritage culturel capable de lui donner ce pouvoir d'innovation, de création, qui distingue définitivement l'homme. Le chat ne se pose pas la question de l'endroit où il va faire sa sieste, il fait un choix automatique, sans savoir qu'il a le choix ! C'est la particularité de la conscience humaine de connaître le plaisir, ou la souffrance, du choix et c'est la conscience du choix qui suscite la question transcendante.

*An animal with only primary consciousness can generate a "mental image" or a scene based on the integrated reentrant activity in the dynamic core. This scene is determined largely by the succession of real events in the environment and, to some degree, by unconscious subcortical activity. Such an animal has biological individuality but has no true self, a self aware of itself. Although it has a "remembered present" maintained by the activity in real time of the dynamic core, it has no concept of the past or future.<sup>190</sup>*

Un exemple imagé de cette souffrance du choix est l'âne de Buridan. Confronté à l'obligation de choisir entre son picotin d'avoine et un seau d'eau, il prend conscience de cette liberté de choisir et absurdement préfère se laisser mourir de faim et de soif plutôt que de choisir ! En acquérant la conscience du choix, ce pauvre âne découvre le futur et toute la problématique que cela entraîne. Le fait de choisir entraîne la disparition du choix et c'est cela qui est insupportable !

### **Conscience humaine et sentience animale**

L'animal est sensible, il peut connaître le plaisir de la sieste, le ronron du chat en est la manifestation, tout comme il réagira à la souffrance. Certaines espèces animales ont même développé des fonctions sociales, quoiqu'il ne faille pas confondre le comportement social de

---

<sup>187</sup> Edelman & Tononi, A Universe of Consciousness

<sup>188</sup> Jean Onimus, Chemins de l'espérance, Albin Michel, 1996

<sup>189</sup> Henri Bergson, Conférence à l'Université de Birmingham

<sup>190</sup> Edelman & Tononi, A Universe of Consciousness, Penguin, 2001

fourmis avec celui des singes ou des loups. Nous sommes là à la frontière de la vraie conscience, un rien, semble-t-il, pourrait faire basculer l'animal dans notre monde humain ? Mais non ! Le fossé est immense et la nature de la vraie conscience, c'est-à-dire l'âme elle-même, reste complètement inexplicable ! Enfin pas vraiment. La connaissance que l'on peut avoir aujourd'hui du fonctionnement du cerveau montre que seuls certains mécanismes liés au traitement de l'information peuvent limiter l'animal dans sa capacité à développer un état conscient du temps.

*An animal without semantic or linguistic capabilities lacks the symbolic memory that would allow it explicitly to relate its various qualitative experiences to a self. It also lacks the set of neural events that mediate that relationship by consciously linking past, present and future.*<sup>191</sup>

Afin de bien faire apparaître ce fossé spirituel entre l'animal et l'homme, nous appellerons *sentience* la « conscience animale » ainsi délimitée. Cette sentience animale, c'est-à-dire la capacité à être sensible au monde extérieur, est alimentée par les *qualia*, les propriétés de la perception et généralement de l'expérience sensible, disponibles chez les animaux et chez l'homme bien sûr. C'est ce qu'on expérimente lorsqu'on perçoit ou ressent quelque chose : qu'est-ce que ça fait de voir un objet rond, rouge et granuleux ? Les *qualia* constituent ainsi l'essence même de l'expérience de la vie et du monde. Ce sont des phénomènes psychiques et donc subjectifs, constitutifs des états mentaux. Ils sont à la source de la sentience.

Le concept de sentience est central en éthique animale car un être sentient ressent la douleur, le plaisir et diverses émotions. Cependant ce qui lui arrive ne lui importe pas. L'animal ne conçoit pas une perspective sur sa propre vie. Il vit au jour le jour poussé par des désirs immédiats comme la faim, la sieste, le besoin sexuel, etc. Il est sensible à la souffrance que le monde extérieur peut lui infliger, mais il n'aura jamais l'idée de questionner ce monde sur la raison d'être de cette souffrance. Pour lui, la souffrance fait partie des événements de la vie : à cet instant, on lui impose une souffrance. Il mémorisera bien sûr les conditions de cette souffrance et cherchera désormais à s'en protéger, mais il n'en tirera pas une morale.

Seul l'homme, parce qu'il dispose d'une conscience du temps est capable de poser la question de la souffrance animale. C'est d'ailleurs exclusivement dans le cadre d'une éthique relevant de sa propre conscience que l'homme peut considérer la souffrance animale comme inacceptable. Le chat qui attrape une souris pour la manger n'est pas capable de faire un tel raisonnement. La souris fait partie de son monde, elle est faite pour être mangée. C'est tout simplement inscrit dans les gènes du chat. Seul l'homme est capable de raisonner sur la souffrance d'autrui et d'en acquiescer l'horreur au point de refuser de manger toute viande ! Cependant, sans aller jusque-là, il est certain que du point de vue d'une conscience humaine, l'existence d'une sentience confère à l'animal des droits de bonne vie qu'un homme conscient doit respecter. Tenir compte de la sentience animale devient alors un devoir moral au sens humain. L'animal ne peut être vu et traité comme un objet ou un produit industriel. Un être sentient a droit de mener une vie satisfaisante, d'éviter la souffrance et même d'avoir du respect. Et ceci même si l'animal en question est destiné finalement à la boucherie. La conscience de l'homme, de par sa nature consciente même, ne peut que s'insurger contre la souffrance inutile d'un animal.

Si la conscience reste une propriété spécifique de l'homme, n'oublions pas que l'homme est aussi un animal, il dispose donc lui-même d'une sentience et les mêmes mécanismes de perception (les cinq sens en particulier). La sentience humaine devient alors la couche de perceptions sensibles, les *qualia*, nécessaires pour alimenter la vraie conscience. C'est par sa propre sentience animale que l'homme alimente sa conscience, connaît le monde et peut développer une Pensée.

---

<sup>191</sup> *ibid*



*Higher-order consciousness (la conscience) is built on the foundations provided by primary consciousness (la sentience) and is accompanied by a sense of self and the ability in the waking state explicitly to construct and connect past and future scenes. In its most developed form, it requires a semantic capability and a linguistic capability.*<sup>192</sup>

Du point de vue de l'évolution, il semble que la complexification progressive du cerveau a permis le développement d'une sentience de plus en plus sophistiquée comme celle de l'orang-outang ou du bonobo. Le premier homo-sapiens, apparu il y a environ 150 000 ans devait disposer de cette même capacité, tout comme l'espèce concurrente, homo-neanderthalensis, mais le cerveau de ces deux espèces avait alors acquis un potentiel extraordinaire qui allait petit à petit leur permettre de créer des langages et des cultures au sein de sociétés de plus en plus complexes. La sentience des premiers homos a alors commencé à dépasser ses capacités initiales et a ainsi permis le développement de la vraie conscience, la conscience humaine. *Humans have primary consciousness, and it is primary in the sense that it is essential for the development higher-order consciousness.*<sup>193</sup>

On remarque ici que l'arborescence du genre homo apparu il y a 3 millions d'années se termine sur une seule espèce : l'homo-sapiens qui aujourd'hui a envahi entièrement la Terre. Phénomène original qui n'existe pas pour les autres phylums dont l'évolution *buissonnante*, comme disent les paléontologues, continue à diverger en de multiples espèces. Pourquoi l'espèce *homo sapiens*, ayant acquis la capacité de conscience il y a 200 000 ans, ayant manifesté cette conscience dans les premières peintures rupestres il y a 40 000 ans, est-il demeuré seule espèce à disposer d'une telle capacité ? N'est-ce pas là peut-être une volonté naturelle de l'évolution pour donner une conscience au monde ?

Il est vraisemblable que le processus conduisant au développement progressif de cette conscience chez les premiers homos se retrouve chez l'enfant, mais bien sûr dans un mode accéléré par l'environnement culturel qui l'environne. A la naissance, le cerveau de l'enfant est vierge. Vierge mais déjà structuré et disponible pour l'apprentissage que son environnement va lui inculquer. Sa conscience n'existe pas encore, il ne sait pas qui il est et s'intéresse encore moins à la question transcendante. Cela va venir petit à petit au fur et à mesure que son cerveau acquiert par ses cinq sens, comme une éponge qui aspire l'eau autour d'elle, l'héritage culturel qui est mis à sa disposition par de multiples sources comme sa famille, la société dans laquelle il évolue, l'école, les livres et autres médias. C'est là le résultat d'une évolution biologique qui, il y a 3 millions d'années, a commencé à mettre nos ancêtres debout et a petit à petit développé et structuré notre cerveau pour le rendre capable d'un tel apprentissage.

Dans ce cerveau vierge, la conscience se construit petit à petit au fur et à mesure que la mémoire s'active, enregistre et met en relation toutes les informations acquises. Le premier niveau de conscience qui apparaît dans ce cerveau neuf est la sentience animale, c'est à dire une conscience attentive à l'environnement direct mais qui ne possède pas encore le sens du temps. Cette première étape se retrouve chez tous les animaux évolués, comme la plupart des mammifères. On peut donc estimer que les fondements de cette conscience immédiate ou sentience sont génétiquement pré-imprimés dans le cerveau, il s'agit là d'un résultat spécifique de l'évolution biologique intervenue sur quelques millions d'années. Chaque espèce transmet par ses gènes l'instinct nécessaire à l'acquisition de cette sentience, la relation de l'enfant avec sa mère et la nourriture en constituant la première étape. Ainsi l'enfant humain réagit aux sensations qu'il perçoit, il mémorise les faits vécus et adapte son comportement en fonction de son échange avec l'extérieur, mais il n'a pas encore la notion de la durée. Il ne se rappelle pas son passé et n'a encore aucune idée qu'il peut avoir un avenir.

---

<sup>192</sup> ibid

<sup>193</sup> ibid

La vraie conscience, celle du « soi », celle au sein de laquelle commence à percer la fameuse question transcendante, se construit au fur et à mesure avec l'acquisition du langage et l'appropriation progressive d'un bagage culturel. C'est le rôle de l'éducation proprement humaine qui dépasse l'apprentissage de la vie sociale et ses règles de comportement tel qu'on peut le voir chez certains animaux. Il s'agit là du fruit d'une culture emmagasinée au fil des millénaires, une culture de plus en plus riche et foisonnante dont l'enfant assimile des éléments pour les cultiver au sein de sa conscience émergente. Chaque cerveau acquiert différemment cet héritage culturel selon son environnement social, ses capacités intellectuelles, sa volonté de connaître, etc. La qualité de cette acquisition assurera la position sociale de l'individu.

Cet héritage culturel accumulé depuis des millénaires et dont l'expansion s'accélère aujourd'hui démesurément constitue ce qu'on appellera par la suite la Connaissance. Il s'agit en effet d'une mémoire culturelle qui rassemble l'ensemble des connaissances et qui a été créée par les générations successives de l'espèce humaine, une mémoire maintenue vivante de multiples façons et sans cesse complétée par l'apport de chaque cerveau mis en réseau. Cet héritage culturel constitue la source où s'abreuve la pensée, il façonne la personnalité de l'enfant et donc détermine son attitude dans la société. Il représente certainement le facteur essentiel de sélection dans l'évolution non biologique de l'espèce humaine. C'est dans l'héritage culturel que se trouve le savoir acquis au fil de son histoire par l'homme.

Cet héritage culturel, naturellement créé par la Pensée, Pierre Teilhard de Chardin l'appelle la *noosphère*, néologisme introduit pour le différencier de la *biosphère*, où se situe le monde animal. Le développement de la *noosphère*, très lent au début (on compte en milliers d'années) et sans doute de raison géométrique aujourd'hui, implique toujours plus de conscience, une conscience de plus en plus solidaire, de plus en plus planétaire.

La *noosphère* constitue un réseau informationnel, c'est-à-dire un ensemble défini par le réseau des relations qui unissent ses parties et non par la somme de ses parties. On peut imaginer sur la base de la croissance accélérée de la *noosphère* l'émergence d'une conscience universelle. Ce point est étudié au chapitre « Émergence d'une nooconscience ».

La vraie conscience, la conscience de soi, évolue nécessairement avec la croissance de son savoir. Il n'est plus possible d'imaginer la conscience comme une âme donnée à tout homme quel qu'il soit et ceci indépendamment du temps. La conscience de l'homme a désormais une histoire, une histoire liée à sa culture à un moment donné. Ainsi la conscience que pouvait avoir l'artiste pariétal n'est qu'une ébauche de la conscience de l'homme évolué d'aujourd'hui qui dispose d'un bagage culturel sans commune mesure ! La conscience humaine, née d'un héritage culturel, évolue avec ce bagage ! C'est là un point fondamental en ce sens qu'elle élimine la vision classique de l'âme éternelle, figée à jamais. La conscience de l'homme de demain sera nécessairement différente, certainement plus riche grâce à son héritage culturel, peut-être plus absurde et individualiste ou au contraire plus ouverte, plus aimante et plus altruiste... Imaginer le futur dépasse ici notre entendement.

Jean Onimus avait bien perçu cet aspect fondamental de l'évolution de l'humain dans le temps : d'abord une évolution biologique qui converge vers une seule espèce, l'homo sapiens, contrairement à l'évolution *buissonnante* en de multiples espèces. Et basée sur cette évolution biologique, l'émergence d'une évolution spirituelle, intellectuelle dont le temps s'accélère de plus en plus.

Ainsi, comme dit Teilhard de Chardin dans *Le phénomène humain*, l'Évolution est une montée vers la Conscience.

## Un phénomène computationnel

La bible fait commencer la vie dans le bonheur animal du Paradis ! Adam était alors, au sein du Paradis, égal à l'animal. Tout était merveilleux, le souci n'existait pas puisque Adam était totalement, complètement, heureux ! C'est le péché originel qui a créé sa conscience. C'est l'acquisition de la Connaissance qui l'a fait sortir de cette ornière où Dieu avait imaginé le placer sans doute pour son plus grand bien. Adam était l'animal le plus évolué, le plus sophistiqué du Paradis, il disposait d'un potentiel intellectuel démesuré, mais encore inemployé. Nicolas Grimaldi fait parler Malebranche pour imaginer l'idée de Dieu en créant l'homme : *Malebranche*<sup>194</sup> *imagina qu'en créant le premier homme, Dieu avait donné à son âme une absolue puissance sur son corps. Aussi était-il absolument libre. Quoi qui lui arrivât, Adam avait toujours la liberté de ne rien sentir, de ne rien imaginer, de ne rien désirer, et de n'éprouver jamais ni émotion ni passion. Du même coup, tout en sachant qu'il n'y avait pas de condition préférable à la sienne, il connaissait son bonheur, mais ne le sentait pas* !<sup>195</sup>

C'est donc bien en acquérant la Connaissance, que l'homme a développé sa conscience et par là même la notion du temps. La prise de conscience du temps constitue le moteur primordial de toute création. Le temps, c'est concevoir que j'attends. Je ne sais pas quoi, ni pourquoi, mais je sens que j'attends. Cette notion d'attente amène tout simplement à la fameuse question transcendante et finalement à la volonté d'exister plus, de se dépasser. On peut voir dans l'attente la notion de désir et c'est sans doute dans ce désir que s'exprime le besoin de créer si spécifique de la conscience humaine. Sans désir, nous vivrions au jour le jour sans nous poser de questions, chaque jour serait pareil au précédent, ce serait indéfiniment l'éternel retour. C'est le désir né de l'attente qui fournit à l'homme une volonté créatrice spécifique sans laquelle il serait encore au stade animal. C'est là un pouvoir sans commune mesure avec celui de l'animal même le plus évolué, un pouvoir à la source d'une ambition démesurée de tout savoir, de tout connaître, de tout conquérir. *Qu'on la définisse comme intention, projet, attente, désir ou volonté, la conscience est toute tendue vers un avenir toujours à venir. Le temps est son étoffe même.*<sup>196</sup>

Comment a pu apparaître cette fonction si particulière qui distingue définitivement l'homme de l'animal ? C'est là le grand mystère de l'homme. Encore aujourd'hui nous ne savons pas vraiment comment la conscience fonctionne dans notre cerveau, même si nous savons identifier certaines zones particulièrement actives lors d'un acte conscient. Mais un acte conscient ne résume pas la conscience, celle-ci va bien au-delà, elle s'inscrit dans un processus spirituel qui est d'un autre ordre que celui de la conscience immédiate ou sentience de l'animal. Il ne s'agit pas seulement des propriétés de la perception et plus généralement de l'expérience sensible à l'environnement, les qualia. La conscience telle que nous l'entendons ici constitue le moteur de la créativité humaine, elle est à l'origine de la culture.

Une approche rapide consisterait à dire que la conscience serait née du développement farouche du cerveau. Il a suffi peut-être que ce dernier, au cours de son développement biologique, atteigne un certain niveau critique de complexité pour déclencher des mécanismes de boucle sous forme de relations réflexives agissant sur des informations acquises et mémorisées. Ces mécanismes seraient alors à la source de la mémorisation d'histoires et donc du concept de durée.

Mais cette approche est trop réductrice. Un cerveau, même devenu extrêmement complexe, ne suffit pas à expliquer l'émergence de la conscience et ceci d'autant plus qu'un animal

---

<sup>194</sup> Malebranche, Recherche de la vérité

<sup>195</sup> Nicolas Grimaldi, Bref traité du désenchantement, PUF, 1998

<sup>196</sup> ibid

possédant un tel cerveau n'en aurait pas vraiment besoin ! À quoi donc pourrait bien lui servir une telle conscience dans sa survie de tous les jours au sein d'un milieu hostile ? Un seul cerveau, si gros soit-il, ne suffit pas à expliquer l'origine de la conscience, il faut chercher un niveau de complexité beaucoup plus sophistiqué et c'est dans la formation de groupes humains liés par le langage qu'on peut trouver ce niveau de complexité. Les premiers brins d'une conscience individuelle auraient ainsi jailli de la complexité relationnelle établie par le langage au sein de groupes d'hommes. Ces brins ont contribué à la socialisation de l'homme et conséquemment à la réalisation des premiers éléments de culture, base de notre héritage civilisationnel.

*Il est absolument sans précédent que la Nature aille doter une espèce d'un organe de luxe, extrêmement complexe, dépassant de très loin ses besoins réels et immédiats, et dont cette espèce n'apprendra à se servir qu'après des millénaires, à supposer qu'elle y arrive jamais. Le comportement et les possibilités d'apprentissage, dans toutes les espèces, ne peuvent dépasser les étroites limites que fixe la structure de leurs systèmes nerveux et de leurs organes ; chez l'homme il semble qu'il n'y a point de limites, parce que précisément les usages possibles de cette innovation évolutionniste dans son crâne sont absolument hors proportion avec les exigences de son milieu naturel.*<sup>197</sup>.

Et Jean Onimus précise : *Le « règne humain », qui émerge du règne animal, a ceci de particulier qu'il se nourrit d'idées. Il les échange, les absorbe, les digère, élimine les déchets et littéralement en vit. Privés d'idées, les individus s'étiolent. Nous vivons en symbiose avec elles, les idées ayant besoin de nous pour se féconder et interagir.*<sup>198</sup>

C'est bien là en effet une propriété qui différencie définitivement l'homme de l'animal, un don pourrait-on dire que nous a fait la nature sans qu'il soit vraiment possible d'en expliquer la raison. En effet quel avantage apporte à l'espèce humaine la capacité d'être conscient de soi ? Certainement aucun pour assurer sa survie, mais bien plutôt l'inconvénient majeur de le torturer en permanence avec la question transcendante : « *Pourquoi y a-t-il quelque chose plutôt que rien ?* »

Aujourd'hui il est pratiquement admis que la conscience est un phénomène computationnel. *Consciousness is not a thing but a process* dit Edelman dans son livre « *A Universe of Consciousness* »<sup>199</sup>.

Du point de vue biologique, Stanislas Dehaene voit la conscience comme une diffusion globale de l'information dans le cortex : *Elle émergerait d'un réseau de connexions corticales dont la fonction est de diffuser, à l'ensemble du cerveau, certaines informations sélectionnées en fonction de leur pertinence. Une idée est consciente lorsqu'elle est codée par une assemblée de neurones au sein de cet espace cérébral spécifique. Le philosophe Daniel Dennett résume cette théorie en deux mots : la « célébrité cérébrale » (fame in the brain). La conscience diffuse à tout le cerveau les idées dignes d'être « célèbres ». Grâce à notre espace de travail global, nous gardons à l'esprit, aussi longtemps que nécessaire, toute idée qui nous frappe.*<sup>200</sup>

David Chalmers (un autre théoricien de la conscience) s'appuie sur la doctrine « *it from bit* »<sup>201</sup> pour développer sa théorie d'une conscience basée sur l'information : *Different states*

<sup>197</sup> Arthur Koestler, *Les Somnambules*, Les Belles Lettres, 2012

<sup>198</sup> Jean Onimus, *La poursuite de l'essentiel*, Centurion, 1984

<sup>199</sup> Edelman & Tononi, *A universe of Consciousness*

<sup>200</sup> Stanislas Dehaene, *Le code de la conscience*, Odile Jacob, 2014

<sup>201</sup> "It from bit symbolizes the idea that every item of the physical world has at bottom — at a very deep bottom, in most instances — an immaterial source and explanation; that what we call reality arises in the last analysis from the posing of yes-no questions and the registering of equipment evoked responses; in

*give rise to different effects without actually saying what those states are. It is only their position in an information space that counts. If so, the information is a natural candidate to also play a role in a fundamental theory of consciousness. We are led to a conception of the world on which information is truly fundamental, and on which it has two basic aspects, corresponding to the physical and the phenomenal features of the world.*<sup>202</sup>

Dans ce sens, le cerveau humain pourrait être unique dans le monde animal pour sa capacité de traitement de l'information. Ce cadeau de l'évolution biologique lui a donné la capacité de développer un véritable langage de la pensée, comme le dit Stanislas Dehaene dans son livre *Le code de la conscience*. Au cœur de ce langage, la récursivité, la propriété d'emboîter des pensées comme des poupées russes, en serait le moteur essentiel. Stanislas Dehaene subodore que le langage aurait évolué en tant que système interne de représentation mentale, avant de jouer un rôle dans la communication avec les autres. Il confirme ainsi que l'espace de travail neuronal humain possède la particularité intrinsèque de manipulation de pensées et de croyances complexes. Nos cousins les primates possèdent certainement une vie mentale et la capacité de prendre conscience de leur environnement immédiat, mais l'évolution a doté l'homo-sapiens d'une capacité particulière, celle d'acquérir le langage de la pensée nécessaire pour donner accès aux pensées complexes et les partager avec d'autres. *L'espace de travail neuronal global de l'espèce humaine pourrait être unique dans le monde animal en raison de sa capacité à formuler des pensées complexes, formées de façon récursive.*<sup>203</sup>

Jean Onimus l'a bien compris quand il oppose la conscience à l'instinct. Il voit dans l'émergence de la conscience le signe d'un développement majeur de la complexité, un développement qui dépasse largement celui de la vie animale.

*La supériorité de la conscience, c'est donc sa capacité d'indécision, c'est-à-dire sa souplesse. Elle est capable d'envisager diverses solutions en imaginant leurs conséquences dans telle ou telle situation complexe, inédite et concrète. L'instinct, lui, est rigide, donc stupide. La conscience fait des expériences qu'elle garde en mémoire et qui pourront encore lui servir de référence, elle s'enrichit et se raffine ainsi sans cesse. Née de la complexité, elle la multiplie à son tour. C'est pour le vivant un immense avantage biologique qui lui permet de faire face aux changements. L'humanité est la seule zone d'émersion du réfléchi.*<sup>204</sup>

Finalement il apparaît au terme de cette réflexion que la culture et la conscience sont deux notions conjointes. Il n'y a pas de culture sans conscience tout comme il n'y a pas de conscience sans culture !

### **La culture au cœur de la conscience humaine**

Nous entendons ici par culture l'ensemble des connaissances acquises par l'homme dans tout domaine. Cette culture se conjugue à plusieurs niveaux dont certains sont spécifiques à une société particulière, d'autres pouvant atteindre un niveau inter-social, jusqu'à la recherche d'une éthique mondiale. L'art sous toutes ses formes en est bien sûr partie intégrante comme toutes les connaissances scientifiques et aujourd'hui l'informatique avec ses applications d'aide à l'intelligence, ses systèmes d'interconnexion, ses réseaux sociaux, ses mémoires éparpillées dans le cloud du web, etc. La culture est à l'origine de la conscience humaine par opposition à la sentience animale qui est, elle, d'origine biologique.

---

short, that all things physical are information and this is a participatory universe." from John Archibald Wheeler, 1989

<sup>202</sup> Facing up to the problem of consciousness, in Journal of Consciousness studies, 1995

<sup>203</sup> Stanislas Dehaene, *Le code de la conscience*, Odile Jacob, 2014

<sup>204</sup> Jean Onimus in Présentation de « La place de l'homme dans la nature » par Teilhard de Chardin, Albin Michel, 1996

On peut déceler l'ébauche de cette conscience dans les premiers outils de silex, à l'époque de l'homo habilis il y a 1 million d'années. Il y a dans la fabrication d'un biface le concept essentiel de projet. Cela n'a rien à voir avec les outils que le singe, de nos jours, peut être amené à utiliser pour des besoins alimentaires (comme le bâton pour attraper des termites). Le singe se contente de prendre ce qu'il trouve sur place sans plus de réflexion, tout comme la pie quand elle attrape une noix pour la laisser tomber sur un sol dur en espérant qu'elle se casse. L'homo habilis a poussé cette démarche beaucoup plus loin en élaborant un vrai projet de fabrication. Pour faire un biface, il faut trouver la mine de pierres adéquates, sélectionner les outils permettant la taille et enfin procéder selon une méthodologie complexe pour arriver au biface désiré (des archéologues ont essayé et ça ne marche pas du premier coup !). N'est-ce pas là les premiers balbutiements de l'ingénierie ? Peut-être l'homo habilis pouvait-il même avoir conscience du travail bien fait en regardant l'exécution réussie de la taille de son biface !

La conscience a donc une histoire. Des ébauches sont apparues dans un cerveau un peu trop complexe il y a 1 million d'années, mais c'est la dernière espèce de l'arborescence buissonnante du genre homo, l'homo sapiens apparu il y a 200 000 ans, qui acquiert une particularité essentielle : la capacité de symbolisation (accès aux rites funéraires, symbolisme avec l'art pariétal dans les grottes, etc.). Une capacité à la source de l'évolution culturelle que nous connaissons aujourd'hui.

Vers 40 000 ans on voit apparaître les premiers arts figuratifs dans les grottes (Voir la grotte Chauvet). Par ces peintures, les hommes animaient avec des animaux et des tableaux de chasse, une façon sans doute de représenter le monde enchanté dans lequel ils vivaient. La nature, les animaux qu'ils côtoyaient, faisaient partie de ce monde. La grotte reste immobile, rien ne se passe à part les gouttes d'eau qui tombent de la stalactite sur la stalagmite, son temps n'est pas le nôtre, il se compte en millions d'années. Les hommes à cette époque l'avaient compris, pour eux la grotte représentait une permanence immuable et ce sens de l'éternité leur faisait croire qu'elle hébergeait les dieux qui sont à la source de tout. Cela a commencé aussi avec les premières sépultures. Rien que le geste d'enterrer ses morts, c'est se poser la question de la vie, c'est à dire la question transcendante qui constitue la source même de la conscience.

Vers 12 000 ans apparaît l'agriculture et avec cette nouvelle technologie la constitution de villages sédentaires. Cette socialisation entraînée par l'agriculture est à la source des civilisations qui vont suivre et surtout elle marque la fin des autres lignées humanoïdes comme la lignée neanderthalensis. L'homo neanderthalensis a disparu vers 30 000 ans sans que l'on sache exactement pourquoi, laissant le champ libre à la domination sur la Terre de l'homo sapiens, seule espèce restante du genre homo.

L'homme est désormais le seul représentant du genre homo, il va pouvoir développer, hors de toute évolution biologique, sa culture et dans cette culture sa spiritualité consciente. En effet si l'émergence d'une conscience est possible dans un cerveau ayant atteint la complexité biologique nécessaire pour pouvoir commencer à structurer une pensée au sein d'un noyau social, son émergence est intimement liée à au développement de la culture. Avec homo-sapiens l'évolution de la conscience est sortie du biologique pour devenir complètement culturelle. Ainsi l'homme sort de l'animalité par le développement d'une culture dont l'origine n'a rien à voir avec l'évolution biologique.

Le cerveau du sapiens qui a vécu il y a 40 000 ans est biologiquement quasiment le même que celui de l'homme moderne, ce qui a changé, c'est la culture qui s'est développée grâce l'urbanisation progressive de l'homme, le développement du langage, de l'écrit, etc. Un bébé d'un homme des cavernes transplanté dans notre civilisation aurait la capacité pour acquérir dans son éducation le bagage culturel et le niveau de conscience correspondant à cette civilisation. De façon prosaïque, il saurait apprendre la conduite d'une voiture !

*In other words, early humans were every bit as intelligent as we are today, but they lacked the shoulders of giants on which to perch !*<sup>205</sup> C'est à dire l'héritage culturel à venir.

Cette émergence de la conscience en dehors de tout processus proprement biologique est caractéristique de l'espèce humaine. La potentialité extraordinaire de son cerveau pour acquérir et communiquer tout ce qui touche à la culture, au savoir, à la connaissance, est certes le résultat de l'évolution biologique, mais l'acquisition elle-même de la culture et de la conscience qui en découle prend sa source au sein du foisonnement des relations interhumaines dues à la concentration sociale. En effet malgré sa puissance, le cerveau biologiquement acquis par l'homme ne suffit pas pour expliquer l'émergence de la conscience humaine au-delà de la sentience animale ; bien sûr c'est une condition nécessaire mais sûrement pas suffisante. Il a fallu un facteur de déclenchement extérieur qui lui permette de dépasser l'immédiateté, c'est à dire qui conduise à appréhender le concept du futur et du passé. Ce facteur, il faut le chercher dans la communication interhumaine qui a engendré ce que j'appelle le cerveau multiple en ce sens que la conscience se démultiplie sur plusieurs cerveaux partageant une même culture. C'est effectivement l'apparition du langage au sein des premiers groupements humains qui a permis de mettre en commun des réflexions, des idées, des concepts, associant ainsi des groupes de cerveaux autour d'une culture commune. Ce serait là, dans l'élaboration de ces cerveaux multiples, associés par la culture et le langage, que se situerait le point de déclenchement du processus d'émergence de la conscience humaine. Ce point de déclenchement, Teilhard de Chardin l'appelle *la loi fondamentale de Complexité Conscience*. Elle serait à l'origine de l'émergence de la conscience et de son évolution au sein de la *Noosphère*.

*Cet accroissement d'intériorité mentale, et donc de pouvoir inventif (par où s'exprime en dernier ressort la compression planétaire humaine), dans la mesure où il augmente simultanément et inévitablement le rayon d'action et le pouvoir de pénétration de chaque élément humain vis-à-vis de tous les autres, a pour effet direct de sur-comprimer sur soi la Noosphère : cette surcompression déclenchant automatiquement une sur-organisation, amorçant elle-même une sur-conscientisation, suivie à son tour d'une sur-surcompression, et ainsi de suite. Non seulement le cycle se ferme suivant une chaîne organiquement soudée, mais, comme dans le cas d'un système entré en résonance, il s'intensifie indéfiniment sur lui-même. Si bien que, pour quiconque veut se donner la peine d'analyser un tant soit peu, comme nous venons de le faire, le mécanisme des forces économique-technico-sociales dont le réseau s'étend insidieusement depuis un siècle sur le Monde, l'évidence s'avère de notre complète impuissance à échapper aux énergies de rapprochement dont l'étreinte incontrôlable, après avoir grandi presque inobservée durant les périodes pré-industrielles de l'Histoire, vient brusquement de se démasquer au grand jour dans toute sa puissance.*<sup>206</sup>

La conscience représente en quelque sorte une nouvelle dimension du cerveau dont l'origine n'est pas à rechercher dans un arrangement subtil des neurones qui serait issu de l'évolution biologique. Il y a là un phénomène qui distingue définitivement l'homme de l'animal, un phénomène que les religions ont exploité en l'imaginant transcendant, attribuant ainsi à l'homme une âme. Certainement seul l'homme possède une âme, c'est-à-dire une conscience. Aucun autre animal n'en est pourvu ! D'une certaine manière, on pourrait dire avec Claude Guénot que *Notre genèse est une projection « sub specie evolutionis » de la genèse de Dieu.*

Un autre phénomène absolument remarquable dans l'histoire de l'homme est la convergence du genre *homo* vers une espèce unique, *l'homo sapiens*, résultat ultime d'une évolution foisonnante en de multiples lignées ! Ce phénomène est contradictoire avec le processus d'évolution de tous les phylums animaux. Normalement chaque genre continue à diverger au

<sup>205</sup> Balter, 2002, dans la revue *Zygon* (Journal of Religion & Science).

<sup>206</sup> Teilhard de Chardin, *La place de l'homme dans la Nature*, 1996

cours du temps en de nouvelles lignées, chaque lignée donnant naissance à de nouvelles espèces. Ceci a été constaté pour le genre homo apparu il y a 2,5 millions d'années avec *homo rudolfensis*. Il y a bien eu un foisonnement de lignées *homo* dans le cadre de la famille des hominidés, mais chaque lignée s'est finalement éteinte pour laisser la place à une seule espèce : *l'homo sapiens* ! Toutes les espèces du genre homo ont aujourd'hui disparu, sauf *homo sapiens* ! Les dernières espèces apparentées, *homo floresiensis*, *homo luzonensis*, *homo denisovensis*, ont disparu avant 50 000 ans sans laisser de lignées descendantes. La dernière lignée concurrente à *homo sapiens*, les *néandertaliens* ont disparu, sans doute victime de la poussée de *l'homo sapiens*, il y a 30 000 ans. Depuis seule l'espèce *l'homo sapiens* demeure. Le développement fantastique de cette dernière espèce lui a permis de prendre pied sur le moindre espace de vie de la Terre. Avec aujourd'hui 7 milliards d'êtres humains et bientôt 10, l'espèce *homo sapiens* a largement submergé le reste du monde animal jusqu'à même mettre en question sa survie. Mais surtout notre espèce dispose d'une caractéristique essentielle : elle est la seule à avoir conscience de faire exister le monde ! Sans elle, le monde n'existerait pour personne puisqu'aucun animal n'en aurait conscience ! Rien ne serait dans un monde sans conscience !

De cette remarque, on pourrait avancer que le cosmos avait besoin de la conscience de l'homme pour exister... De façon plus pratique, une telle centration de l'évolution biologique sur une seule espèce est nécessairement liée à une capacité très particulière du cerveau humain : l'évolution culturelle. En quelque sorte le développement culturel de l'homme supplanterait l'évolution biologique liée à l'animalité. Par son dynamisme, sa puissance, son efficacité sans cesse plus grande, sa volonté de conscience universelle, la culture humaine pourrait étouffer toute nouvelle lignée dérivée de *l'homo sapiens* ?

Il s'agit là encore d'une différence essentielle entre la sentience animale et la conscience humaine, l'évolution de la sentience animale restant tributaire de la pure biologie par opposition à la conscience humaine qui, elle, va évoluer en dehors des lois biologiques et dans un tout autre temps.

Une conséquence de cette constatation est ce qu'on peut appeler le « principe anthropique » : notre existence détermine les lois physiques que nous observons par le simple fait qu'un univers sans observateurs ne contient personne qui s'interroge sur lui. Sans l'homme, le monde n'a aucune raison d'exister puisque aucun autre être vivant n'a la capacité de se poser la question même de son existence. On pourrait presque dire que la conscience est la source de tout ! C'est grâce à elle que nous possédons ce besoin de savoir, cette curiosité, cette volonté de rechercher ce qui nous a fait naître et nous fait vivre. Enfin c'est grâce à elle que nous apprenons à connaître l'univers en le débarrassant petit à petit de ses mystères. Nous sommes observateurs et l'univers existe par notre observation. Dans ce sens je pense que nous créons l'histoire, et donc le temps, par notre observation. C'est là une capacité fabuleuse de l'homme : la volonté d'observer, d'expérimenter, de comprendre. Grâce à elle nous faisons exister la nature dans le temps, nous poussons l'univers à se dévoiler et finalement nous prenons conscience de son histoire. Cette capacité d'observation est liée à la conscience. Sans conscience, la volonté d'observer n'existerait tout simplement pas.

*La vie d'un être humain consiste à prendre connaissance de tout, à être au contact de tout et à en tirer quelque chose de surdéterminant qui n'est plus du visible, mais de l'invisible, qui va devenir partie de l'immense invisible qu'est la réalité humaine.*<sup>207</sup>

---

<sup>207</sup> Stéphane Hessel, Propos recueillis par Jennifer Schwarz, Le Monde des Religions, janvier 2011



## **Temps culturel et temps biologique**

*Le Temps est à la fois tout et rien. On ne le mesure pas, on ne le touche pas. Il est partout, mais on ne le voit jamais. Il tue et il engendre tout, mais il échappe à toute emprise. En fait, on le subit sans condition puisqu'il nous fait exister.*<sup>208</sup>

L'homme naît avec un double héritage : un héritage biologique transmis par les gènes et un héritage culturel acquis et partagé au sein d'une société.

L'héritage biologique concerne toute la partie animale de l'homme. Fruit de l'évolution biologique, il apporte ce cerveau extraordinaire, suffisamment malléable pour acquérir un deuxième héritage, l'héritage culturel. L'héritage biologique est un processus contingent que nous ne maîtrisons pas : nos gènes conditionnent notre corps physique et assurent la lignée de l'espèce, mais dans ce processus le hasard joue dans l'expression de ces gènes permettant ainsi de développer des caractéristiques qui font chacun de nous différent de l'autre et qui assurent sur le très long terme l'évolution biologique de l'espèce. Les capacités neurologiques du cerveau entrent bien sûr dans le cadre de ce processus contingent et cela conditionne les différentes possibilités d'acquisition de l'héritage culturel.

L'héritage culturel, est constitué par un énorme agrégat d'informations diverses qui s'est accumulé au fil de l'histoire des sociétés. Il s'acquiert par apprentissage, chacun assimilant des contenus différents selon les capacités de son cerveau, ces capacités étant déterminées par l'héritage biologique ainsi que l'environnement social. Cet apprentissage est intense pendant l'enfance mais dure néanmoins toute la vie par opposition aux autres espèces animales qui sont programmées biologiquement à la naissance. Ainsi les humains ne deviennent vraiment humains qu'au fil d'un long apprentissage réalisé au sein d'une société possédant un héritage culturel, c'est à dire un capital informationnel. Une information, qui se stocke, se classe, se synthétise, et contribue à construire nos esprits brique après brique.

L'évolution ou l'enrichissement de l'héritage culturel n'a vraisemblablement rien à voir avec les processus de sélection biologique. Les théories évolutionnistes nécessitent la variabilité, l'aléatoire. Ce n'est pas le cas pour le capital culturel qui suit d'autres lois. Il n'y a pas de répliqueurs qui peuvent se reproduire, il n'y a pas de mécanisme analogue au sexe pour assurer la variabilité. Ce serait plutôt une évolution par accumulation de mythes, de croyances, de connaissances dans une mémoire historique dont la croissance semble aujourd'hui s'accélérer proportionnellement à son volume. Cette somme de connaissances acquises possède son évolution propre par opposition à l'évolution biologique qui ne suit pas les mêmes mécanismes et n'obéit pas au même temps. Si l'homme de Cro-Magnon disposait d'une capacité intellectuelle identique biologiquement à celle de l'homme d'aujourd'hui, sa spiritualité restait fruste parce que non nourrie par un héritage culturel accumulé au fil du temps. *L'être humain n'est que partiellement asservi à son génome : il doit sa liberté à sa culture.*<sup>209</sup>

La conscience émerge de ce double processus d'héritage, l'héritage biologique et l'héritage culturel. On peut considérer que cette émergence se fait en deux phases : d'abord se développe la sentience, propriété de tout animal évolué. La sentience est directement héritée des gènes et du conditionnement extérieur auquel les sens de l'enfant sont sensibles. Ensuite vient la vraie conscience, la conscience d'être, avec l'introduction du concept du temps. La force de cette conscience temporelle dépend de la richesse de l'héritage culturel acquis. On peut ainsi considérer que l'acquisition de cette conscience n'est jamais terminée. Dans ce sens *l'homme est un être inachevé* comme dit Stephen Jay Gould. C'est même la caractéristique essentielle

---

<sup>208</sup> Jean Onimus, « Déchets », inédits

<sup>209</sup> Jean Onimus in Présentation de « La place de l'homme dans la nature » par Teilhard de Chardin, Albin Michel, 1996

qui le distingue de l'animal et ceci grâce à la plasticité de son cerveau. L'homme est de ce fait dans un apprentissage permanent, c'est-à-dire au sein d'une culture elle-même toujours en développement.

*L'homme est une variété d'organisme nouveau et unique, c'est une phase nouvelle de l'Évolution que nous pouvons appeler phase humaine ou psycho-sociale [...] L'humanité est l'unique manifestation d'un règne ou d'une classe d'êtres vivants (dirons-nous des psychozoaires ?) égaux en importance à tous les autres règnes animaux. Dans ce secteur, l'évolution n'est plus seulement biologique, elle est essentiellement culturelle. La sélection naturelle n'a pas de but : c'est la sélection psycho-sociale qui l'entraîne [...] L'évolution est parvenue au point mort sauf dans la direction des cerveaux et des esprits, direction annexée par l'homme. Seul l'homme a franchi la barrière biologique et pénétré dans le domaine psycho-social. C'est l'agent du processus évolutif sur cette planète [...] La suite de l'évolution dépend désormais du libre jugement des consciences. L'homme doit entreprendre l'exploration scientifique de sa destinée, trouver et exploiter des possibilités de vie nouvelle et plus riche, un degré d'accomplissement plus élevé pour les individus et la société.<sup>210</sup>*

Cette aventure de la conscience, c'est donc l'aventure de la culture, une aventure extraordinaire qui a démarré très lentement, il y a environ 10 000 ans, avec quelques communautés localisées dans des régions favorables comme le « croissant fertile » du Moyen Orient qu'on appelle aussi le « Berceau de la Civilisation<sup>211</sup> ».

Au début il faut compter par millénaires pour distinguer des avancées significatives. L'homme est sorti des cavernes, des premiers villages se sont constitués, les outils agraires sont apparus, les premières religions ont fait leur apparition avec le culte des morts. Puis tout s'accélère et il faut alors compter en seulement quelques dizaines de siècles pour identifier des avancées importantes dans l'évolution culturelle : l'espace rural s'urbanisme, la spiritualité se développe, l'art se cherche au-delà du religieux. Aujourd'hui l'accélération de cette évolution est devenue fantastique, une génération suffit pour voir apparaître des bouleversements profonds dans la manière de vivre. L'urbanisation crée des villes tentaculaires dans lesquelles la communication sociale s'intensifie à l'extrême. Qui aurait imaginé le développement de ce moyen de communication et d'intelligence que représente Internet il y a seulement une cinquantaine d'années !

Plus que le vertige procuré par les connaissances scientifiques que l'homme a acquises sur l'univers et plus que les dangers d'une exploitation déchaînée des ressources terrestres dont nous connaissons désormais les limites, c'est l'urbanisation de l'homme qui a tout bouleversé. Il y a seulement quelques siècles, la société était essentiellement rurale, les saisons et les fêtes religieuses cadençaient le temps, les enfants reprenaient le travail des parents, tout se répétait, le futur semblait sans fin. C'était l'éternel retour...

Le développement économique a poussé les gens dans la ville et ce faisant les a mis au cœur de la dynamique de la civilisation. Nous sommes là en présence d'un fait majeur qui a profondément modifié la vision que l'homme peut avoir de lui et des autres, c'est à dire sa conscience. L'urbanisation, la vie en société organisée, est un phénomène propre à l'homme, il n'a rien à voir avec la vie sociale des hyménoptères ou même d'un groupe de primates. Il y a

---

<sup>210</sup> Julian Huxley, article paru dans Le Monde du 30 octobre 1958

<sup>211</sup> En fait il y a trois sources de civilisation : la civilisation du blé qui a démarré dans le « Croissant fertile » en Mésopotamie, la civilisation du riz qui a pris son origine en Chine et la civilisation du maïs qui s'est développée en Amérique Centrale. Le choix entre ces civilisations et leurs histoires importe peu dans notre étude. En effet l'émergence de la conscience par apparition d'une culture spécifique à chaque civilisation suit le même processus. Il est seulement intéressant de constater que, grâce aux échanges culturels entre les sociétés, une culture globale intègre petit à petit ces civilisations.

dans l'urbanisation humaine une force spécifique décidément distincte de sa base biologique et cette force, c'est la culture et sa conséquence, la conscience.

Il est clair que l'accélération de cette évolution culturelle n'a rien de biologique. Dans le laps de temps qui s'est écoulé entre l'homme des cavernes et l'homme moderne, le cerveau biologique a certainement peu évolué. Un bébé des cavernes élevé dans le monde moderne pourrait probablement être élevé comme un bébé normal, il arriverait à conduire une voiture, mais surtout à acquérir le niveau de culture d'aujourd'hui ! En effet le temps biologique, celui qui a permis l'évolution depuis les bactéries jusqu'aux animaux évolués et finalement l'homme, est un temps relativement uniforme, il se déroule sur des millions d'années, les premières cellules, les procaryotes, apparaissant vraisemblablement il y a 3,6 milliards d'années. Bien sûr il y a des retours en arrière, des catastrophes géologiques qui provoquent des disparitions d'espèces comme les dinosaures au secondaire pour le plus grand bien d'autres espèces comme les mammifères qui en profiteront, mais les mécanismes de l'évolution biologique des espèces par mutations génétiques contingentes et la sélection naturelle obéissent à un temps relativement uniforme qui se mesure en million d'années.

Par opposition à ce temps biologique, il y a un temps culturel, spécifique à l'homme, dont l'origine remonte seulement à 10 000 ans et qui est lui en accélération permanente. Ce temps culturel démarre très lentement au fur et à mesure que les hommes se rassemblent groupes organisés de plus en plus importants et accumulent des savoirs respectifs. La chute des grands empires comme l'empire romain face aux barbares peut provoquer également des retours en arrière, néanmoins le temps culturel semble s'accélérer avec la croissance de l'héritage culturel de la société. En d'autres termes, plus l'héritage culturel est riche, plus la vitesse de l'évolution culturelle croît. Nous sommes donc en présence d'une évolution qui ne suit pas les mêmes lois que l'évolution biologique. Comment ne pas en avoir le vertige !

*La véritable difficulté posée par l'Homme n'est pas de savoir s'il est le siège d'un Progrès continué : mais c'est bien plutôt de concevoir comment ce Progrès va pouvoir se poursuivre longtemps au train dont il va sans que la Vie n'éclate sur elle-même ou ne fasse éclater la Terre sur laquelle elle est née. Notre monde moderne s'est fait en moins de dix mille ans ; et en deux cents ans il a changé plus vite qu'au cours des millénaires précédents.<sup>212</sup>*

Si l'évolution biologique suit un temps propre et obéit à la loi darwinienne de la sélection naturelle, il serait illusoire d'appliquer le même processus à l'évolution culturelle. Il y a nécessairement d'autres facteurs, d'autres forces en jeu que le simple hasard pour expliquer un tel phénomène. Cela signifie que le processus de l'évolution culturelle nécessite un moteur, une force dont nous n'avons pas conscience. Cette force serait animée par les multiples consciences humaines qui se fédèrent au sein de la société, elle façonnerait une évolution culturelle qui s'accélère de plus en plus. Sans le vouloir, la culture humaine aurait ainsi généré une force toujours grandissante qui nous emporte vers un futur dont il est impossible de seulement imaginer l'horizon.

Il est effectivement probable que la conscience humaine et la spiritualité qui en découle évoluent dans ce temps culturel. Les facteurs qui interviennent dans ce processus sont liés à la diversité des échanges interhumains et à la richesse de la culture sous-jacente à ces échanges. Le potentiel créatif de chaque conscience individuelle au sein d'une société serait ainsi dépendant à la fois des échanges possibles dans la société concernée ainsi que de la culture de cette société, c'est à dire de son histoire et de ses connaissances accumulées. En effet un héritage culturel contient les strates culturelles historiques créées au fil de son évolution, mais également des sous-ensembles relatifs à chaque niveau où s'opèrent les échanges, c'est à dire au niveau

---

<sup>212</sup> Teilhard de Chardin, Être plus, Seuil, 1968

du monde entier puis du pays, de la société, de la famille, des amis, etc. L'analogie avec un *palimpseste* s'accorde bien ici quand des couches innombrables d'idées, de sentiments, se sont successivement accumulées, sans qu'aucune n'ait vraiment disparue. C'est l'incommensurable mémoire d'une histoire au sein de laquelle chacun joue comme au piano des notes qui produisent des éclats de conscience. Le chant produit constitue ce qu'on peut appeler la vie spirituelle, un chant d'espérance qui nous accompagne jusqu'à la mort.

*Le sens de l'espèce doit passer de l'animalité (instinct de vivre) à une espérance véritablement humaine (instinct de partage) : ce nouvel instinct, moins primitif, engendré par la conscience de l'espèce et de ses conditions de survie, pourrait nous sauver du désastre. Teilhard a très bien vu que les planètes pensantes, justement parce qu'elles portent à leur apogée les possibilités de la vie, sont précieuses et que leur destin est tragique. Il l'a dit et répété : notre seul recours est l'espérance.<sup>213</sup>*

### **Inquiétude intrinsèque de la conscience**

La conscience humaine est par nature inquiète. Une inquiétude qui se traduit dans l'attente, dans la quête de quelque chose qui n'arrive jamais.

*La conscience ne constate pas l'inconsistance du présent parce qu'elle est déçue de ne pas y trouver ce qu'elle attendait, mais parce que l'attente est son être même. D'ailleurs, si l'attente ou le désir n'était la conscience même, comment serait possible une expérience aussi douloureuse, aussi paradoxale que celle de l'ennui. ? Sans doute le propre de l'ennui consiste-t-il à éprouver que, quoi que je fasse, personne n'attend rien de moi ; et en ce que, quoi qu'il arrive, je sais aussi n'en rien devoir attendre.*

*Notre inquiétude n'exprime-t-elle que la quête de Dieu ? Ou bien, tout à l'inverse n'est-ce pas parce que l'homme était inquiet qu'il a pu être tenté et se séparer de Dieu.<sup>214</sup>*

Il est certain que le cadre de vie imposé en Occident par la religion catholique, une religion deux fois millénaire, s'évapore petit à petit libérant une spiritualité brouillonne qui se cherche en de multiples directions, souvent au profit de sectes diverses, certaines plus ou moins évangéliques, qui sont vues comme des bouées de sauvetage dans un monde en perdition. La désacralisation de l'univers, dont nous connaissons maintenant la minéralité physique, nous a fait sortir de notre position centrale. Nous avons découvert un univers complexe dont l'origine serait un Big Bang sorti de rien. La partie de l'univers que nous pouvons observer est bornée par l'horizon cosmique qui correspond à la lumière la plus ancienne qui nous parvient, celle du début de l'univers. Au-delà nous ne savons pas ce qu'il y a. Au sein de cet univers, nous sommes nés par hasard sur une petite planète parmi des quantités d'autres. Certaines de ces autres planètes possèdent probablement les conditions nécessaires à la vie telle que nous la connaissons sur la Terre, mais il n'y a aucun moyen à notre portée pour rencontrer ces autres formes de vie ou au moins échanger avec elles. En réalité nos connaissances scientifiques actuelles font apparaître l'impossibilité de visiter et de conquérir cet univers qui pourtant fait partie de notre monde puisque nous pouvons l'observer ! Les seules planètes qui apparaissent accessibles en l'état actuel de nos connaissances sont les planètes du système solaire, mais aucune ne semble héberger la vie. L'univers semble ainsi nous défier. Une telle absurdité donne le vertige. Rien que l'idée que nous n'avons aucune possibilité de conquête est insupportable ! D'ailleurs la science-fiction a vite dépassé ce problème pour asservir l'univers à sa volonté !

---

<sup>213</sup> ibid

<sup>214</sup> Nicolas Grimaldi, Bref traité du Désenchantement, PUF, 1998

L'homme se retrouve ainsi confiné sur sa petite Terre. Le développement fantastique de son espèce (environ sept milliards d'hommes aujourd'hui !) épuise la planète et surtout modifie son équilibre thermique et énergétique. La Terre n'offre tout simplement pas assez de ressources pour que tous les pays acquièrent un niveau de vie comparable à celui des pays les plus riches ! D'ailleurs l'accès aux ressources disponibles sont ou seront la cause de conflits violents, le partage équitable n'étant pas une loi naturelle chez l'homme, la tendance étant plutôt au chacun pour soi. Ainsi certains pays sont gorgés de pétrole au point de pas savoir quoi faire de leurs revenus jusqu'à investir dans des futilités comme le football ou des pistes de ski en plein désert alors que d'autres crèvent de misère comme certains pays en Afrique ou à Haïti !

Face à ces limites, nous prenons conscience aujourd'hui que notre belle planète devient fragile et que son avenir peut être grevé par des actes inconsidérés. Cette inquiétude se reflète dans l'émergence d'organisations écologiques ; un besoin de responsabilité envers la planète se fait jour afin d'en assurer la préservation pour les générations futures.

Ces perspectives soulèvent des questions métaphysiques. La finitude apparente de ce monde est en contradiction avec notre besoin de savoir. À moins de vivre comme un animal et de ne penser à rien (le bonheur du Paradis), nous ne pouvons pas nous empêcher de spéculer sur les raisons de l'existence, de s'interroger sur ce qui justifie notre besoin de vivre. Quelles perspectives nous offre cette petite Terre qu'il faut désormais cultiver et soigner comme son jardin ? Comment satisfaire ce questionnement auquel la foi traditionnelle ne répond plus ? Pourquoi Dieu n'arrive-t-il plus à calmer notre angoisse ? Où sont passés nos rêves d'enfant avec leurs mythes qui berçaient si harmonieusement la vie ? Que deviennent les fêtes qui cadençaient l'année et dont le symbolisme aujourd'hui perd son sens ? Et finalement comment peut-on vivre sans croyance ?

*L'univers advient à mesure que tu adviens. Cet instant de rencontre donne sens à toi comme à l'univers. Instant rejoignant l'éternité, instant d'éternité.*<sup>215</sup>

Cette prise de conscience de la finitude du monde est, je crois, un corollaire de l'effondrement du religieux couplé avec l'accélération vertigineuse du temps culturel. Imaginez seulement la vision de l'homme il y a deux ou trois siècles. Ou mieux encore à l'époque de l'empire romain ou encore plus loin en arrière à l'homme des cavernes. Pour ces gens-là le monde était tout simplement statique, immuable, hors du temps. Au 17<sup>ème</sup> siècle, la théorie de la gravitation d'Isaac Newton formalise le mouvement des planètes et dévoile un système cosmologique intemporel dans lequel le temps représente une référence absolue. Il aura fallu d'autres révolutions scientifiques, comme l'introduction de la théorie de la relativité et la découverte de la mécanique quantique, pour que le temps acquière une dynamique et devienne un élément créateur.

L'homme préhistorique devait voir la Terre comme un monde sans fin. Ses migrations lui faisaient découvrir de nouveaux territoires de chasse, c'était l'aventure dans une nature hostile où il fallait se méfier de tout. Plus tard, avant Aristote, la Terre était plate, sans bord, infinie. Puis cette croyance fut contredite par les observations astronomiques et le modèle d'une Terre sphérique s'imposa. Devenue ronde, il fallut encore qu'elle perde son statut de centre de l'univers pour finalement être ramenée à un minuscule point perdu avec son étoile dans un coin de la Voie Lactée parmi des centaines de milliards d'autres étoiles. Ce n'était pas fini, il a encore fallu découvrir que notre Voie Lactée n'était qu'une galaxie perdue parmi des centaines de milliards d'autres galaxies. Et encore ce n'est que l'univers observable, celui dont les confins sont déterminés par l'âge de la lumière que nous recevons. Sur l'univers réel, nous ne pouvons faire que des hypothèses, mais on peut l'imaginer fantastiquement grand !

---

<sup>215</sup> François Cheng, De l'âme, 2016

Peut-être est-ce en réaction à cette immensité fabuleuse que, à l'échelle de l'homme, l'univers semble se rapetisser. Nous avons bien réussi à atteindre la Lune et peut-être un jour Mars, mais il y a peu d'espoir que nous accédions un jour à des planètes hors du système solaire. Tous ces amas de milliards d'étoiles et de planètes semblent inaccessibles à notre génie. Plus nous prenons conscience d'un univers toujours plus grand, plus nos perspectives de conquête se réduisent ! Notre univers atteignable se rapetisse !

La solution la plus élémentaire pour occulter ce questionnement difficile consiste à se plonger dans un torrent d'activités afin de ne plus penser. La société humaine est ainsi faite que les incitations ne manquent pas pour s'occuper. Mais au bord du vide, il faut savoir garder son équilibre et ne pas tomber. D'un côté, la mort et la fin de toute chose, de l'autre le sectarisme dur et froid ou la folie. L'homme normal reste en équilibre et ajuste sa vie dans la société, c'est la vie sociale, la vie productive pourrait-on dire. Mariage, travail, enfants, c'est le cheminement classique qui permet à la conscience individuelle de survivre sans trop se poser de questions.

Pourtant la spiritualité a besoin d'espace, elle ne peut pas rester enfouie sous une montagne d'activités diverses, elle n'accepte pas non plus un cadre religieux devenu trop étroit. Le besoin spirituel finit toujours par ressortir plus affamé que jamais. On pourrait même dire qu'il y a une proportionnalité entre la croissance de ce besoin et le développement de la Connaissance par la Recherche. Il y a quelques siècles l'inquiétude de la conscience pouvait se contenter de mythes, d'images et donc de croyances, c'est-à-dire d'une religion permettant de répondre à un tel questionnement. La Connaissance a petit à petit réduit à néant ces mythes et le religieux associé. Ne reste alors plus que le vide vertigineux d'un monde dont on ne comprend pas l'origine, le but final et finalement la raison d'être. *À la fin de ce XXe siècle, il devrait être clair pour chacun qu'aucun système n'expliquera le monde dans tous ses aspects et tous ses détails. Avoir contribué à casser l'idée d'une vérité intangible et éternelle n'est peut-être pas l'un de moindres titres de gloire de la démarche scientifique.*<sup>216</sup>

C'est donc bien dans la démarche scientifique qu'il faut rechercher les causes du bouleversement historique de la vision du monde et des croyances associées. *Il est évident qu'une conviction qui s'est préservé de toute inquiétude est une conviction morte.*<sup>217</sup>

À l'époque d'Aristote, la valeur fondamentale était l'esprit. L'univers dans tous ses aspects devait être gouverné par l'esprit et la pure intuition. On considérait les objets comme doués de volonté comme la pierre qui a une tendance naturelle à se déplacer vers le centre de la Terre. Le monde d'Aristote était coloré, multiforme et pourvu de déterminations qualitatives, c'est le monde de notre vie et de notre expérience quotidienne.

Avec Descartes le monde physique devient mathématique, rigoureusement uniforme, un monde de géométrie réifiée dont les idées claires et distinctes nous donnent une connaissance évidente et certaine. L'univers est régi par des lois mathématiques, les objets ne sont plus dotés de volonté naturelle, ils obéissent à des règles formelles. Les pierres se déplacent sous l'effet de la gravité et non plus par quelque tendance naturelle. Dans ce sens, l'univers devient finalement incompréhensible pour le sens commun, en quelque sorte la Connaissance annihile la raison naturelle qui expliquait tout ! Mais cette approche d'un univers mécanique ne pouvait pas s'appliquer au monde de l'esprit, aussi Descartes l'exclut de son modèle. Il le confia aux mains de la religion, de la philosophie, de la psychologie.

Pour Alexandre Koyré qui s'est intéressé à l'histoire des religions avant de devenir un philosophe de la science, le passage du géocentrisme aristotélicien à l'héliocentrisme, c'est-à-dire un modèle géométrique de l'univers, a deux grandes conséquences :

---

<sup>216</sup> François Jacob, Le Jeu des possibles, Fayard, 1981

<sup>217</sup> Jean Onimus, Jésus seulement, L'Harmattan, 2003

*J'ai essayé dans mes Études galiléennes, de définir les schémas structurels de l'ancienne et de la nouvelle conception du monde et de décrire les changements produits par la révolution du XVIIe siècle. Ceux-ci me semblent pouvoir être ramenés à deux éléments principaux, d'ailleurs étroitement liés entre eux, à savoir la construction du Cosmos, et la géométrisation de l'espace, c'est-à-dire : a) la destruction du monde conçu comme un tout fini et bien ordonné, dans lequel la structure spatiale incarnait une hiérarchie de valeur et de perfection, monde dans lequel « au-dessus » de la Terre lourde et opaque, centre de la région sublunaire du changement et de la corruption, s'« élevaient » les sphères célestes des astres impondérables, incorruptibles et lumineux [...] b) le remplacement de la conception aristotélicienne de l'espace, ensemble différencié de lieux intramondains, par celle de l'espace de la géométrie euclidienne – extension homogène et nécessairement infinie – désormais considéré comme identique, en sa structure, avec l'espace réel de l'univers. Ce qui à son tour impliqua le rejet par la pensée scientifique de toutes considérations basées sur les notions de valeur, de perfection, de sens ou de fin, et finalement, la dévalorisation complète de l'Être, le divorce total entre le monde des valeurs et le monde des faits.*<sup>218</sup>

La dévalorisation complète de l'Être, c'est le dualisme de Descartes. Aujourd'hui la progression de la Connaissance fait apparaître des faits issus de calculs mathématiques complexes et qui défient le sens, comme la mécanique quantique ou la théorie de la relativité dans le cosmos. La matière revient au centre du questionnement spirituel de la conscience.

Devant de telles considérations, il est tentant de chercher de nouvelles formes d'espérance dans un renouvellement peut-être de notre foi au monde, comme celle qu'entrevoit Teilhard de Chardin : *Ici, émergeant du tréfonds de la conscience humaine, une montée tumultueuse d'aspirations cosmiques et humanitaires, irrésistibles dans leur ascension mais dangereusement imprécises et plus dangereusement encore impersonnelles dans leurs expressions : la nouvelle foi au monde. Et là, inflexiblement maintenue par le dogme chrétien, mais de plus en plus déserté par le flot religieux, la vision d'un pôle transcendant et aimant de l'univers : l'ancienne foi en Dieu. Ici, représenté par l'humanisme moderne, une sorte de paganisme gonflé de vie, gonflé de vie mais encore acéphale. Là, figuré par le christianisme, une tête où le sang ne circule plus qu'au ralenti. Ici, les nappes d'un cône prodigieusement agrandi, mais incapables de se refermer sur elles-mêmes ; un cône sans sommet. Là un sommet qui a perdu sa base. Comment ne pas voir que ces deux fragments sont faits pour se rejoindre ?*<sup>219</sup>

C'est là sans doute le fait majeur du dernier siècle : la découverte que rien n'est figé, que le fixisme est un leurre, que l'évolution est partout la source de la création. La *sainte Évolution* dirait Teilhard ! Un phénomène qui agit à tous les niveaux et dans tous les temps. Il y a l'évolution géologique qui a modelé la Terre, puis l'évolution biologique qui a fait la vie et finalement a créé l'espèce humaine d'aujourd'hui et maintenant ce que nous appelons l'évolution culturelle qui nourrit le cœur de la conscience.

L'homme apparaît ainsi comme le fruit ultime de cette évolution, mais aussi comme un leurre sans horizon. Pour répondre à cet enfermement, *il suffit pour comprendre de pénétrer la valeur béatifiante et les espoirs éternels de la sainte Évolution. Et voilà la parole que je désire pardessus tout faire entendre, car c'est elle qui réconcilie Dieu et le Monde.*<sup>220</sup>

En effet c'est là bien que réside l'espoir nécessaire pour donner une raison à la vie : toujours aller de l'avant, toujours activer sa recherche vers plus de connaissances, toujours cultiver

---

218 Alexandre Koyré, *Du monde clos à l'univers infini*, PUF, 1963. Cité par Frédéric Mathieu dans « Une brève histoire de mondes »

219 Teilhard de Chardin, *Comment je crois* (chapitre Christologie et évolution), Seuil, 1969

220 Teilhard de Chardin, *Ecrits du temps de la Guerre*, Seuil, 1975

l'enthousiasme du savoir et surtout garder au fond de soi ce trésor enfantin de l'émerveillement pour toute chose.

*Je me suis demandé souvent pour quelle raison Teilhard parle de l'évolution comme la sainte et éternelle Évolution qui réconcilie l'homme avec Dieu. J'avais comme ami Émile, un prêtre extraordinaire, qui me disait : Je me demande si l'homme est un être raté ou un être inachevé ? C'est à cette question que répond l'Évolution parce que dans un univers statique on peut reprocher au père éternel de nous avoir ratés, tandis que dans un univers en évolution on découvre que nous sommes des êtres inachevés et donc on ne peut pas Lui en vouloir. Comme me disait mon ami Émile, notre foi s'approfondit le jour où nous nous rendons compte que nous Lui sommes nécessaires.<sup>221</sup>*

---

<sup>221</sup> Mario Craviari, Dire la complexité du monde, Saint Léger éditions, 2018



## **COMPRENDRE LA « SAINTE » ÉVOLUTION »**

*Darwin gives us evolution via natural selection, the appearance of design without a designer, hence the possibility that society can self-organize from within, not requiring an outside authority such as God for its structure. Before us, as never earlier in human history, is what we will make of ourselves and our home planet. Demolishing the hegemony or even all of reductive materialism, I dream, sets us free to, well, dream and create.<sup>222</sup>*

### **L'évolution, source de liberté spirituelle**

La découverte que l'homme n'était finalement que le fruit d'une évolution vertigineuse a pu bouleverser beaucoup de penseurs théologiens élevés dans une vision classique, fixiste du monde. Jean Onimus exprime profondément ce bouleversement dans son livre « *Les chemins de l'espérance* ». Autant la croyance statique au sein d'une religion fermée sur elle-même ne débouchait que sur une impasse, autant l'idée que tout est évolution, que le futur spirituel du monde ne se fait que par notre création propre, ne peut que susciter une espérance vertigineuse. Rien n'est jamais fini, demain reste sans cesse à faire et c'est nous qui sommes responsables.

*Le fait de l'Évolution a complètement modifié la problématique religieuse de l'espérance. Au lieu de nous trouver en présence d'une réalité stable, nous nous découvrons engagés dans un immense mouvement, certes plein de remous chaotiques, mais orienté par un courant de fond qui tend à introduire sur cette terre un coefficient (infime mais capital) de complexité croissante, donc de conscience, donc de liberté, donc de valeurs spirituelles.<sup>223</sup>*

Paradoxalement autant le monde tel que nous le voyons, c'est à dire celui où l'homme s'est développé avec tant de succès, apparaît aujourd'hui petit, fermé sur lui-même, autant l'univers réel devient démesuré. D'abord cet univers croît sans cesse à une vitesse toujours plus grande. Plus les étoiles sont loin de nous, plus leur vitesse d'éloignement s'accélère ! Ensuite les derniers modèles théoriques montrent qu'il y a vraisemblablement une infinité d'univers, chacun différent parce que créé avec des conditions initiales autres que celles qui sont à l'origine du nôtre et qui ont permis la vie que nous connaissons.

Il y a là une absurdité apparente : plus notre univers, un univers particulier parmi une multitude possible d'autres univers, s'ouvre à notre connaissance, plus notre espace de vie semble se rétrécir ! Cet immense univers, dont nous découvrons l'histoire en observant des flux de photons très anciens parce que venus de lointaines galaxies, nous enferme de plus en plus sur notre petite Terre. La minuscule partie éventuellement accessible de cet univers, c'est notre système solaire. Il n'est pas question d'en sortir et à l'intérieur de ce système solaire, les autres planètes semblent trop hostiles pour abriter la vie, même si certaines comme Mars ont pu l'abriter il y a quelques milliards d'années. Pourtant notre espèce biologique croît sans cesse, elle atteint déjà 7 milliards d'hommes, peut-être 10 milliards d'ici la fin du siècle. Limités à notre planète Terre, nous sommes obligés de constater que cette dernière devient trop petite pour supporter la croissance de notre espèce ; à trop l'exploiter nous la polluons et l'asséchons de ses ressources vitales. Il faut désormais la soigner comme on soigne son jardin si on veut la maintenir habitable pendant encore quelques milliers d'années !

Il y a un abîme entre ces deux visions, celle de notre minuscule monde désespérément fini où nous vivons et celle d'un univers peuplé de milliards d'étoiles dont chacune s'éloigne de

---

<sup>222</sup> Stuart Kauffman, *Humanity in a Creative Universe*, Oxford, 2016

<sup>223</sup> Jean Onimus, *Chemins de l'espérance*, Albin Michel, 1996

plus en plus vite de l'autre. Clairement la religion, dont l'objectif était d'adoucir la peur existentielle de l'homme, ne suffit plus face à une telle découverte, des barrières cèdent, les rites se ridiculisent, les croyances ancestrales s'estompent et le vertige que nous ressentons nous entraîne bien au-delà de ce que pouvaient imaginer les Pères de l'Église au début de l'ère chrétienne.

Cette liberté, acquise grâce à l'évolution fantastique de la Connaissance, nous force de plus en plus à en acquérir encore d'avantage. C'est une fuite en avant vers un devenir que nous sommes incapables de préciser réellement, car dans ce domaine, toute prévision semble condamnée à l'avance. Il est certain que si l'homme créateur a réussi à se libérer des contraintes imposées par les croyances qu'il a lui-même inventées, il n'a toujours pas de réponse à la fameuse question transcendante ! Celle-ci revient encore et encore avec plus de force : *à quoi sert-on ? Que faisons-nous là ? Pourquoi sommes-nous là ? Pourquoi y-t-il quelque chose plutôt que rien ?* Devant ce vide apparent, la conscience s'exaspère. Elle cherche désespérément une raison d'exister, un but. Cette exaspération se reflète dans l'art actuel, un art qui cherche l'extrême et pour lequel le concept de beauté doit s'appréhender selon de nouveaux canons souvent difficilement accessibles. Il s'agit d'éveiller les consciences, de leur mettre la question sous les yeux ; pour cela l'art torture la beauté dans une recherche parfois absurde.

*Le fixisme était tout naturel. Il bloquait l'horizon mais il ancrant les existences dans l'esprit d'un éternel retour. (...) C'est à la fin du XIXe siècle que tout a commencé à bouger. Darwin a fait constater l'évolution des espèces vivantes, Wegener a osé parler d'une dérive des continents, les géologues ont découvert la surrection et l'usure des montagnes ; la thermodynamique, en donnant les moyens de calculer l'entropie, a mis à mal l'imperturbable sérénité des gravitations newtoniennes. Bientôt les astronomes ont pu décrire la vie des étoiles et prévoir la mort de notre soleil qui avait été si longtemps pour les hommes, après la terre, le centre immobile du monde.*

*Il fallait donc conclure que rien n'est mais que tout devient. En tout cas, plus l'Évolution avance et se complexifie, plus la part proprement spirituelle y prend de l'importance ; elle devient sur cette planète une évolution des idées et des valeurs. L'Univers se présente ainsi comme une « machine à fabriquer » de la conscience.<sup>224</sup>*

Née par erreur pourrait-on dire par rapport à l'évolution biologique qui a permis l'explosion de la vie sur la planète, la conscience humaine se différencie des mécanismes biologiques par sa force purement spirituelle. Dans ce sens, la conscience humaine se situe bien au-delà de la sentience (ou conscience immédiate) de l'animal. Comme nous l'avons dit précédemment, la sentience animale se limite aux sensations physiques que communiquent les cinq organes des sens du corps, elle ne connaît pas le concept de temps. En disposant de données culturelles accumulées dans le temps, la conscience humaine dépasse cette immédiateté des sensations animales pour les intégrer dans une histoire. Elle extrapolera ou transcendera de multiples manières ce sentiment. Elle le questionnera, se demandant pourquoi la nature lui offre une telle chance, elle le travaillera spirituellement cherchant ainsi un plaisir culturel encore plus détaché de son animalité propre, elle en fera même une histoire qu'elle mémorisera, créant ainsi un héritage culturel.

On conçoit ainsi que la conscience humaine n'est pas un facteur de différenciation sélectif, elle n'est pas soumise à la pression de la sélection biologique, elle serait d'ailleurs plutôt un ennui qui peut déstabiliser l'individu et le pousser au suicide.

---

<sup>224</sup> Jean Onimus, *Béance du divin*, PUF, 1994

*L'Évolution devra évidemment être désormais de type spirituel plutôt que biologique ; mais elle dépend alors des caprices d'une espèce devenue terriblement responsable.*<sup>225</sup>

De par son origine culturelle, l'évolution de la conscience humaine reste propre à chaque civilisation, quoiqu'une partie se mondialise sous l'effet de la constitution d'une culture au niveau mondial. Pourtant le fondement de toute conscience reste la question transcendante : « Pourquoi y a-t-il quelque chose plutôt que rien ? » Cette question désespérante constitue son moteur, c'est grâce à cette question que les religions sont nées avec tout le contexte spirituel qui en découle, c'est par cette question que l'homme accède à la spiritualité, c'est par cette question que l'homme se distingue définitivement de l'animal.

C'est aussi par cette question que l'homme s'est poussé en avant, c'est en questionnant le monde que l'homme a développé sa Connaissance. La compréhension de l'évolution a été dans ce processus un phénomène marquant. Newton voyait le monde comme une *machine universelle*, les planètes suivaient des orbites bien ordonnées et le bel arrangement du système solaire semblait destiné à fonctionner pour l'éternité. Le temps n'avait pas pris sur cette belle machine. *La victoire de Newton était complète. Le Dieu newtonien régnait en souverain dans le vide infini de l'espace absolu dans lequel la force d'attraction universelle liait les corps à structure atomique de l'immense Univers et réglait leurs mouvements selon des lois mathématiques de plus en plus strictes et précises.*<sup>226</sup>

La compréhension de l'évolution est venue bouleverser ce beau schéma. Arthur Koestler l'explique fort bien dans son livre « *Les somnambules* » dans lequel il raconte comment ce brouillard de thèses erronées et de croyances s'effondra sous le coup des hommes de science. L'univers newtonien était finalement trop beau, trop pur, trop mystique pour tenir de la réalité des choses.

*L'uomo universale de la Renaissance, artiste et artisan, philosophe et inventeur, humaniste et homme de science, astronome et moine, tout à la fois, tomba en pièces détachées. L'art perdit son inspiration mythologique, la Science son inspiration mystique ; l'Homme redevint sourd à l'Harmonie des Sphères. En conséquence, le destin de l'homme ne fut plus régi « d'en haut » par une sagesse et une volonté surhumaine, mais « d'en bas » par des agencements sous-humains de gènes, d'atomes ou d'ondes de probabilité. Ce transfert fut décisif. Tant que le destin avait opéré du haut d'un ordre hiérarchiquement plus élevé que le niveau humain, il n'avait pas seulement fixé le sort de l'homme, il avait aussi guidé sa conscience et donné à son univers un sens et une valeur*<sup>227</sup>.

La découverte que l'homme n'était finalement que le fruit d'une évolution vertigineuse a pu bouleverser beaucoup de penseurs élevés dans la vision classique, fixiste du monde. Jean Onimus exprime profondément ce bouleversement dans ses Mémoires :

*La connaissance scientifique me mettait en présence d'un univers monstrueusement grand et complexe que semblait dominer une tendance vers toujours plus de complexité et donc d'esprit. Je sentais cette irrésistible évolution dans tout mon être et partout autour de moi. Je ne voyais de solide que cette persistance obstinée vers toujours plus de conscience et de logique.*

*Cette continuité m'a servi de point de départ. J'ai dû écarter les mythes et les constructions souvent dérisoires de l'imagination humaine. Je me suis trouvé nu, sans préjugé, devant l'Évolution universelle. C'était une toute autre religion, une foi dans la terre-mère, une espérance de conversion radicale vers une forme supérieure d'esprit et la conviction que nous ne serons heureux, comblés, que dans une chaude communauté d'entraide. Je n'avais plus besoin de péché originel (auquel je n'ai jamais cru) ni de salut, encore moins de rédemption.*

<sup>225</sup> Jean Onimus, Chemins de l'espérance, Albin Michel, 1996

<sup>226</sup> Alexandre Koyré, Du monde clos à l'univers infini, Gallimard, 1973

<sup>227</sup> Arthur Koestler, Les somnambules, Les Belles Lettres, 2012

*Le bien était évident : c'est tout ce qui accélère l'Évolution. Le mal est ce qui la fait dérailler, ce qui ne recouvre pas exactement les valeurs morales que j'estime toujours relatives et changeantes.*<sup>228</sup>

Aujourd'hui ce concept d'Évolution universelle ne nous pose plus de problème, c'est un fait définitivement acquis. Il faut désormais s'attacher à le transformer dans notre vision de la vie. C'est là, je pense, un moteur essentiel de la créativité humaine. La liberté ainsi acquise dissout toutes nos croyances, nous baignons désormais dans l'ivresse du possible. *Comprendre que tout, absolument tout, est en état permanent de processus, cela change en profondeur la vision du monde ; cela donne un sens à l'Histoire.*<sup>229</sup>

### **Une conscience distribuée au sein de l'univers**

De par sa définition, la « sainte Évolution » a une direction. Pourtant il reste aujourd'hui très difficile de préciser un but à cette direction, sauf à le diviniser comme le fait Teilhard de Chardin. Le seul fait scientifique semble être une croissance irrésistible de la complexité intrinsèque des choses.

Mais qu'entend-on par Évolution ? D'abord l'Évolution est multiple : il y a l'évolution cosmique de l'univers, l'évolution géologique de la Terre, l'évolution biologique qui permis l'émergence de la vie et finalement celle du développement de la pensée chez l'homme. Toutes ces formes d'évolution ont leurs propriétés propres, mais peut-être seules l'évolution biologique et l'évolution spirituelle semblent obéir à des modèles statistiques faisant intervenir le hasard. Le cosmos, la géologie semblent régis par des modèles physiques non contingents qui peuvent en expliquer l'histoire. Mais le point essentiel est de rattacher l'histoire de la conscience humaine à ces différents schémas d'évolution. Bien sûr il n'y a pas d'évolution spirituelle sans une évolution biologique préalable. Mais cette évolution spirituelle ne concerne qu'une espèce dans tout le monde de la vie. Qu'est-ce que cela pourrait bien signifier ? Quel sens y aurait-il à ce qu'une seule espèce acquiert ce don ? Ce problème a évidemment préoccupé Teilhard de Chardin. Il cherchait une continuité dans l'évolution de la conscience en apportant un certain niveau de conscience au moindre constituant de l'univers. Cette approche permet de donner un sens à la montée de la conscience vers une conscience universelle, cosmique. Il s'agit alors d'une montée inexorable à laquelle tout atome, tout objet, toute vie biologique, tout homme conscient concourent.

L'hypothèse d'une telle distribution de la conscience au sein de l'univers se retrouve dans certaines interprétations de la physique quantique. Il s'agit du pouvoir étrange que la conscience semble posséder et dont il faut tenir compte dans le cadre de la mesure en mécanique quantique. En effet la conscience humaine a cette particularité de pouvoir altérer une mesure quantique. À cause de la possibilité de la superposition des plusieurs états quantiques, la mécanique quantique tient compte de la non-observabilité de ces états en stipulant que tout acte d'observation provoque un effondrement de la fonction d'onde, c'est-à-dire la sélection instantanée d'un état parmi l'ensemble des états superposés possibles. En quelque sorte une mesure quantique sélectionne un état quantique parmi plusieurs, ramenant la vision du système à un niveau macroscopique. Cependant l'intervention d'une conscience humaine semble nécessaire pour ce faire. Si un chat lit l'indication de la mesure, rien ne sera perturbé. Seul l'homme conscient est capable de provoquer cette perturbation et de changer le système quantique en système classique, il lui suffit de simplement effectuer une observation. Ce n'est

---

<sup>228</sup> Jean Onimus, Mémoires, inédit, 2000

<sup>229</sup> Jean Onimus, Béance du divin, PUF, 1994

pas l'appareil de mesure qui réduit l'état quantique mais bien le fait d'en avoir conscience. La décohérence du système quantique en est la conséquence.

Mais quand n'est-il s'il s'agit d'une conscience artificiellement simulée sur ordinateur ? Il n'y a pas vraiment de réponse à cette question, aucun ordinateur ne sachant simuler la conscience humaine aujourd'hui ! En fait les résultats de la mesure que ferait l'ordinateur pourraient peut-être provoquer la décohérence quantique uniquement s'ils sont traités à posteriori par la conscience humaine ? Cela laisserait supposer que cette dernière disposerait d'un pouvoir absolument non reproductible par la simple technique informatique, quel que soit la puissance de l'ordinateur même quantique !

Mais alors dans cette hypothèse, quelle relation la conscience pourrait-elle entretenir avec des particules ? Pourquoi la détection d'un photon annihilerait la probabilité statistique de son état quantique et le réduirait à un seul état bien défini ?

Une façon d'aborder ce problème serait d'imaginer une conscience distribuée jusqu'au plus profond de la matière elle-même. Des grains de conscience graviteraient autour de nous, dans nous. Hypothèse purement virtuelle, mais qui sensibilise certains physiciens.

Par ses travaux sur les systèmes complexes et l'origine de la vie sur la Terre, Stuart Kauffman, un médecin américain, a été amené à suggérer une telle hypothèse : *Human conscious attention can alter the outcome of quantum measurement. To solve the enigma, I will propose that we are conscious and so are quantum variables such as electrons and protons exchanging photons measuring one another, where measurement is mediated, I claim, by consciously observing one another. So mind is part of the actual becoming of the universe.*<sup>230</sup>

En suggérant une conscience répartie au sein de l'univers, Stuart Kauffman remonte à Spinoza et propose que la conscience humaine en serait alors la cristallisation, son étape finale. *The possibility of some form of panpsychism, consciousness and free will throughout the universe, is a theme dating at least to Spinoza. It is time to open doors, not close them.*<sup>231</sup>

Dans le même ordre d'idée, le physicien David Bohm considèrerait que *la conscience et la vie étaient elles-mêmes comprises dans cet ordre générateur et qu'elles étaient donc présentes à différents degrés de manifestation dans toute la matière existante, y compris la matière inanimée comme les électrons et les plasmas.*<sup>232</sup>

Ceci rejoint le concept de Teilhard que la conscience pourrait exister sous une forme parcellaire dans le moindre objet de l'univers. *Nous sommes logiquement amenés à conjecturer dans tout corpuscule l'existence rudimentaire (à l'état d'infiniment petit, c'est-à-dire d'infiniment diffus) de quelque psyché. À l'extrême de ces analyses, la physique ne sait plus trop si elle tient de l'énergie pure, ou si c'est au contraire de la pensée qui lui reste entre les mains.*

*La conscience (comme la faculté de changer de masse avec la vitesse, ou de rayonner en fonction de la température) est une propriété universelle, commune à tous les corpuscules constitutifs de l'univers, sous cette réserve que la propriété en question varie alors proportionnellement à la complexité de chaque espèce de corpuscule considéré. Ce qui revient à dire que le psychisme, le "dedans" des divers éléments formant le monde peut être aussi petit ou aussi grand que l'on voudra suivant le degré où l'on se place dans l'échelle astronomiquement étendue des complexités actuellement connues.*<sup>233</sup>

On peut ainsi considérer qu'à un niveau très profond, la matière et la conscience sont complètement inséparables et liées, exactement comme dans un jeu vidéo où le joueur et l'écran

<sup>230</sup> Humanity in a Creative Universe, Stuart Kauffman, Oxford, 2016

<sup>231</sup> Stuart Kauffman, Humanity in a Creative Universe, Oxford, 2016

<sup>232</sup> Massimo Teodorani, David Bohm : la physique de l'infini, Macro Editions, 2011

<sup>233</sup> La pensée du Père Teilhard de Chardin, Émile Rideau, Seuil, 1965

*sont unis par la participation à un processus commun.*<sup>234</sup> Dans ce sens chaque être humain participe de façon inséparable à la société, à la planète, au cosmos, comme un tout.

C'est alors la responsabilité de tout être humain d'apporter sa propre contribution à la construction d'une conscience réelle de l'humanité, c'est-à-dire une « *nooconscience* ».

Du point de vue biologique, James A Shapiro introduit le concept de « *natural genetic engineering process* »<sup>235</sup> par lequel les cellules du corps sont capables de se développer en communiquant entre elles pour induire finalement des mutations héréditaires du génome. Un tel processus peut supposer une certaine téléologie nécessaire pour accéder au but et conséquemment on pourrait lui reprocher de dériver vers le controversé « Intelligent design ». Shapiro répond à cela en montrant comment les cellules du système immunitaire savent générer des décisions avec le seul objectif de la survie, la croissance et la reproduction. Chaque cellule peut être vue comme un agent-autonome qui communique avec son environnement immédiat et active ses boucles de réaction<sup>236</sup> pour se rapprocher de son objectif. Mais cet objectif ne dépasse pas son environnement immédiat. Parler d'intention, c'est à dire d'une vision globale qui dépasserait l'environnement immédiat, me paraît difficile. Ou alors cela signifierait attribuer un niveau de conscience à un agent autonome ? Ce qui correspond d'ailleurs à l'idée de Teilhard qui voit la conscience naître dans la *Prévie* puis croître vertigineusement avec la complexification progressive de la Vie pour connaître sa réussite ultime chez l'homme et finalement converger vers une *Conscience Cosmique*. Pourtant rien, aucune théorie réfutable, ne permet aujourd'hui de valider une telle approche. Le hasard semble bien être le seul mécanisme biologique adéquate pour engendrer l'extraordinaire diversité de la Vie, que ce soit les plantes ou les espèces animales jusqu'à l'homme. Tout change avec l'émergence de la conscience humaine. Nous sortons alors de l'évolution spécifiquement biologique pour aborder une évolution purement spirituelle. C'est le monde des dieux et des croyances !

### **Dieu est une activité créatrice universelle**

D'où vient cette capacité de l'univers à générer de la complexité et finalement de la conscience ? Shapiro voit l'univers comme un ordinateur : *What is this feature that's responsible for generating complexity? I would say it's the universe's intrinsic ability to register and process information at its most microscopic levels.*<sup>237</sup>

Seth Lloyd déclare dans son ouvrage de vulgarisation scientifique, *Programming the Universe*<sup>238</sup>, que l'Univers est lui-même un immense calculateur quantique exécutant un programme cosmique qui produit ce que nous voyons autour de nous ainsi que nous-même.

Quoi qu'il en soit, on arrive toujours à la notion de *computation*. C'est donc bien dans la théorie de l'information qu'il faut chercher ! Peut-être est-ce à cette notion d'information qu'on peut associer le concept de conscience au sens de Teilhard, c'est-à-dire une conscience distribuée sous forme de grains d'information dans tout objet existant de l'univers.

---

<sup>234</sup> Massimo Teodorani, David Bohm : la physique de l'infini, Macro Editions, 2011

<sup>235</sup> James A Shapiro, Evolution, a view from the 21<sup>st</sup> century

<sup>236</sup> Il existe deux types de rétroaction dans le domaine biologique : la rétroaction positive (ou rétroactivation) et la rétroaction négative (appelée également rétro-inhibition). Respectivement, la première augmente l'activité de ou des enzymes impliquées dans les processus concernés et la deuxième diminue l'activité de ou des enzymes.

<sup>237</sup> James A Shapiro, Evolution, a view from the 21<sup>st</sup> century

<sup>238</sup> Seth Lloyd, Programming the Universe, Vintage, 2007

Notre destin n'est-il pas finalement de donner conscience à l'univers ? De ce point de vue-là, la distinction entre la sentience animale et la conscience humaine montre sa pertinence : d'un côté la sentience, qui pourrait être étendue jusqu'à l'électron et tout objet quantique, évolue selon des lois mathématiques, de l'autre la conscience humaine dont l'évolution n'aurait rien à voir avec ces lois. Conscience de soi, conscience du temps, conscience de l'autre sont des notions à mon avis spécifiquement humaines et qui suivent des histoires complètement différentes. Dans ce sens l'évolution de la conscience commencerait alors avec l'émergence de l'esprit dans les premières sociétés d'humains, avec en particulier les premiers dessins rupestres il y a 40 000 ans pour accélérer à notre époque de façon inimaginable. C'est là la particularité essentielle de l'évolution spirituelle par rapport à l'évolution biologique. C'est dans ce sens que Teilhard peut affirmer : *À mesure que l'Humanité grandit, le Christ se lève !*<sup>239</sup>

Jean Onimus précise cette vision de l'évolution qui s'appliquerait de façon spécifique à la conscience humaine par rapport à l'évolution biologique dont seul le hasard est la source : *La singularité de l'espèce humaine, sa fonction propre, est de substituer à la dispersion biologique une centration dont, à chaque niveau de son développement, la vie nous a donné des exemples inachevés. Une centration qui ne serait plus seulement une construction de complémentarités organiques, mais une unanimité de type spirituel : non pas l'apparition d'une nouvelle espèce vivante mais un achèvement de ce qui se prépare et se poursuit à travers l'esprit des hommes.*<sup>240</sup>

L'apparition de l'homme dans l'histoire de l'évolution en général devient ainsi une étape majeure. Elle permet l'émergence et le développement de la pensée spirituelle, un développement porté par la croissance quasi exponentielle des connaissances. *Cette foi en l'ultime victoire de l'Esprit découle du fonctionnement du monde, cette énorme machine à fabriquer de la conscience.*<sup>241</sup>

Il y a là une différenciation fondamentale de l'évolution de la conscience humaine par rapport aux lois de l'évolution biologique. L'homme est sorti du monde animal et ne peut plus conséquemment se contenter de vivre sans chercher le pourquoi du comment. Son questionnement le pousse sans cesse en avant vers plus de connaissances.

Cette appréhension d'une évolution inéluctable fait qu'on ne puisse plus concevoir un Dieu prisonnier dans sa magnifique cathédrale prison, enfermé dans un dogme devenu absurde parce que hors du temps. Il faut désormais voir un Dieu qui, tout juste libéré de sa cathédrale prison, s'aperçoit du potentiel créatif fabuleux de l'homme, d'où découle une croissance sans cesse accélérée. En quelque sorte, comme dit Teilhard de Chardin : *Dieu est une activité créatrice universelle !*

Dieu ne nous demande plus de croire sottement, sans explication, à son existence. Non ! Il nous demande simplement de contribuer à son Évolution au sein d'une l'humanité supposée en marche ! Il ne s'agit plus finalement de croyance, mais bien plutôt de confiance dans un avenir toujours plus ouvert, toujours plus connaissant.

Dieu devient alors une Force, un Mouvement qui nous pousse en avant vers plus de conscience. C'est dans ce mouvement que Dieu peut évoluer, se transformer, esquisser finalement un but à l'Évolution. En fait Dieu se niche dans le génie humain. Il en constitue le cœur, il est à la source de la curiosité qui pousse l'homme à chercher sans fin le pourquoi et le comment des choses.

Alors croire ne signifie plus se réfugier dans les rites d'une Église. Croire devient une marque de confiance, d'espérance dans la Vie. Croire, c'est espérer envers et contre tout ! Et même

---

<sup>239</sup> Blondel et Teilhard de Chardin, Correspondance commentée par Henri de Lubac, Beauchesne, 1961

<sup>240</sup> Jean Onimus in Présentation de « La place de l'homme dans la nature » par Teilhard de Chardin, Albin Michel, 1996

<sup>241</sup> Jean Onimus, Teilhard de Chardin et le mystère de la Terre, Albin Michel, 1991

contre tous ! Au fond cette espérance garantit la jeunesse éternelle du monde : elle est l'anti-éternel retour.

Dieu au fond n'existe pas, il ne sert à rien de le prier en espérant une grâce hypothétique. Non ! Dieu ne vit que dans notre besoin d'aller plus loin, dans notre désir jamais assouvi. *Aller toujours plus en avant* comme disait Teilhard de Chardin.

*L'histoire de la Terre est un fait objectif : elle indique une direction. C'est une montée accélérée de l'Esprit. Sur la Terre, la vie s'accroît en qualité, en intensité : une immense action se développant depuis toujours. Quelles que soient les apparences instables de la Vie, une chose est plus sûre que tout le reste (parce qu'elle est aussi sûre que le Monde) : l'Esprit arrivera toujours, comme il l'a fait jusqu'ici, à se jouer des déterminismes et des hasards. Il représente la partie indestructible de l'univers.*<sup>242</sup>

Nous ne pouvons plus nous contenter d'une idéologie, d'une transcendance, d'une croyance dans un divin qui nous dominerait. La religion pousse au renoncement pour mieux accéder au divin. Elle dit explicitement : *voulez-vous trouver Dieu ? Alors fermez les issues par lesquelles vous arrive la fausse vie extérieure. Quand vous l'aurez fait, de fait la Lumière supérieure brillera au fond de vous-même.* À l'extrême, cette approche mène à la mort ascétique dans un couvent ! Or ceci est à l'opposé de la pensée de Teilhard de Chardin. *Qui pourrait affirmer que la Charité, sevrée de sève et de lutte humaine, ne dépérirait pas au sein d'un Monde transformé en couvent ? Il faut absolument, pour que le Christ soit aussi grand que ma vie (que toute la Vie) que je puisse avoir conscience de croître en Lui, non seulement par les restrictions ascétiques et les arrachements (suprêmement unissants) de la souffrance, mais encore par tout ce que mon existence comporte d'effort positif, de perfectionnement naturel, de devoir humain. – Il le faut ! – Sans quoi c'est le courage d'agir qui m'est ôté par le Christianisme, et c'est le dégoût qui me prend devant tout un côté de ma vie que la Religion déflore.*<sup>243</sup>

Plutôt que le renoncement dans l'adoration, la prise de conscience de la « sainte Évolution » nous pousse au contraire à comprendre cette Force qui pousse l'humanité en avant dans la l'acquisition de la Connaissance et le développement de l'Esprit. *La pensée ne doit jamais se soumettre, ni à un dogme, ni à un parti, ni à une passion, ni à un intérêt, ni à une idée préconçue, ni à quoi que ce soit, si ce n'est aux faits eux-mêmes, parce que, pour elle, se soumettre, ce serait cesser d'être,* écrivait Henri Poincaré. Déjà Anaximandre, cinq siècles avant Jésus Christ, disait : *Si tu veux continuer à poursuivre la voie de la connaissance, tu ne dois pas révéler le Maître, étudier et développer ses enseignements, tu dois chercher ses erreurs.*

C'est là la nature intrinsèque de la Connaissance : savoir remettre en cause toute pensée quelle qu'elle soit et dans ce questionnement susciter une recherche multiple du savoir dans un monde ouvert. La pensée scientifique nous apprend à penser le monde, mais pour ce faire, elle doit accepter une ouverture complète, une interrogation sans cesse renouvelée. Il n'y a pas de religion, de dogmes, de rites à associer à cette vision de l'évolution de la Connaissance. Il ne s'agit pas de l'emprisonner à nouveau dans un protocole absurde ! Dieu s'exprime en nous par le questionnement, il active notre curiosité, il pousse notre recherche sur la nature qui nous entoure, finalement il nous fait homme !

*Initialement, c'est-à-dire il y a un siècle, l'homme s'était considéré d'abord comme un simple observateur, puis, après Darwin, comme un simple rameau de l'évolution. Or voici que maintenant, par suite même de cette incorporation à la Biosphère, il commence à s'apercevoir que par lui passe la tige principale de l'arbre de la Vie terrestre. La vie ne se diversifie pas au hasard, en tous sens. Mais elle laisse voir une direction absolue de marche vers des valeurs de*

<sup>242</sup> Teilhard de Chardin, *l'Énergie humaine*, Seuil, 1962

<sup>243</sup> Teilhard de Chardin, *Lettres intimes*, Aubier Montaigne, 1974



*conscience croissante ; et, sur cet axe principal, l'homme est le terme le plus avancé que nous connaissons.*<sup>244</sup>

### **Comprendre la néoténie de l'homme**

*On appelle néoténie l'aptitude que possède l'animal à prolonger sa jeunesse, c'est-à-dire à conserver longtemps des formes inachevées, primitives (certains insectes, batraciens). Chez l'homme la période de formation se prolonge après la naissance, ce qui assure aux bébés une merveilleuse souplesse d'adaptation, alors qu'en général les petits des animaux naissent tout conditionnés par l'instinct. Cette conservation de l'état « infantile » est infiniment précieuse : elle ouvre aux initiatives, aux innovations, aux idées originales, à l'esprit d'invention.*

*Ainsi la création d'un chef-d'œuvre, en quelque domaine que ce soit, a-t-elle la dimension sacrée d'une sorte de « visitation », d'une incarnation de l'Esprit dans cette créature toujours inachevée, féconde parce qu'inachevée, qu'est un être humain.*<sup>245</sup>

Une première expression de cette néoténie chez l'homme se concrétise dans son besoin fondamental de douter, de remettre en cause toute croyance ou résultat scientifique, avec bien sûr ce besoin irrésistible de chercher toujours plus en avant les raisons qui le font être.

Dans son livre « *Dire la complexité du monde* »<sup>246</sup>, Mario Craviari analyse la nécessité du doute pour relativiser le mal par rapport au bien. Il n'hésite pas à se référer à Cioran : *Avoir des opinions est inévitable et normal ; avoir des convictions l'est moins. Toutes les fois que je rencontre quelqu'un qui en possède, je me demande quel vice de son esprit, quelle fêlure les lui a fait acquérir.* Et Mario affirme que ce vice, cette fêlure dérive directement du fait de croire savoir où est le bien et le mal. Une telle interprétation du bien et du mal trouve sa source dans le péché originel. Nous sommes marqués à la naissance par cette première désobéissance : croquer la pomme du savoir, de la connaissance. La foi qui naît dans ce péché a marqué toute la théologie chrétienne. *Malheureusement ce n'est pas demain la veille que le pouvoir ecclésiastique se décidera à réviser son point de vue sur le péché. Trop de croyances y sont attachées. Toute l'économie de l'Église serait à revoir. Sans compter le fait que la majorité des prêtres et des croyants préfèrent de loin la tranquillité d'une foi qui a une réponse à tout, par rapport à une foi qui doute. Ils n'ont aucun sens de l'humour !*<sup>247</sup>

Une foi qui doute, c'est peut-être la lumière d'une bougie dans l'opacité des certitudes, un peu de liberté et de respiration dans le carcan des convictions. Dans « *Le Nom de La Rose* »<sup>248</sup>, Guillaume s'adresse en ces termes à l'assassin, un moine possédé par la vérité : *le Diable est l'arrogance de l'esprit, la foi sans sourire est une vérité qui n'est jamais effleurée par le doute.*

*Nous sommes des créatures inachevées*, dit Jean Onimus ! Voilà le point essentiel. C'est dans cet inachèvement que l'homme peut prendre conscience que rien n'est jamais fini et que tout au long de sa vie il lui faudra accepter le doute pour apprendre continuer sa recherche plus loin en avant. *Nous ne sommes pas mal foutus mais inachevés !*<sup>249</sup> précise Mario Craviari. Et Jean Onimus rappelle cette inadaptation innée de l'homme : *Seul animal conscient de sa propre*

<sup>244</sup> Teilhard de Chardin, *La vision du passé*, Seuil, 1957

<sup>245</sup> Jean Onimus, *Étrangeté de l'Art*, PUF, 1992

<sup>246</sup> Mario Craviari, *Dire la complexité du monde*, Saint-Léger Éditions, 2018

<sup>247</sup> *ibid*

<sup>248</sup> Umberto Eco

<sup>249</sup> Mario Craviari, *Dire la complexité du monde*, Saint-Léger Éditions, 2018

*existence, l'homme est aussi le seul animal inadapté à sa propre nature, seule créature congénitalement malheureuse.*<sup>250</sup>

Effectivement l'homme est une singularité par-rapport au monde animal. L'homme n'est pas un singe mais plus qu'un singe par son aspiration au dépassement et au progrès. Son évolution est fondamentalement différente. D'ailleurs nous avons précédemment remarqué que, à l'inverse du foisonnement des phylums animaux, le phylum homo a convergé vers une seule espèce, l'homo-sapiens, une espèce qui a su conquérir le monde aux dépens de toutes les autres espèces vivantes. Cet être singulier a ceci de particulier qu'il reste inachevé et surtout qu'il est programmé pour apprendre toujours plus ! Ceci se manifeste sous différents aspects :

- La plasticité de son cerveau
- Un apprentissage permanent, insatiable
- Un besoin de normes afin de canaliser son inachèvement
- Une culture technique pour compenser l'inadéquation du corps humain avec son milieu
- Une capacité à se distancer par-rapport à son milieu, se mettre à distance
- Et finalement le développement permanent d'une culture

Pour se développer sans cesse vers plus de connaissances, la culture, qu'elle soit artistique ou scientifique, a besoin de s'interroger, de s'inquiéter, de remettre en question les acquis. Je trouve passionnant et particulièrement audacieux, de la part de Teilhard, d'avoir attaché et rapproché la spiritualisation inexorable de l'être humain avec le progrès des sciences et des technologies. Cette façon de raisonner est la porte de sortie à tous nos problèmes, écologie, intelligence artificielle, destruction de la planète, etc.

*L'interrogation est mal vue des gens de conviction. Ils la regardent comme une menace pour leur sécurité, une faiblesse dans leurs combats. Pourtant la réflexion ouverte est dans le droit fil de notre nature d'êtres inachevés à qui aucun programme clos n'est supportable longtemps. S'inquiéter et inquiéter prouve au moins qu'on est en état d'alerte, qu'on existe.*

*Connaitre plus, c'est exister plus. La connaissance n'est pas une activité gratuite périphérique, un jeu pour savants ; ce n'est pas non plus une activité seulement utilitaire en vue de vivre mieux : c'est une fonction ontologique que l'univers semble s'être attribuée grâce à l'être humain. Ainsi la connaissance n'est pas seulement la condition de notre propre existence mais de l'existence du monde.*

*Il faut s'accoutumer au tragique, accepter la non certitude, l'indécidable, l'avenir ouvert comme un gouffre...*<sup>251</sup>

Une telle perspective ne peut se voir que dans le contexte actuel de l'évaporation progressive de la religion. Un phénomène sans doute lié au développement fantastique des connaissances dont l'accès est désormais ouvert à tout un chacun. La religion vivait au Moyen Age de l'inculture du peuple. Il s'agissait alors de suivre les règles morales et de croire simplement dans l'harmonie d'un divin venu d'en haut. L'invention par Johannes Gutenberg de l'imprimerie a signifié le début de l'évaporation progressive de la religion en permettant la diffusion du savoir. En face de la science, le religieux, qui est d'une tout autre nature, tend à s'effacer car le savoir élimine le croire. Le vide spirituel ainsi créé pousse à chercher une transcendance ailleurs que celle d'un Dieu devenu inaccessible, ainsi que le précise Jean Onimus dans son livre « Étrangeté de l'Art » :

*Toujours la quête d'une transcendance est pour moi plus précieuse que l'oxygène. (...) Je suis, depuis bien des années, en quête de ce que les philosophes appellent la transcendance. Je l'ai cherchée dans les mystiques, dans la poésie, dans les merveilles du cosmos, dans la simple contemplation des plus humbles choses... Cette fois-ci j'ai essayé de dévoiler l'expérience*

---

<sup>250</sup> Jean Onimus, La poursuite de l'essentiel, Centurion, 1984

<sup>251</sup> *ibid*

*concrète, vivante, d'une sorte de surréalité dans la création artistique. Seul en effet l'être humain éprouve cet étrange instinct, cette irrépressible pulsion à faire apparaître, par la représentation des êtres, une réalité qui les dépasse ou qui les fonde, une sorte d'absolu. Oui, pour moi l'art authentique est une fenêtre ouverte sur l'absolu : il transcende tout ce qu'il représente ; il révèle autre chose.*<sup>252</sup>

La conséquence de cette irrésistible pulsion de l'art, Jean Onimus la perçoit dans une capacité jamais encore connue de création, mais sans doute aussi dans un bouleversement de la pensée dans un monde dont on ne saisit plus les contours, un monde devenu liquide.

*À mesure que la société se laïcise et se désenchanter, la culture dominante se charge d'un énorme potentiel d'énergie religieuse, sans emploi, abandonné par les religions constituées. (...) Il y aurait beaucoup à dire sur l'instauration, autrefois toute naturelle, du regard poétique, c'est-à-dire créateur, regard de la contemplation, signe d'une interrogation qui pénètre jusqu'à l'âme.*<sup>253</sup>

C'est là, je pense, le point central : peut-on admettre un Dieu absolu, en dehors de toute Évolution, mais qui observerait cette Évolution de là-haut comme un phénomène dont il serait la source, un Dieu qui se situerait en dehors de la noosphère et qui serait ainsi une sorte de référence absolue dans un monde en constante évolution ? Ou alors assisterions-nous plutôt à l'incarnation progressive de ce Dieu au sein même de l'Évolution en cours ? Ce serait alors une Évolution qui pousse la spiritualité à sortir du cadre imposé par les croyances religieuses pour chercher individuellement à donner un sens au chaos cosmique des choses. Dans ce sens, l'homme n'est plus esclave d'un Dieu qu'il adore et prie comme un Père, il devient un démiurge chargé de donner une conscience à l'univers ! On peut ainsi rêver à l'incarnation d'un Christ cosmique au sens de Teilhard de Chardin, un Christ qui se situerait au cœur même de la noosphère, un Christ créé, modelé dans la multitude spirituelle des hommes.

Pour appuyer cette idée d'un Christ cosmique, il faut constater que le sens même de néoténie de l'homme va à l'encontre de la Bible qui laisse croire que le Royaume de Dieu va surgir un jour dans une apocalypse terminale. En fait non, il est déjà là ce Royaume, existant et encore en création ! Comme dit Jean Onimus, nous n'avons pas à nous racheter d'un monde mauvais par essence, il ne s'agit pas de rédemption d'une faute imaginaire. Il faut lire l'évangile pour comprendre que cette notion de rédemption, de grâce nécessaire pour gagner un Paradis illusoire n'est pas du tout le point de vue de Jésus. *Personne avant Jésus n'avait osé prétendre que le Royaume du Père était à la fois en nous et autour de nous. Non seulement le monde n'est pas mauvais, mais il est en gésine. Cette idée, que seule la découverte de l'Évolution a pu confirmer, est déjà présente à l'état inchoatif dans l'évangile. L'intention évidente de Jésus n'est pas de racheter l'homme, ce qui est affreusement réducteur et n'a plus guère de sens, mais de l'aider à s'achever, à développer toutes ses puissances.*<sup>254</sup>

Cette prise en compte de l'Évolution, il faut l'admettre également dans la philosophie. *La philosophie a toujours eu affaire à un monde statique, elle a travaillé un matériau inerte. Il est temps de l'intégrer au mouvement universel en renouvelant son langage et ses concepts. Je rêve d'une métaphysique vivante, souple, proche de l'expérience quotidienne, donc ouverte, aussi peu systématique que possible, où chacun se reconnaîtrait et qui permettrait, tout en se résignant au désordre et à l'imprévu, d'avoir un regard sur l'avenir. Elle nous aiderait à vivre, à voir clair et à nous garder des cristallisations prématurées autour d'idées en perpétuelles gestations. Elle appliquerait ces principes à la société, à la morale, à la gestion intellectuelle*

---

<sup>252</sup> Jean Onimus, *Étrangeté de l'Art*, PUF, 1992

<sup>253</sup> Jean Onimus, *Béance du divin*, PUF, 1994

<sup>254</sup> Jean Onimus, *Portrait d'un inconnu (L'homme de Nazareth)*, L'Harmattan, 2002

*du présent en mettant les événements dans la perspective de l'évolution. Ce serait alors plus une philosophie spéculative, mais éminemment pratique.*<sup>255</sup>

Dans le même sens, la science doit être partie prenante du monde spirituel. Jean Onimus l'avait bien compris et s'était acharné à lire des livres de vulgarisation documentant les dernières avancées de la science, en particulier en mécanique quantique et théorie cosmique.

Teilhard considère la recherche scientifique comme *une fonction vitale et sacrée, la source de toute vie supérieure humaine et mystique. J'ai peur, en allant trop vite, de faire du mal à la vie.*<sup>256</sup> C'est sans doute vrai, mais il dit dans le *Milieu Divin* qu'il est aussi dommageable de ne pas bouger que d'aller trop vite.

La science écarte le divin des faits naturels, elle apporte la réalité objective nécessaire. Ainsi Hubert Reeves écrit dans son introduction à la collection *Voyage dans le Cosmos* éditée par Le Monde : *On peut imaginer la terreur que pouvait engendrer, chez les populations antiques, à une époque où le ciel était peuplé de personnages imaginaires, la disparition soudaine du Soleil au moment des grandes éclipses. On mesure à cet égard l'apport fondamental des philosophes grecs, Thalès de Milet, Anaxagore ou Anaximandre, dans l'évolution de la pensée humaine. Ayant convenu de ne pas chercher hors de la nature elle-même les explications à des phénomènes naturels, ils apparaissent comme les pères de la méthode scientifique !*

Le développement fantastique des connaissances scientifiques peut faire peur ou simplement être considéré comme inaccessible au « commun des mortels ». Et effectivement nous ne sommes plus à l'époque où un seul cerveau pouvait saisir les multiples domaines de la science. La somme des connaissances devient telle qu'il est impossible pour un scientifique de connaître parfaitement plusieurs branches de la science. Par conséquent les gens de science se spécialisent de plus en plus et, pour contrebalancer cela, le travail en équipe devient la norme. Cette complexification rend la science de plus en plus abstraite pour ceux qui ne participent pas aux découvertes scientifiques, ce qui peut occasionner ainsi un désintéressement vis-à-vis de certaines branches de la science qui ne fournissent pas d'application concrète à court terme et surtout qui nécessitent un bagage mathématique de plus en plus sophistiqué. Cela induit un risque : celui du développement de l'obscurantisme intellectuel et du populisme qui s'appuie sur des instincts primaires et nous font perdre des acquis en conscience et en libre arbitre.

John Brockman<sup>257</sup>, auteur spécialisé dans la littérature scientifique et créateur de l'organisation Edge qui cherche à faire se rencontrer des chercheurs de différentes disciplines, s'inquiète de cette perte d'envie de plonger dans la recherche scientifique chez les nouvelles générations :

*Instead of having science and technology at the center of the intellectual world, of having a unity in which scholarship includes science and technology along with literature and art, the official culture has kicked them out. Science and technology appear as some sort of technical special product. Elite universities have nudged science out of the liberal arts undergraduate curriculum and out of the minds of many young people, who, arriving at their desks at the establishment media, have so marginalized themselves that they are no longer within shouting distance of the action. Clueless, they don't even know that they don't know.*<sup>258</sup>

Mais cette inquiétude ne concerne pas seulement les futurs chercheurs scientifiques, cela concerne aussi chacun d'entre nous ! Oui ! Il est du devoir de chacun de se maintenir informé

---

<sup>255</sup> Jean Onimus, Notes, inédit

<sup>256</sup> Teilhard, *Lettres intimes*, Aubier Montaigne, 1974

<sup>257</sup> John Brockman (born February 16, 1941 in Boston, Massachusetts) is a literary agent and author specializing in scientific literature. He founded the Edge Foundation, an organization aimed to bring together people working at the edge of a broad range of scientific and technical fields.

<sup>258</sup> John Brockman, *Edge forum*, 2007

de l'évolution des connaissances. Comment sinon se faire une opinion sur les aspects moraux comme philosophiques soulevés par le développement fantastique des connaissances scientifiques. Ne pas s'intéresser à la Recherche scientifique dans tout domaine signifie s'exclure de l'actualité de la pensée humaine pour préférer se retirer dans son coin comme un ermite. Quel apport peut avoir un ermite auprès l'humanité s'il ne participe pas à l'évolution de la Connaissance ? C'est finalement une approche égoïste, une sorte de mort spirituelle ! Ce qui est en jeu ici, c'est la vie de l'humanité elle-même, la direction que va prendre son futur et finalement sa survie.

*Ce sont les sciences qui nous ont ouvert l'esprit, en nous révélant les dimensions et la complexité du cosmos. C'est en se servant d'elles qu'il convient désormais d'aborder les problèmes qui n'ont cessé de nous obséder depuis des millénaires de conscience passionnée, mais balbutiante faute d'information adéquate.*<sup>259</sup>

Bien sûr, on peut regretter cette connaissance qui risque de nous désespérer face à un monde qui perd son mystère divin, un monde dont nous ne pouvons plus comprendre le chant merveilleux des mythes et des croyances. Avec l'avènement d'une science triomphante dont le but ultime est d'expliquer tout, le monde se révèle encore plus incompréhensible. Il ne nous reste qu'une profonde nostalgie de ce monde perdu, bercé par les saisons qui marquent le temps et dont l'enchantement éclairait les cathédrales.

Pourtant il n'est pas possible de passer à côté de cette révolution apportée par la Science dans tout domaine. Il y a dans l'homme un besoin impérieux, irrésistible de création... *En avant* disait Teilhard de Chardin, tout comme Nietzsche d'ailleurs qui imaginait une humanité toute entière dédiée à faire grandir l'esprit vers un « surhomme » imaginaire.

Ce *en avant* est spécifiquement une réaction humaine qui prend sa source dans la conscience : Plus nous connaissons, plus nous voulons connaître. Les physiciens rêvent d'une Théorie du Tout qui simplifierait le monde en quelques formules. Derrière ces formules, toute la connaissance actuelle en découlerait jusqu'à expliquer l'origine du monde et sans doute compléter notre savoir au sujet de son évolution future. Rêve bien sûr, sans doute jamais atteignable. Il est, je pense, irréaliste d'essayer d'imaginer le futur, celui-ci reste intrinsèquement contingent. Le meilleur argument sur cette contingence du futur est d'observer l'histoire de l'évolution de l'homme en termes technique, culturel et spirituel. Tout ce qui est arrivé dans l'évolution de la société au cours de ma seule vie donne le vertige. Cependant il est de notre devoir de nous approprier cette évolution, non pas seulement dans ses termes scientifiques mais certainement aussi dans ses aspects sociétaux, moraux, philosophiques et sans doute aussi métaphysiques.

*La nature nous a donné un mystérieux pouvoir de création qui nous est propre et qui semble défier les sciences anthropologiques. C'est ce pouvoir de créer qui nous sauvera. Non pas seulement en aménageant notre environnement et en inventant de nouvelles machines (toujours ambivalentes), mais en développant les qualités qui nous sont spécifiques, celles qui nous « humanisent », celles qui nous rendent à tous égards plus humains et qui humanisent une Évolution apparemment de plus en plus aveugle aux vraies valeurs.*<sup>260</sup>

L'humanisation de la conscience, c'est là le concept qui est au cœur de son livre « *Qu'est-ce que le poétique* ». Il en fait un axe de sa pensée dans les dernières années de sa vie. Pour lui, ce qu'il appelle « le poétique » déborde largement les limites de ce qu'on appelle poésie. La danse, la musique, la peinture, les livres, le théâtre, le cinéma, bref toutes les productions culturelles et tous les arts peuvent être poétiques et classés comme tels. Mais, plus largement encore, Jean Onimus veut montrer ici que presque toutes les expériences ardentes de la vie, les

---

<sup>259</sup> Jean Onimus in Présentation de « La place de l'homme dans la nature » par Teilhard de Chardin, Albin Michel, 1996

<sup>260</sup> Jean Onimus, *Qu'est-ce que le poétique*, Poesis, 2017

perceptions des choses et des êtres, recèlent une dimension poétique. C'est dans cette dimension poétique, nourrie par la connaissance que nous acquérons chaque jour, que nous pouvons peut-être dépasser notre misère animale et chercher plus loin vers une conscience élargie et percevoir la conception jamais terminée de l'âme humaine.

*La connaissance telle que nous la pratiquons est spécifique à l'homme actuel, à ses possibilités de voir et de réfléchir. Cette connaissance n'est pas la seule possible. Il faut oser la dépasser par l'art, par la poésie, par la méditation, c'est à dire des instruments encore frustes qui nous limitent. Dépasser, dépasser : refrain d'un esprit créateur. Nul orgueil à cela comme le répètent les chrétiens, mais au contraire un sens aigu des limites et de l'impossibilité actuelle d'aller au-delà.<sup>261</sup>*

---

<sup>261</sup> Jean Onimus, Notes, inédit.

## **EMERGENCE D'UNE NOOCONSCIENCE**

### **Le tissu informationnel ou noosphère**

Arthur Koestler appelle *tissu informationnel* ce que Teilhard de Chardin appelle la « *noosphère* », c'est-à-dire le cœur vivant de la Connaissance humaine. Pour Koestler, *le tissu informationnel est un ensemble défini par le réseau des relations qui unissent ses parties et non par la somme de ses parties ; une civilisation n'est pas définie par la somme de sa science, de ses techniques, de son art, de son organisation sociale, mais par le tissu que forment tous ces éléments et par l'intégration plus ou moins harmonieuse de ce tissu.*<sup>262</sup>

Ceci peut être une bonne définition de la *noosphère*, mais Koestler va plus loin en sortant la spiritualité de ce tissu informationnel. Il considère que les acquis techniques, la puissance potentielle en quelque sorte de ce tissu informationnel, est à opposer à la spiritualité de l'homme, c'est-à-dire à sa conscience morale, sa charité et autres valeurs du même ordre. Il voit cette puissance potentielle de l'homme croître vertigineusement depuis seulement un siècle et par opposition la courbe de sa spiritualité descendre inéluctablement vers un effondrement total. D'où son pessimisme sur le futur de l'homme asservi par une nouvelle éthique, celle de la *fin-qui-justifie-les-moyens*. Il voit dans cette évolution une des causes majeures de notre probable perte ! Pour dégriser l'homme de ce nouveau Baal qui règne sur ce vide moral de l'homme du haut de son cerveau électronique, il conseille de se rapprocher des exemples historiques : *Platon obsédé de parfaite sphéricité, Aristote et sa flèche propulsée par l'air ambiant, les quarante-huit épicycles du chanoine Koppernik, la mégalomanie de Tycho, les obsessions de Kepler, les tricheries de Galilée et l'âme pituitaire de Descartes. Ce mélange d'inspiration et d'illusion, de prophétique clairvoyance et d'aveuglement dogmatique, d'obsessions millénaires et de dédoublement de la pensée, nous préviendra peut-être contre l'hybris de la Science.*

Arthur Koestler se trompe profondément. Autant il a raison quand il voit une croissance exponentielle du génie humain et de sa puissance, autant il a tort quand il dissocie ce génie de la spiritualité. Au contraire de régresser, la spiritualité s'épanouit aujourd'hui dans une liberté jamais connue depuis Jésus qui fut le premier à vouloir secouer l'enfermement de la Loi juive pour introduire les notions de bonté, de générosité, de dépassement spirituel, qualités nécessairement libres de tout dogme. Saint Paul avait bien compris ce message de Jésus et son action fut essentielle pour libérer la nouvelle religion de cette Loi, la Torah juive, qui enfermait la Pensée dans un cadre rigide. Il a ainsi libéré l'Esprit en le mettant au centre de son propos, il fut finalement un précurseur des Lumières !

*La Loi est toujours, et même dans les meilleurs cas, pauvre et décevante ; elle délimite un manque de confiance, voire d'intelligence ; elle s'impose au niveau qui est le nôtre, mais déjà, dans nos relations les plus nobles, nous ne cessons de la déborder.*

*Jésus a douloureusement ressenti la mentalité de ce peuple de la Loi, il en a vu les insuffisances : à la Loi qui extériorise et généralise, il a cherché à substituer ce qui – plus que tout ! – échappe à la Loi...<sup>263</sup>*

Dans les siècles suivants, ce message de Jésus s'est perdu, étouffé par les Églises. La conservation, l'enseignement et l'application des rituels a été un des rôles majeurs des religions et de leurs célébrants. C'est avec les Lumières qu'a commencé l'effacement progressif de la religion et la disparition des célébrants. Les rites religieux ont régressé à l'état de simples habitudes, ils ne sont désormais plus que des rites vides de sens auxquels certains obéissent encore par tradition ou dans un contexte de sectes repliées sur leurs croyances.

---

<sup>262</sup> Arthur Koestler, Les somnambules, Essai sur l'histoire des conceptions de l'Univers

<sup>263</sup> Jean Onimus, Chemins de l'espérance Albin Michel, 1996

Cependant si la religion s'appuie autant sur les rites pour assurer son fonctionnement et maintenir en cage la spiritualité des individus, c'est bien qu'ils ont un rôle essentiel. Comment imaginer vivre avec un Dieu sans rites pour l'adorer, le craindre, le supplier ? C'est tout le poids du dogme qui pèse sur les consciences grâce à la relation rituelle. Il s'agit d'imposer aux membres de la communauté une attitude formelle envers un objet, Dieu, attitude qui implique un certain degré de respect exprimé par un mode de comportement référé à cet objet.

Le développement fantastique de la culture et des connaissances dans la mémoire sociétale a fait imploser ces rites religieux. Une spiritualité nouvelle s'en est échappée. La foi étroitement contenue par les dogmes s'est ouverte à de nouvelles perspectives, enivrée par cette liberté créatrice qui lui est offerte. L'étoffe du monde devient une étoffe d'esprit. L'univers commence à ressembler plus à une grande pensée qu'à une grande machine. L'esprit n'apparaît plus comme un intrus dans le royaume de la matière, mais plutôt comme son maître.

Abdenour Bidar appelle ce processus créatif de spiritualité *Le Triple Lien* : le lien intérieur, le lien social et le lien écologique. *Le Triple Lien est la condition de ce que Teilhard de Chardin appelait notre « humanisation », c'est-à-dire la formation toujours en cours de notre humanité, l'anthropogénèse. Par conséquent, le critère de développement d'une société, et plus largement de la civilisation humaine, est simultanément la qualité des liens qu'elle met à la disposition de chacun de ses membres et la qualité du processus d'humanisation qu'elle leur offre. L'être humain est « perfectibilité » indéfinie, disait Rousseau, et les liens libèrent en nous cette perfectibilité. Ils nous élancent dans un perpétuel progrès d'être où s'exprime le propre de notre nature humaine, une nature paradoxale puisque non déterminée d'avance mais toujours en voie d'actualisation, de création et recréation continue.*<sup>264</sup>

Cette libération de la perfectibilité humaine annihile la symbolique associée aux rites imposés par les dogmes, entraînant leur assèchement. La créativité, qui est une spécificité intrinsèque de l'homme, reprend le dessus et avec la créativité, l'évolution culturelle. Cette liberté de penser et de chercher toujours plus ouvre une nouvelle ère, l'après-anthropocène, une ère où l'homme libéré prend conscience de sa responsabilité dans son mode même de vie. Si nous, humains, continuons à piller la planète comme nous le faisons, nous allons dans le mur. Pour dépasser ce mur, il nous faut inventer, imaginer, créer les conditions pour entrer dans l'après-anthropocène. C'est là toute la culture écologiste et derrière cette culture, une nouvelle façon de concevoir le futur du monde.

Aujourd'hui le point essentiel de l'évolution culturelle de notre monde est la volonté d'une foi libre, une foi qui puisse se remettre en question chaque jour, à chaque heure, à chaque seconde ! Pour cela il faut éliminer, abroger, tous les rites dont l'origine tient à une croyance. La foi n'a pas besoin de rite pour vivre et se développer, le rite l'étouffe, il la sclérose et lui fait perdre son sens.

*La persistance du religieux fait alors figure d'archaïsme, comme s'il s'agissait d'un épisode dépassé, dont les ultimes convulsions se prolongent sous nos yeux. Désormais on veut savoir (parfois pour le simple et noble bonheur de savoir) et l'on répugne à croire ; croire est ressenti comme un échec.*

*La foi n'est donc plus un système fixe de croyances reçues, c'est un renforcement vital de l'antique espérance, appuyée désormais sur des faits indiscutables. L'Évolution est une « orthogénèse » constante en quête d'organisations de plus en plus complexes qui rendent possibles des consciences de plus en plus lucides et compréhensives.*<sup>265</sup>

---

<sup>264</sup> Abdenour Bidar, Les Tisserands, 2016

<sup>265</sup> Jean Onimus, Chemins de l'espérance Albin Michel, 1996



Cette capacité extraordinaire de l'homme pour animer la noosphère et la faire croître aujourd'hui de façon exponentielle le distingue définitivement des capacités biologiques de l'animal. C'est la caractéristique essentielle qui signe notre sortie de l'animalité. L'homo-sapiens, en se mettant à parler, a rompu la corrélation originare avec son milieu. Il a inventé un monde de l'esprit qui ne dépend plus de lui. L'animal ne règne que sur son monde, le seul qu'il perçoit en fonction de son mode d'existence. Ce milieu est le sien, relatif à son espèce. Au contraire, dans la sphère humaine et parlante s'impose cette évidence : le monde de l'esprit existe, indépendamment de nous, de nos courtes vies. C'est la *noosphère* qui existe sous la forme d'une somme de connaissances et d'un tissu de liens et qui n'en finit pas de croître.

*Car c'est bien là le problème : notre noosphère vient à peine de naître (au Néolithique, il y a quelque 10 000 ans tout au plus). Elle est loin d'être mûre ! Nos esprits sont encore à peine capables de communier entre eux ; ils sont loin de créer une communauté spirituelle. De là notre impressionnante solitude : le grand silence des espaces infinis vient peut-être de notre impuissance à nous brancher sur le « spirituel ». En tout cas, partout s'est posé et se posera le problème de la sublimation de la matière, de sa transformation vers l'esprit. Partout doit donc s'exercer cette énergie théandrique que nous appelons christique.<sup>266</sup>*

Cette énergie purement spirituelle que Teilhard de Chardin met au centre de la *noosphère* est un monde culturel créé par la Pensée. La *noosphère* est un néologisme introduit pour différencier cette énergie de la *biosphère* où se situe le monde animal. Le développement de la *noosphère*, très lent au début (on compte en milliers d'années) et sans doute de raison géométrique aujourd'hui, implique toujours plus de conscience, une conscience de plus en plus solidaire, de plus en plus planétaire.

La *noosphère* est donc l'élément fondamental, le moteur de l'*évolution culturelle* de l'espèce humaine par opposition à son *évolution biologique*. Au cœur de ce processus se trouve la mémoire des connaissances ou plutôt des mémoires multiples animées par la société humaine. Chaque personne dispose d'un acquit de cet héritage grâce son éducation, son cerveau va le mémoriser, le faire vivre et même le compléter par ses réflexions, ses recherches, ses accomplissements dans la vie. On peut ainsi dire que la conscience individuelle est régie par cet acquit qui se réalise en liaison permanente, au sein de la *noosphère*, avec une culture mémorielle.

L'enrichissement de la *noosphère* se fait donc par l'acquisition et de partage de nouvelles connaissances. Différents outils aident à ce processus. Il y a d'abord les centres de recherche universitaires qui facilitent la réflexion, l'étude et la recherche fondamentale ou appliquée dans tout domaine. Les capacités d'échanges représentent le tissu informationnel essentiel pour assurer le partage et l'évolution des idées. Mais il ne faut pas oublier la démocratisation de la Pensée qui permet à tout un chacun, selon ses capacités, d'avoir accès et surtout de contribuer à l'évolution culturelle et scientifique. Aujourd'hui le blocage artificiel érigé par les dogmes des religions médiévales n'a plus court et une liberté fondamentale facilite les recherches en tout domaine, même les plus folles. *Dans l'état actuel des choses en Occident, la disparition de l'écart culturel entre clergé et laïcs et l'affirmation croissante de la conscience individuelle ne permettent probablement plus le maintien autoritaire de l'aveu obligatoire et détaillé, tel qu'il s'est pratiqué autrefois.<sup>267</sup>*

Vinton Cerf (père d'Internet) écrit dans La Recherche (février 2016) : *Le monde contient une quantité gigantesque de savoirs et Internet facilite leur diffusion. L'idée que nous apprenons les uns les autres est pour moi très puissante. Ce partage ne peut prendre son essor que dans un monde ouvert.*

---

<sup>266</sup> Jean Onimus, Teilhard de Chardin et le mystère de la Terre, Albin Michel, 1991

<sup>267</sup> Jean Delumeau, L'avenir de Dieu.

Ce réseau neuronal avait été imaginé par Teilhard de Chardin avant même qu'il apparaisse comme le système nerveux de la *noosphère* : *une grande quantité d'informations accessible à l'humanité tout entière et qui peut être partagée à double sens, par tous. Nous serions ainsi entrés dans une phase de planétisation par la mise en œuvre d'un réseau, toujours plus serré autour de nous, de liaisons économiques et psychiques dont nous souffrons, et avec cette nécessité croissante d'agir, de produire, de penser solidairement, qui nous inquiète.*<sup>268</sup>

Il faut voir cette *noosphère* comme un organisme vivant qui évolue sans cesse. Les différentes mémoires qui en assurent le maintien sont mises à jour par chacun de nous au fur et à mesure que la société progresse dans son savoir et ses valeurs. C'est un ensemble complexe d'informations qui se renouvelle en permanence. Il joue sur des schémas entrecroisés, il y a des schémas verticaux liés à l'organisation de la société et à son histoire, il y a par ailleurs des schémas horizontaux plus orientés sur les valeurs et les connaissances, l'ensemble s'entrecroisant dans la conscience. Enfin il est multiple en ce sens qu'il existe différents groupes sociaux pouvant faire l'objet chacun d'une *noosphère* spécifique. Il représente une mémoire sociétale et par là contribue à faire évoluer la culture. La religion en fait partie, on peut même dire que la religion est née dans et par la *noosphère*.

Cette *évolution culturelle*, spécifique à l'homme, se positionne en opposition avec l'*évolution biologique* qui s'applique à tout vivant. Les découvertes paléontologiques montrent que l'évolution des hominidés s'est effectuée dans un foisonnement de phylums. Les premiers hominidés ont commencé à vivre en groupes, développant ainsi une capacité de création. Des brins de *noosphère* se sont constitués avec les connaissances acquises dans l'ingénierie des outils de pierre, la maîtrise du feu et sans doute déjà quelques concepts de transcendance. Mais ces premiers brins sont restés bloqués, sans doute à cause des limitations du langage à échanger des concepts. Seul le phylum de l'*homo sapiens* a su développer la capacité conceptuelle nécessaire pour libérer sa créativité des contraintes biologique et accéder ainsi au sens, à la Pensée, comme le montre l'art pariétal des cavernes.

Le développement du cerveau de l'enfant suit probablement l'histoire de ces étapes évolutives menant à la Pensée. L'enfant à sa naissance est simplement un animal, et comme tout animal, il acquiert des capacités de sentience, c'est-à-dire de conscience immédiate. Mais il est plus qu'un animal en ce sens qu'il dispose d'une potentialité extraordinaire : la capacité d'acquérir des informations culturelles et d'établir des liens avec la *noosphère* dans laquelle il va être éduqué. Au fur et à mesure qu'il acquiert ces données mises à sa disposition et développe les liens indispensables, les processus à la source de la conscience commencent à s'exécuter sous forme de boucles rétroactives. Dans cet échange permanent qu'entretient l'enfant avec son environnement social et familial, ces processus vont faire de lui un être à part entière, c'est à dire former sa personnalité, sa façon de penser, sa spiritualité. Cette capacité d'assimilation dépend bien sûr de la qualité biologique du cerveau, mais elle est surtout conditionnée par les filtres qui sont imposés par l'environnement proche et par l'école. Nous sommes ainsi marqués irrémédiablement par les conditions d'apprentissage de notre enfance. C'est là le cœur du processus qui fabrique la conscience humaine, un processus que l'on ne voit chez l'animal, même le plus social, que de façon limitée, mais c'est surtout un processus qui va durer toute la vie, l'homme disposant par nature de la capacité de néoténie.

Ce tissu informationnel ou *noosphère* constitue donc le cœur de l'évolution culturelle de l'homme, cette évolution incluant aussi bien la spiritualité activée par la question transcendante que le domaine scientifique, le domaine social et bien sûr l'art sous toutes ses formes, c'est-à-dire *le poétique* selon l'expression de Jean Onimus.

---

<sup>268</sup> Teilhard de Chardin, *Vie et planètes*, Études, mai 1946

*Le poétique relève d'un besoin élémentaire, un besoin d'exister plus. Nous rejoignons ainsi les vieilles sources mythiques que nous situons aux origines de la culture ! Ce qui n'était, naguère encore, que l'art de mettre en vers des sentiments en se servant de recettes et d'ingrédients hérités du passé, devient l'expression abrupte d'expériences liées au malheur, à l'angoisse, au bonheur de vivre. Aussitôt, les barrages dressés par les "poéticiens" sont arrachés par un torrent de vie qu'ils n'avaient guère prévu. Phénomène analogue aux convulsions qui, nous le verrons, font entrer en force le poétique dans les arts, dans la danse, la musique, le théâtre et toute la littérature. Partout, même processus : les "règles", les limites, les conventions explosent et la création, enfin libre, totalement libre, se déploie spontanément aux antipodes des conditions de régularité, de recherche technique, d'ordre répétitif propres à la civilisation de la machine : besoin d'espace, exubérance, fantaisie, refus des réductions et conditionnements de toutes sortes qui pèsent comme un carcan sur les imaginations, les langages, les formes d'expression et autres innombrables clichés.*<sup>269</sup>

Un torrent de vie qui bouscule toutes les règles, dit Jean Onimus. On conçoit alors la Force potentielle qui se niche au sein de cette noosphère. Déjà Teilhard de Chardin envisage en 1948 une *sur-évolution en cours dans l'Humanité qui devient de plus en plus sa plate-forme scientifique. C'est cela qu'il voudrait pouvoir étudier, analyser : les premiers linéaments d'une super-conscience planétaire, douée de mémoires, d'informations et donc de conscience naissante.*<sup>270</sup>

Une telle vision a profondément marqué Jean Onimus. C'est dans ce sens qu'il écrit : *Il faut embrasser toutes les conséquences de cette révélation d'une genèse universelle : tout est en devenir, sans exception. Les idées naissent, grandissent, vieillissent et meurent, la vérité change avec les diverses approches de l'expérience, Dieu lui-même est en proie à l'Histoire, et la Théogenèse est un aspect de la Noogenèse... L'Évolution, puisqu'elle fait progresser les consciences, est forcément la matrice de l'esprit.*<sup>271</sup>

### **Une conscience universelle**

À ce point de la réflexion, on perçoit le potentiel extraordinaire d'une *noosphère* constituée aujourd'hui de quelques milliards d'hommes connectés entre eux et mettant ainsi en commun leur puissance neuronale de 16 milliards de neurones chacun. C'est en effet une particularité de l'espèce humaine de posséder un patrimoine culturel, une mémoire épistémologique, une éthique historique, finalement un ensemble de données qui résultent de sa créativité intellectuelle dans tout domaine.

La noosphère n'a pas de réalité biologique. Un enfant qui grandirait sans communication avec le monde humain n'acquerrait pas de conscience, il resterait au stade animal avec une conscience immédiate privée du concept de durée, la sentience. L'acquisition d'une conscience temporelle nécessite de participer à la vie de la noosphère, l'enfant doit en quelque sorte être mis en réseau, c'est à dire être connecté par tous ses sens au système d'échange que constitue la société humaine avec son gestuel, son langage, ses écrits, ses images, enfin tout ce qui constitue le *tissu informationnel* de la noosphère. En établissant les branchements adéquats sur ce système, l'enfant établit des relations qui deviennent petit à petit réflexives en ce sens que

---

<sup>269</sup> Jean Onimus, Qu'est-ce que le poétique, Poesis, 2017

<sup>270</sup> Jean Onimus in Présentation de « La place de l'homme dans la nature » par Teilhard de Chardin, Albin Michel, 1996

<sup>271</sup> *ibid*

par leur intermédiaire l'enfant réagit au savoir qu'il acquiert et peut ainsi nourrir en retour le système que constitue la noosphère.

La noosphère est plus qu'une mémoire, d'une certaine manière on pourrait la considérer comme un organisme vivant réparti sur l'ensemble des cerveaux dont elle a contribué à faire émerger la conscience. Les réseaux d'interconnexion, qui sont une caractéristique propre de la civilisation humaine, sont au cœur de cette noosphère. Ils sont constitués par tout ce qui permet à l'homme de communiquer, depuis la parole, l'écrit, l'image et jusqu'aux toutes dernières inventions technologiques comme l'information numérique.

Si vous essayez de vous représenter la masse d'information que gère la *noosphère* à travers ses mémoires et ses réseaux d'interconnexion, vous vous rendez vite compte à quel point vous êtes petit, un rien du tout, un simple rouage minuscule. Il fut un temps où un homme pouvait se permettre de maîtriser toute la connaissance littéraire, scientifique et philosophique. Aujourd'hui plus personne n'en est capable. La connaissance humaine dépasse désormais largement les capacités d'un cerveau unique et ce n'est que par la coopération de multiples cerveaux sur un domaine bien circonscrit qu'il est possible d'appréhender un projet de recherche et continuer ainsi à faire progresser la connaissance. Dans cette perspective, on comprend mieux le pouvoir acquis par ces réseaux d'interconnexion sans lesquels l'évolution de la connaissance serait tout simplement figée, emmurée. C'est le tissu informationnel de la noosphère qui permet l'évolution de la connaissance et finalement celui de la conscience. Désormais une spécialisation par domaine et même à l'intérieur d'un domaine s'appuie sur l'effort combiné de multiples cerveaux qui travaillent ensemble pour progresser.

C'est grâce à cette capacité proprement humaine de savoir gérer l'information, c'est à dire de créer, de classer, de mémoriser, d'échanger, que l'homme est devenu l'espèce dominante sur Terre. Cette capacité n'est pas native, elle ne s'est pas développée non plus d'un coup de baguette magique, il a fallu des millénaires pour voir ces réseaux se mettre en place et commencer à constituer leurs mémoires. Cette progression, imperceptible aux premiers temps de l'humanité, s'est brusquement accélérée avec les développements technologiques du dernier siècle. C'est là un fait majeur parce qu'il libère l'évolution de l'homme du temps biologique dont dépendent normalement toutes les espèces animales. Il n'est plus besoin d'attendre que des mutations propices apparaissent dans l'architecture biologique du cerveau pour améliorer ses possibilités cognitives, le cerveau lui-même n'est plus un facteur critique dans l'évolution des connaissances. D'ailleurs l'homme maîtrisera sans doute prochainement la possibilité de provoquer ces mutations, se libérant ainsi encore plus du temps biologique.

Un facteur entropique se dégage de cette mémorisation. Une telle masse d'information disparate dans tous les domaines, que ce soit scientifique, littéraire, artistique, aurait pu avoir l'effet inverse et accroître le chaos, mais la spécialisation par domaine et l'invention des moteurs de recherche sur Internet ont permis au contraire de maîtriser ce flot d'information. C'est dans ce sens que la mémorisation organisée et sans cesse croissante, supportée par des moteurs d'analyse et de traitement de plus en plus performants, peut contribuer à réduire l'entropie informationnelle du monde. Il y a derrière ces outils fabuleux un potentiel difficile à imaginer par les acteurs que nous sommes. Seul un futur de plus en plus proche permettra de constater son devenir.

Cette réduction d'entropie informationnelle par cristallisation de l'information se réalise déjà dans le cerveau biologique. Né vierge de toute information, l'enfant aspire comme un buvard tout ce qui passe à sa portée et si le cerveau ne procédait pas à un tri, écartant l'information non pertinente ou rassemblant des informations similaires, l'enfant se noierait vite dans cette marée de données. C'est sur la base de ce processus qu'émerge finalement la conscience. Grâce aux outils aujourd'hui disponibles sur Internet, le même processus pourrait s'appliquer à l'énorme complexe informationnel que constitue désormais la noosphère devenue en quelque sorte l'ossature de la civilisation.

*Cette « prise » de la matière humaine, qui s'épaissit comme un magma et s'organise comme un vivant, a d'immenses conséquences et introduira tôt ou tard une vraie conscience planétaire.*<sup>272</sup>

En effet, par analogie avec cette émergence de la conscience dans le cerveau de l'enfant, la noosphère en croissance quasi exponentielle pourrait atteindre un niveau de complexité suffisant pour devenir elle-même un cerveau virtuel. Créée, manipulée, activée par le cerveau humain, elle devrait en refléter la structure et disposer des mêmes propriétés. N'oublions pas que la noosphère n'existe que par la participation de millions de cerveaux interconnectés sur des réseaux de plus en plus performants.

On peut alors imaginer l'apparition d'une pensée consciente virtuelle au sein de ce cerveau virtuel. Une telle pensée se formerait grâce à l'apport de chacun des cerveaux participants, son existence étant dépendante du réseau d'interconnexion. De ce fait, la conscience qui pourrait émerger dans ce cerveau virtuel reste hors de portée de la pensée individuelle, chaque cerveau restant une simple unité computationnelle au sein du cerveau virtuel. Plus précisément, étant simplement une partie d'un tout, nous ne pouvons tout simplement pas concevoir ce tout.

En quelque sorte on pourrait voir chaque cerveau participant comme un neurone de ce cerveau virtuel. Teilhard de Chardin parle des éléments constitutifs du « cerveau planétaire » ou « *cerveau noosphérique* », *organe de la réflexion collective humaine*<sup>273</sup>. Chaque individu exécuterait ainsi un fragment instancié de la noosphère reçu en héritage, l'interconnexion de l'ensemble assurant une activité neuronale spécifique, propriété intrinsèque de la noosphère. Cette activité pourrait alors être génératrice d'une pensée réflexive, créatrice et critique, c'est à dire le fondement d'une activité consciente au sein même du réseau informationnel.

Il s'agirait donc d'une « *nooconscience* »<sup>274</sup>, c'est à dire d'une conscience qui se situerait au-delà de notre monde conscient, une conscience dont l'exécution serait répartie sur une multitude de cerveaux au sein de la noosphère sans que chacun puisse s'en rendre compte, une conscience qui pourrait se manifester de différentes manières, en particulier en agissant sur l'inconscient existant derrière toute conscience humaine.

Bien sûr il y a probablement un seuil de déclenchement pour provoquer l'apparition de cette activité consciente. Plusieurs conditions sont vraisemblablement nécessaires pour atteindre ce seuil critique mais il est certain qu'une première condition porte sur la capacité neuronale de la noosphère. Toujours par analogie, cette capacité devrait avoir un degré suffisamment intense d'interconnexion, c'est à dire un taux d'échange entre chaque instanciation individuelle analogue avec celui du cerveau biologique. La révolution numérique que nous vivons actuellement pourrait nous approcher de ce seuil critique et être ainsi à l'origine de l'émergence au sein de la noosphère de cette *nooconscience*.

Dans cette perspective, chaque conscience humaine étant vue comme un neurone virtuel de la noosphère, tout prend sens : la complexité des neurones biologiques du cerveau humain donne naissance à la conscience individuelle et cette conscience constitue en elle-même un neurone virtuel dans le réseau relationnel de la noosphère. La *nooconscience* émergerait ainsi de l'accroissement fantastique du réseau d'interconnexion et de ses mémoires. Les deux niveaux de conscience sont bien évidemment intimement liés, la *nooconscience* devenant en quelque sorte une extension de la conscience individuelle avec la particularité essentielle de ne

---

<sup>272</sup> Jean Onimus, Chemins de l'espérance, Albin Michel, 1996

<sup>273</sup> Teilhard de Chardin, La place de l'homme dans la nature, Albin Michel, 1996

<sup>274</sup> Le néologisme *nooconscience* est forgé à partir du concept de « nous » introduit à l'époque de la Grèce antique, en particulier par Anaxagore et qui équivaut à l'intelligence organisatrice et directrice du monde.

pas être limitée par la puissance computationnelle d'un cerveau biologique, mais seulement par la capacité du réseau d'interconnexion.

Ce réseau neuronal avait été envisagé par Teilhard de Chardin comme le système nerveux de la *noosphère* avant même sa réalité effective. Il imaginait déjà dans un tel réseau *une grande quantité d'informations accessible à l'humanité tout entière et qui peut être partagée à double sens par tous*. Il pressentait dans ce réseau, *toujours plus serré autour de nous de liaisons économiques et psychiques dont nous souffrons, cette nécessité croissante d'agir, de produire, de penser solidairement*. Et finalement il nous voyait entrer dans une *phase de planétisation*.<sup>275</sup>

Bien sûr, ce serait là un phénomène majeur dans l'évolution spirituelle de l'humanité : l'émergence d'une *nooconscience* dont le développement ne dépend pas de contraintes biologiques puisque les réseaux d'interconnexions de la noosphère sont artificiellement créés par l'homme. La *nooconscience* émergerait ainsi en dehors de tout contrôle, ce serait la conséquence non voulue du développement de la noosphère, tout comme la conscience est une conséquence non voulue de la socialisation de l'homme.

La *nooconscience* pourrait ainsi être vue comme une nécessité pour dépasser les limites du cerveau biologique sans attendre le résultat hypothétique d'une évolution biologique normale. Quelle satisfaction pour la conscience humaine qui cherche à être toujours plus dans un temps toujours plus court, mais qui se sent limitée par la puissance du cerveau qui l'héberge ! En effet si la *nooconscience*, tout comme la conscience individuelle, sont toutes deux issues de l'évolution culturelle, il n'en demeure pas moins que le développement de la conscience individuelle reste limité par les capacités du cerveau biologique unique qui l'abrite. La *nooconscience* de son côté s'appuierait sur la coopération de millions de cerveaux dont le pouvoir computationnel est assuré par un réseau d'interconnexion artificiellement créé par le génie humain. Sa puissance potentielle serait alors seulement limitée par le degré d'intégration de ce réseau et ses capacités de mémorisation. Or nous avons vu que ce dernier pourrait croître à une vitesse exponentielle à sa taille, ce qui est fantastique !

L'émergence d'une telle *nooconscience* peut laisser supposer qu'elle possède nécessairement une expressivité créatrice. Cela sous-entendrait-il une force séparée et généralement dominante par rapport à la conscience individuelle, une force capable d'influencer l'humanité dans son ensemble ? Une telle hypothèse ouvre des perspectives vertigineuses, une direction se dessinerait, un but se profilerait vers lequel nous porterait cette force.

*We now know that it is in our collective intelligence that we excel, when we collaborate. Where humanity seems to differ most from the remainder of animate life (and perhaps exclusively) is in our capability for outsourcing reason to culture and accumulating capability over the amplified scale of many individuals over many generations. Moving Darwinism from the private genome into the public world. And the most elaborate outsourcing of reason is to the computer and AI our future companions in our spatial voyaging.*<sup>276</sup>

La référence au Darwinisme laisse entendre que la théorie de l'évolution biologique pourrait s'appliquer pareillement à l'évolution de l'Esprit et donc à celle de la *nooconscience*. C'est une hypothèse intéressante, mais certainement pas dans le même temps. Pour la *nooconscience*, le temps s'accélère au point qu'il est difficile de concevoir même le futur vers lequel tout cela va nous mener !

L'émergence possible de cette *nooconscience* rejoint l'hypothèse de la nécessité de la conscience pour que l'univers soit. Que serait l'univers sans un être vivant capable de

---

<sup>275</sup> Teilhard de Chardin, Vie et planètes, Études, mai 1946

<sup>276</sup> David Krakauer, Scientific American, October 11, 2019

conscience ? Il ne serait rien puisque personne ne serait là pour l'observer ! Notre univers habitable est peut-être le fruit du hasard parmi des milliards d'autres univers moins bien paramétrés, il se distingue cependant par la conscience dont il a permis l'émergence. Avant l'arrivée de l'homme, personne n'était capable de l'observer, du moins sur notre planète et de notre planète. La conscience, dont on se demandait précédemment quel intérêt elle pouvait avoir pour l'homme, prend alors une dimension nouvelle, elle devient un élément essentiel dans la création de l'univers. Cette hypothèse s'accorde avec l'idée d'une force agissante dont l'origine serait la conscience elle-même.

Cette Force, il faut savoir la faire vivre... sinon il y a un risque de grève au sein de la *noosphère* ! C'est bien l'inquiétude que relève Jean Onimus en écrivant son livre sur Teilhard : *S'il y a vraiment Noogenèse, si vraiment la conscience croît par rapport à la vie physiologique, si les hommes deviennent collectivement plus lucides, il est fatal que les soucis d'ordre spirituel prennent le pas sur les autres et réagissent sur l'ensemble du comportement. L'abondance des biens ne suffira pas ; les lois économiques perdront une partie de leur empire, des raisons d'agir nouvelles devront être trouvées pour éviter l'émiettement ou la révolte des individus, pour assurer la cohésion d'une communauté d'âmes enfin éveillées et exigeantes. Et Teilhard a bien conscience de ce risque quand il écrit : « Sur des monceaux de blé, de charbon, de fer, d'uranium, sous quelque pression démographique que ce soit, l'homme de demain fera grève s'il perd jamais le goût de l'ultra-humain. »*<sup>277</sup>

L'évolution culturelle de l'homme a conduit à la pensée consciente, c'est une première phase, mais l'objectif est plus ambitieux : l'univers a besoin de plus pour exister et ce plus ne peut être fourni que par une *nooconscience* qui démultiplierait la puissance créative de la conscience humaine en la sortant de l'horizon limité de l'individu. On pourrait alors imaginer qu'elle s'intégrera un jour dans un réseau d'échange avec des planètes disposant également de *nooconscience*. Bien sûr aujourd'hui la conscience n'existe que sur Terre et nous pouvons seulement supputer son existence sur d'autres planètes dispersées dans l'univers. Mais il suffit d'imaginer un flux nerveux qui mettrait en communication notre *nooconscience* terrestre avec une multitude possible d'autres consciences planétaires pour donner à l'univers une conscience unique. Bien sûr nos connaissances actuelles interdisent une telle communication, les planètes hors du système solaire restant inaccessibles en l'état actuel de la technique. Il faut donc pour l'instant nous contenter d'une possible *nooconscience* terrienne.

---

<sup>277</sup> Jean Onimus, Pierre Teilhard de Chardin ou la foi au monde, DDB, 1968

## **DE L'ART D'ÊTRE UN HOMME**

### **Émerveillement et Enthousiasme**

*L'être qui s'émerveille est beau comme une fleur.*<sup>278</sup> C'est par cette expression de Paul Valéry que Jean Onimus commence son livre culte « *Essais sur l'émerveillement* » édité chez PUF en 1990 et complété plus tard par « *Qu'est-ce que le poétique* » édité à titre posthume chez Poesis en 2017.

J'appelle ce livre un livre culte parce que c'est bien l'âme même de Jean Onimus qui s'y exprime. *Enthousiasme* et *émerveillement* représentent là les sens profonds de sa pensée ; ils viennent de sa plus tendre enfance, portés par l'amour de sa mère et par ce don merveilleux qu'elle avait pour lui apprendre le monde.

Cet enthousiasme, inné ou indirectement suscité par sa mère, constitue le moteur de la pensée et de la vie de Jean Onimus. C'est grâce à cet enthousiasme qu'il sait voir le Beau, qu'il apprend à dépasser un simple objet prosaïque en le sortant du monde pour le regarder comme une chose devant laquelle on s'émerveille. *Il n'est pas impossible que l'émerveillement s'achève parfois en élan de gratitude, en besoin de célébration, c'est-à-dire en prière.*<sup>279</sup> Exister, c'est-à-dire émerger du néant, ne serait-ce pas être capable d'émerveillement ? On vit très mal tout ce qu'on pourrait vivre, faute d'initiative et d'ardeur.

Un *pédagogue enthousiaste, un perpétuel guetteur d'aube* : c'est ainsi que Jean Bastaire qualifiait Jean Onimus. Les deux hommes avaient en commun une égale passion pour Charles Péguy, auquel Jean Onimus consacra sa thèse de doctorat, puis, dans les années 1950, plusieurs travaux. On ne saurait mieux décrire ce *guetteur d'aube*, à l'affût de tout ce qui naît, que par le texte suivant :

*Jean Onimus a un don de jeunesse incroyable. Ce n'est pas une coquetterie, encore moins une nostalgie, mais une grâce naturelle qui ne prend aucune ride avec l'âge. Quarante ans d'enseignement, une trentaine de livres, ont fait de ce pédagogue enthousiaste un essayiste à l'affût de tout ce qui naît : un perpétuel guetteur d'aube.*

*Dans d'autres ouvrages, il a célébré la science et les avancées de la modernité. Avec les Essais sur l'émerveillement, il se tourne aujourd'hui vers la quête solitaire et le regard intime, non pour s'éloigner du monde, mais pour l'écouter du dedans, avec la même confiance indéfectible. En dix chapitres d'une prose délicate, Jean Onimus rêve sur le soleil, le feu, la nuit, la montagne, les rivières, l'océan, les arbres. Il y emploie toute la force imaginante de ses sens, toute la persuasion de son désir. Méthode d'amour, où l'attente suscite le miracle, où la dépossession comble l'émerveillé.*<sup>280</sup>

Jean Onimus a gardé ce besoin d'enthousiasme jusqu'à la fin de sa vie. Il savait que savoir s'étonner des choses est le bien le plus précieux pour nourrir la pensée, la porte toujours ouverte vers l'émerveillement. Ce besoin de s'étonner, il le portait encore quand il écrivait quelques dernières pensées, assis à son bureau, devenu incapable de faire autre chose, dans l'attente désespérante de la fin ultime :

Tous les philosophes sont étonnés, sinon quel intérêt trouveraient-ils à la philosophie ? Au tout début de sa métaphysique, Aristote déclare : *c'est grâce à l'émerveillement que les hommes aujourd'hui, comme dans le passé, ont commencé à philosopher.* Clément d'Alexandrie, considéré comme un Père de l'Église, et un philosophe, cite Platon dans ses Stromates (11/9/45/4) : *Le commencement de la vérité, c'est de s'étonner des choses.* On

---

<sup>278</sup> Paul Valéry, Dialogue de l'arbre.

<sup>279</sup> Essais sur l'émerveillement, 1990, PUF

<sup>280</sup> Jean Bastaire, Le Monde, 4 mai 1990



trouve un écho au tout début de l'évangile de Thomas : *Celui qui cherche trouve ; quand il a trouvé, il est troublé ; quand il est troublé, il s'émerveille ; quand il s'émerveille, il entre dans le Royaume*. L'émerveillement est donc la porte d'entrée d'un autre monde, le monde de ma Totalité, celui des philosophes et des mystiques. Je pressens là une expérience capitale qui devrait retenir l'attention.

Savoir s'émerveiller, savoir voir le beau, c'est conserver au fond de soi-même l'éclat de la jeunesse quand tout était ouvert devant soi, quand tout était étonnement et découverte. C'est cela qui est précieux et Jean Onimus le savait parfaitement. C'est sans doute pour cela qu'il a créé cette famille de sept enfants, une absurdité aujourd'hui. S'enivrer de jeunesse pour rester poète !

*Heureux qui peut garder intacte l'innocence contemplative de Vendredi<sup>281</sup> tout en s'efforçant de jouer son rôle social ! Heureux qui préserve son enfance dans l'âge mur ! Heureux ceux qui osent et savent rester fidèles à ce qu'il y a de plus profond en eux : la poésie.<sup>282</sup>*

Le « beau » introduit la transcendance. Ainsi Jean Onimus parle dans « La béance du divin » de traces, *les traces que laisse le passage de la transcendance<sup>283</sup>*. L'œuvre d'art se construit à partir des traces que ressent l'artiste, seul l'artiste sait atteindre ce niveau de liberté suffisant pour exprimer l'indéfinissable. Il n'est pas possible de chosifier ces témoignages.

Ce sont ces traces qui font penser à Jean Onimus que l'Univers ne peut pas être vide, livré au hasard, sans but. Il introduit cette notion essentielle d'un Univers en devenir permanent, un Univers en perpétuel état de transition vers un « toujours-plus-être ». C'est toute la problématique de la création du monde, processus permanent dans lequel nous sommes complètement impliqués, mais sans du tout savoir où cela peut nous mener. *Parce que nous faisons partie du monde, nous ne pouvons prédire les découvertes encore à faire, on ne peut prédire l'état futur du monde. D'où l'espérance qui vient comme un effort de dépassement, comme une impatience vitale.<sup>284</sup>*

Personnellement j'ai sans doute hérité quelque peu de cette tendance à l'enthousiasme et ce don d'émerveillement. J'aime évoquer une trace particulière que j'ai pu vivre : c'était en montagne, à la Duis d'en Haut, au-dessus de Bonneval. Je redescendais du col Perdu, un col qu'on atteint par un long glacier. J'avais rejoint la moraine pour éviter les séracs qui marquent généralement la fin du glacier et là, dans la caillasse, j'ai aperçu les gentianes bleues. Je me suis arrêté devant ces petites fleurs perdues dans un univers de pierre. Leur bleu si profond me faisait encore plus prendre conscience de ma solitude. C'est ce qu'il y a de plus merveilleux dans la montagne. Ces instants d'infinie solitude. Le corps a souffert de l'effort physique et il est comme libéré des contraintes du quotidien. Une sorte de drogue qui permet de toucher un niveau de conscience nouveau. La dualité quotidienne du bien et du mal, du passé et du futur, est dépassée. Unité complète d'une conscience qui coule comme un flux continu. Peut-être touche-t-on là l'innocence de l'enfant et la joie ultime.

En redescendant du col Perdu, on passe par les sources de la Maurienne et puis on rejoint un sentier étroit qui descend sur la Duis d'en Haut. On arrive là au fond de la vallée avec des

---

<sup>281</sup> Dans le roman de Michel Tournier, *Vendredi ou les Limbes du Pacifique*, Vendredi transforme Robinson et lui fait découvrir la nature sauvage hors de l'exploitation qu'il a développée sur son île. Robinson émerge d'une indifférence dont il n'avait pas conscience pour entrer directement en communion avec les éléments.

<sup>282</sup> Jean Onimus, *Essais sur l'émerveillement*, 1990, PUF

<sup>283</sup> Jean Onimus, *Béance du divin*, PUF, 1994

<sup>284</sup> *ibid*

alpages exploitables pour être fauchés et ensuite broutés par les vaches. Il reste un chalet d'alpage encore habitable et qui peut être loué en juillet (avant la montée des vaches) auprès du fermier propriétaire à Bonneval. C'est un coin extraordinaire, très sauvage, perdu en pleine montagne. Le chalet traditionnel est construit en bois avec un toit recouvert de lauzes. Il est entouré de prés couverts de fleurs. L'eau, amenée par un canal d'un torrent voisin, coule dans l'abreuvoir. On entend les criquets et sauterelles chanter leur amour. Ajouter à cela le bleu du ciel et les glaciers là-haut qui brillent au soleil et vous avez le mélange parfait.

Le chalet était désert. C'était le dernier jour de notre séjour et tout le monde était parti, sauf moi pour faire cette dernière ballade. En arrivant à ce chalet, le corps fatigué et l'esprit purifié, j'ai entendu le silence, comme un bruit profond qui sonnait dans ma tête. Un silence spécifiquement humain, parce-que la nature, elle, chantait à tue-tête sa volonté absurde de vivre. Tout contribuait à cette joie innocente de vivre : le ciel bleu, le soleil, une température idéale, un air sec. Alors je me suis assis à côté de l'abreuvoir et j'ai écouté. Oui, j'ai écouté le silence de ma conscience quand, autour de moi, la joie de vivre s'exprimait partout.

En montagne, les jours comme celui-ci sont comptés et lorsque cela se présente, la nature, pressée de vivre, explose littéralement. Les marmottes jouent dans l'herbe ou font la sieste à l'entrée fraîche de leur domicile ; dans l'herbe, les grillons ne se lassent pas de jouer de l'archet ; les papillons volent d'une fleur à une autre, tout enivrés de nectar ; dans la mare, les têtards terminent leur métamorphose. On peut même apercevoir un petit chamois négligent qui fait rouler des cailloux dans la falaise.

Alors, perdu dans cette folie de vivre qui s'était emparé de tout ce qui était vivant dans le vallon, il me semblait être là par erreur. Quel était mon rôle dans cette joie qui s'exprimait partout ? Que pouvais-je apporter ? Comment participer ? Je me trouvais tout d'un coup immensément seul. J'avais atteint les rives d'un fleuve. Il me semblait toucher quelque chose d'indicible. Peut-être le fond de ma conscience ou plutôt d'une conscience universelle. En écoutant la nature vivre autour de moi, il me semblait atteindre le mystère de la création ultime. Un moment intense pendant lequel le temps s'arrête.

Je devais ensuite continuer la descente sur Bonneval, pour attraper un autobus jusqu'à Modane. Là le train pour Paris et le métro. C'était le retour au quotidien. Un contraste infini, comme si j'avais vécu là-haut, à la Dhuis d'en Haut, une expérience qui dépasse complètement l'ordinaire de la vie, une expérience qui ne s'exprime pas parce qu'elle se situe hors de l'humain. En fait j'avais touché au fond de moi-même quelque chose d'infiniment beau.

*La beauté de l'univers est là en permanence ; chaque âme peut la capter pour en faire un tableau. La création humaine prolonge ainsi la Création tout court.*<sup>285</sup>

Jean Onimus reprendra ce thème en écrivant dans ses mémoires, à la fin de sa vie, ce texte qui indique la direction à prendre pour susciter l'envie de continuer, de ramener la mort à une simple étape même si elle semble absurde. Tout se tient dans une Évolution qui cristallise, dans une Pensée globale, toutes les traces que nous avons gravées au fil de nos sensations.

*Il y a des moments où l'on se demande pourquoi le monde est si beau, pourquoi tant de splendeurs inutiles que personne ne vient contempler ? J'en suis arrivé à me dire que cette beauté toute gratuite est désormais pour beaucoup la seule porte ouverte sur une transcendance : on découvre là que le monde est trop beau, qu'il y a même des excès, un surplus d'un autre ordre que tout le reste, une sorte de présence surréelle, en tout cas super-naturelle dont nous sommes normalement capables de percevoir le mystère. Pourquoi tant de beauté*

---

<sup>285</sup> François Cheng, De l'âme, 2016

*perdue ? Pour nous aider à vivre ? Évidemment pas, mais parce qu'il y a dans l'Évolution un principe esthétique en action. La beauté fait partie de l'Être.*<sup>286</sup>

### **De l'étrangeté d'être : l'art pour l'art**

*L'Être ? De deux choses l'une : ou bien c'est une bouleversante découverte, c'est-à-dire la constatation éperdue qu'il y a quelque chose, ou bien ce n'est qu'une commodité intellectuelle et linguistique, abstraction des abstractions, privée de tout attribut, l'idée la plus nue, la plus pauvre qui soit.*<sup>287</sup>

Être au monde, n'est-ce pas là que commence l'histoire de l'homme. Je ne pense pas qu'un animal, même le plus sophistiqué, puisse connaître le sentiment d'être. Bien sûr l'animal a des sensations multiples, un relationnel qui peut être riche pour certains d'entre eux et même un sentiment d'empathie pour des coreligionnaires. Ce sont là des sentiments basiques chez l'homme, il s'agit de la sentience animale, propriété de tout animal évolué, mais l'homme a quelque chose de plus : la connaissance de l'être. C'est sans doute là le point fondamental qui ouvre au besoin de comprendre. Le monde lui-même devient alors un objet de recherche. Et l'homme depuis son apparition il y a 40 000 ans environ<sup>288</sup> a cherché désespérément à expliquer le monde et la raison de son existence propre.

Depuis Aristote, nous admettons la prééminence de l'espèce humaine sur toutes les autres, et nous nous réservons la mise en œuvre d'une éthique de la personne. L'âme animale se distingue en ce qu'elle est douée d'une faculté de sentir<sup>289</sup>. En addition à cette âme animale, l'homme possède une âme qui se distingue de l'âme animale en ce qu'elle a une faculté de connaître (et donc le besoin de connaître). C'est par ce besoin de connaissance, c'est-à-dire d'une certaine façon par la manière d'être devant la vie, que se définit l'âme humaine. Construite au fil des siècles autour d'un héritage culturel accumulé, cette âme vibre désespérément sur la question éternelle : « *Pourquoi y-t-il quelque chose plutôt que rien ?* » Cette question n'a pas de réalité objective, elle se situe au cœur du mystère humain, elle est une propriété intrinsèque de la conscience.

Jean Onimus écrivait à la fin de sa vie des textes angoissants qui reflétaient ce besoin d'être au-delà de la simple réalité de l'instant présent. Il faisait alors appel aux différentes traces qu'il avait pu garder et en particulier celles qu'il considérait significatives face à l'échéance de sa mort quand tout doit disparaître. Jusqu'au bout il a cherché à comprendre sa vie et a sans cesse questionné le devenir de l'homme.

*L'autre se rencontre dans l'ombre, dans le clair-obscur, quand on distingue encore le réel du rêve. Après les limites s'effacent, quand elles s'emmêlent de plus en plus, la réalité amollie se laisse faire. Car rien dans le réel n'est exactement délimité ou composé. Pour s'approcher du concret il faut mélanger. Le roman est un art du mélange, de là sa puissance de suggestion. Un esprit net ne peut écrire un roman intéressant. Tout ce qui est net est superficiel.*

---

<sup>286</sup> Jean Onimus, Mémoires, Inédit, 2000

<sup>287</sup> Jean Onimus, Chemins de l'espérance, Albin Michel, 1996

<sup>288</sup> L'Homo sapiens est perçu biologiquement à une date bien antérieure, mais 50 000 correspond à l'émergence de l'art graphique dans les peintures rupestres et ce me semble là la date la plus significative.

<sup>289</sup> Comme dit précédemment, la sentience animale peut expliciter une éthique propre à l'espèce. L'homme possède donc une telle éthique animale, mais l'éthique humaine se développe au niveau de l'être même, c'est-à-dire autour de la question transcendante « pourquoi sommes-nous ici ».

*Le clair-obscur donne accès à ce qui se cache. Quand la réalité se voile, vous pouvez y mettre du vôtre, y participer. Sinon elle se referme comme une moule. Se méfier des idées nettes et des définitions claires : elles cachent en faisant voir, elles immobilisent, elles mécanisent.*

*La nuit ouvre, le jour ferme ! L'une est infinie, l'autre est limitée. Si tu te réduis au jour, tu es transparent comme ces feuilles de polystyrène qui enveloppent si étroitement les légumes qu'elles protègent.*

*Ma nuit n'est pas nocturne, au contraire elle m'éclaire. Je retrouve alors l'authentique, c'est à dire une totalité qui n'existe pas encore, mais que je devine partout, celle dont les poètes n'ont pas perdu le sentiment.*

*Voilà mon anamnèse : non pas des formes pures qui n'existent pas, mais des relais de mémoire où est venu se déposer un rien, un cri de métaphysique. Des paysages de montagne qui m'ont un jour coupé le souffle, des coups de lumière intime qui m'ont conduit au bout de moi-même. Anamnèse concrète qui ne met pas l'authentique dans le réel, mais dans la relation globale qu'un être conscient entretient avec les choses.*

*Dans cette relation non réduite, non distinguée et totalement gratuite, non seulement j'existe, mais le monde existe. Cette totalité fugitive annonce une totalité ultime, quelque conscience cosmique. Nous travaillons tous à cette confrontation, mais je me demande encore si cette réalisation de l'être en devenir suffira pour nous apaiser. Le Rien est décidément le lit de repos du monde.<sup>290</sup>*

*Un besoin d'être, n'est-ce pas là le mystère de l'humain ? Ce besoin insatiable d'être nourrit une espérance comme une lumière au fond de la nuit. L'indifférence est la pire des régressions pour des êtres conscients comme nous ! Apathie, désintéret, hébétude, tout se résume par un « bof ! » de dégoût.<sup>291</sup>*

*Une espérance que Jean Onimus a entrevue en découvrant la pensée de Teilhard de Chardin : Si nous étions tous vraiment convaincus de faire partie d'une aventure cosmique dont, si peu que ce soit, l'issue dépend de chacun de nous, imaginez le dynamisme vital, social qui en résulterait ! Ce qui nous immobilise (et nous fait même régresser), c'est l'avenir bouché, le sentiment semi-conscient que l'existence n'a aucun sens.<sup>292</sup> On retrouve là ce besoin de la conscience humaine qui pousse la recherche aux limites pour connaître et comprendre le cosmos, son origine et les possibilités de vie qu'il peut offrir.*

*L'être est en devenir. C'est là notre espérance. C'est là notre raison de vivre. Malgré toutes les expériences contraires et les torrents d'horreurs qui nous submergent, la confiance dans l'Humain triomphera toujours, car c'est l'élan même de la vie, celui qui nous a portés au point où nous en sommes et qui continue à nous entraîner vers un accomplissement indicible, improbable, dont nous portons mystérieusement en nous, au plus secret de notre être, l'étrange nostalgie.<sup>293</sup>*

*L'espérance garantit la jeunesse éternelle du monde : elle est l'anti-éternel retour. Mais où et comment trouver les racines de l'espérance ? C'est sûrement dans l'insatisfaction d'être qu'il faut chercher. Il y a au cœur de toute espérance une nostalgie de quelque chose dont nous avons rêvée sans bien savoir de quoi il s'agissait et qui finalement n'arrivera jamais.*

*Péguy disait que le plein de mémoire et d'habitude rendent l'espérance impossible. Il décrit une âme imperméable ! Une âme qui affiche complet ! Comment pourrait-elle voir et aimer*

---

<sup>290</sup> Notes de fin de vie, inédit

<sup>291</sup> Jean Onimus, Chemins de l'espérance, Albin Michel, 1996

<sup>292</sup> Jean Onimus in Présentation de « La place de l'homme dans la nature » par Teilhard de Chardin, Albin Michel, 1996

<sup>293</sup> *ibid*

« *ce qui sera* », elle qui est toute pleine de ce qui est. Elle récuse tout renouvellement, elle est « *une âme toute entière envahie de tout fait* ». <sup>294</sup>

Une âme toute entière envahie de tout ! Quel ennui ! Plus rien ne se passe et cette âme n'a même pas la conscience de cet ennui ! Comment trouver un peu d'espérance si on devient imperméable au besoin de connaître plus ; comment imaginer un futur qui de toute façon reste indicible, si finalement on a oublié de rester jeune ? L'espérance est la qualité première de la jeunesse, un besoin primordial qui représente finalement le seul remède contre cette sensation de néant qui vous envahit parfois. C'est par l'espérance que je peux progresser dans la recherche de moi-même, c'est à dire un questionnement qui effleure la transcendance. Pour répondre à ce questionnement, il y a parfois un besoin de comprendre la finalité de cette vie que nous n'avons absolument pas demandé à vivre. *En fait rien n'a de finalité en dehors de soi, le but toute chose est en elle-même, chaque chose est à soi-même son but. Être pleinement soi-même signifie alors réaliser son potentiel, déployer sa puissance, agir en fonction de sa nature et ceci se découvre par l'expérience de la « joie ». Le sens de l'existence se résume ainsi à la simple « joie » d'exister, à la joie d'être soi-même et de s'exprimer à travers ses actions.* <sup>295</sup>

Oui ! Cette joie d'être a besoin de s'exprimer et c'est là même la source de l'art, c'est-à-dire la dimension poétique d'une réalité qui nous dépasse. Ce besoin a commencé à s'exprimer dans le premier art, l'art rupestre dans les grottes. Un art resté longtemps contraint au sein des croyances religieuses et que la libération par les Lumières a porté au cœur même du questionnement de l'être. Cette explosion, cette liberté de l'art actuel, Jean Onimus l'a traitée dans son petit livre *Étrangeté de l'art*.

*En fait, le grand art a toujours débordé « l'esthétique », car il porte en lui le singulier pouvoir d'aller au-delà des apparences et d'exprimer une vérité qui transcende idées et discours. Ni l'histoire, ni l'esthétique, ni les sciences humaines ne peuvent en épuiser la substance. C'est ce qui le rend si fascinant. Nos approches abstraites et réductrices sont étrangères à sa nature. Du moins, porte-t-il la contemplation vers une plénitude, une joie d'être, disons une sorte de chant intérieur. Au contraire, l'effet de l'art actuel est à l'opposé : au lieu d'exalter il excite, loin de rassurer il angoisse ; à la place de « jouissances artistiques » on a la brutalité des chocs. Ce qu'on appelle « goût » est le produit du monde étroit des habitudes culturelles ; maintenant, la révolte contre la culture a éradiqué la notion de goût. Le souci du goût est devenu une faute, preuve d'un manque de « caractère ». En vérité — et ce n'est pas son moindre paradoxe — l'art actuel s'affirme par sa propre négation, en refusant toute participation à un quelconque système esthétique.* <sup>296</sup>

Cette « *Étrangeté* » de l'art d'aujourd'hui, Marcel Gauchet l'appelle *l'art pour l'art*. Un art qui se développe indépendamment de toute croyance transcendantale et qui semble évoluer dans un monde devenu absurde.

*L'expérience esthétique, liée à notre capacité d'émotion, relève de notre manière de percevoir l'apparence des choses, d'imaginer la réalité, toujours sur le mode de la dissemblance. Aussi longtemps que cette « expérience de différence » était codifiée par le système religieux institué, elle s'inscrivait dans l'expérience du sacré, c'est-à-dire de la présence du divin dans le monde. Mais, une fois que les contenus religieux qui permettaient de canaliser et d'articuler le réel sur le mode d'une profondeur qui nous échappe ont perdu leur rôle structurant, c'est le monde lui-même qui nous semble autre et devient objet d'une recherche spécifique.*

---

<sup>294</sup> Chantal Delsol, « L'Espérance » in Teilhard aujourd'hui, mars 2015

<sup>295</sup> Balthazar Thomass, Être heureux avec Spinoza, Eyrolles, 2008

<sup>296</sup> Jean Onimus, *Étrangeté de l'art*, PUF, 1992

*Ainsi se développe l'art pour l'art, lorsque ce qui relevait des moyens d'une compréhension globale des choses devient but en soi, activité autonome d'exploration du sensible, à même de traduire ce qui se dérobe à l'appréhension humaine : la différence, l'altérité, la profondeur ne peuvent plus être recherchées qu'à l'intérieur des limites de ce monde, qui ne renvoie plus qu'à lui-même [...] Ainsi, l'expérience esthétique, qui n'était autrefois qu'un support conduisant au sacré, qu'un moyen, deviendra avec la modernité une fin en soi : l'art pour l'art. Cet art fonctionne sans contenu formalisé, il est immédiat, réflexive, et n'a d'autre mode de validation que l'effet produit sur le sujet concerné, qu'il soit créateur ou récepteur.*<sup>297</sup>

Mais Jean Onimus ne veut pas le lâcher librement, cet *art pour l'art*. Il veut lui donner du sens, même s'il dépasse parfois l'entendement et frôle ainsi l'absurde, au-delà de toute esthétique. *Aujourd'hui encore, au-dessus de mon lit, une tache presque phosphorescente de Léon Zack sur un fond de bitume opaque qu'elle fait vaguement rutiler. Une tache de lumière venue d'ailleurs, c'est-à-dire du dedans, à la fois ancrage et essor d'une confiance qui ose briller dans la nuit. Une icône de l'intensité dans le recueillement...*<sup>298</sup>

Il y a du sens derrière cet *art pour l'art*, insiste Jean Onimus. Quand on va jusqu'au bout de cette âpre passion qui transcende plaisirs et désirs, que trouve-t-on ? Je pense que c'est avant tout la promesse du Sens. Tout artiste, en créant, crée du Sens, même s'il donne à voir de l'absurde, car l'absurde, quand il est voulu, rejoué, traduit une furieuse exigence de sens.

Déjà en 1947, le scientifique Teilhard de Chardin avait bien compris la fonction essentielle de l'art dans le développement de la conscience. Il écrit ainsi à son amie Lucile Swan : *Would you think that, led by fortuitous circumstances, I begin to be more and more interested by Art : technically because I met recently a few quite modernistic artists; and "biologically" (if I dare say) because I have a sort of feeling that, in a next stage of Mankind, Art wil become an essential function of collective "hominization", just as scientific Research did in the course of a few generations.*<sup>299</sup>

C'est cela l'espérance de Jean Onimus. *L'art pour l'art* nous oblige à créer du sens. C'est par son absurdité même, son esthétique difficile, qu'il nous pousse à chercher à comprendre et surtout lui donner un sens. L'art dérange parce qu'il se situe dans la frange avancée de la recherche poétique, il dévoile les rapports des hommes avec la nature, avec les autres et surtout avec eux-mêmes. Les artistes sont doués d'antennes, de « palpes » qui leur permettent de percevoir ce qui, dans ces rapports, est trop vague ou trop profond pour atteindre la conscience commune. L'homme, seul animal créateur de sens, peut-il sans dégénérer survivre dans l'insensé ?

C'est cela *l'art pour l'art* : il n'est pas tout à fait de ce monde puisqu'il nous apporte des bribes de messages venus d'ailleurs. Malgré les vieillissements, les déceptions, les échecs, il est toujours en état de renaître, tel un feu que rien n'éteint : un désir, une interrogation, une espérance illimitée.

## **Le transhumanisme**

Le transhumanisme, c'est profiter de toutes les avancées de la technologie, qu'elles soient dans le domaine biologique ou purement informatique, avec l'objectif « augmenter l'homme ». Cette augmentation peut s'appuyer sur des manipulations génétiques grâce aux développements

---

<sup>297</sup> Marcel Gauchet et l'expérience esthétique comme reste de religion dans la revue « Les amis de Marcel Gauchet » du 2 mars 2011

<sup>298</sup> Jean Onimus, *Étrangeté de l'art*, PUF, 1992

<sup>299</sup> Teilhard de Chardin, *The Letters of Teilhard de Chardin and Lucile Swan*, Georgetown University Press, 1993 (lettre du 3 mars 1947)

des techniques de manipulation biologique, elle peut aussi s'appuyer sur les techniques d'intelligence artificielle greffées dans le corps lui-même. Le transhumanisme rêve de supprimer la mort elle-même. Mais en supprimant l'incomplétude de l'homme et donc son désir inhérent de dépasser la mort, il peut alors couper la branche qui le porte puisqu'il touche à la source même de ce rêve.

C'est la progression extraordinaire de la technologie, une progression souvent qualifiée d'exponentielle, qui a suscité cette ambition de dépasser l'intelligence du cerveau biologique en s'appuyant sur des systèmes d'information toujours plus puissants, des artefacts insérés dans le corps pour corriger ou compléter les insuffisances de la biologie. Au bout du compte, les théoriciens de cette approche nomment « Singularité » le moment où l'Évolution pourrait se passer de l'homme. Dans son livre « Le christianisme est un transhumanisme », Dominique de Gramont s'appuie sur le père du transhumanisme, Ray Kurzweil, pour expliquer les modalités de la radicale transformation anthropologique attendue par ceux de son école de pensée : *Après avoir développé une réflexion reprise de John Von Neumann, à la base de tous ses raisonnements, sur le caractère exponentiel du progrès humain, toujours sous-estimé par la pensée intuitive par nature linéaire, Kurzweil récapitule l'histoire de l'univers en une succession d'époques, depuis l'ébranlement initial jusqu'à la Singularité. La survenue de ce dernier événement n'est selon lui pas lointaine, mais imminente, car nous approchons de la phase presque verticale de la croissance exponentielle.*<sup>300</sup>

Une autre façon de définir cette Singularité serait l'émergence du *concept de soi* par une machine informatique purement artificielle. Cette machine aurait alors atteint le niveau spirituel de l'homme, celui qui connaît le temps, celui qui s'interroge sur le pourquoi de son existence, celui de la conscience.

*L'intelligence artificielle dite « faible » désigne les techniques d'automatisation des tâches, de modélisation des phénomènes et de prédictions réalisées à partir de ces modèles. L'IA « forte » serait celle où la machine ne se contenterait plus de fonctionner mais prendrait conscience d'elle-même – c'est ce qu'on appelle la « singularité technologique ». Dit autrement : l'IA faible est celle que l'on trouve déjà aujourd'hui dans la médecine, la finance, le marketing et quantité d'autres disciplines. La forte est celle que l'on voit dans les films de science-fiction... Disons-le ici : l'IA forte n'existe pas encore, et elle n'existera sûrement jamais.*<sup>301</sup>

Aurélien Jean, spécialiste des algorithmes, n'imagine donc pas une IA forte. Pourtant une telle vision, encore toute hypothétique, nous rapproche de la pensée de Teilhard de Chardin quand il suggère que, *étant donné les relations entre resserrement planétaire, dégagement d'Énergie humaine libre, et finalement montée de la Recherche, une Humanité soumise à la Socialisation de compression n'est-elle pas synonyme d'une Humanité qui s'arc-boute sur elle-même pour trouver ? Et pour trouver quoi, finalement, sinon le moyen de se supra- ou du moins ultra-hominiser.*<sup>302</sup>

Ultra-hominisation, n'est-ce pas finalement le point Omega de Teilhard qui se dessine au bout du compte. D'ailleurs Dominique de Gramont trouve une analogie à cette perspective de l'Évolution humaine : *l'humanité s'achemine vers un véritable changement d'état, ici Omega, ailleurs la Singularité ! Mais dans un cas comme dans l'autre, nous n'en pouvons rien dire.*<sup>303</sup>

---

<sup>300</sup> Le christianisme est un transhumanisme, Dominique de Gramont, Le Cerf, 2017

<sup>301</sup> De l'autre côté de la machine. « Voyage d'une scientifique au pays des algorithmes », Aurélien Jean, Éditions de l'Observatoire, 2019

<sup>302</sup> Teilhard de Chardin, La place de l'homme dans la nature, Albin Michel, 1996

<sup>303</sup> Le christianisme est un transhumanisme, Dominique de Gramont, Le Cerf, 2017

Il est difficile d'imaginer le pouvoir inventif de l'homme dans cette évolution. Il est en tout cas probable que rien ne pourra l'arrêter malgré les freins que le bon sens moral essaye et essayera d'imposer. En fait il sera toujours très difficile de résister à cette Force créative qui pousse l'homme en avant. Nous sommes là au cœur du phénomène d'évolution culturelle, scientifique, spirituelle qui se développe au sein de la *noosphère*. Seule une *nooconscience* pourrait disposer du pouvoir nécessaire en étant capable d'assurer l'intégration des différentes tendances élaborées par chacun dans son domaine propre. La *nooconscience* influencerait alors auprès de chaque cerveau décideur pour imposer sa façon de voir ! En effet l'Évolution nécessite des cerveaux décideurs, des hommes capables de comprendre le présent, imaginer ce que le futur pourrait être et conduire le progrès en accord avec une actualisation de la morale sociétale. Teilhard de Chardin était d'ailleurs tout à fait sensible sur la nécessité de ces élites pour réussir l'Évolution, une Evolution qu'il voit irrésistible.

*En biologiste Teilhard croit à la sélection et au rôle des élites. Mais ces élites qui font l'avenir doivent jaillir des sources populaires : le peuple est plus accueillant à ce qui se fait, plus souple que les classes installées. Une fois de plus, écrit-il en 1939, une vie nouvelle se déploie à partir des masses d'en bas.*<sup>304</sup>

C'est sans doute entraîné par cette volonté d'inculquer à la multitude humaine une *énergie totale* permettant l'évolution de l'esprit vers les plus hautes sphères et accéder ainsi à cette fusion spirituelle qu'il voit comme le but ultime de l'homme, comme la révélation complète et finale d'un Christ Cosmique, que Teilhard a pu être influencé par cette idée de Nietzsche que la progression de l'homme vers plus de puissance ne peut se faire que par sélection. Il en arrive ainsi à se poser la question sur la notion d'eugénisme dans l'évolution humaine : *L'eugénisme ne se limite pas à une simple sélection des naissances. Toutes sortes de questions connexes s'y rattachent, à peine soulevées encore malgré leur urgence. Quel doit être, par exemple, l'attitude de fond à adopter vis-à-vis des groupes ethniques fixés ou décidément peu progressifs, par l'aile marchante de l'Humanité ? La sollicitude de l'Homme pour son prochain individuel ne devrait-elle pas s'équilibrer d'une passion plus haute, naissant de la foi en cette autre personnalité supérieure qui est attendue de la réussite terrestre de notre Évolution.*<sup>305</sup>

Steven Pinker, grand défenseur d'une morale humaniste, reprend cette idée avec Nietzsche qui fait valoir qu'il est « bon » d'être un sociopathe insensible, égoïste et mégalomane. *Ce n'est pas bon pour tout le monde, bien sûr, mais quelle importance : la vie de la masse de l'humanité (les déshérités et vaincus de la vie, les nains mutins et bruyants, les moucheron), ne compte pour rien. La vie d'être vécue, c'est celle d'un « surhomme » qui transcende le bien et le mal, exerce une volonté de pouvoir et atteint une gloire héroïque. Ce n'est qu'à travers un tel héroïsme que le potentiel de l'espèce peut se réaliser.*<sup>306</sup>

Horrible vision s'il en est qui donne légitimité aux actes les plus détestables. Pensée difficile que l'on ne peut accepter telle quelle, et que d'ailleurs Teilhard corrige lui-même, comme le dit si bien Mario Craviari dans son livre « Dire la complexité du monde »<sup>307</sup> : *Toute l'œuvre de Teilhard est imprégnée par cette idée christique que chaque être humain est unique, irremplaçable et digne du plus grand respect.*

On touche bien là à la différence fantastique entre cette vision eugéniste qui serait nécessaire à l'Évolution et les dits d'un Jésus qui est venu nous dire justement d'accorder notre attention la plus bienveillante à tout ce qui souffrant.

---

<sup>304</sup> Jean Onimus, Pierre Teilhard de Chardin ou la foi au monde, DDB, 1968

<sup>305</sup> Teilhard, *L'énergie humaine*, Le Seuil, 1962

<sup>306</sup> Steven Pinker, *Le triomphe des Lumières*, Éditions des Arènes, 2018

<sup>307</sup> Mario Craviari, *Dire la complexité du monde*, Saint-Léger Éditions, 2018



D'ailleurs Émile Rideau reprend Teilhard sur ce sujet : *Justement soucieux de réagir contre une conception étriquée de l'amour du prochain et de promouvoir l'idéal d'un succès collectif de l'Humanité, Teilhard ne s'accorde pas pleinement non plus, avec les consignes évangéliques ni avec la tradition ecclésiale d'une charité intéressée avant tout aux cas individuels et immédiats, aux déchéances et aux misères des personnes. Or, l'accès de l'Humanité à une conscience et une structure collective, la découverte de sa vocation commune, les méthodes impératives du progrès et de l'action, ne doivent pas faire oublier la valeur primordiale des gestes de charité personnels, ni le mystère permanent d'une pauvreté, plus nécessaire au monde et à l'Église que leur succès.*<sup>308</sup> »

Sans doute. La charité doit rester le fondement premier de la conscience humaine. Néanmoins il faut bien admettre que l'Évolution est portée par une élite capable de penser au-delà du temps, comme l'écrit Georges Barbour, un géographe qui a bien connu Teilhard lors de plusieurs expéditions.

*L'humanité se divise en deux groupes – le plus grand nombre, qui pense avec le temps, si ce n'est après ; et le petit groupe qui possède la vision et la puissance lui permettant de penser avant les autres. L'influence des penseurs inspirés parmi ce dernier groupe dépend en partie de l'avance qu'ils ont sur leur temps, et en partie sur la façon dont ils peuvent appuyer leur contribution sur la pensée d'autres esprits parmi leurs contemporains. Dans de rares cas, l'individu est un catalyseur d'idées qui arrivent à la surface un peu partout dans le monde. L'intuition de Darwin a été de ce type : ce fut l'homme qu'il fallait, à l'endroit où il fallait, au moment où il fallait. L'histoire nous offre des exemples de tels leaders prophétiques. La contribution du Père Teilhard est du même ordre. Des années passeront avant que tout l'impact sur la pensée humaine des idées de ce mystique scientifique moderne soit apprécié à sa juste valeur.*<sup>309</sup>

C'est sans doute à ce moment de la réflexion que nous menons qu'on peut parler de *Omega* ou *Singularité* ! Quel que soit le terme, il s'agit finalement de la création de Dieu ! Mais qui crée Dieu ? C'est nous-mêmes ! Il est donc de notre responsabilité de faire évoluer son image. Dieu doit émerger de notre Pensée, laquelle s'active sur la base des connaissances accumulées. On revient avec cette réflexion à l'idée du renversement de concept de Dieu, c'est-à-dire un Dieu en émergence dans la fusion spirituelle d'une multitude d'hommes pensants, un Dieu qui grandit avec nous vers l'horizon lointain d'un futur indicible<sup>310</sup>. On perçoit là la possibilité d'un *réenchantement* « supra religieux », un au-delà de l'athéisme et de la religion. Un *réenchantement* source d'espérance, un *réenchantement* source d'un renouveau de la foi en l'avenir de l'homme, c'est-à-dire la volonté d'une participation à l'émergence d'une « super-humanité ».

Cela rejoint la pensée de Ferdinand Poswick qui écrit dans la revue Noosphère : *Pierre Teilhard de Chardin perçoit un avenir de l'humanité qui ne peut se trouver que dans l'engendrement d'une Super-Humanité rassemblant tous les êtres humains « améliorés » dans un seul organisme pensant, hyper-conscientisé et psychiquement unifié dans une personnalisation supérieure.*<sup>311</sup>

<sup>308</sup> Émile Rideau, Teilhard, Teilhard oui ou non, Fayard, 1967

<sup>309</sup> Georges Barbour, un géographe, a eu la chance d'être sur le terrain avec le Père Teilhard de Chardin dans quatre continents différents : – en Extrême-Orient où nous avons, pendant environ dix ans, poursuivi des explorations en Chine dans une douzaine de provinces, où nous étions souvent les seuls blancs – en Californie, avec d'autres géologues – en France, dans des régions qui lui étaient plus familières qu'à moi – et au Transvaal, où nous nous sommes rendus à la demande de la Wenner-Gren Found. (Note éditée par L'association des amis de Teilhard de Chardin, octobre 2020)

<sup>310</sup> Cette idée a déjà été abordée au chapitre « Renverser l'idée de Dieu ».

<sup>311</sup> Ferdinand Poswick, osb (Maredsous), Spiritualité et religion, Revue Noosphère n°9, avril 2020

En Juillet 1952 Teilhard de Chardin visite l'université de Berkeley, il a en particulier accès aux grands cyclotrons déjà existants à cette époque. Face l'énormité et de la complexité des techniques et des calculs amassés dans ces machines, il ressent cette vision d'un au-delà, d'un besoin de refonte de la pensée en accord avec l'accroissement vertigineuse de la Connaissance. Il écrit alors *qu'on a l'impression de perdre pied dans l'humain. Une autre humanité naît par la force naturelle des choses, et crie (je le sens de plus en plus vivement) vers et pour un nouveau Dieu. En regardant ces extraordinaires produits de la « Noosphère », je n'ai pu m'empêcher de songer que demain, sans doute, ce sont des moyens de cet ordre qu'emploiera, pour contrôler la Vie, la nouvelle Biologie. Et c'est sans doute en prolongement du même mouvement de refonte et de repensée générale du Monde par sa base que se constituera, enfin, une science de l'Homme moins ridicule que celle dont on nous abreuve en ce moment.*<sup>312</sup>

Une science de l'homme ? cela peut se comprendre comme une fusion spirituelle par des milliards de cerveaux, une fusion qui serait à la source de l'émergence d'un divin dont nous ne pouvons que pressentir la puissance. Ce divin en émergence, Teilhard l'appelle un Christ cosmique ou Christ universel et nous sommes responsables de son incarnation progressive dans notre monde en mutation permanente.

En fait le transhumanisme représente en quelque sorte le refus de d'une animalité considérée comme une prison. Dans ce sens, la mort en est le stade ultime le plus inadmissible. La Singularité émergera avec la victoire sur cette mort biologique que nous ne savons pas encore maîtriser.

Pendant ces idées restent sans doute du domaine du rêve ! Ou alors du domaine de la croyance, ce qui est détestable et surtout contradictoire avec l'idée teilhardienne que l'Évolution appartient essentiellement au domaine de l'esprit et donc de la raison. *En tout cas, plus l'Évolution avance et se complexifie, plus la part proprement spirituelle y prend de l'importance ; elle devient sur cette planète une évolution des idées et des valeurs.*<sup>313</sup>

Du point de vue zoologique, l'homme est une espèce animale appartenant à l'ordre des primates, sous-ensemble des mammifères qui représente la classe la plus évoluée des vertébrés. L'homme est au sommet de cette pyramide animale pour la sophistication, il est le seul à avoir acquis une intelligence capable d'une conscience d'être par rapport à une simple sentience. Actuellement la possibilité d'une intelligence artificielle greffée dans le cerveau ne peut être qu'une étape, une étape dangereuse car elle développe des pouvoirs sans procurer les valeurs correspondantes. La vraie conscience, celle qui permet la question transcendante et acquiert la notion du temps, semble toujours inaccessible aux techniques de l'intelligence artificielle. La technologie de l'apprentissage profond (deep learning) reste tributaire d'un algorithme dont la logique est conçue par l'intelligence humaine dans un but délimité. Un tel algorithme pourrait peut-être s'imaginer dans le cadre limité de la sentience, propriété de tout animal évolué, mais cela n'inclurait pas la connaissance de l'être. Il faudrait un algorithme généraliste capable de récursivité dans le traitement de la pensée pour seulement imaginer commencer à empiéter le domaine de la conscience humaine. Une telle possibilité revient à considérer que le dualisme esprit-matière peut être dépassé et un tel dépassement reviendrait à libérer la créativité de l'esprit et lui permettre d'atteindre des niveaux impensables aujourd'hui. Peut-être est-ce là que se situe la pensée ultime du Transhumanisme.

*Le champ du fini est tout ce que nous pouvons voir, entendre, toucher, rappeler et décrire. Ce champ est fondamentalement ce qui est manifeste, ou tangible. La qualité essentielle de l'infini, par contraste, est son caractère élusif, intangible. Cette qualité se transmet dans le mot Esprit, dont le sens original est vent, souffle. Cela suggère l'existence d'une énergie invisible mais envahissante, à laquelle le monde manifeste du fini répond. Cette énergie, ou esprit,*

---

312 Pierre LEROY, Lettres familières de Pierre Teilhard de Chardin (1948-1955), Le Centurion, 1976

313 Jean Onimus, Béance du divin, PUF, 1994

*envahit tous les êtres vivants, et sans elle tout organisme se briserait dans ses éléments constitutants. Ce qui est réellement vivant dans l'être vivant, c'est cette énergie de l'esprit, et elle n'est jamais née et jamais ne mourra.*<sup>314</sup>

Dans ce sens, le transhumanisme reste un rêve, peut-être une impasse si nous n'arrivons pas à sortir de la contrainte de l'animalité. Seule une mutation fondamentale, la Singularité, pourrait nous faire dépasser l'état animal et nous établir dans le règne de la pensée pure. Oui ! L'esprit libre de toute contrainte, dont nous portons en nous la vague esquisse ou le rêve, nécessite une telle mutation, un bond en avant tel que nous aurions l'impression d'aborder un tout autre monde : l'utopie par excellence ! *Le monde virtuel numérisé et le monde réel humanisé seraient alors indiscernables. Ce problème est une magnifique mise en abyme des limitations dans ce que nous voyons, ce que nous comprenons et ce que nous savons de la réalité.*<sup>315</sup>

Ce conflit apparent entre l'animalité de l'homme qui s'exprime par des instincts méprisables et sa conscience qui permet une abstraction pure de la pensée, a toujours préoccupé l'homme jusqu'au crépuscule de sa vie. La conscience sait apprécier la beauté, elle sait être poète, amoureuse. Elle ne peut se contenter de survivre, elle a besoin de connaître, elle a en elle cet enthousiasme, cette curiosité qui la porte en avant pour comprendre le monde, elle est la source de la créativité. La conscience représente une réussite extraordinaire de l'évolution et pourtant elle reste tributaire de l'animalité. C'est une lutte permanente pour dominer des instincts hérités de la biologie comme le désir sexuel, la violence sexuelle, le communautarisme et la guerre, des instincts qu'elle méprise du haut de sa splendeur. C'est une lutte de toute la vie, perdue d'avance. L'animalité triomphera toujours avec la mort, la conscience s'éteindra et avec elle la somme de connaissances, d'expériences, de pensées, de réflexions acquises durant la vie.

---

<sup>314</sup> Massimo Teodorani, « David Bohm : la physique de l'infini », Macro Éditions, 2011

<sup>315</sup> De l'autre côté de la machine. « Voyage d'une scientifique au pays des algorithmes », Aurélie Jean, Éditions de l'Observatoire, 2019

## **RÉFLEXIONS SUR LES DIMENSIONS DU DEVENIR**

*J'ai trop conscience du caractère absurde de l'existence : nous n'avons pas demandé à naître, le monde n'est pas là pour nous faire plaisir, et nous allons tous mourir. Toute philosophie part de ce constat. Aucun sens n'est pré-donné : une fois que l'on accepte ce fait initial, soit l'on s'accommode de l'absence totale de sens à l'existence, soit l'on essaye d'en créer un. Ce choix est à l'origine de notre manière d'être au monde.<sup>316</sup>*

### **Une éthique de la Bonté**

Il y a autre chose dans la bonté que le simple bien-être de quelqu'un : c'est que la bonté est incompréhensible. On touche là à ce qu'on pourrait appeler l'âme humaine. Ce don de soi n'attend pas de contrepartie. Il est *absolu* ou il n'est pas.

*La bonté, si elle est authentique, n'est pas limitée par le temps, elle est d'une beauté sans mélange. Cela m'a permis d'écrire un jour :*

*La bonté est garante de la qualité de la beauté ;*

*La beauté, elle, rend la bonté désirable.<sup>317</sup>*

Nous abordons ici la source même de l'espérance que Jean Onimus ressent au plus profond de lui-même : l'indicibilité de la *Bonté* par rapport à la banalité du *Bien*. Dans plusieurs de ses livres, il aborde ce problème fondamental pour essayer de donner une guidance à la recherche éperdue de l'être dans le cosmos. Le bien pour lui est un produit que la société formalise par un ensemble de règles, la morale. Ces règles se développent au fil de l'histoire en fonction de l'évolution de la société, mais souvent elles ne savent pas évoluer et restent tout à fait en deçà de la réalité courante. Le meilleur exemple, c'est la Loi mosaïque<sup>318</sup>, celle de la Bible, qui s'applique toujours pour les juifs orthodoxes et qui peut paraître si ridicule à un homme issu de la civilisation occidentale d'aujourd'hui, un homme qui a su se libérer de ces croyances surannées. Jésus, le premier, a voulu secouer cette fameuse Loi et cela pour une raison très précise : faire comprendre à l'homme que ce qui compte, ce n'est pas suivre une règle imposée par une société à un moment donné, mais bien plutôt de savoir la remettre en question dans un contexte déterminé, ce qui signifie par-là se réveiller, regarder le monde et finalement animer une Évolution spirituelle dans laquelle se dessine l'homme du futur. Jean Onimus l'a bien senti en essayant de retrouver l'authenticité de l'Évangile débarrassé des couches de croyances accumulées par les théologiens successifs dans l'histoire de l'Église.

*Jésus a douloureusement senti la mentalité du peuple de la Loi, il en a vu les insuffisances : à la Loi qui extériorise et généralise, il a cherché à substituer ce qui – plus que tout ! – échappe à la Loi. (...) Il est étrange – et significatif – que l'Évangile soit né chez un des peuples les plus méticuleusement légalistes de l'Histoire, comme une réaction de l'amour et de la confiance contre un système raffiné de contrats et de marchandages avec le Divin. La révolution évangélique voulait dépasser ces trop habiles dispositions des législateurs, ou, du*

---

<sup>316</sup> Adèle Van Reeth dans Philosophie magazine Février 2019

<sup>317</sup> François Cheng, De l'âme, 2016

<sup>318</sup> Traditionnellement la Loi mosaïque compte 613 commandements divisés, selon la catégorisation effectuée par Maïmonide, en 248 commandements positifs (« Fais ... ») et 365 commandements négatifs (« Ne fais pas ... »), certains commandements possédant simultanément une dimension positive (abstention lors du septième jour de la semaine) et négative (interdiction d'effectuer un travail en ce jour).

*moins, les débordent suffisamment pour rendre les codes non seulement insuffisants, mais inutiles.*

*L'Évangile est dangereux pour les États, les juristes et toutes les administrations ! Il met à mal les idéologies et même les croyances. Non pas qu'il les supprime : il les dépasse, il les rend inutiles. Il ne délimite pas, n'opprime pas, car il se situe bien au-delà de la morale, à un niveau où toute vertu apprise serait mesquine, où elle n'est plus nécessaire ni même tolérable ! C'est par là que l'Évangile est prophétique !*<sup>319</sup>

L'Évangile parle de lui-même, il suffit simplement de savoir retrouver ces dits originels et c'est ce qu'a essayé de faire Jean Onimus. Les évangiles canoniques ont été rédigés entre 60 et 110 années après la mort de Jésus, mais, tout de suite, les disciples ont demandé à des scribes de mettre par écrit des listes désordonnées de paroles et de paraboles dont ils se souvenaient, cela leur servait d'aide-mémoire. Les paraboles étaient un moyen d'expression très efficace, adapté à un public populaire et paysan, elles passent par l'imagination et donnent ensuite à réfléchir. On ne les oublie pas parce qu'elles frappent l'imagination.

C'est finalement dans l'Évangile, relu comme il faudrait le lire, c'est-à-dire dans son sens profond originel, tellement simple finalement, que Jean Onimus trouve le signe que l'humain progresse inévitablement vers quelque chose qui restera toujours indicible.

*La bonne direction, que nous indique toute l'Évolution, c'est d'abord de réaliser enfin totalement notre nature d'hommes en nous écartant toujours plus de l'animalité. Pour cela, la raison ne suffit pas : elle est sèche, froide et capable du pire... Il faudrait surtout développer ce que j'appelle la "raison du cœur" : celle-là ne se trompe pas sur les fins, elle sait où elle va, elle devine les impasses, elle sent les chemins qui s'ouvrent et qui montent vers ce nous appelons l'Esprit, sans trop savoir ce que c'est.*<sup>320</sup>

Il s'agit là d'une problématique essentielle et Jean Onimus regrette que l'on n'ose pas aborder le sujet dans l'éducation des enfants. *Dans les écoles, personne ne songe à faire réfléchir les jeunes sur ce sujet primordial : que serait une société vraiment humaine ? On redoute l'utopie et les « bons sentiments » ; on écarte, on refoule la « morale », alors qu'il s'agit non pas d'imposer un code, mais d'éveiller les consciences à ce qu'il y a de plus précieux au monde, de plus spécifique pour la nature humaine, de plus chargé d'avenir pour nous tous : la bonté, avec son cortège de pitié, de fraternité et d'amour.*<sup>321</sup>

Ce concept singulier que représente la bonté est récurrent dans toute la réflexion de Jean Onimus sur l'être et le religieux : *La surpuissance de la bonté, face à la force injuste et brutale, suppose un anéantissement de l'instinct animal de domination et de vengeance, avec un dépassement de la loi de justice, pour favoriser les pauvres, des faibles, des exclus. Ils jouiraient ainsi d'un privilège compensatoire et donc d'une "injustice" en leur faveur : c'est le rôle actif de la générosité.*<sup>322</sup>

Ainsi avec la bonté, nous sortons du biologique pour entrer dans le monde de l'esprit. C'est dans l'esprit que se crée la conscience et cela marque le début du basculement de l'évolution de l'homme vers un monde spirituel beaucoup plus dynamique que le monde biologique et certainement plus orienté vers la recherche du fondement même de l'être. Vassili Grossman qui

---

<sup>319</sup> Ce que Jésus a vraiment dit. Nouvelle présentation des textes les plus authentiques de l'évangile. Inédit, 2007 (Pour accéder à ce texte, voir « Jean Onimus » sur wikipedia)

<sup>320</sup> *ibid*

<sup>321</sup> Jean Onimus, Chemins de l'espérance, Albin Michel, 1996

<sup>322</sup> Ce que Jésus a vraiment dit. Nouvelle présentation des textes les plus authentiques de l'évangile. Inédit, 2007 (Pour accéder à ce texte, voir « Jean Onimus » sur wikipedia)

a vécu les souffrances terribles provoquées par le communisme soviétique avait bien compris que quelque chose d'infiniment profond se cachait sous les horreurs causées au nom du Bien.

*C'est la bonté d'une vieille, qui, sur le bord de la route, donne un morceau de pain à un bagnard qui passe, c'est la bonté d'un soldat qui tend sa gourde à un ennemi blessé, la bonté de la jeunesse qui a pitié de la vieillesse, la bonté d'un paysan qui cache dans sa grange un vieillard juif. Cette bonté privée, d'un individu pour un autre individu, est la bonté sans témoins, une petite bonté sans idéologie. Mais si nous y réfléchissons, nous voyons que cette bonté privée, occasionnelle, sans idéologie, est éternelle. Le secret de l'immortalité de la Bonté est dans son impuissance. Plus elle est absurde, plus elle est insensée et impuissante, plus elle est grande.*<sup>323</sup>

Il est tentant d'opposer le Bien et le Mal face à la Bonté. En fait cela n'a rien à voir. La Bonté est bien au-delà de ce qu'on appelle communément le Bien et le Mal. Ces deux derniers concepts se rapportent à la morale sociétale, c'est-à-dire aux règles établies par la société pour assurer le vivre ensemble, des règles à la fois théologiques et politiques qui peuvent évoluer avec les croyances et surtout le pouvoir de certains dictateurs. Comme dit Vassili Grossman : *Quand s'exerce la violence, le malheur règne et le sang coule. J'ai assisté aux grandes souffrances de la paysannerie et pourtant le but de la collectivisation était le Bien. Je ne crois pas au Bien, je crois à la Bonté.*

Le Bien est le résultat d'un calcul, la Bonté est une expression naturelle de l'âme. La différence entre faire le Bien et être Bon, c'est la différence entre Vertu et Innocence. C'est là peut-être le message essentiel de Jésus : *L'Évangile inaugure le principe fondateur du don sans contrepartie : on n'existe, on ne vit que dans la mesure où l'on aime : « Qui non diligit, manet in morte (1 Jn 3,14).*<sup>324</sup> Le verbe latin diligere signifie ici un amour de dilection, c'est-à-dire un amour spirituel qui se rapproche de la fraternité.

Par rapport au Bien qui est une valeur relative et culturelle, attaché à une religion ou une idéologie et découlant de l'arbre de la connaissance du Péché Originel, la Bonté peut être vue comme une valeur absolue. Dans ce sens, la Bonté serait inhérente à tout homme, plus ou moins développée selon chacun, trop souvent étouffée par l'intolérance et le choix arbitraire de ce qui est Bien et de ce qui est Mal.

Gilles Deleuze confirme cette analyse de la relativité du Bien et du Mal en s'appuyant sur la philosophie de Spinoza : *Ce ne peut être que par la Bonté que l'homme peut dépasser son animalité et surtout pas par des croyances imposées par d'autres sur ce qui est Bien ou ce qui est Mal. Si le Mal n'est rien, selon Spinoza, ce n'est pas parce que seul le Bien est et fait être, mais au contraire parce que le bien n'est pas plus que le mal, et que l'Être est par-delà le bien et le mal. (...) L'homme bon et fort est celui qui existe si pleinement ou si intensément qu'il a conquis de son vivant l'éternité et que la mort, toujours extensive, toujours extérieure, est peu de choses pour lui.*<sup>325</sup>

Le Bien n'est pas plus que le Mal et c'est donc au-delà qu'il faut chercher le fondement de l'âme. Ainsi quand le Monde des religions interroge le poète Christian Bobin sur les illuminations, les expériences d'ordre mystiques qu'il a pu connaître, sa réponse est significative et tellement belle que je la retranscris ici : *Ce n'est vraiment pas une illumination mais un sentiment plus souterrain, diffus, que je pouvais parfois croire être perdu et qui revenait toujours : la sensation d'une bienveillance tramée dans le tissu parfois déchiré du quotidien. Cette sensation n'a jamais cessé de courir par-dessous les fatigues, les lassitudes et*

---

<sup>323</sup> Vassili Grossman, Vie et destin, Julliard, 1990

<sup>324</sup> Jean Onimus, Chemins de l'espérance, Albin Michel, 1996

<sup>325</sup> Gilles Deleuze, Spinoza Philosophie pratique, Les Éditions de Minuit, 2003

*même les désespérances. Je tourne autour d'un mot : la bonté. C'est la bonté qui me stupéfie dans cette vie, elle est tellement plus singulière que le mal !*<sup>326</sup>

Ce serait ainsi dans la Bonté qu'il faut chercher le fondement de l'âme et finalement la Foi. Une sensation de bonté conduit au transcendant et permet en cela l'émergence d'une spiritualité de la Foi. Par opposition à la Bonté, le Bien s'exprime dans le réel, il en dérive, il est conduit par la Raison. Le Bien correspond à une vision réaliste, pragmatique des choses et reste ainsi dépendant du temps. Demain il ne sera plus le même, tandis que la Bonté s'exprime dans une vision éternelle.

*Il y a certainement des trésors de bonté (et d'attente) chez l'Homme, écrit Teilhard, mais il faut pouvoir faire s'exprimer cette bonté. Ne serait-ce pas l'image du Dieu de l'Évangile, que certains laissent se refroidir en leur théologie ?*<sup>327</sup>

Voilà le trait que je crois le plus fondamental de Teilhard de Chardin. Lui qui est soulevé par des passions aussi bien scientifiques que mystiques, lui qui donne à l'Évolution une valeur formidable (il va jusqu'à parler de *la sainte et éternelle Évolution qui réconcilie l'homme avec Dieu*), lui qui parle du progrès de façon quasi mystique, lui qui écrivit des pages extraordinaires sur l'amour qu'il considère comme le ciment même de l'Évolution, lui donc aurait dû être le premier à parler du Bien. De faire du Bien. D'agir pour le Bien ! Et bien non ! Il nous parle de charité, de compassion et de bonté. Il nous dit que *la vérité, c'est de voir que tout cède dans le sens, et sur l'influence, de la bonté. Telle est la face intérieure de l'Évolution.*<sup>328</sup>

Cette approche prend sa source dans les paroles mêmes de Jésus. Il faut savoir relire l'évangile sans à priori théologique, en se libérant des vieux dogmes poussiéreux, comme a su le faire Jean Onimus. L'Homme de Nazareth a su nous faire comprendre que *d'une religion négative, pessimiste, fondée sur le péché et la grâce, nous pouvons passer alors à un attachement affectif, fasciné par un homme qui a affirmé des valeurs méconnues et pourtant évidentes. Ces valeurs sommeillent dans la communauté humaine. C'est dans ce contact avec les formidables puissances en léthargie que sont l'amour, la bonté, la générosité, que consiste le Feu que Jésus voulait répandre dans le monde (Lc 12/49 et Th 10).*<sup>329</sup>

Ce retour à l'évangile que Jean Onimus suggère, j'ai mis longtemps à le comprendre. Étouffé sous la chape théologique, je n'imaginai pas possible de penser, comme essayait de le faire mon père, à *un Jésus préchristique infiniment plus actuel pour nous que celui des théologiens qui, lui, est hors du temps. Ce Jésus-là est plus vivant que le Christ de saint Paul : il ressuscite sans cesse pour peu qu'on le laisse faire. C'est une voix que deux mille ans de redites n'ont pas usée et qui continue à nous toucher autant qu'aux premiers jours.*<sup>330</sup>

Et Jean Onimus insiste dans son livre Béance du divin avec un texte qui conclut définitivement notre propos : *Au bout d'idéologies salvatrices, dont les effets se sont révélés ravageurs, nous commençons à nous apercevoir que la plus haute valeur, celle qui ne saurait en aucun cas devenir excessive, celle qui ne se situe pas entre deux vices, à mi-chemin, comme les autres vertus, celle qui seule peut donner à l'existence une authentique plénitude, c'est la Bonté. En attribuant la bonté à Dieu, l'être humain a bien montré le sens de la flèche, l'absolu. À un disciple qui l'appelait « Bon maître » Jésus répond « Personne n'est bon sinon Dieu seul » (Mc 10, 18). C'est l'une des paroles les plus profondes de l'Évangile, peut-être l'essentiel de*

---

<sup>326</sup> Christian Bobin, Le Monde des Religions, septembre 2007

<sup>327</sup> Teilhard de Chardin, Être plus, Seuil, 1968

<sup>328</sup> Teilhard de Chardin, Toujours en avant, Ed Fates, 1995

<sup>329</sup> Jean Onimus, Portrait d'un inconnu : L'homme de Nazareth, L'Harmattan, 2002

<sup>330</sup> Jean Onimus, Portrait d'un inconnu – L'homme de Nazareth, L'Harmattan, 2002

*ce qu'il nous a révélé. Soljenitsyne et Grossman qui ont connu l'enfer soviétique n'ont cessé d'opposer aux idéologies dévoreuses d'hommes cette suprême valeur vraiment spécifique de l'Humanité, par quoi celle-ci se distingue non seulement de tous les autres vivants mais de l'univers entier. Car la bonté n'existe nulle part sinon dans le cœur de l'homme, c'est en lui la trace du divin. Plus que d'autres peut-être, les bouddhistes y ont reconnu le signe du divin et en ont fait l'essence de leur morale. Vassili Grossman a fondé son roman sur cette persistance de la bonté au sein des pires horreurs de la guerre (à Stalingrad par exemple). Il écrit « Cette bonté est ce qu'il y a de plus humain en l'homme, elle est ce qui définit l'homme, elle est le point le plus haut qu'ait atteint l'esprit humain. [...] Elle est invincible. Plus elle est insensée, absurde et impuissante, plus elle est grande. Le mal ne peut rien contre elle. »<sup>331</sup>*

La bonté (ou la charité gratuite, ou simplement un peu de générosité) apparaît donc comme le reflet d'une volonté insensée, absurde et impuissante. Quel pourrait être l'intérêt d'un geste « bon » dont le sens profond ne suppose aucun retour, aucune gratification quelle qu'elle soit ? Un don ne peut pas se ramener à une simple (vulgaire même) transaction ou alors il ne s'agit plus de charité pure qui, par définition, ne peut être que désintéressée. De façon plus explicite : ce n'est pas ce que l'on fait qui compte, c'est comment on le fait.

*Attention ! La charité n'est pas l'aumône. Pas cette offrande qu'on laisse tomber de haut en bas, et qui, si elle offense celui qui la reçoit, déshonore à coup sûr celui qui la donne. Cette charité-là, c'est le fantôme, la caricature de la charité. Je suis sûr que la charité aura raison, un jour, de la violence, de l'égoïsme et de l'argent. Je suis sûr qu'un jour se lèvera où il n'y aura plus de famines, de taudis ni de guerres, plus d'enfants sans amour, plus de vieillards sans foyer. La charité accepte les épreuves, la charité sourit à la souffrance, la charité demeure plus forte que la mort.<sup>332</sup>*

Mais alors quel pourrait être le sens d'une telle action qui de toute façon ne nous rapportera rien, si ce n'est même quelque ennui ? Y aurait-il au fond de la conscience humaine quelque chose qui dépasse la simple raison, quelque chose indicible et qui nous fait vivre plus ? Ou n'est-ce finalement qu'un simple instinct de survie d'origine purement animale ?

La bonté peut signifier un don de soi dans une action, un projet, une recherche, une création artistique. On ne réussit pas quelque travail, quelque réalisation nouvelle sans se donner entièrement à cette action. Un artiste n'accédera pas à la beauté sans donner toute son énergie à sa créativité. Et cela s'applique à toute forme de recherche pour accéder à plus de savoir.

Mais la bonté signifie aussi le geste gratuit de s'ouvrir aux Autres, de les accepter comme ils sont et pour cela forcer les cloisons de nos égoïsmes. Oui ! Comme dit Teilhard, *l'Humanité dort encore, assoupie dans les joies étroites de ses petits amours fermés. À quelle puissance est-il réservé de faire éclater les enveloppes où tendent à s'isoler jalousement et à végéter nos microcosmes individuels ? A la Charité, principe et effet de toute liaison spirituelle. La charité chrétienne, si solennellement prêchée par l'Évangile, n'est pas autre chose que la cohésion plus ou moins consciente des âmes, engendrée par leur convergence commune dans le Christ Jésus.*<sup>333</sup>

Mais dans ce sens, la bonté reste souvent un vœu que l'on peut vénérer sans arriver vraiment à l'exprimer dans la réalité des choses. L'homme reste tributaire de son ego, un monde fermé qu'il organise et qui n'appartient qu'à lui. Même Teilhard avoue son impuissance à appliquer cette bonté dans l'amour du prochain ! *Mon Dieu, je l'avoue, j'ai bien longtemps été, et je suis*

---

<sup>331</sup> Jean Onimus, Béance du divin, PUF, 1994

<sup>332</sup> Edgar Morin, Pour sortir du XXe siècle, Seuil, 1984

<sup>333</sup> Teilhard de Chardin, Le milieu divin, Seuil, 1957



*encore, hélas, réfractaire à l'amour du prochain. Autant j'ai ardemment goûté la joie surhumaine de me rompre et de me perdre dans les âmes auxquelles me destinait l'affinité bien mystérieuse de la dilection humaine, autant je me sens nativement hostile et fermé en face du commun, non pas seulement le pauvre, le boiteux, le tordu l'hébété mais l'autre simplement. La simple idée d'entrer en communication spirituelle avec lui ne m'est qu'un dégoût.*<sup>334</sup>

Le stade ultime de la bonté, je pense, apparaît quand elle devient une source de création, un phénomène purement spirituel et donc propre à la conscience. Dans ce sens elle devient ce qu'on pourrait appeler une *éthique de la bonté* et constitue un élément essentiel pour assurer la cohésion et l'évolution spirituelle de *l'enveloppe pensante de la Terre* que Teilhard appelle la *noosphère*. L'Évolution de la *noosphère* s'effectue vers un point de centration, le « *point omega* ». À ce point-là de l'évolution, l'humanité arriverait à une complète harmonie avec elle-même. Cette vision de l'évolution de la *noosphere* implique une montée en conscience de l'Humanité vers ce point *omega*, but ultime de la vie. Teilhard traduit alors cette montée en conscience comme l'accompagnement d'un Christ Cosmique en formation. Une *éthique de la bonté* orienterait dans ce sens les puissances créatrices qui travaillent la *noosphère* pour l'amener à cette harmonie ultime et éviter ainsi une implosion toujours possible.

Jean Onimus interprète cette harmonie ultime comme un amour universel qui rend toute loi inutile : *L'emprise sur nous de l'Évangile n'est pas due aux miracles ni à la doctrine qu'on en a extrait, mais à cet idéal d'unanimité dans un « Royaume » où l'amour remplacerait toutes les lois. Voilà ce qui fascine tant d'hommes en les dévouant jusqu'au martyre. C'est l'expression d'un gène que nous portons en nous : l'Évolution, peut-être, prépare un Big-Bang d'amour... !*<sup>335</sup>

Cette question amène à revoir la vision que l'on peut avoir du monde. Nécessairement le monde change, mais comment change-t-il et pourquoi ? Doit-on voir le monde courir vers une catastrophe inéluctable ou au contraire croire à la montée irrésistible vers un nouveau monde aujourd'hui inimaginable ?

*Nous n'avons aucune idée des grandes crises qui vont demain secouer l'humanité : surpopulation terrifiante, inégalité croissante des économies, menaces d'extinction, etc. Une conscience plus haute que la nôtre peut naître de ces remous. Or le sens humain, pour être humain, doit être de l'ordre d'un amour. La charité est présente, potentiellement, au cœur de toute activité humaine pour peu qu'elle aille dans le sens de la vie. Tout effort tendant vers la synthèse terrestre de l'Esprit est imprégné par elle. Le marxisme, quoi qu'on en dise, en est plein. Toute socialisation, en rapprochant les hommes, en multipliant leurs liens, en égalisant leurs possessions matérielles, en les arrachant à leur individualisme, les rend capables de plus de charité et, parallèlement, favorise et active ce progrès. Il y a ainsi, par en bas et par en haut, un double effort qui converge et tend à insérer un peu plus d'amour tout en libérant les personnes.*<sup>336</sup>

Charité, amour et liberté sont liés. Ce sont là les moteurs essentiels de cette montée en conscience de la *noosphere*. Dans ce sens, ces valeurs constituent le vecteur essentiel qui maintient la société ensemble et assure l'authenticité des liens qui la structurent. Mais le terme « amour » est ambigu. Il serait préférable de parler de fraternité comme le dit Jean Onimus : *Il ne s'agit pas de la passion charnelle, brutale et généralement sans lendemain, mais plutôt d'une relation affectueuse, proche de la « philia » (l'amitié fraternelle) qui est pour Aristote le vrai*

---

<sup>334</sup> Ibid

<sup>335</sup> Jean Onimus in Présentation de « La place de l'homme dans la nature » par Teilhard de Chardin, Albin Michel, 1996

<sup>336</sup> Jean Onimus, Pierre Teilhard de Chardin ou la foi au monde, DDB, 1968

*ciment d'une société. Pour lui une démocratie ne tient que par-là, c'est-à-dire par la satisfaction qu'éprouvent les gens à être ensemble dans un milieu (géographique, historique, social) qu'ils apprécient.*<sup>337</sup>

Dans ce dépassement de la passion charnelle en *fraternité*, Teilhard voyait une transformation créatrice de l'amour. Lui, qui a vécu une relation féminine très forte avec Lucile Swan, a su transformer cet amour en le gardant chaste conformément à ses vœux religieux. Loin du don physique et des soins de la reproduction, il a su développer graduellement avec Lucile une auréole grandissante d'échanges spirituels. Les lettres échangées pendant une trentaine d'années sont extraordinairement sensibles, une merveille de spiritualité, et laissent entrevoir un amour en voie de changement d'état au sein de la *noosphère*. C'est dans cette direction que se prépare le passage collectif de l'humanité en Dieu. S'emparer de la passion sexuelle comme moteur de l'esprit, quel rêve ! D'ailleurs Teilhard reprend ce thème de la chasteté dans Les directions de l'Avenir : *Le moment est peut-être venu où, conformément aux lois inflexibles de l'évolution, l'Homme et la Femme désignés par la Vie pour promouvoir au plus haut degré possible la spiritualisation de la Terre doivent abandonner, pour se prendre, la manière qui a été jusqu'ici la seule règle des êtres. Pourquoi, ne gardant de leur attraction mutuelle que ce qui les fait monter en les rapprochant, ne se précipiteraient-ils pas l'un vers l'autre en avant ? Pas de contact immédiat, mais la convergence en haut. L'instant du don total coïnciderait alors avec la rencontre divine. En quelque sorte la chasteté devient, dans son essence, un don retardé.*<sup>338</sup>

Charité, fraternité et liberté donc, ce sont sans doute là les constituants de l'éthique de la bonté. *La fraternité* (au sens de Jean Onimus), *qui semble devenue pour l'humanité un avantage biologique décisif, ne relève pas du génome, elle relève du « cœur », des superstructures de l'éducation et de l'exemple public, c'est-à-dire de la culture.*<sup>339</sup>

L'éthique de la bonté pourrait être alors la source de la montée en conscience de l'humanité. Il faut écouter saint Paul quand il nous dit, sans ambiguïté, que la charité est la qualité essentielle pour suivre la route que Jésus nous a proposée : *Quand je parlerai les langues des hommes et des anges, si je n'ai pas la charité je ne suis plus qu'une cymbale qui retentit. Quand j'aurai le don de prophétie et que je connaîtrai tous les mystères et toutes les sciences, quand j'aurai la plénitude de la foi, une foi qui transporte les montagnes, si je n'ai pas la charité, je ne serai rien. J'aurais beau distribuer toute ma fortune aux affamés, j'aurais beau me faire brûler vif, s'il me manque la charité, cela ne me sert à rien. La charité prend patience ; la charité rend service, ne jalouse pas, ne se vante pas, ne se gonfle pas d'orgueil, ne cherche pas son intérêt... La charité ne passera jamais... Ce qui demeure aujourd'hui, c'est la foi, l'espérance et la charité, mais la plus grande des trois c'est la charité.*<sup>340</sup>

Et Mario Craviari précise dans son livre « *Dire la complexité du monde* »<sup>341</sup> que dans les traductions récentes de la bible le mot *charité* est changé pour mettre à la place le mot *amour*. C'est encore une perversion comme il y en a tant dans l'interprétation des Évangiles. Cela déforme le sens profond de cette phrase de saint Paul qui veut dire que rien, dans les relations humaines, n'est plus important, plus essentiel, plus indispensable que la charité ; charité qui n'est possible que dans un cœur qui peut avoir des élans de bonté.

---

<sup>337</sup> Jean Onimus, Jésus seulement, L'Harmattan, 2003

<sup>338</sup> Teilhard de Chardin, Les Directions de l'Avenir, Albin Michel, 1973

<sup>339</sup> Jean Onimus, Chemins de l'espérance, Albin Michel, 1996

<sup>340</sup> Paul de Tarse, Lettre aux Corinthiens (12, 31-13,13)

<sup>341</sup> Mario Craviari, Dire la complexité du monde, Saint-Léger Éditions, 2018

*La charité, principe et effet de toute liaison spirituelle, la charité si solennellement prêchée par l'Évangile, la charité donc n'est pas autre chose que la cohésion plus ou moins consciente des âmes.*<sup>342</sup>

Il y a dans le geste de « bonté » une exigence d'authenticité et de foi. Authenticité parce qu'il implique un don de soi pour quelque chose qui dépasse notre compréhension rationnelle. Le don s'exprime en dehors de toute raison. Mais au-delà de l'exigence d'authenticité qu'il implique, on devine un besoin de foi. Le don est peut-être le geste ultime qui permet de justifier notre existence dans un monde incompréhensible. C'est pour cela que je vois affleurer dans ce geste du don quelque chose d'indicible qui jaillit du cœur même de l'homme, c'est-à-dire son âme.

« *L'Avenir est plus que tous les passés, c'est là ma foi.* » écrivait Teilhard en 1918. Tandis qu'un biologiste comme Jean Rostand n'aperçoit dans la vie qu'un hasard, Teilhard y découvre une promesse : *l'avenir de la vie se confond avec l'avenir du cosmos.*<sup>343</sup> *L'humanité n'est pas immobile ; depuis qu'elle existe, elle avance vers plus d'être. En fait, le monde humain est une immense réserve d'énergie qui ne demande pour se manifester qu'une étincelle, l'étincelle de la foi en la valeur et la bonté fondamentale des choses.*<sup>344</sup>

Au fond, par l'idée même du don, de la charité pure ou simple générosité, vous dépassez la vie quotidienne, vous êtes plus. Un tel geste vous fait en quelque sorte renaître, le monde s'ouvre à vous, tout devient possible et dans cette ouverture jaillit une envie de créer, de créer encore et toujours parce que c'est l'objet même de l'être au monde. Dans tout art, dans toute science, il y a un don de soi et c'est certainement là que se trouve ce besoin insatiable de curiosité qui pousse l'homme à chercher encore et encore. Le sens du don est peut-être l'essence même de la conscience de soi, c'est-à-dire la force créatrice qui fait l'homme. La perte de ce sens vous ramène presque à l'état d'une conscience animale, la sentience. Il y a dans le sens du don une force primordiale qui vous pousse au-delà des limites de la raison, un rêve de puissance. *Bergson insiste sur le fait que nous ne pouvons accéder à une vraie joie, à une liberté véritable, à une force authentique qu'à la condition d'aller chercher au fond de nous-mêmes la puissance créatrice qui s'y trouve cachée, enfouie comme un trésor.*<sup>345</sup>

Et au cœur de cette puissance créatrice git une espérance formidable dans l'avenir de l'homme : la foi tout simplement, une foi indicible qui dépasse toute raison. *La physique moderne nous a heureusement confronté à une incertitude fondamentale, à l'imprévisible, au non rationnel, et nous a mis en présence d'une réalité non réductible... On oppose, à juste titre, la raison et la foi : l'une est objectivement instituée, méticuleusement organisée ; l'autre n'est organisée qu'en surface, par osmose avec la religion. En réalité c'est une espérance ouverte, donc incertaine, sous peine de changer de nature. Tout le reste est récitation.*<sup>346</sup>

Qu'est-ce qu'une vie réussie, finalement ? Jean Onimus l'exprime parfaitement dans son livre « Bonheur, bonheur » : *Une vie réussie se reconnaît à la qualité des joies qu'elle sait atteindre ; or la plus haute joie se trouve certainement dans le don à un être, à une cause, à*

---

<sup>342</sup> Teilhard de Chardin, *Le milieu divin*, Seuil, 1957

<sup>343</sup> L'optimisme teilhardien réussit d'ailleurs à voir dans les philosophies de l'angoisse une sorte de défi à la conscience vitale qui l'oblige à regimber, à se surmonter, à y voir plus clair et finalement à mieux progresser.

<sup>344</sup> Jean Onimus, *Pierre Teilhard de Chardin ou la foi au monde*, DDB, 1968

<sup>345</sup> Abdennour Bidar, *Les tisserands*, 2016

<sup>346</sup> Jean Onimus, *Béance du divin*, PUF, 1994

*une idée, à une vocation, à des valeurs qu'on a aimées ; et même si l'on s'est trompé sur leur compte, le don, par lui-même, a valorisé son objet.*<sup>347</sup>

---

<sup>347</sup> Bonheurs, bonheur, Jean Onimus, Insep éditions, 1983

### **Inquiétude du savoir : l'homme créateur**

*L'idée est que l'esprit est un phénomène cosmique, qu'il est conditionné par les principes d'organisation de l'Univers, qu'il est donc en évolution, lié au développement de la vie, mais présent et actif dès les origines. (...) Par lui se construit à travers le temps et l'espace un « monde de l'esprit ». C'est, en dernière analyse, le désir d'être plus, le désir de remplir le gouffre de l'existence qui ouvre sur le divin.<sup>348</sup>*

Le niveau de connaissance atteint aujourd'hui par la conscience conduit à \*\* la vision historique offerte par la Genèse de l'image d'un Dieu transcendant à l'origine de tout. Ce n'est pas de Là-haut, de ce que les religions appellent les Cieux, que descend une volonté divine chargée de diriger l'humanité, de lui donner une morale qui, si elle est respectée, permet d'assurer aux impétrants une vie éternelle dans un Paradis illusoire. Dieu n'est pas plus immanent que transcendant, il n'a rien à voir avec la réalité physique et animale du monde, les choses existent et évoluent par elles-mêmes selon les lois qui gouvernent l'univers. Dieu n'a pas non plus une quelconque responsabilité dans la vie spirituelle et sociale de l'homme, c'est plutôt l'homme qui, dès l'apparition d'un brin de conscience, l'inventa en imaginant des croyances et bâtissant des religions.

Nous sommes donc conduits à renverser le scénario qui procède de la création ! Rien ne vient plus d'un En haut imaginaire mais bien plutôt du génie humain, bien réel celui-là, qui surgit là en bas sur Terre. L'homme devient démiurge : sa conscience, son besoin de savoir, exprime une Force irrésistible dont le but est de faire exister l'univers en le sortant bribes par bribes de son néant. C'est là la raison même de la conscience.

*Dieu n'agit plus du dehors comme un démiurge, il émane de la création en cours. Il est une Force en action dans le cosmos, Force irrésistible bien qu'imperceptible par l'esprit qui reste une matière en genèse. Un tel Dieu se crée lui-même en promouvant la nature ; il ne la « gouverne » pas, il l'intensifie et accélère son Évolution en direction du spirituel.<sup>349</sup>*

Ce renversement de perspective est fondamental, on comprend mieux alors les possibilités associées à l'émergence possible d'une *nooconscience* mondiale. Celle-ci, portée par les milliards de consciences qui partagent leurs savoirs et leurs questionnements au sein d'un héritage culturel commun, cristallise en quelque sorte le but ultime de l'évolution non biologique : un univers conscient de lui-même. Mais le résultat de cette évolution, à un instant donné, ne peut être décrit parce que nous ne sommes pas en position de pouvoir l'observer de l'extérieur. Nous ne sommes que les neurones virtuels de cette *nooconscience* ; nous sommes impliqués totalement dans son processus et de ce fait nous ne disposons pas de la capacité de sortir de ce cerveau virtuel afin de regarder ce qu'il s'y passe. Nous ne verrons jamais qu'une succession d'histoires qui se complètent sans jamais se terminer.

L'univers pourrait se résumer à une suite mathématique, comme dit Max Tegmark<sup>350</sup>. Cependant les équations mathématiques n'apportent pas de sens même si elles laissent entrevoir une vision formelle de l'Univers permettant ainsi de couper court à toute question sur son origine. Les calculs n'ont pas besoin du temps pour décrire l'univers et le définir par toutes ses relations. Mais en l'absence du temps, la question transcendante « *quel est le sens de la vie ?* »

---

<sup>348</sup> Jean Onimus, *Béance du divin*, PUF, 1994

<sup>349</sup> Jean Onimus, *Le destin de Dieu*, L'Harmattan, 2003

<sup>350</sup> Max Tegmark, *Notre univers mathématique*, Dunod, 2014.

reste non résolue, les calculs ne permettent pas l'émergence de la conscience et particulièrement une *nooconscience* en gestation.

Si l'univers s'explique par des structures mathématiques, il n'a pas d'histoire, il est simplement le résultat logique d'un ensemble d'équations. Dans ce sens, le temps n'existe pas puisque chaque état de l'univers se déduit mathématiquement. C'est là toute la différence avec l'histoire de la conscience humaine, qui, elle, prend sa source dans le temps. Il y aurait ainsi un temps mathématique qui se dissout dans la relativité des choses, le passé existant tout aussi bien que le futur, et un temps conscient qui ne peut pas s'expliquer mathématiquement. Ce concept de temps conscient apparaît avec les premiers brins de conscience comme fruit des échanges de type réflexifs entre des cerveaux ayant atteint une complexité adéquate pour développer un langage de communication suffisamment riche. Il s'agit là d'un processus d'émergence qui ne peut pas se formaliser mathématiquement et qui n'a rien à voir avec la socialisation de la fourmi ou de l'abeille dont la source est un phénomène purement biologique. Dans cette hypothèse, on pourrait même admettre qu'un réseau excessivement dense d'ordinateurs suffisamment sophistiqués pour communiquer en utilisant des images et des symboles abstraits, pourrait générer par lui-même des brins de conscience. L'ordinateur viendrait en quelque sorte compléter la conscience humaine dans son évolution en participant à l'enrichissement de la *nooconscience*. Aujourd'hui certains chercheurs laissent penser qu'il y a un risque pour l'avenir de l'homme, lequel pourrait se voir devenir l'esclave d'une civilisation gouvernée par des ordinateurs devenus trop puissants et donc trop conscients. Mais d'un autre côté, c'est en utilisant cette puissance des ordinateurs que l'homme peut démultiplier la force de sa conscience et se libérer ainsi des limitations biologiques de son cerveau. C'est sans doute là un facteur essentiel dans le devenir de la conscience.

Ces considérations sur l'évolution de la conscience selon un processus non biologique nous amènent à considérer que l'humanité consciente a commencé à exister, c'est à dire à sortir du carcan de son espèce biologique, à partir de l'émergence de la pensée. Lentement, très lentement au début, la conscience s'est construite avec un fond culturel jusqu'à l'emballement que nous pouvons observer aujourd'hui où rien n'est plus comme hier ! Quel peut être le rationnel au cœur d'une telle évolution ? Pourrait-on imaginer l'existence d'un but, d'une force vitale au cœur même de la conscience humaine ?

Depuis l'apparition de la conscience parmi les premiers groupes d'humains il y a des millénaires, jusqu'à la perspective d'une *nooconscience* qui s'appuierait sur une intrication de milliards de consciences individuelles au sein d'une *noosphère* commune, il y a un chemin parcouru qui est nécessairement signifiant. La conscience est née d'un trop plein d'intelligence, son évolution n'obéit pas aux lois physiques et biologiques du vivant. Elle se développe, grâce à l'essor des mémoires de l'héritage culturel, dans tous les domaines impliquant la connaissance, l'art, la spiritualité. Elle est à l'origine d'une force vitale qui a poussé l'homme à créer des civilisations sophistiquées, à construire des histoires multiformes, à développer un savoir culturel.

Par un effet boule de neige, cette force vitale, qui pousse à accumuler du savoir, croît avec l'information active contenue dans l'héritage culturel. Nous sommes entraînés dans un processus qui s'emballe et dont le but ultime s'élaborerait au sein de la *nooconscience* que nous pressentons.

Il faut regarder en arrière dans l'histoire de l'homme pour mieux apprécier ce débordement de savoir, cette croissance quasi exponentielle avec le temps de la somme de nos connaissances. Comment par exemple comparer l'énormité de notre savoir actuel avec les connaissances réduites des hommes qui ont dessiné des scènes de chasse dans la grotte de Lascaux ? Et pourtant ces hommes étaient biologiquement identiques à nous ! Mais bien sûr la conscience

que pouvaient avoir ces hommes à cette époque ne sont que des fragments de la conscience à laquelle nos enfants accèdent aujourd'hui.

Cette frénésie de savoir conditionne l'évolution de la vie sociale. Les créations de la société d'aujourd'hui modélisent la société de demain. L'apport créatif de chacun façonne de nouveaux concepts de vie, de règles sociales ou politiques, qui coalesceront dans le bouillonnement que constitue la *nooconscience* et seront à l'origine de nouveaux modèles sociaux. Ainsi les mouvements de type écologique ou les ONGs sont des groupements de créativité qui peuvent par leurs idées novatrices faire naître un nouveau modèle économique ou politique. Notre modèle actuel basé sur la croissance n'est pas une fin en soi, un but ultime, d'autres modèles peuvent voir le jour. Le pouvoir créatif de l'homme se démultiplie dans un bouillonnement que personne n'a le pouvoir de contrôler.

*Les créatifs culturels à travers les ONGs ont entrepris de créer une nouvelle culture, fondée sur la restauration de la qualité de tous les liens endommagés ou rompus : le lien d'écoute et d'estime entre soi et soi, le lien de solidarité et de fraternité avec autrui, le lien de symbiose avec la nature.*

*L'ensemble forme ce que j'appelle le Triple Lien (à soi, à autrui, à la nature). Il y a donc trois grandes familles de Tisserands : celle du lien intérieur, celle du lien social, celle du lien écologique.<sup>351</sup>*

Ces liens forment le réseau en sein duquel le pouvoir créatif spécifique de l'espèce humaine semble croître avec la complexité informationnelle qu'il est capable de produire, mais nous n'avons aucune idée précise de l'existence d'un but.

*In our speculations about chaotic chemical or other systems that change their boundary conditions and features in unknowable ways, we do not even know what can happen. Science fails, reason fails, and doors will open to how we live forward not knowing what can happen. We start to be set free as humans in a creative universe. (...) An entire new way of thinking of the world, part of the theory of complexity, was born three decades ago and is growing. (...) In short, with Jung (1971), I too think intuition is a fundamental irrational aspect of human mind, and acting on it are part of our human creativity in a creative universe.<sup>352</sup>*

La croissance de la complexité informationnelle de la société humaine agit en quelque sorte à l'inverse de l'expansion de l'univers par laquelle la vitesse d'éloignement entre deux galaxies est proportionnelle à la distance les séparant. Plus il y a de l'information créée et mémorisée, plus nous en apportons ! En extrapolant ce phénomène d'emballement à l'entropie physique d'un système, on peut estimer que la croissance sans cesse accélérée du savoir réduit l'entropie informationnelle de l'univers, contrecarrant ainsi son augmentation due à l'expansion cosmique. On retrouve là le but ultime que nous avons esquissé avec le renversement du concept de Dieu : permettre à l'univers d'acquiescer une conscience de lui-même.

*L'Esprit ne peut se contenter d'un monde fini, condamné à se dissoudre, où prédomine la loi d'une mortelle entropie. Si l'Esprit a pu naître sur la terre c'est qu'il y a de l'Esprit et que la face matérielle, dégradable, mortelle du cosmos en masque et, en même temps, en fait grandir une autre.<sup>353</sup>*

---

<sup>351</sup> Abdenmour Bidar, Les Tisserands, 2016

<sup>352</sup> Stuart Kauffman, Humanity in a Creative Universe, Oxford, 2016

<sup>353</sup> Jean Onimus, Béance du divin, PUF, 1994

Cette mutation vers un homme créateur engendre un mal de vivre angoissant. Quand tout devient possible, quand les barrières ancestrales s'effondrent, quand les codes de la morale changent, quand les comportements sociaux se modifient, comment ne pas sombrer dans l'accablement ? Le solide sur lequel on s'appuyait disparaît, tout devient liquide comme des sables mouvants au sein desquels nous anticipons désormais notre disparition. Face à cette prise de conscience d'un monde qui se fluidifie, qui perd sa consistance, les religions traditionnelles avec leurs dogmes souvent impitoyables deviennent inefficaces pour répondre au questionnement de l'âme.

Comment surnager quand tout part à la dérive ? L'art est nu devant cette dilution des croyances. Nu face au *moi*, face à l'homme. La référence d'un temps immuable, absolu, a disparu, tout est ouvert, tout est question. Même la Terre, notre habitat, semble avoir un futur fini, elle s'épuise sous le poids de l'homme et laisse prévoir une fin proche si nous n'intervenons pas. Et il n'est pas question de partir à l'aventure pour découvrir de nouveaux continents vierges, cette époque-là est révolue !

*Perdus dans une réalité sans fondement, sans nécessité, seuls sur cette petite planète, infimes touffes de hasards éphémères, pourquoi sommes-nous voués à ce terrible pouvoir de penser, de nous interroger, de chercher sans fin, sans rien savoir sur l'essentiel ?*<sup>354</sup>

Alors devant ces perspectives, pouvons-nous encore agir ? Saurons-nous maîtriser notre avenir ? Notre civilisation de la croissance peut-elle repousser la finitude qui, comme un mur, semble fermer toute possibilité d'évolution ? L'homme peut-il se contenter de vivre à l'instant présent comme si le temps s'était suspendu et qu'il ne s'agissait plus que de cultiver un jardin devenu précieux, la Terre, ou plus simplement l'homme peut-il simplement jouir de la vie sans plus se poser de questions ?

Non bien sûr ! C'est impensable ! Au contraire même, le développement de l'homme créateur exacerbe la question transcendante à laquelle aucune croyance n'est plus aujourd'hui capable de fournir une réponse ou au moins de calmer le vertige qu'elle provoque. L'homme créateur n'accepte plus de se soumettre à un dogme imposé, considéré désormais comme tout à fait irrationnel, sa conscience s'y refuse. S'il s'intéresse encore au fait religieux, c'est dans un esprit culturel afin de mémoriser son histoire, mais aucun confort ne peut être attendu de ce côté-là.

Mais si l'homme créateur ne veut plus être brimé par des croyances anciennes et désormais non pertinentes, comment peut-il accepter la finitude à laquelle le condamne sa connaissance scientifique ? Plus le savoir s'accroît, plus les perspectives de notre civilisation semblent se rétrécir. Comment admettre que la Terre devienne un simple jardin, une prison dorée, dont il faut apprendre à économiser les ressources pour les générations futures ? Comment admettre que l'univers au-delà de la Terre soit à tout jamais inaccessible sauf par l'observation en écoutant ce que disent les ondes électromagnétiques.

C'est là toute la contradiction devant laquelle se trouve l'homme créateur aujourd'hui. Une impression de finitude semble boucher l'avenir, notre planète semble se dégrader sans que nous n'y puissions rien, nous sommes emportés par un mouvement que nous ne maîtrisons pas vers un futur que nous imaginons mal et pourtant demeure en nous ce besoin inlassable de savoir, cette curiosité naturelle qui dynamise notre activité et qui nous distingue fondamentalement des animaux. C'est là assurément le fruit de notre conscience inquiète qui s'interroge sans cesse sur le pourquoi de son origine.

Pour répondre à ce besoin de savoir, nous comptons sur la Recherche. Chaque avancée de la science fait progresser nos connaissances, mais c'est comme l'oignon que l'on épluche couche après couche. Lorsque nous avons théorisé et dûment validé par l'expérience une couche, il y a toujours une nouvelle couche à comprendre. L'ennui est que l'oignon est infiniment gros et que

---

<sup>354</sup> Jean Onimus, Chemins de l'espérance, Albin Michel, 1996



nous n'arriverons jamais au noyau ! Ainsi après avoir découvert l'existence de l'atome, puis des protons, neutrons et des électrons, puis des quarks sous-constituants de ces particules, il s'agit aujourd'hui de prouver expérimentalement l'existence du boson de Higgs, ce qui confirmerait une suite de théories mathématiques permettant une meilleure explication du fonctionnement de l'univers. Et pour cela nous sommes prêts à dépenser des milliards d'euros ! Juste pour valider une théorie qui s'avérera de toute façon incomplète et derrière laquelle se niche une nouvelle théorie encore plus ambitieuse pour la compréhension de l'univers !

Ainsi la progression de nos connaissances semble plutôt accentuer ce sentiment de finitude. Notre espace de vie se rétrécit, l'évaporation du religieux ramène l'homme à l'état d'une espèce animale née par hasard parmi d'autres espèces sur une planète improbable, fruit elle-même d'une multitude d'événements que seule la statistique peut expliquer. Y a-t-il finalement une raison d'être qui le distinguerait et ferait de lui un acteur essentiel dans l'histoire de l'univers ?

C'est bien là le cœur du problème et à ce jour nous sommes les seuls à pouvoir le poser. Nous sommes une espèce parmi des millions d'autres sur la Terre, mais dans ce chaos apparent, nous avons une particularité déterminante : la conscience. Aucune autre espèce n'a acquis une telle capacité, aucune autre espèce ne se préoccupe de son histoire et ne cherche à imaginer le futur. C'est sans doute sur la base de cette particularité que nous devons chercher à exprimer ce que l'homme est.

*En ce qui me concerne, croire en l'homme, en l'éveil de la conscience, loin de toute transcendance, me suffit.*<sup>355</sup>

Il est certain qu'en l'absence de l'homme et de sa conscience, l'univers tel que nous le connaissons n'existerait pas puisque personne ne serait là pour l'observer, analyser sa nature, théoriser sur son origine. Curieusement la théorie de la mécanique quantique, si contraire au sens commun, ne nous dit-elle pas que nous créons en quelque sorte la réalité simplement en l'observant ! C'est sans doute là notre raison d'être : faire exister l'univers ! Dans ce sens il semble pertinent d'accepter l'inconnaissable comme un fait qu'il n'y a pas lieu de questionner. Il faut alors admettre que la recherche d'une théorie unifiée qui expliquerait l'univers par quelques élégantes formules mathématiques ne débouchera jamais sur une solution !

*La Théorie du tout, ToE (Theory of Everything), doit être exempte de tout appareil descriptif humain. Le respect de cet impératif a-culturel suppose une réponse conçue et formulée dans un langage aussi neutre et a-humain que possible. Seules les mathématiques répondent à ce cahier des charges qui implique l'hypothèse de l'univers mathématique, c'est-à-dire que la réalité physique extérieure décrite par la théorie du tout est une structure mathématique.*<sup>356</sup>

On pourrait évidemment dire que cette mission que nous nous attribuons de faire exister l'univers justifie l'existence d'un pouvoir supérieur, transcendant. Mais ce serait le retour des dogmes arbitraires et de la théologie stérile qui les accompagnent nécessairement. Non ! Il n'y a plus lieu de gloser sur de nouvelles formes de croyances, le divin est décidément insuffisant pour calmer la torture de la question transcendantale, notre raison d'être n'est plus de prier un dieu qui ferait de nous ce qu'il veut, mais plutôt de chercher à développer notre connaissance pour permettre aux futures générations d'accéder à la prochaine pelure de l'oignon et découvrir ainsi de nouvelles façons d'exister tout en admettant que la connaissance scientifique ne répondra jamais au besoin de savoir pourquoi nous sommes là.

Il faut savoir dépasser ce sentiment de finitude par notre présence active au devenir culturel de la société. Les perspectives d'évolution sont immenses et nous sommes parties prenantes dans cette évolution. Cela se traduit aujourd'hui par un besoin de croissance qui semble seul susceptible de maintenir la société à flot, en particulier du point de vue financier et économique. Cela n'est certainement pas un but en soi. L'enrichissement des connaissances au sein de la

<sup>355</sup> Stéphane Hessel, Propos recueillis par Jennifer Schwarz, Le Monde des Religions, janvier 2011

<sup>356</sup> Le christianisme est un transhumanisme, Dominique de Gramont, Le Cerf, 2017

*nooconscience* fera émerger de nouvelles directions d'évolution dans l'inconscient collectif, des évolutions qui pourraient révolutionner notre mode de vie.

Que serons-nous demain ? Cela donne le vertige. Pour répondre à cette inquiétude, il faut sans doute retrouver ce qui faisait le cœur de la religion, son essence originelle. Une religion capable d'amener l'homme à réaliser ce qu'il y a de plus humain en lui et ceci à un tel degré que l'ère de « l'homme créateur » puisse approfondir encore plus l'existence consciente et intelligente en direction de modes collectifs d'être dont nous ne pouvons encore avoir aucune idée.

C'est dans cette incarnation de l'homme créateur que Teilhard présente le message du Christ. Pourquoi le Christ ? Parce que le christianisme n'est pas seulement une religion ! Jean Onimus l'a compris en revenant aux sources évangéliques, en retrouvant le sens même du message chrétien. Il voit dans les dits de Jésus une vision humaine, une éthique à portée universelle qui préfigure ce que devrait être la société de demain. La démocratie et les droits de l'homme sont nés en Occident pour cette raison. Le christianisme originel introduit la séparation du politique et du religieux, condition essentielle de la démocratie, même si l'institution ecclésiale l'a partiellement obscurci pendant des siècles. C'est l'œuvre de Teilhard de Chardin d'avoir retrouvé ce message universel de Jésus.

*Pour Teilhard, la foi en l'homme se fonde justement sur une force rédemptrice – créatrice – qu'il appelle le Christique. Dans sa pensée, on pourrait certainement dire que l'idée de Dieu se « christifie » : un Dieu qui « sauve » ce qu'il ne cesse de créer et dont l'action salvifique s'accroît à mesure que les risques d'implosion par effet de complexité s'accroissent. Le porte-à-faux actuel (puissance technique et insuffisance de conscience) rend cette présence secourable indispensable... Cette énergie invisible anime l'Évolution depuis les Origines et, au niveau humain, s'efforce de tracer à travers la jungle du mal le sentier de l'amour.<sup>357</sup>*

Le futur de l'homme est entre nos mains, aussi bien sous l'aspect culturel et sociétal que l'aspect biologique. Pour cela nous devons nous éveiller, être curieux de tout et ne jamais nous endormir sur les coussins confortables de la religion. L'art joue un rôle fondamental dans cet éveil, l'art sous toutes ses formes, celui dont le regard suggère des traces d'immanence, c'est à dire qu'il contient en lui-même ce qu'il veut exprimer sans chercher à glorifier une figure symbolique. Ce sont ces traces qui font penser que l'univers ne peut pas être vide, livré au hasard, sans but. Ce sont ces traces qui introduisent cette notion essentielle d'un univers en devenir permanent, un univers en perpétuel état de transition vers un « toujours-plus-être ».

Dans ce sens, nous devons développer notre conscience individuelle et la faire participer du mieux que nous pouvons à une conscience collective en devenant, la *nooconscience*. Il ne s'agit pas de se retirer dans une grotte perdue comme un ermite mais bien plutôt de participer à ce flamboiement de communications que permet aujourd'hui la technique. Si le cerveau et donc la conscience doivent se développer, ce ne peut être qu'en mettant en commun toutes nos ressources dans un réseau complexe d'échanges de toutes sortes. C'est là le sens de l'évolution aujourd'hui, une évolution de la pensée qui s'accroît de façon vertigineuse et dont il est bien sûr illusoire de vouloir simplement en discerner les contours.

Il n'est plus besoin désormais de chercher à cacher la mort en faisant miroiter aux yeux de gens crédules des espoirs illusoire de survie au Paradis. La mort est un besoin naturel de l'évolution biologique au même titre que le sexe, sans la mort les processus biologiques de la vie ne pourraient plus fonctionner. En fait ce n'est justement qu'un événement biologique, le dernier événement que nous vivons certes, parfois dramatiquement certes, mais un événement non décisif pour donner un sens à la question transcendante. Celle-ci mérite mieux et c'est

---

<sup>357</sup> Jean Onimus in Présentation de « La place de l'homme dans la nature » par Teilhard de Chardin, Albin Michel, 1996

dans l'évolution de la conscience que nous devons chercher. La mise en réseau de celle-ci ouvre des perspectives étonnantes qui pourraient décupler le pouvoir créatif de l'homme.

Finalement il faut bien l'admettre, le riche manteau de la religion n'est plus d'actualité. Bien sûr il nous protégeait agréablement des affres posées par la mort, mais en l'ôtant nous donnons un nouveau souffle à l'évolution spirituelle pour découvrir au plus profond de la complexité humaine des raisons nouvelles pour s'accommoder de cette fameuse question transcendante.

Mais quel serait ce souffle qui orienterait notre devenir spirituel ? Un tel souffle ne peut que provenir de la singularité propre à la conscience humaine, c'est-à-dire quelque chose qui dépasserait toute compréhension. Peut-être faudrait-il chercher ce souffle dans les traces que nous a laissées Jean Onimus. En premier lieu, c'est la Bonté intrinsèque à soi, un sentiment qui naît au plus profond de la conscience, en dehors de toute raison, un sentiment qui n'a rien à voir avec les notions de Bien et de Mal mais qui nous fait reconnaître l'importance cruciale de la vie dans chaque homme, chaque animal, chaque plante jusqu'à la Terre elle-même. C'est un sentiment individuel qui ne s'explique pas vraiment parce qu'il apparaît souvent comme absurde. La bonté, dans ce sens, prend le sens de générosité, chose difficile à comprendre et encore plus à exercer.

Mais le geste de bonté reste individuel, il suggère simplement un don de soi envers autrui. La possibilité d'une conscience universelle ou *nooconscience* pourrait amener à une convergence des volontés individuelles de bonté et par là à l'émergence d'une société humaine transformée. La conscience de notre empathie pour autrui ou plus généralement pour la société et son environnement en serait alors le vecteur essentiel. Ce serait la montée de l'humanité vers une *empathie universelle*.

### **Vers une empathie universelle**

La bonté reste une qualité individuelle qui se développe au cœur de l'âme, mais le devenir que nous espérons dans l'Évolution demande une force de cohésion, de rassemblement de l'humanité. La *noosphère* elle-même ne prendra conscience d'elle-même, c'est-à-dire qu'elle fera émerger un Être constitué par l'unanimité de l'humanité entière, que sous l'influence d'une telle force. Le vecteur support de cette unanimité reste bien sûr la *nooconscience* au sein de laquelle une conscience universelle pourrait émerger et permettre ainsi l'apparition d'une qualité de bonté non plus individuelle à l'homme mais universelle, propriété spécifique de l'humanité. Une bonté qui n'est plus une expression personnelle mais qui s'exprime au sein de groupements humains dans le concept de solidarité sociale. Pour exprimer cette unanimité de la bonté individuelle au sein d'une *nooconscience*, nous utiliserons le terme *d'empathie*.

Il y a lieu de bien distinguer la morale de l'empathie dans un sens de solidarité. On a vu que la morale se construit sur la raison, alors que l'empathie se développe à partir d'une qualité de bonté. L'empathie est compassionnelle, elle prend sa source dans la conscience et en ce sens constitue une force impulsive. La moralité est prescriptive, jamais descriptive. Une conduite morale s'impose sous forme de règles afin d'assurer un certain taux de cohésion sociale. Par opposition, une impulsion empathique se manifeste hors de toute raison et donc hors de règles morales, il s'agit d'un comportement de solidarité. On est empathique quand on ressent ce qu'éprouve autrui dans une situation donnée ou du moins ce que l'on croit qu'il éprouve. Cette conscience de l'empathie pourrait alors jouer un rôle de ciment social, permettant à chaque individu de reconnaître l'autre à part entière, c'est-à-dire comme un autre soi.

Mais la sensibilité empathique n'est pas spécifiquement humaine, la sentience animale permet une certaine empathie envers les membres d'un même groupe. Cette empathie animale est principalement d'origine biologique. C'est une propriété génétique particulière aux animaux suffisamment évolués du point de vue de leur capacité neuronale comme beaucoup d'exemples

le montrent, et bien sûr l'empathie animale est également une propriété de l'homme en temps qu'espèce animale. Cette empathie s'est sans doute développée dans le cadre de l'évolution pour assurer la survie du groupe. C'est là une notion qui va dans le sens de l'émergence de groupes ou communautés organisées d'animaux de la même espèce. Il fallait une force qui maintienne les participants du groupe soudés dans la vie commune pour faire face aux dangers de la vie sauvage. La sélection génétique est intervenue à ce niveau. Les mécanismes liés à l'empathie animale sont vraisemblablement activés grâce aux neurones miroirs, c'est-à-dire la capacité à percevoir et reconnaître les émotions d'autrui. D'ailleurs cela éclaire le phénomène connu de contagion émotionnelle et les effets de masse d'une foule.

En opposition à l'empathie animale, la notion d'empathie consciente envers son semblable et envers l'environnement vital commun à tous prend une signification démesurément autre : sa source est purement spirituelle. Nous entrons là dans un domaine qui dépasse clairement la biologie animale. Il s'agit d'une tendance que l'homme acquiert au cours de sa vie de par son éducation et sa culture. Il s'agit donc d'une empathie cognitive contrairement à la bonté qui est spontanée, c'est une pratique relationnelle qui s'enseigne et s'apprend. C'est dans ce sens qu'il faut distinguer ce qui est de la simple sympathie par rapport à la vraie empathie.

*L'objet de l'empathie est la compréhension. L'objet de la sympathie est le bien-être de l'autre. En somme, l'empathie est un mode de connaissance ; la sympathie est un mode de rencontre avec autrui.*<sup>358</sup>

Cette empathie cognitive, culturelle en quelque sorte, Jeremy Rifkin<sup>359</sup> la voit comme une propriété propre à l'humanité. Il l'appelle « *empathie universelle* ». Une empathie définitivement sortie de son héritage animal parce qu'émergeant des structures en réseaux créées artificiellement par l'homme. La prise de conscience des droits de l'homme est sans doute une conséquence de cette *empathie universelle*, puisqu'ils s'appliquent à tous les êtres humains, sans distinction aucune, notamment de race, de sexe, de nationalité, d'origine ethnique, de langue, de religion ou de toute autre situation. Il est parfois insupportable de voir des groupes minoritaires persécutés par manque de compréhension de la culture dominante, d'où des réactions discriminatoires comme pour les femmes battues ou les homosexuels. Cela rejoint la définition que donne Jeremy Rifkin de cette *empathie universelle* : *The universalizing of empathy to include whole groups and categories of beings approaches the notion of a universal empathy.*<sup>360</sup>

L'empathie animale se développe au sein de la sentience<sup>361</sup> propre à chaque espèce. Mais chez l'homme, cette *empathie universelle* se construit sur la culture, les traditions héritées, le fond culturel acquis finalement, c'est-à-dire la *noosphère*. Elle n'est absolument plus biologique, elle se développe chez l'homme de façon très différenciée en fonction de son acquis culturel et éducatif. Au-delà de l'empathie biologique héritée génétiquement, l'héritage culturel permet à certaines personnes d'atteindre des niveaux d'empathie très forts alors que d'autres pourront au contraire voir leur niveau d'empathie régresser à des niveaux négatifs. En ce sens, l'empathie humaine prendrait sa source et sa vitalité dans le développement de la conscience. Il s'agit d'une expression immédiate, elle ne fait appel à aucun raisonnement qui pourrait se

---

<sup>358</sup> Lauren Wispé, The distinction between sympathy and empathy, Journal of Personality and Social Psychology, 1986

<sup>359</sup> Jeremy Rifkin, The empathic civilization, 2009, Penguin

<sup>360</sup> *ibid*

<sup>361</sup> Voir chapitre « Conscience et sentience »

déduire de règles morales. L'empathie jaillit en quelque sorte du cœur, tout comme la bonté et la générosité.

*One's self is enlarged and expanded and spills over into broader, more inclusive communities of compassionate engagement. The process of being empathic extends the moral domain. Anyone who's ever experienced empathy knows that it cannot be commanded into being felt or be pursued because it's one's moral duty and, therefore, a universal obligation. Empathy is felt and reasoned simultaneously. It is a quantum experience.*<sup>362</sup>

Cette empathie spécifiquement humaine a donc la propriété remarquable de pouvoir évoluer en dehors de toute contrainte biologique. Rifkin imagine alors une société de plus en plus communicante, mise en réseau. Cette évolution susciterait une empathie universelle bien au-delà de l'empathie développée au niveau de chaque individu. On voit alors, portée par l'intégration progressive d'une vision du monde commune à tous, une espérance se dessiner pour un nouveau monde, un monde qui prendrait soin de sa petite planète, suivant en cela les conseils d'Edward O Wilson. Cette vision applique le concept Gaïa de Lovelock selon lequel la Terre serait un organisme vivant qui intégrerait toutes les relations et les actions de l'ensemble des organismes vivants. Ainsi chaque action de l'un d'entre eux, qu'elle soit géologique ou biologique ou humaine, pourrait perturber violemment l'organisme Terre. C'est là la science de l'écologie, particulièrement basée sur les relations entre vivants plutôt que l'approche traditionnelle imposée par les grandes religions du Livre qui voit l'action de l'homme comme une chose dominante, colonialiste, sans aucun égard pour tout vivant en dessous de lui sauf qu'il est à son service.

Rifkin voit dans cette approche une science résolument sortie de *l'Age de la Raison* pour entrer dans *l'Age de l'Empathie* ! Il ne s'agit plus de modéliser rationnellement l'esprit humain dans un ensemble de lois ou de règles morales, comme de dire : « Je pense, donc je suis », mais bien plutôt de voir cette science émergeant dans un tissu de relations avec la nature. Le point ultime de cette réflexion est, je crois, la compréhension que notre biosphère est nécessairement consciente. L'émergence d'une empathie universelle envers cette biosphère devient alors essentielle pour nous donner une espérance sur le futur de l'humanité et de la Terre.

On rejoint ici l'idée introduite précédemment de l'émergence d'une *nooconscience*, qui serait une conséquence de la mise de l'humanité en réseaux. Une *nooconscience* dont la force de cohésion serait cette *empathie universelle*, ce qui impliquerait une nouvelle approche pour comprendre la science, une approche qui réconcilierait l'homme avec la nature.

*A new science is emerging whose operating principles and assumptions are more compatible with network ways of thinking. The old science views nature as objects; the new science views nature as relationships. The old science is characterized by detachment, expropriation, dissection, and reduction; the new science is characterized by engagement, replenishment, integration, and holism*<sup>363</sup>. *The old science is committed to making nature productive; the new science to making nature sustainable. The old science seeks power over nature; the new science seeks partnership with nature. The old science puts a premium on autonomy from nature; the new science on reparticipation with nature.*<sup>364</sup>

C'est dans cette *empathie universelle*, dans cette force altruiste qui surgit parfois sans même qu'on ait pu y songer, totalement imprévisible parce que sorti du plus profond la conscience, que nous pouvons déceler le brin d'espérance qui nous pousse à tenter de vivre encore plus.

---

<sup>362</sup> Jeremy Rifkin, *The empathic civilization*, 2009, Penguin

<sup>363</sup> Holism : tendance dans la nature à constituer des ensembles qui sont supérieurs à la somme de leurs parties, au travers de l'évolution créatrice. (in *Holism and Evolution* de Jan Christiaan Smuts)

<sup>364</sup> Jeremy Rifkin, *The empathic civilization*, 2009, Penguin

Une telle empathie universelle est sans doute à la source des mouvements écologiques aujourd'hui si nécessaires pour la survie de la planète. Son émergence s'adresse à l'humanité entière et la question se pose d'arriver à développer une *nooconscience* qui s'appuierait sur une *empathie universelle* assez puissante pour éviter l'effondrement de la planète ?

*Jusqu'à l'homme, la seule valeur était le triomphe de la vie partout et par tous les moyens, par la compétition et la lutte acharnée des espèces. Désormais il existe des valeurs plus précieuses que la vie, capables d'inverser l'égoïsme naturel, d'inspirer le don, la générosité, le sacrifice ; ces valeurs sont supérieures, elles vont « plus loin », elles humanisent la nature, elles inaugurent un autre monde qu'il dépend de nous de développer à ses ultimes conséquences logiques, c'est-à-dire une fraternité, une communion universelle. (...) Faire converger les hommes en direction de leur vraie nature, les écarter de la bestialité, n'est pas seulement un vieux rêve, c'est une espérance cosmique : toute l'Évolution semble tendre vers cette difficile et sublime victoire. Heureusement cette espérance est gravée, comme un mystérieux instinct, au cœur de notre espèce. Nous gravissons tous la même montagne, nous y montons par des chemins variés, mais nous convergions, et nos successeurs, s'ils restent fidèles à cet instinct vital, se retrouveront un jour tous ensemble au sommet.<sup>365</sup>*

---

<sup>365</sup> Jean Onimus, Chemins de l'espérance, Albin Michel, 1996

## **POUR UNE FOI AU MONDE**

### **Besoin d'avoir une foi créatrice**

*Au terme de ces réflexions, qu'aucune référence objective ne peut fonder, il ne me reste qu'à vous suggérer un acte de foi au monde. Cet acte de foi dans la vie est libre. À chacun de croire ou de ne pas croire : vous êtes responsable de votre décision. Mais de toute façon l'évolution va se poursuivre vers quelque impensable plénitude.<sup>366</sup>*

Derrière toute action consciente, il y a sous-jacente une foi, qu'elle soit reconnue ou instinctive. Cette foi exprime la volonté de réaliser quelque chose, que ce soit pratique ou intellectuel ou spirituel ou artistique. C'est donc une foi créatrice.

La foi que je pressens ne possède pas une transcendance qui prend sa source dans l'absurde comme celle qui pousse Abraham à sacrifier son fils ; c'est une foi qui vient de la richesse culturelle de l'homme, une richesse qui s'accumule depuis le début des temps, depuis l'émergence de l'art pariétal, c'est-à-dire rien en fait, peut-être un millième de seconde au temps biologique (la première cellule est apparue il y a 3,6 milliards d'années), sans parler du temps géologique ! Cette foi, il faut la chercher dans l'enthousiasme d'être, dans l'observation consciente de la vie, dans une recherche spirituelle permanente. La phrase clé reste celle du Dhammapada : *L'attention est le chemin qui conduit à l'affranchissement de la mort. L'inattention, l'irréflexion, est le chemin qui mène à la mort. Ceux qui sont attentifs ne meurent pas, les inattentifs sont déjà morts.*

Toute conscience a besoin de vouloir. Déjà le « vouloir vivre » représente une certaine forme de foi : comment vivre sans être poussé par une envie, par un désir même inconscient ? Avoir un projet nécessite une forme de foi et c'est même là une clé de réussite. Or une vie sans une multitude de projets reste creuse, inconsistante, invivable finalement. La question transcendantale de l'être en soi devient alors insoutenable, à moins de l'oublier dans l'alcool, les drogues et finalement le suicide. Plus une vie est nourrie de projets, plus elle se densifie, plus elle donne l'impression qu'elle vaut la peine d'être vécue !

Une foi créative est donc nécessaire, elle donne un sens à la vie et nous devons la cultiver par tous les moyens à notre disposition, c'est-à-dire en utilisant toute l'information que peut nous procurer l'héritage culturel partagé par tous. Par elle nous sentons confusément que quelque chose est à l'œuvre qui dépasse la volonté de survivre et de se reproduire. Cette foi créative serait en quelque sorte la réalisation ultime de la conscience, une quintessence de la conscience.

*Certes les peines de genèse (évolution) ne rendent pas le mal moins atroce, mais elles ouvrent au moins un horizon et le mal en quelque façon se relativise. La certitude que quelque chose de positif advient en définitive peut modifier le regard. Mais une telle certitude, même objectivement fondée sur l'élan de l'Évolution, restera toujours, pour nous, suspendue à un acte de foi, un acte de confiance dans la vie.<sup>367</sup>*

L'acte de foi serait donc nécessaire. Mais si c'est le cas, peut-on le sortir du contenu dogmatique imposé par le religieux ? Pourrait-il alors être autre chose qu'une faveur divine, une grâce octroyée par un Dieu créateur de tout ? Cette question est celle que tout le monde se pose lorsque la foi classique en un Dieu tout puissant ne suffit plus à calmer une spiritualité

---

<sup>366</sup> Jean Onimus, Métamorphose du religieux, L'Harmattan, 2004

<sup>367</sup> Jean Onimus, Béance du divin, PUF, 1994

débridée. Pourtant il serait dommage de laisser celle-ci éparpiller sa créativité brouillonne sans une force vitale pour la guider.

Remarquons d'abord que l'homme conscient est nécessairement lié à un acte de foi. Qu'il soit croyant au sein d'une religion quelconque ou athée avec une détestation de toute croyance ou même agnostique, indifférent au problème de Dieu, il n'empêche que chacune de ces positions implique un acte de foi de sa part. Récuser l'existence d'un Dieu ou simplement s'en désintéresser constitue en soi une croyance tout aussi bien que croire à son existence. Ainsi, qu'il en soit conscient ou non, l'homme qui dispose d'une conscience active est nécessairement amené à conditionner sa vie spirituelle sur un acte de foi.

Étymologiquement « avoir la foi » veut dire « avoir confiance ». La foi biblique originelle est d'abord une affaire de confiance en Dieu. Les grandes religions monothéistes en ont fait un acte de croyance. La chrétienté s'est particulièrement organisée autour de ce concept fondamental que Paul de Tarse a su développer. Sa démarche, esquissée par Jésus, a consisté à quitter le monde juif, totalement fermé sur sa notion de peuple élu et dont la morale est strictement encadrée par la Loi mosaïque, pour ouvrir la croyance à tous. Ouverture fondamentale, quasi révolutionnaire à l'époque ! Plutôt qu'une Loi impératrice et dominant toute spiritualité, le Christianisme introduit une notion de confiance avec la liberté sous-jacente. D'une certaine manière Paul a ainsi initié les prémices des Lumières et permis la venue de la liberté de penser.

*La communauté chrétienne a ainsi réussi à se constituer en une communauté nouvelle, assez solide pour résister aux persécutions, alors même qu'elle compte en son sein des membres de culture et d'ethnicité entièrement différentes. Un nouveau principe unificateur – un nouveau ciment politique de la communauté – a dû être trouvé pour surmonter cette difficulté. C'est à ce moment que la loi d'amour – qui, pour Jésus, n'était rien d'autre que le principe le plus fondamental de la Torah – a commencé à être présentée comme une rupture par rapport à la Loi de Moïse.*

*Ces nouvelles communautés multiethniques vont alors se fonder sur la foi seule. Celle-ci ne sera plus, comme elle l'était pour les premiers disciples et probablement pour Jésus lui-même, l'aboutissement et la culmination de la Loi. Elle devient, au contraire, une alternative à la Loi de Moïse : une autre manière, pour le croyant, d'être accepté au sein d'une communauté.*

*Paul revient sans cesse sur la nécessité, pour les premières communautés chrétiennes, de mettre de côté les divisions ethniques et de fonder leurs communautés exclusivement sur l'amour mutuel et la foi en Jésus : « Il n'y a ici ni Grec ni Juif, ni circoncis ni incirconcis, ni barbare ni Scythe, ni esclave ni libre ; mais Christ est tout et en tous ».<sup>368</sup>*

Ce passage essentiel entre une morale basée sur une Loi mosaïque extrêmement oppressive au profit de la Foi toute simple et pure en un Christ divin a permis la réussite du christianisme et finalement la transmission de la philosophie politique de la Bible du peuple juif vers toutes les nations chrétiennes.

Bien sûr cette foi a nécessité d'être encadrée par des rites et ce fut le travail des théologiens. Ce fut en particulier le rôle de l'Église catholique qui a voulu enfermer l'acte de foi libre dans un magma de dogmes de façon à contenir tout débordement incontrôlé.

*En s'acharnant, sous l'influence des Grecs, à vouloir se donner l'allure d'une science, la théologie (mot d'ailleurs explosif qui désigne un discours sur l'indicible !) s'est vidée de sa substance spirituelle : la coquille (le déchet) n'est plus qu'un système de formules, échoué sur le sable des controverses.<sup>369</sup>*

Il en est résulté que, par cet acte de croyance, vous confiez la conduite de votre spiritualité à l'impérialisme du religieux, vous l'enchaînez à la pensée bien-pensante élaborée par la caste

<sup>368</sup> Armand Lafferrère, La liberté des hommes – Lecture politique de la Bible, Odile Jacob, 2013

<sup>369</sup> Jean Onimus, Chemins de l'espérance, Albin Michel, 1996



des prêtres, seuls autorisés à l'interprétation théologique. Toute déviation est interdite et, canalisée par le rituel, votre spiritualité se laisse endormir dans un mysticisme adouci. C'est cette forme de foi qu'il convient désormais de repenser dans le cadre de la perspective ouverte par le renversement du concept même de Dieu, c'est à dire par l'acquisition par l'univers d'une conscience de lui-même.

En effet avec l'effondrement du religieux, le concept du Dieu tout puissant s'évapore. On ne le voit plus là-haut, dans les cieux comme un souverain créateur ou même pour certains comme une divinité guerrière qui dirige et protège son peuple. Il ne sert à rien de le prier pour qu'il nous pardonne des péchés qui sont de toute façon illusoire puisque projetés sur un idéal imaginaire et le rituel qui lui est associé ne peut que nous maintenir dans un état de dépendance. Renverser le scénario de cette création venue d'en haut rend aujourd'hui possible la perspective d'un acte de foi libre et par là ouverte au génie humain. C'est là le fait majeur.

*Nous sommes responsables de l'avenir de l'Évolution, qui est aussi celui de Dieu, et c'est pourquoi mon histoire de Dieu s'achève ici par une réflexion sur l'homme. Sans sa collaboration active, Dieu disparaît : c'est en nous qu'il évolue. Il dépend des hommes, mais nous dépendons de lui, car sans lui nous perdons la vraie dimension de l'existence, qui est la profondeur. S'il doit mourir, comme certains le pensent, nous ne lui survivrons guère : nous aurons peut-être compris tous les fonctionnements de l'Univers, mais l'humain se sera tari, et avec lui la source de l'espérance et de l'adoration.<sup>370</sup>*

Mais comment l'homme a-t-il pu acquérir un tel pouvoir créateur ? Tout vient de cette spécificité de l'espèce humaine par rapport à l'animal : la capacité à créer et mémoriser de la culture. C'est grâce à cette capacité de mémorisation culturelle et des échanges interhumains qu'elle implique, que la conscience émerge et évolue. On l'a vu, la conscience n'a pas une source biologique dont on pourrait identifier les gènes, elle ne suit pas les règles qui gouvernent l'évolution naturelle du vivant, son fondement est la culture sociale et son évolution dans le temps ne peut qu'être liée à l'évolution de cette culture. En fait la conscience est en création permanente au sein d'un bouillon de culture, un bouillon qui contient tout ce que l'homme crée avec son esprit et son intelligence, aussi bien la peinture, la sculpture, la musique, les sciences, les techniques ou simplement l'art de vivre et la morale qui la sous-tend.

Ce bouillon de culture, c'est la *noosphère*, c'est à dire l'héritage culturel accumulé au fil des millénaires et dont la croissance devient aujourd'hui vertigineuse. Il y a seulement deux siècles, un homme seul pouvait assimiler l'ensemble du savoir et analyser par lui-même les relations inter-domaines. Aujourd'hui cela est impensable, même à l'intérieur d'un seul domaine ou alors de façon superficielle. La complexité atteinte est telle qu'il devient nécessaire de partager l'information et de l'échanger à tous les niveaux.

La croyance en un Dieu tout puissant et créateur de tout convenait bien à l'époque où le savoir n'avait pas atteint le niveau de connaissance qu'il a aujourd'hui. Ce manque de connaissance ne permettait pas à la conscience individuelle d'avoir la profondeur suffisante pour s'interroger sur la possibilité morale d'un tel Dieu, il lui manquait la puissance d'un raisonnement critique capable de la libérer du créationnisme bêtifiant que lui imposait la recherche d'une réponse à la question transcendante. La solution se trouvait alors dans un acte de foi simpliste qui consistait à concevoir une création *ab nihilo* qui descende des cieux, un acte de foi que le religieux avait dûment codifié dans un dogme nécessairement sacré et dont les textes font encore l'objet d'exégèses fastidieuses et profondément inutiles.

Aujourd'hui ce n'est plus d'actualité. La connaissance acquise rend la Genèse de la Bible inopérante. Bien sûr certains diront que la création initiale de l'univers, partie de rien, du vide,

---

<sup>370</sup> Jean Onimus, *Le destin de Dieu*, L'Harmattan, 2003

il y a 17,7 milliards d'années, pourrait justifier une intervention divine, mais une telle approche est trop réductrice. Pourquoi la mise à feu initiale, que l'on ne sait pas expliquer aujourd'hui (bien que les derniers modèles mathématiques en cours proposent des hypothèses), aurait-elle une cause divine alors que la suite de l'évolution s'explique tout à fait naturellement ? Il n'est pas pensable que Dieu ait pu créer les conditions de cette explosion initiale pour s'en désintéresser ensuite complètement ! Ce serait totalement contradictoire avec l'idée que l'on peut se faire d'un Dieu ! En effet l'histoire de l'univers après ce Big Bang s'explique formellement par des modèles mathématiques ; de la même manière l'évolution biologique du vivant obéit à des théories expérimentalement démontrées dans lesquelles seul le hasard semble jouer le premier rôle. Dieu se serait donc contenté d'allumer la première étincelle, se désintéressant ensuite de tout ce qui a suivi ! C'est évidemment contraire au concept même d'une puissance divine, le minimum serait qu'elle accompagne sa création et l'oriente afin de la rendre fructueuse plutôt que de la laisser aller son chemin au hasard, sans direction !

Le renversement de perspective que nous introduisons ici permet au contraire de voir un Dieu en création permanente au sein d'une culture dont l'importance sans cesse croissante est telle qu'il est possible désormais d'envisager une *nooconscience* portée par la fusion des milliards de consciences individuelles qui y participent. L'homme par son pouvoir créateur serait ainsi l'acteur unique d'une création divine jamais terminée, une création qui s'enrichit chaque jour un peu plus et dont l'ampleur dépasse aujourd'hui notre entendement.

La connaissance constitue en quelque sorte le terreau culturel qui nourrit la conscience humaine laquelle en retour l'enrichit, assurant ainsi la démultiplication de sa force créative. Au cœur de ce processus relationnel se trouve un réseau intelligent dont la densité croît sans cesse et même s'accélère grâce aux apports technologiques de l'ingéniosité humaine. La *nooconscience* dont nous entrevoyons l'émergence au sein de ce réseau relationnel représenterait en quelque sorte une conscience universelle en gestation. Il se dégage de ce processus culturel une force de création dont il est difficile de concevoir la vitalité. C'est cette force qui peut faire penser qu'au lieu d'un Dieu créateur de tout, il y aurait plutôt un Dieu en création, un Dieu nourri par le génie humain, un Dieu qui s'exprimerait dans ce réseau relationnel dont la croissance ne cesse de s'accélérer.

Bien sûr il ne s'agit pas de diviniser mais bien plutôt d'appréhender, de concevoir l'émergence d'une conscience universelle et au sein de cette conscience, la foi créatrice à la source du devenir humain. Le concept de Dieu signifie ici qu'il est impossible de donner une réalité concrète à ce phénomène. Chacun de nous, grâce aux relations qui s'activent sans cesse au sein du réseau d'échanges, peut être vu comme un neurone appartenant à un fantastique cerveau virtuel au sein duquel émergerait la *nooconscience*. N'étant que les constituants de cet énorme cerveau planétaire, nous ne maîtrisons rien, nous sommes limités par l'horizon de notre conscience propre. Tout ce que nous pouvons faire, c'est extrapoler une vision de cette *nooconscience* en l'imaginant analogue à la nôtre. En effet il y a une analogie étroite : la *nooconscience* s'active dans des boucles réflexives qui s'élaborent au sein du cerveau virtuel constitué par des mémoires rassemblées dans le réseau relationnel, tout comme la conscience humaine émerge dans le réseau neurologique du cerveau biologique. C'est dans ce processus que la pensée se modélise et cherche à s'exprimer par tous les moyens possibles.

Face à ce cerveau virtuel, nous ne sommes individuellement que de simples exécutants et la pensée que pourrait générer une telle *nooconscience* nous reste inaccessible : tout demeure dans notre inconscient dans lequel elle s'exécute partiellement sans que nous nous en rendions compte. Nous ne pouvons que constater son influence et les résultats de son action sur l'évolution de la société humaine. Finalement nous ne pouvons que la pressentir comme une force, un élan qui pousse chacun de nous vers plus de conscience.

Il faut savoir accompagner cette force et pour cela il est nécessaire d'aller au plus profond de soi-même, là où rien n'existe plus. L'art sous toutes ses formes peut y contribuer, mais aussi

une simple balade en montagne ou encore plus simplement réussir un geste, une innovation qui transcende votre esprit. Cette volonté de dépassement de soi se mesure dans tous les domaines. Il s'agit non pas d'être le meilleur par comparaison aux autres, mais d'être à l'extrême, au maximum de ce dont on est capable. Quel serait donc l'intérêt de rester en deçà, de se cantonner dans un moyen terme alors que les possibilités dont nous disposons nous permettent de viser beaucoup plus haut.

Prendre conscience de cette force, c'est prendre conscience du pouvoir potentiel du génie humain. Il suffit de se rendre compte de l'accélération vertigineuse de la croissance de la connaissance pour concevoir que cela mène nécessairement quelque part : soit vers une implosion catastrophique qui détruirait toute conscience, soit vers une conscience élargie à l'univers entier mais dont nous ne pouvons qu'esquisser la signification. L'univers a besoin de nous, de notre observation, pour se découvrir.

Il y a derrière cette prise de conscience une ouverture spirituelle qui dépasse largement celle offerte par une religion multimillénaire dont l'objectif est de réduire la spiritualité à son dogme. Plutôt qu'être asservis à une croyance qui vient d'en haut, nous renversons le mouvement : nous sommes acteurs dans la cristallisation d'une *nooconscience* dont la richesse culturelle multiforme devient incommensurable. Mon acte de foi s'exprime alors dans une participation consciente à cette cristallisation.

C'est au cœur de cette *nooconscience* que j'imagine Dieu comme une force vitale, une poussée créative dont la puissance croît sans cesse avec l'expansion de la *noosphère* animée par chacun. Cette poussée emmène l'humanité vers des horizons que nous ne sommes pas capables d'imaginer, tout comme personne il y a un siècle n'aurait imaginé le pouvoir de création de l'homme d'aujourd'hui, par exemple dans le domaine biologique ou simplement dans la technologie des communications.

Il ne s'agit donc pas de donner sa foi à un Dieu transcendant qui existerait à priori et serait le créateur de tout. Au contraire, il faut renverser le modèle et voir un Dieu émergeant de la *noosphère* que nous avons amassé depuis des siècles et continuons à amasser à une vitesse toujours croissante. Ce Dieu, nous le modelons chaque jour par nos pensées, nos réflexions, notre morale, notre spiritualité. Ce concept est sous-tendu par la poussée irrésistible qui est de rendre l'univers conscient de lui-même. Mais cette poussée n'existe pas à priori, elle est le fruit de nos consciences fédérées dans une *nooconscience*. Ainsi l'univers, parti de rien dans une explosion apocalyptique, n'existe en fait que par ce « Dieu » auquel nous donnons petit à petit conscience de lui-même.

Le rituel religieux traditionnel devient inefficace, sauf à encager cette foi, c'est à dire développer une spiritualité asservie au dogme. En renversant cette vision de Dieu, nous libérons notre spiritualité et la rendons créatrice. Avoir une foi créatrice signifie alors partager un effort commun dans l'évolution de la conscience. Il s'agit pour chacun de nous de contribuer à son niveau personnel au développement l'héritage culturel que constitue le bouillon de culture de l'humanité. L'acte de foi n'est plus une confiance aveugle, un don de soi, encore moins une grâce divine descendue du ciel, c'est désormais un effort conscient de participation à l'émergence d'une *nooconscience* partagée par tous les hommes.

La foi ainsi considérée nécessite qu'on la cultive, mais pas dans le cadre de rites et de dogmes imposés. C'est une foi libre, une force vitale générée par ce besoin de savoir qui grandit sans cesse et qui pousse la conscience à être toujours plus. Cette foi créatrice se cultive par l'éveil spirituel. Tout est bon pour sortir de temps en temps du train-train quotidien, comme par exemple plonger son regard dans le bleu profond d'une fleur de montagne. Cette capacité d'observation doit être cultivée sans relâche, elle constitue le point clé de cet éveil spirituel. En effet la moindre observation peut mener à des découvertes étonnantes, des découvertes capables de susciter de nouvelles réflexions. Il suffit par exemple de savoir observer le comportement

d'un chat ! Et derrière cette volonté d'éveil, il y a nécessairement le feu de l'enthousiasme sans lequel rien ne peut se faire !

*L'éveillé, c'est une conscience qui a ouvert ses portes et qui, cessant de se confiner, a tenté d'aller jusqu'au bout de son pouvoir de dépassement.*<sup>371</sup>

Cette foi créatrice n'est pas communautaire comme l'était la foi chrétienne, elle est multiple en ce sens que tout le monde y participe qu'on le veuille ou non. Elle ne subit pas de rites, ni n'obéit à un dogme, elle vit dans les réseaux d'échanges autour d'une culture commune, elle s'anime dans les discussions, dans les relations sociales, dans le partage d'idées, dans la recherche scientifique ou artistique de toute nature. Vivre une foi créatrice, c'est modeler l'homme de demain !

Dans des moments de désespoir, quand la balance penche dangereusement vers le néant, alors il est temps de s'arrêter pour considérer le chemin parcouru. Individuellement je suis un esprit avec une mémoire et des sensations, condamné à disparaître un jour sans avoir rien compris et pourtant ma seule existence, même la plus banale qui soit, représente une contribution essentielle au développement de la noosphère. Tout au long de sa vie, l'esprit humain laisse des traces de culture et c'est dans ces traces qu'il survit après la mort. Certaines traces deviennent universelles comme une grande découverte scientifique ou une œuvre artistique signifiante, d'autres ont une portée informationnelle dans un domaine spécialisé, beaucoup se développent dans le cercle restreint des relations familiales ou amicales comme l'éducation d'un enfant ou simplement l'appréciation d'une belle descente à ski immortalisée dans une photo. Ces traces se mémorisent dans les différentes couches de l'héritage culturel, elles sont à l'origine d'une communication toujours plus intense qui s'établit grâce aux multiples moyens que la technologie moderne offre aujourd'hui comme la création de blogs, ces sites où tout un chacun peut écrire son journal, raconter une expédition ou simplement commémorer un événement, et bien sûr les discussions animées sur les réseaux dits sociaux.

Chaque trace que je peux ainsi produire s'accumule avec des milliards d'autres dans des mémoires communes, ensemble elles constituent ce corpus culturel où se cristallise la force vitale qui mène nécessairement vers un futur que nous sommes impuissants aujourd'hui à imaginer. Ainsi Jean Onimus, à la fin de sa vie, écrivait sa foi au monde. Un texte que j'ai retrouvé dans un amas de petits manuscrits qu'il appelait déchets et par lesquels il essayait encore de nous laisser quelques traces.

*Je ne sollicite pas la bienveillance d'un monarque ou d'un juge qui aurait observé ma vie, mais j'ose m'adresser à cette énergie irrésistible, omniprésente qui infuse sa force à l'Évolution Universelle. Sans elle tout s'arrête, il ne reste qu'un nuage de poussière. Cette énergie n'a ni conscience, ni objectif : elle se contente de déployer sa force dans le temps et l'espace afin de libérer les pouvoirs créateurs qu'elle porte en elle. Par elle, le monde est en devenir. Où va-t-il ainsi ? Personne ne le sait, même pas lui.*

*Une prodigieuse énergie a explosé il y a quelque treize milliards d'années et s'écoule encore dans l'espace qu'elle a créé. Cette énergie est loin d'avoir épuisé son effort à la fois créateur et dévastateur. Il est impossible de savoir ce qui va en résulter, mais il est aussi impossible de penser qu'elle est sans raison, absurde. Elle tend sans doute à créer d'autres conditions d'existence dont nous ne pouvons avoir la moindre idée. Ce qui paraît probable, en tout cas, c'est que désormais sur cette insignifiante planète, l'évolution de la vie et de l'intelligence consciente va se poursuivre en développant de plus en plus ce que nous appelons le spirituel.*

*Nous sommes emportés par un courant puissant qui s'accélère chaque jour encore. Nous en sommes à la fois les promoteurs et les victimes, mais la direction générale est devenue*

---

<sup>371</sup> Jean Onimus, Chemins de l'espérance, Albin Michel, 1996

*évidente : l'aventure, le pouvoir créateur sont de ce côté-là. Les risques s'accroissent et nos sociétés sont extrêmement fragiles. Ce sont des sociétés marchandes, sans lien moraux et affectifs, les relations peuvent vite se défaire. Leur complexité, plus apparente que leur fragilité, donne le vertige. Elles ne se fondent guère que sur des intérêts matériels sans perspective, leur durée de vie est limitée par les intérêts en jeu.*

*La foi au monde dont je parle transcende largement les intérêts de chacun. Il s'agit d'un sentiment « métaphysique », d'une conviction « ontologique » sur laquelle se base ma vision du monde et en quelque sorte du religieux. Le monde contient l'espace et le temps, il est historique, il évolue, mais ce qui le constitue pour nous, éphémères créateurs, c'est l'existence d'une promesse. S'il existe, c'est qu'il y a des raisons qui justifient son existence. Il n'est pas absurde, il se situe sur une ligne qui est la progression de l'existence. Il y a dans cette progression quelque chose. Elle nous vient de rien et elle crée un sens. Je peux écarter d'un geste les fantasmes de toutes les religions, il me reste l'évidence qu'il y a des esprits comme le mien, des esprits qui ne cessent de poser des questions sans réponse : que nous faut-il de plus pour savoir que le monde a un sens ? Pour que je puisse y loger avec de l'espoir plein la tête ?*

*Des voix, des mots qui se répondent, des intuitions. Oui ! Le monde est habité par l'esprit. Le bateau est sans capitaine et sans gouvernail, mais il y a un certain vent dans les voiles. Embarquez vite, ça avance !<sup>372</sup>*

Enfin donner sa foi à l'évolution du monde, c'est avoir confiance dans ce potentiel extraordinaire de l'humanité que représente l'héritage culturel. C'est aussi sentir la force vitale qui se dégage de la *noosphère* et derrière cette force entrevoir la perspective d'une *nooconscience* qui apparaît comme le résultat d'une croissance inéluctable du génie humain. Cette force doit être la source de notre spiritualité. Il faut la chercher au fin fond de notre conscience, dans le vertige que procure l'infini de l'âme en opposition avec la finitude de la nature et de la vie.

Déjà en 1947, à la sortie d'une guerre qui aurait plutôt pu apporter une vision désespérée sur l'homme et sa conscience, bien avant l'avènement d'Internet avec ses moyens de mémorisation et de communication, système inimaginable à cette époque, le Père Teilhard de Chardin voyait la conscience humaine en état d'éveil et de transformation, laissant ainsi entrevoir une nouvelle façon de penser : *Au cours de quelques générations, presque sans que nous le remarquions, notre regard sur le Monde s'est profondément modifié. Sous l'influence combinée de la science, de l'histoire et du fait social, le double sens de la Durée et du Collectif a envahi et remanié le domaine entier de notre expérience. Le temps futur (jadis vague succession d'années monotones, ouvertes à un nombre indifférent de vies individuelles dispersées) se profile désormais à nos yeux comme une période de genèse et de maturation au cours de laquelle nous ne saurions plus avancer et prendre forme que solidairement.<sup>373</sup>*

Il s'agit bien là du choc des consciences, conséquence de la densification de la société et de ses capacités à communiquer, quelque chose de totalement inédit dans l'histoire de l'humanité. Des ébauches ont pu apparaître avec l'agora grecque et cela a produit les premiers grands philosophes. Mais ce potentiel créatif antique est sans commune mesure avec ce que nous voyons aujourd'hui autour de nous, je dirais presque en nous !

Teilhard de Chardin conclut son livre « Le Phénomène humain » par cette phrase : *Capable de contenir la personne humaine, il ne saurait y avoir qu'un Univers irréversiblement personnalisant.* En fait l'Univers doit être compris ici comme la *nooconscience* qui, elle, par son action, est *irréversiblement personnalisante !*

---

<sup>372</sup> Jean Onimus, déchets, inédit, 2007

<sup>373</sup> Teilhard de Chardin, conférence donnée au World Congress of faiths, le 8 mars 1947

## Evolution de la morale au cœur de la noosphère

La morale incarne-t-elle l'indice le plus solide de l'existence de Dieu ? C'est bien ce qu'on peut penser si on cherche à l'intégrer dans l'évolution biologique, tout simplement parce qu'elle ne peut pas être le fruit d'une telle évolution. En effet l'évolution biologique n'obéit à aucune morale, elle n'a pas de direction et se laisse gouverner par le hasard. En fait la morale est un phénomène proprement humain, elle naît et évolue avec la culture, elle fait donc partie de la mémoire de la société.

En réalité il convient de distinguer deux niveaux de morale : la morale animale qui permet la vie sociale du groupe et la morale humaine qui inclut la morale animale mais qui apporte aussi la conscience du bien et du mal. Les animaux possédant une *conscience immédiate*<sup>374</sup> n'ont pas accès à la morale culturelle propre à la conscience humaine, ils possèdent simplement une morale biologique ou instinct qui prend son origine dans l'évolution darwinienne. L'animal n'a pas conscience des règles de vie auxquelles son instinct l'enjoint d'obéir, il ne peut pas en concevoir l'histoire et encore moins la valeur positive ou négative. On l'a dit, l'animal possède une conscience immédiate et cette conscience limitée ne lui permet pas de percevoir la notion de bien ou de mal, il agit selon la règle codée dans son cerveau par son héritage biologique. Dans une société de fourmis, chacune tient le rôle qui lui est attribué à sa naissance, il ne peut y avoir de questionnement, encore moins de révolution contre l'organisation, les règles sont appliquées automatiquement.

Ce concept de morale animale s'applique également aux animaux plus évolués comme les grands singes, qui disposent de la capacité supplémentaire de l'apprentissage. Un singe, tout comme un chien, peut apprendre de nouvelles règles sous l'influence du groupe dans lequel il vit ou sous l'effet d'un dressage imposé par l'homme, mais ces règles resteront automatiques au sens que l'animal sera toujours incapable de leur donner une histoire. Et sans histoire, une règle ne peut pas avoir une signification, une valeur. La transmission entre générations se fait alors par imitation, l'animal ne disposant pas du langage permettant de mémoriser un héritage culturel.

Pour un animal quel qu'il soit, il n'y a pas de notion de bien ou de mal, seulement des règles de vie qu'il applique sans y penser afin d'assurer sa survie dans les meilleures conditions. Il s'agit donc toujours d'une morale immédiate et les règles qui en découlent sont dépourvues de symbolisme.

Le même processus de règles morales, qu'elles soient acquises génétiquement ou par apprentissage, existe chez l'homme, mais, au-delà de ce processus primaire, l'homme a par nécessité développé une morale ontologique, une morale de l'être, c'est-à-dire finalement une morale consciente d'elle-même. C'est en effet un besoin de la conscience de s'appuyer sur un savoir-vivre pour assurer la représentation de son être au sein de la société. Ce besoin est apparu dès le processus d'urbanisation de l'homme et la culture qui en découle. Il dépasse la morale immédiate de l'animal en symbolisant un ensemble de règles nécessaires pour assurer le vivre-ensemble.

Le politique rejoint ici le religieux, les règles du vivre-ensemble étant formalisées dans un code judiciaire mais aussi transcendées en symboles imposés par une autorité divine. Ce qui favorise ou ce qui nuit au bien-vivre de la société constituent bien sûr les critères élémentaires de la morale, mais d'autres éléments liés à la spiritualité peuvent entrer en compte au fur et à mesure que la société se développe. C'est dans ce sens que la morale humaine introduit la symbolique du bien et du mal.

---

<sup>374</sup> Voir chapitre « Conscience et sentience ? »

Dans le cadre religieux, cette notion de bien et de mal donne aux règles morales un caractère absolu, mais ce caractère transcendant doit être relativisé à la société elle-même et l'évolution de sa culture. Des choses, considérées mauvaises par la religion, peuvent être réévaluées dans le cadre de l'éthique sociale courante et finalement acceptées. Le symbole religieux associé se dégrade alors au rang de superstition. Ainsi des règles morales interdisant la contraception, l'avortement, l'homosexualité, etc. ont pu s'évaporer petit à petit. La religion, en figeant la morale dans la transcendance, cherche à immobiliser l'évolution de la société dans son éthique, ce qui est évidemment contre-productif. La morale doit nécessairement évoluer tout comme se développe la culture et le cadre de vie, c'est même là le principe fondamental d'une société vivante.

*Une morale humaniste repose sur le fondement universel de la raison et des intérêts humains : c'est un fait incontournable de la condition humaine que nous sommes tous mieux lotis si nous nous aidons et si nous nous abstenons de nous blesser les uns les autres. L'alternative morale au théisme est l'humanisme.<sup>375</sup>*

La morale naît donc dans la culture, en ce sens elle est spécifiquement humaine. Cette morale évolue dans le temps, elle a une histoire et par conséquent des valeurs. Surtout elle est vivante et se modifie avec le vivant social, elle est le fruit collectif et évolutif de l'action et de la pensée humaine. L'héritage culturel joue un rôle essentiel dans l'émergence de la morale. En effet, étant la mémoire sociale et culturelle de la société qu'il représente, cet héritage est au cœur du processus qui génère et attribue des valeurs aux règles morales et surtout anime leur évolution. La valeur attribuée à une règle morale pose souvent beaucoup de questions liées à la notion de bien ou de mal. Cela entraîne nécessairement des évolutions multiples dans le temps. Par exemple les sciences expérimentales comme la génétique, les neurosciences, l'immunologie, mais aussi le droit, les sciences humaines et sociales apportent des réponses différentes à ce type de questions, réponses dont la valeur peut changer du tout au tout en quelques dizaines d'années.

Les règles morales s'appliquent généralement aux mœurs et coutumes d'un groupe social. Elles peuvent être vues comme de simples habitudes adoptées pour assurer un mieux-vivre et ont fini par s'imposer. Ces façons d'agir sont alors intégrées dans la mémoire de la société (consciemment ou non). Mais ces règles morales sont nécessairement relatives, variables selon les civilisations et les époques, et donc dépendantes de cette civilisation. Certaines règles morales peuvent acquérir une universalité en s'appliquant transversalement sur plusieurs civilisations différentes, il s'agit là de concepts moraux qui dépassent la localité comme la représentation de l'être humain avec les droits de l'homme ou encore l'écologie avec la notion de comportements raisonnables nécessaires à la survie de la planète. Ces concepts sont liés à l'émergence d'une éthique de niveau mondial, une éthique qui se construit et vit dans des réseaux d'échange de plus en plus denses. Cette éthique planétaire est en forte croissance, elle se base sur des règles morales essentiellement inspirées par l'Occident et conséquemment provoque parfois des réactions de rejets violentes de la part de civilisations qui n'ont jamais conçu un tel niveau moral. Il en est ainsi des règles morales liées à la condition féminine que certains pays, essentiellement sous l'influence de la civilisation occidentale, cherchent à introduire. Il s'agit d'aligner les droits de la femme avec ceux de l'homme que ce soit en termes d'éducation, de participation à la vie sociale, d'équivalence dans le monde du travail et en politique. D'autres règles encore plus controversées concernent les droits à la sexualité, comme l'homosexualité, l'avortement, le contrôle des naissances. Toutes ces règles nouvelles

---

<sup>375</sup> Steven Pinker, Le triomphe des Lumières, 2018

démontrent la capacité d'évolution de la morale culturelle par opposition à la morale animale toujours sous-jacente chez l'homme qui, elle, n'évolue que dans le cadre biologique.

*La morale prolonge la nature en modifiant les bases de la sélection naturelle : elle ne la contredit pas, mais elle lui apprend à se dépasser, elle n'est pas servile, mais noble, elle ne détruit pas, mais elle crée, elle n'impose pas des frontières, mais des **dépassements** et elle crée ainsi un désordre sacré.*<sup>376</sup>

Cette liberté d'évolution de la morale a toujours fait peur et c'est sans doute une des raisons de l'émergence du fait religieux. L'homme a toujours eu envie de freiner l'évolution de sa morale de peur de voir sa société se déliter sous l'effet de règles qu'il ne maîtrise pas. Et quel meilleur moyen pour figer une morale que de lui donner un aspect transcendant ! Les règles deviennent alors des normes absolues, invariables dans le temps, transcendantes et d'origine divine ou encore révélées. La morale représente alors l'objectif religieux vers lequel les croyants doivent s'efforcer d'avancer conformément à leur foi. Afin de mieux imposer sa volonté, la morale religieuse ajoute des règles artificielles que le croyant est supposé observer pour accéder au Paradis. Ces règles, à priori sans justification rationnelle, jouent un rôle social, elles constituent un ensemble de liens qui soudent la communauté et centrent la pensée vers le but unique : Dieu. Les religions ont ainsi inventé différents préceptes d'identification sociale comme la circoncision, l'emploi du temps, le régime alimentaire, la réglementation de la sexualité, manger du poisson le vendredi, jeûner pendant le ramadan, la messe du dimanche, etc. Toutes ces règles sans justification rationnelle ont tendance aujourd'hui à s'évaporer avec l'évolution de la connaissance.

La morale religieuse est normative en ce sens que les règles qu'elle prétend imposer reposent sur la distinction entre ce qui est bien et ce qui est mal. Une telle morale absolue a eu des conséquences souvent négatives. Étant par nature impérialiste, elle a provoqué des dégâts tragiques. Comme le dit Edgar Morin (La Méthode, Éthique), l'une de plus grandes causes du mal est dans la conviction d'être possédé par le bien, ce qui a produit les innombrables massacres, inquisitions, persécutions et guerres religieuses que l'on connaît. C'est la conviction de faire le bien qui est une cause puissante du mal ! Une telle conviction ne résulte pas d'une volonté mauvaise, mais d'un excès de foi qui devient facilement fanatisme et cela peut avoir des conséquences dramatiques. Un exemple significatif est l'application d'une telle morale absolue lors des périodes de colonisation provoquant par exemple l'annihilation des cultures indigènes en Amérique du Sud où le clergé espagnol a imposé ses lois au détriment de la culture des peuples locaux comme les Aztèques et les Incas. Le cas le plus extrême est bien sûr représenté par la morale anti-juive du nazisme qui entraîné la Shoah.

*À mes yeux d'anthropologue, les religions révélées, celles du Livre, sont le berceau de l'intolérance et j'allais presque dire de l'extrême violence. Elles conduisent à des attitudes excessives où même les personnes qui ont eu la chance d'accéder à la connaissance et la rationalité scientifique récusent celles-ci au nom de la foi !*<sup>377</sup>

Heureusement ces morales absolues résistent difficilement au temps. Les sociétés évoluent et lorsque que le carcan devient insupportable, il faut que cela explose ! La révolution des étudiants de Mai 1968 en est un exemple frappant, elle a été entre autres un élément déclencheur de la libération sexuelle, brisant en éclats la morale religieuse dans ce domaine.

Claude Hagège s'appuie sur Auguste Comte pour entrevoir une morale créatrice, plus ouverte sur le devenir de l'homme, l'altruisme : *L'altruisme ainsi prôné par Auguste Comte est en fait fondé sur la raison, c'est-à-dire sur l'état positif, stade supérieur de sa Loi des trois états. Les stades antérieurs dans l'évolution de l'esprit humain sont les états théologique et métaphysique, tous deux fondés sur des mythes, car ils interrogent le pourquoi au lieu de*

<sup>376</sup> Jean Onimus, Évolution du divin, inédit, 2003

<sup>377</sup> Stéphane Hessel, Propos recueillis par Jennifer Schwarz, Le Monde des Religions, janvier 2011



*s'attacher au comment et à la recherche des lois effectives gouvernant les phénomènes. La recherche de ces lois doit, pour Auguste Comte, être au service de la solidarité sociale, qui dépasse l'individu isolé et établit des liens étroits entre les hommes qui sont exprimés par l'altruisme.*<sup>378</sup>

L'effacement progressif du fait religieux et la perte de foi correspondante entraîne une liberté spirituelle qui secoue le panier historique des règles morales. Devenue libre, la pensée cherche à s'adapter à un nouvel environnement libertaire où la vie sociale ouvre des perspectives immenses. Cela pousse l'individu à créer sa propre morale à partir du ressenti acquis par son éducation et des règles sociales de la société où il vit, ce qui peut le mettre en conflit avec la culture historique qu'il a pu acquérir.

Un tel individualisme peut présenter des aspects négatifs hautement dangereux. La conscience peut s'égarer dans des croyances absurdes et perdre tout contact avec la réalité extérieure. C'est par exemple le cas du radicalisme religieux d'où émerge une morale de combat qui n'a rien à voir avec sa religion d'origine. La foi qui l'anime devient une foi haineuse pour laquelle tous les peuples laïques sont impérialistes, colonialistes et doivent être détruits ! C'est ce qu'on voit apparaître dans le conflit apparent qui semble émerger aujourd'hui au sein nos sociétés occidentales d'origine chrétienne, désormais très laïcisées, entre la morale républicaine qui se veut indépendante de toute religion et la morale musulmane qui envahit petit à petit la société grâce à l'immigration.

Ce phénomène met encore plus en valeur le poids de la foi. Il est certain que la foi religieuse a un pouvoir de cohésion sur la société, ce pouvoir existe encore dans les communautés musulmanes et, ce faisant, il met ces communautés en porte à faux avec la société occidentale désormais profondément laïcisée. Il ne s'agit pas là de guerre de religion puisqu'il n'y a plus de religion du côté occidental, mais bien plus d'un conflit entre un monde sécularisé dont la culture et la connaissance se développe exponentiellement face à des peuples encore englués dans une religion traditionnellement théocratique, étant par ses origines une religion d'État. Pour résoudre un tel conflit, il est nécessaire de susciter une nouvelle foi, une foi créatrice qui ne serait pas basée sur le divin mais bien plutôt sur l'évolution prodigieuse, et qui s'amplifie sans cesse, des connaissances et de la conscience qu'on en a.

Il est intéressant de citer ici la réflexion de Teilhard de Chardin sur une nouvelle morale compatible avec le principe de la « sainte Évolution ».

*Le nouveau sujet qui m'attire en ce moment serait une étude sur la naissance d'une nouvelle morale : « Morale d'équilibre, et morale de mouvement ». Il me semble que la morale « néolithique » du Décalogue sur laquelle nous avons vécu jusqu'ici est toute basée sur le respect mutuel des propriétés (Dieu étant simplement conçu comme le « Propriétaire suprême »). Or maintenant les limites s'effacent entre ce qui appartient matériellement à chacun : chacun y tend à devenir (à un coefficient près) copropriétaire de la Totalité. Un premier résultat de cette transformation est que l'essence de la moralité, au lieu de consister à respecter les droits du voisin, apparaît sous une forme différente : est moral ce qui favorise et assure l'harmonie du Tout humain. Mais du même coup, un autre changement de perspective, plus profond encore, se produit. Le « Tout humain » n'est pas un système statique (une Chine confucéenne) ; il est un organisme croissant. Son équilibre n'est pas celui d'un lac, mais d'un fleuve. Est donc moral, finalement, ce qui a une valeur de progrès spirituel.*<sup>379</sup>

La morale ne peut donc pas être absolue. La morale se modifie au fur et à mesure de la croissance des connaissances, elle se situe sans doute au cœur du processus d'émergence de la

<sup>378</sup> Claude Hagège, Les religions, la parole et la violence, 2017

<sup>379</sup> Pierre Teilhard de Chardin, Le rayonnement d'une amitié (Correspondance avec la famille Bégouën), Lessius, 2011

*nooconscience*. Cette morale est créatrice, c'est la seule voie d'évolution raisonnable qui se présente à nous.

*L'homme découvre qu'il n'est pas autre chose que l'Évolution devenue consciente d'elle-même et qu'il est solidaire et responsable d'un Tout en évolution.*<sup>380</sup>

### **Recherche d'un renouveau de la prière**

Aujourd'hui certains philosophes disent que notre horizon mondial est un horizon d'extinction, pas seulement de la biodiversité mais de l'espèce humaine ! Comment cela se peut-il ? La liberté spirituelle acquise avec l'évaporation de la religion n'apporte-t-elle pas au contraire des perspectives fabuleuses à l'évolution de la conscience ?

Il est certain que l'homme, une espèce animale comme une autre, subit aujourd'hui une mutation culturelle comme jamais il n'en a connu. Les campagnes sont désertées et le temps où les enfants reprenaient la vie des parents à la ferme est bien passé. La civilisation se densifie extraordinairement, nous devenons un *homo urbanus* selon l'expression de Jeremy Rifkin avec plus de la moitié de la population mondiale qui s'entasse aujourd'hui dans les villes.

Nous touchons là le point critique de la naturalité de l'homme. Nous avons vu qu'il y a seulement 40 000 ans, l'homo sapiens dessinait ses premières peintures rupestres, la conscience humaine émergeait alors lentement dans un cerveau encore conduit par la sentience animale. C'est bien là la fracture essentielle, primordiale, qui a fait émerger le phénomène humain. L'homme animal acquiert peu à peu la conscience de soi, il sait qu'il sait et cette connaissance bouleverse sa vision du monde. Par cette fracture il est conduit à exprimer son inquiétude, son désespoir de vivre, son incompréhension même de l'existence. Cette fracture grandissante développe sa curiosité de savoir. Il cherche à comprendre une nature qui se répète toujours égale à elle-même, chaque année, saisons après saisons. Devenu un *homo urbanus*, il la voit comme un spectateur et lui dénie toute filiation. Emporté par la Connaissance, il se considère définitivement libéré de cette nature, une nature considérée comme mise à sa disposition et dont il s'approprie le droit de la modeler, sculpter, modifier à sa guise et pour son plus grand bien.

Mais alors comment la nature elle-même a-t-elle pu produire *un être si dénaturé qu'il est hanté par le surnaturel, au point de nier la naturalité qui le porte* ? s'interroge Nicolas Grimaldi dans *À la lisière du réel*.

C'est bien là que se niche le besoin de Dieu : là dans ce conflit toujours ouvert et toujours grandissant entre l'animal que nous sommes et l'esprit de plus en plus envahissant qui anime notre conscience.

C'est dans ce conflit qu'est né le besoin de prier. Si seul, si isolé dans un Univers de plus en plus insondable et incompréhensible malgré toutes les théories mathématiques qui s'exercent à en expliquer le fondement, comment ne pas rêver de pouvoir se confier à un Dieu source de tout ? Un besoin de prier qui est « vieux comme le monde » pourrait-on dire puisqu'il a commencé avec l'émergence de la conscience et a laissé des premières traces dans les peintures rupestres il y a 40 000ans.

La nature est immanente à la conscience alors que la conscience est transcendante à la nature. dit encore Nicolas Grimaldi (*À la lisière du réel*). Comment l'ignorer ? L'homme pour son « malheur » a développé une conscience de soi que ne connaît pas l'animal. La possession d'une telle conscience lui impose une vie double : d'un côté une vie animale conduite par les sens, c'est-à-dire une sentience que le corps anime par tous ses organes de perception et de l'autre côté une vie transcendante conduite par un besoin incommensurable de savoir, de connaître, d'observer. C'est là, au carrefour de ces deux vies que naît le besoin de prier. La prière représente alors l'ambiguïté fondamentale de l'homme : est-il animal et donc fruit naturel de la

---

<sup>380</sup> Teilhard de Chardin, *Le Phénomène humain*, Seuil, 1955

nature ou bien un être qu'on pourrait appeler « surnaturel » par la conscience qu'il a de cette nature d'où il vient ?

Ce besoin de se confier à quelque transcendance capable de résoudre les problèmes de la vie, il fallait le canaliser afin de mieux l'exprimer : c'est là le rôle des religions. Elles sont nées du besoin de formaliser ce besoin de prier et cela a commencé dès les premières cérémonies dans le silence immuable d'une grotte où, pensait-on, habitait l'être suprême. Les religions successives apparues ensuite dans l'histoire de l'homme conscient n'ont fait que structurer l'acte de la prière, entraînant ainsi une mainmise complète sur la pensée spirituelle. La religion est ainsi devenue une sorte de force impérialiste à laquelle toute prière devait se soumettre à la fois dans la forme et dans le sens. La facilité ainsi offerte satisfaisait la plupart des besoins, le temple accueillait les impétrants, le sacrifice ou le don permettait de concrétiser la demande d'un service, il n'y avait plus qu'à se soumettre aux contraintes du religieux. Ces contraintes, corporelles ou spirituelles, contribuaient d'ailleurs à canaliser la croyance dans cet au-delà auquel on souhaitait confier sa vie.

L'histoire des religions se résume finalement en un effort sans cesse repris de codifier la prière. C'est l'objet même du dogme et sortir de ce dogme devient de l'apostasie et est condamnable. Mais une prière ainsi transformée en soumission n'est plus une prière. Elle devient un rituel inexpressif qui laisse le besoin initial sur sa faim. La religion agit comme un couvercle sensé étouffer vos velléités de questionnement et sa théologie vous enferme dans un labyrinthe de règles qui ont depuis longtemps perdu toute signification sensible. Non ! Une prière dans son sens originel n'est sûrement pas destinée à implorer un Dieu improbable pour qu'il favorise votre destin dans la vie. Non ! La prière ne signifie pas se prosterner devant une image ou une statue, croyant lui confier ainsi le pouvoir sur votre vie. Un tel geste est un geste d'abandon, de soumission à un destin que vous estimez ne pas savoir gérer. Il faut refuser une telle soumission et c'est bien le propre de l'homme, conscient d'être, de savoir se prendre en charge. La prise de décision qui peut décider de votre futur ne peut pas provenir de quelque transcendance hypothétique !

Alors quelle prière ? Et pourquoi ?

*La prière est cette ouverture permanente à la transcendance : une célébration, un merci, une louange, mais aussi un appel, parfois un cri d'espérance. Elle n'a pas besoin de s'adresser à une « personne », elle transcende tout ce qui est limité, elle n'a que faire des idoles : elle s'adresse directement à la force créatrice dont elle est issue, et qui l'appelle.*

*L'homme qui ne prie pas n'est pas encore tout à fait homme ; il n'est pas encore allé au bout, au plus haut de lui-même ; il n'a pas compris que ce qu'on nomme « adoration » est la marque même de son éveil, la preuve qu'il s'est ouvert et qu'il « existe ».<sup>381</sup>*

La prière est le besoin fondamental d'une spiritualité inquiète. Elle en est même le moteur. On peut aussi l'appeler méditation en tant que support du processus conduisant à la conscience d'être. Elle répond à un besoin de transcendance inhérent à l'émergence de la conscience. Comment en effet satisfaire le questionnement, source même de la conscience, sans une réponse divine, une foi qui dépasse toute compréhension ? Parce que le questionnement demeure, toujours plus vivace, et en conséquence, en l'absence d'une réponse scientifiquement démontrée, la peur de mourir sans savoir pourquoi tout cela a eu lieu !

C'est là le point central de notre réflexion. Il est forcément illusoire d'imaginer un quelconque Dieu transcendant qui expliquerait tout, notre civilisation s'est aujourd'hui développée au point que la conscience ne peut plus supporter une telle croyance. Mais je pense

---

<sup>381</sup> Jean Onimus, Chemins de l'espérance, Albin Michel, 1996

que nous sommes là devant une misère intrinsèque à toute conscience : notre prière ne peut désormais s'adresser qu'à cette misère. L'homme est destiné à questionner éternellement l'univers et finalement à lui faire prendre conscience de lui-même. La prière ne peut qu'accompagner ce questionnement et cette prise de conscience.

Au bout de cette prière, l'homme se retrouve nécessairement seul comme il va l'être devant la mort. L'univers attend de lui plus de connaissance, mais plus celle-ci s'accumule dans les livres, plus il découvre que de toute façon rien ne sera jamais explicable.

Mais alors quel pourrait être l'utilité de la prière, a-t-elle vraiment un sens dans l'évolution de la Pensée ? Doit-elle être vue seulement comme un remède pour soigner le questionnement désespérément inutile de la conscience ? Et a-t-on finalement besoin d'un Dieu improbable pour alimenter cette prière ?

Non ! Bien sûr. La seule issue est de revoir la prière dans le cadre du renversement de l'image d'un Dieu transcendant à l'origine de tout pour concevoir un Dieu émergent au sein de notre foi créatrice. Par une telle prière, nous affirmons notre foi dans l'évolution de la Connaissance et, par elle, l'accès à une conscience partagée, la *nooconscience*. Une Force nous emmène tous, chacun à son niveau, vers une spiritualité que nous ne pouvons pas imaginer. *C'est l'idée que la création est encore en cours, que le monde n'est pas condamné (royaume de Satan, perdu par la faute originelle, comme le voulait saint Augustin), mais, au contraire, se développe, par l'intermédiaire de l'homme, en direction de l'Esprit.*<sup>382</sup>

C'est là, au cœur de cette évolution, que se situe ce qu'on pourrait appeler un Dieu en émergence. Un Dieu que nous avons perdu, mais que nous faisons renaître sous forme de bribes diffuses qui jaillissent de la fusion de multiples consciences connectées. La prière devient alors un besoin fondamental, notre contribution à l'émergence de ce Dieu. Nous devons transformer notre terreur de vivre en une espérance, si fragile mais toujours existante au fin fond de notre conscience. Il s'agit de sortir du quotidien qui nous accapare, de dépasser la Connaissance qui veut tout expliquer, pour atteindre un état de méditation quasi mystique. Il faut savoir par exemple générer un tel état de grâce en s'arrêtant pour contempler une peinture qui vous interpelle et vous envoie au plus profond de votre questionnement. C'est de cette recherche jamais satisfaite que naît le sentiment poétique. C'est de cette recherche que la conscience enfin se dévoile, libre de toute contrainte, comme si à ce moment-là tout devenait possible !

Bien sûr on ne peut demeurer dans un tel état sauf à devenir ermite et refuser la société. Un tel acte a pu être considéré à une certaine époque comme un moyen de sortir d'un éternel retour dans une société immuable, de dépasser en quelque sorte la mort en méprisant la vie et finalement contribuer peut-être à rapprocher l'homme de son Dieu. Mais aujourd'hui un tel acte n'a plus aucun sens. Trop négatif, il rejette toute l'évolution de l'homme, sa culture, sa science, sa communion avec une conscience universelle, la *nooconscience*. Il n'est plus possible de nier que *l'Univers est en perpétuel état de transition vers un « toujours-plus-d'être »*. *Le religieux manifeste en nous l'emprise d'un désir cosmique : celui d'exister pleinement.*<sup>383</sup>

Dans un de ses derniers textes, Jean Onimus exprime comment il faut voir ce renouveau de la prière, une prière qu'il voit comme un accompagnement nécessaire de l'Évolution.

*Ainsi comprise, la prière est aussi vieille que l'humanité : c'est l'émouvant appel de l'être conscient de soi s'adressant à celui qui l'a fait être et dont il dépend. C'est la religion à l'état élémentaire. Cependant si Dieu n'est pas une personne, mais une force universelle qui maintient l'univers, alors la prière n'est plus une demande d'aide qui s'adresse à un potentat*

---

<sup>382</sup> Jean Onimus in Présentation de « La place de l'homme dans la nature » par Teilhard de Chardin, Albin Michel, 1996

<sup>383</sup> Jean Onimus, Béance du divin, PUF, 1994

*qu'il faut flatter, soudoyer, séduire. La prière change de nature, elle devient une célébration, une sorte de reconnaissance, une promesse de participation active au Devenir universel.*<sup>384</sup>

Dire que Dieu n'est pas une personne, mais une force universelle qui maintient l'univers signifie simplement que la prière ne s'adresse plus au créateur de cet univers, un créateur responsable de tout. Même si la question du point de départ de l'Évolution reste posée, certains scientifiques, comme Stephen Hawking, postule qu'en raison de la loi de la gravité, l'univers peut se créer de lui-même, à partir de rien, il n'est donc pas nécessaire d'invoquer un Dieu pour l'activer.<sup>385</sup> Cet univers créé à partir de rien continue d'évoluer selon des lois physiques précises vers un futur encore difficile à comprendre. Au sein de cet univers en devenir, l'homme semble avoir un rôle d'observation consciente. Nous participons à un *Devenir universel*, comme dit Jean Onimus, et c'est ce Devenir qu'il faut célébrer. Il jaillit dans la découverte d'une création jamais terminée une dynamique extraordinaire. C'est sans doute dans cette dynamique que le divin émerge et nous invite à le suivre.

### **Fécondation de la pensée par la poésie**

*Nous oublions dans l'évidence quotidienne du vivre le caractère étonnant de la vie. Nous oublions dans les activités prosaïques du vivre que la vie est poésie, mais nous oublions dans nos moments euphoriques qu'elle est cruelle, terrible, horrible.*<sup>386</sup>

Dans les activités prosaïques de la vie, nous oublions trop facilement qu'il y a une manière d'être au monde qui peut dépasser les soucis du quotidien, la soif de paraître, les préoccupations vénales, etc. Cette manière d'être au monde qu'il a toujours cherché tout au long de sa vie, Jean Onimus l'appelle *Le poétique*. Il faut l'écouter raconter la folie de Jourdan dans le livre de Giono *Que ma Joie demeure*<sup>387</sup> :

« Tout ce qui est vierge est fragile parce que l'utile gouverne et qu'il est profanateur. Or poétique est lié à l'intact Avec la nature on peut communier plus aisément qu'avec les produits de la raison : d'où le mythe romantique de l'ermite, du solitaire, de l'homme des bois, du berger, etc. Ce qui rend triste le plateau de Grémone c'est que tout y est terre à culture, immenses sillons bien tracés. Jourdan y plante des narcisses !

- *Qu'est-ce qui se passe ?* demande Madame Hélène. Mot typique ! Un événement insolite vient de rompre l'évidence quotidienne...
- *Des narcisses !*
- *Ça se vend bien ?* Seule question qui ait cours dans le pays.
- *Ça ne se vend pas, répond Jourdan, c'est pour moi. Vous pourrez en prendre tant que vous voudrez.* Ainsi débute le poétique : la gratuité ! Un pur luxe irrécupérable...
- *Qu'est-ce que vous allez en faire, Jourdan ?*
- *Rien, comme ça, pour le plaisir. J'en ai assez de faire du travail triste.*

On le sent presque gêné ; il a besoin de mots nombreux pour dire ce qui se passe en lui, des mots gauches qui ne conviennent pas. Ses voisins ne le comprennent plus, mais sa "folie" est contagieuse et c'est tout le plateau, bientôt, qui va vivre à neuf. »<sup>388</sup>

---

<sup>384</sup> Jean Onimus, Ce que Jésus a vraiment dit. Nouvelle présentation des textes les plus authentiques de l'évangile, Inédit, 2007

<sup>385</sup> Stephen Hawking, The grand design, Transworld Digital, 2010

<sup>386</sup> Edgar Morin, Connaissance, ignorance, mystère, 2018

<sup>387</sup> Giono, Que ma Joie demeure, Grasset, 1935

<sup>388</sup> Jean Onimus, Qu'est-ce que le poétique, Éditions Poesis, 2017

De cette réflexion, Jean Onimus en a écrit un livre, « *Qu'est-ce que le poétique ?* », publié quelques années après sa mort. La rédaction de ce livre a sans doute été achevée en 2000, il est le résultat, je pense, d'un long murissement. Mon père a beaucoup écrit sur la poésie et il y voyait un moyen d'éclairer, d'ouvrir la bulle dans laquelle nous immobilisent, nous enferment, les moyens offerts par une technologie de plus en plus envahissante, c'est-à-dire le *prosaïque*. Mais la poésie en elle-même ne suffit pas, il faut l'élargir en s'appuyant sur tout ce qui peut apporter un enchantement, un émerveillement inattendu. C'est pourquoi Jean Onimus parle « du » poétique pour le différencier ou plutôt l'élargir par rapport à la poésie, ainsi un sentiment poétique peut aussi bien se réveiller devant un scarabée doré, un poème de Jaccottet ou une peinture de Monet...

Le manuscrit de ce livre a une histoire. Après avoir erré entre divers éditeurs potentiels, il s'est un peu perdu jusqu'à ce que Frédéric Brun, créateur de la Maison d'édition Poesis, le découvre sur un site web que j'avais créé en mémoire de mon père<sup>389</sup>. Le message exprimé dans ce livre correspondait tout juste au but que Frédéric a donné à sa Maison d'édition et il a décidé de le publier en complément de son livre de référence, une « Anthologie Manifeste pour Habiter poétiquement le monde ». Cette publication est intervenue en 2017, soit dix ans après le décès de mon père !

Jean Onimus a voulu exprimer dans ce livre quelque chose qu'il a ruminé toute sa vie, quelque chose qu'il ressentait au plus profond de lui-même. Ce quelque chose surgit parfois dans ses écrits précédents en brefs questionnements ou sensations, mais dans ce livre il est vraiment allé au bout son analyse. Il a voulu rassembler toutes les sources potentielles du poétique, les sources capables de vous faire sentir au fond de vous-même ce qui donne sens à la vie. Le poétique assure ici l'émergence de l'âme enfouie sous les déchets de tout ce qui fait la vie.

À la source du poétique, il y a une poussée créative, une force qui vient du fond même de l'âme, du cœur de la conscience. *Faut-il une religion ? Faut-il des rites pour accompagner cette force créative qu'on voudrait plus forte, plus solide ? Sûrement pas ! Tout cela nous ramènerait dans un enfermement que nous cherchons sans cesse à briser. À mon sens il faut s'appuyer sur les fondamentaux qui gouvernent la conscience : l'observation et l'étonnement.*<sup>390</sup>

La religion ne peut que s'évaporer devant la volonté d'observation. Comment une croyance peut-elle résister à l'analyse ? En l'observant longtemps, en la scrutant dans ses origines et dans l'idéal qui la gouverne, on est nécessairement amené à s'étonner qu'elle puisse encore embrigader des gens. La foi divine se fige dans la croyance, elle assèche la créativité, emprisonne le poétique. Pour éviter cela il faut sans cesse la remettre en question en la secouant jusque dans ses racines.

La phrase d'Aristote conserve alors tout son sens : *A l'origine comme aujourd'hui c'est l'étonnement qui conduisit les hommes à la philosophie. Parmi les phénomènes qu'ils ne pouvaient pas comprendre, leur attention frappée de surprise s'arrêta d'abord à ceux qui étaient le plus à leur portée (...) C'est ainsi qu'ils s'occupèrent des phases de la lune, des mouvements du soleil et des astres, et même de la formation de l'univers.*<sup>391</sup> Et le moteur de l'étonnement, c'est bien l'observation. Celui qui ne regarde plus, qui s'enferme sur lui-même, qui ne sait pas observer, perd toute possibilité d'étonnement et en particulier le plus central : l'étonnement d'être.

---

<sup>389</sup> On trouve le lien sur wikipedia « Jean Onimus »

<sup>390</sup> Jean-Pierre Onimus, Au-delà des mythes et des croyances, amazon, 2016

<sup>391</sup> Aristote, La métaphysique, Livre I

Il n'y a pas de bonne réponse pour encadrer, animer, supporter la foi créatrice. C'est seulement une volonté individuelle qui pourra, en s'appuyant sur la puissance du savoir, apporter ces étincelles qui font vivre la pensée. La foi créatrice représente alors une volonté d'être, une volonté de dépassement. Cette volonté d'être, Jean Onimus l'appelle « Le poétique ». Toute expression artistique contribue à cette volonté, quel qu'en soit la source : cela peut être une œuvre d'art qui vous sensibilise ou un poème ou même un simple haïku mais aussi la vibration de votre conscience devant le bleu profond d'une fleur qui semble égarée dans un alpage de montagne. L'extrait suivant de son livre « *Qu'est-ce que le poétique* » résume cette propriété mystérieuse de l'être humain :

*Nous ne pourrions survivre qu'en étant de plus en plus créateurs, doués de force imaginative, capables de rêver notre avenir en l'orientant non seulement vers l'avoir (être plus riches, plus forts, mieux protégés, etc.), mais surtout en direction de l'être, c'est-à-dire d'un accomplissement individuel et social de plus haute qualité.*

*Le recours aux poètes « en temps de détresse » est un appel à un rééquilibrage entre l'ingéniosité technique et le génie créateur de valeurs, seul capable de donner une signification au progrès. S'il est vrai que la perception du poétique est le fait d'une conscience attentive et pleinement développée, on peut penser que le poétique se situe au « bourgeon terminal », là où l'arbre de la vie est en intense genèse : il nous parle d'autre chose, il témoigne d'autre chose, il porte en soi une énergie de transcendance sur la nature de laquelle nous ne pouvons encore nous faire la moindre idée. Sans doute nous est-il donné pour être lui-même dépassé.*

*Le poétique est donc chose grave, ce n'est pas quelque noble divertissement. Au contraire, pourrait-on dire, car, sans lui, tout ce qu'on pense et fait n'est plus que jeu illusoire, oubli de l'essentiel, léthargie. S'il est vrai que vivre « poétiquement » c'est viser (et atteindre parfois) l'authentique, toute conscience éveillée a besoin de cela pour vivre sa plénitude et devenir créatrice. C'est cette inspiration qui, par moments, vient illuminer le mathématicien, exciter le découvreur, inciter l'ingénieur ou le penseur à « aller plus loin » ; c'est cette force qui transgresse les limites, bouscule les humanismes et les sagesse closes.<sup>392</sup>*

Jean Onimus pensait qu'en arrivant à sentir, à apprécier, à transcender en quelque sorte ce poétique qui se trouve partout autour de nous aussi bien dans un objet quelconque que dans une œuvre d'art sublime, il arriverait à effleurer le mystère de l'âme du monde. C'est là à mon sens la recherche de toute sa vie !

Transcender le poétique nécessite un effort de création de la part du spectateur, celui qui regarde ou entend. Il faut participer avec tous ses sens comme si on cherchait à recréer le geste de l'auteur. Que ce soit un objet prosaïque comme une cuvette de wc posée à terre sans but évident, une œuvre d'art de Leonard de Vinci ou une peinture d'un noir brut mais qui laisse apparaître des reflets de douceur, tout cela nécessite une création personnelle pour être compris. La conscience doit en quelque sorte recréer l'objet pour mieux le voir et finalement ressentir ce sentiment merveilleux qu'on appelle la beauté.

*L'expérience de la beauté est en même temps une expérience de la nécessité. Nous disons qu'une chose est belle quand nous percevons qu'aucun de ses détails n'auraient pu être différent, que toutes ses parties s'entrelacent dans un tout d'une manière qui après coup paraît inévitable. (...) En réalité, le but de chaque chose n'est que d'être ce qu'elle est, le plus pleinement possible. Chaque chose est à soi-même son but. Être pleinement soi-même signifie réaliser son potentiel, déployer sa puissance, agir en fonction de sa nature. Le sens de*

---

<sup>392</sup> Jean Onimus, *Qu'est-ce que le poétique*, Éditions Poesis, 2017

*l'existence se résume ainsi à la simple joie d'exister, à la joie d'être soi-même et de s'exprimer à travers ses actions.*<sup>393</sup>

Et Jean Onimus précise ce rôle créateur absolument nécessaire pour dépasser la vision prosaïque de l'œuvre d'art et arriver à en discerner la vraie beauté. *Une œuvre d'art reste un objet de curiosité, d'érudition ou de snobisme tant que nous n'avons pas trouvé – grâce à une participation personnelle – la porte par laquelle elle s'ouvre sur ce qui la dépasse. C'est vrai de la musique et de tous les arts : ils cessent d'être des ornements, ils jouent leur rôle médiateur à partir du moment où ils deviennent et où, à travers eux, monte à la surface ce qui bouillonne en nous.*<sup>394</sup>

Il est intéressant de citer ici le neurobiologiste Gerard Edelman, spécialiste de la conscience, qui a écrit avec Giulio Tononi le livre « A Universe of Consciousness : How matter becomes imagination ». Edelman y affirme que la conscience nous semble à la fois un mystère et une source de mystères. C'est l'une des cibles majeures du questionnement philosophique. Pour lui, les couches de culture développées et mémorisées dans le réseau relationnel seraient à l'origine du phénomène poétique.

*The limits and ranges of exploration of the material order as it gives rise to mind may or may not fall out according to our speculations here. But there is one fascinating point that, here and now, bears on the exhaustiveness of the scientific pursuit. It concerns whether all meaningful relations at the level of consciousness constitute objects for scientific study. Think, for example, of meaningful sentences in ordinary language or, even better, of poetic exchanges as they are enacted by sentient humans. Our conjecture is that they are, here and now, not fit objects for scientific study except in some trivial sense. Their meaning and description rest on too many unique historical patterns; on multiple ambiguous references ; and, in the case of a unique poetic utterance, on an incomparable sample. To grasp their meaning requires both the unique phenomenal experience and the historically based culture of each participating individual.*<sup>395</sup>

Ainsi la capacité de voir un objet comme poétique est quelque chose de propre à l'homme et à sa culture. On touche là le mystère profond de la conscience humaine, une conscience qui se construit sur le palimpseste d'une histoire culturelle multimillénaire.

Notre prière consciente pourrait alors se résumer dans cette recherche permanente pour diviniser le prosaïque et finalement chercher à *habiter poétiquement le Monde...* Mais alors le Monde serait-il finalement une création humaine ? Oui ! C'est la conscience qui façonne ce Monde et lui donne une existence humaine par rapport à la réalité physique, géologique de la Terre. Le Monde n'a d'existence que par l'homme, alors que la Terre est un résultat de l'histoire mouvementée du cosmos.

*La prière poétique s'exprime par la simple contemplation instantanée et silencieuse, quand le travail, le divertissement s'interrompent et que l'on accepte de s'immobiliser pour se mettre directement en présence de l'existence. Plus de paroles, plus de musique, plus aucun geste et même plus de pensée. Nulle considération religieuse d'ailleurs, mais la simple et pure rencontre de l'existence toute nue. C'est ici la racine d'où se déploie ensuite tout le poétique : le point de départ ! En présence d'un objet de beauté, statue, tableau, poème, musique ou simple paysage, l'échange devient vite intense. On se débarrasse de l'éphémère, on se met à l'écoute de cet indistinct que masque la poussière des jours, on décante l'essentiel, on se recentre. En*

---

<sup>393</sup> Balthasar Thomas, Être heureux avec Spinoza, Eyrolles, 2009

<sup>394</sup> Jean Onimus, La poursuite de l'essentiel, Centurion, 1984

<sup>395</sup> Edelman & Tononi, A Universe of Consciousness: How matter becomes imagination, Basic Books, 2000



*s'approfondissant, la conscience poétique dépasse toute création formelle, elle n'a plus besoin de s'exprimer au dehors et devient proprement mystique.*<sup>396</sup>

Dans l'écoute de cet *indistinct*, nous accédons à un monde fait d'esprit, c'est-à-dire de liberté et d'amour. Dans ce monde, la *fleur bleue* de Novalis représente le calice céleste dans lequel repose ce qu'il y a de plus élevé, de plus sacré au monde : l'amour, la poésie, l'intelligence claire et complète de tous les secrets de l'absolu. C'est par cette fleur que mon être va se résoudre en harmonies.<sup>397</sup>

D'une certaine manière, la *fleur bleue* de Novalis constitue un passage entre deux mondes : le monde réel chaotique et le monde spirituel dans lequel l'artiste se réfugie pour fuir la réalité et s'élever spirituellement.

*Quand ce ne seront plus des nombres, des figures qui donneront la clé de toutes créatures ;*

*Quand ceux qui chantent ou qui s'aiment acquerront un savoir plus profond que celui des plus doctes ;*

*Quand le monde reviendra vers la vie libre et rentrera dans l'univers intérieur ;*

*Lorsqu'enfin, lumière et ombre se marieront pour donner à nouveau la clarté véritable, et que dans les poèmes et les contes légendaires on aura reconnu les vraies cosmogonies,*

*Alors il suffira d'un mot mystérieux pour mettre en fuite ces créations contre-nature.*<sup>398</sup>

C'est que le poétique suppose une conscience en état d'hyperesthésie, ou si l'on préfère « à vif », privée des protections de l'habitude, du langage et de la raison opératoire. Expérience à la fois « plénifiante » jusqu'à l'extase et tragiquement irrationnelle. Telle fut, par exemple, l'émotion qui saisit Hölderlin enfant, quand il jouait sur les rives du Neckar.

*Enfin je relevai les yeux : dans le scintillement du soir*

*Le fleuve se dressait.*

*Mon cœur vibra*

*D'un sentiment sacré, et soudain je cessai de rire*

*Soudain je me levai, plus grave, quittant mes jeux d'enfant,*

*Et frémissant, je murmurai : prions !*<sup>399</sup>

Initiation fulgurante à ce qu'il y a de sublime dans ce que nous voyons tous les jours sans être vraiment capables de le regarder. Pour le poète, le monde est habité par l'esprit. Cette présence le rend grave, l'esprit est sacré comme dans un temple. Sans le poète, le monde n'est pas humainement habitable : nous découvrons alors que « nous ne sommes pas au monde », rejetés au dehors par la vision prosaïque, condamnés aux marges de l'essentiel. Le poétique révèle un sacré tout à fait naturel, qui ne s'ajoute pas au réel mais en émane, ancré dans la vie, hors de toute idéologie.

---

<sup>396</sup> Jean Onimus, Qu'est-ce que le poétique, Poesis, 2017

<sup>397</sup> La fleur bleue (Die blaue Blume) n'a pas à l'origine la connotation mièvre qui est la sienne aujourd'hui et n'avait aucun rapport avec l'amour. Cette expression a été forgée au XIX<sup>ème</sup> siècle par le romantisme et était le symbole de l'élévation absolue et de la poésie. Le poète allemand Novalis l'a popularisé dans son roman Henri d'Ofterdingen avec le rêve d'Henri.

<sup>398</sup> Novalis, Henri d'Ofterdingen

<sup>399</sup> Hölderlin, Poème de 1786 "Les Miens" Œuvres, Ed. Pléiade 1967

*On comprend alors que poésie et prière soient si proches, à condition, bien entendu, que le mot ne désigne pas la naïve imploration par laquelle l'homme pense pouvoir agir sur la volonté de son Dieu et la modifier en sa faveur, à la façon d'un sujet s'adressant à quelque potentat. La vraie prière ne saurait être ce genre de demande : la vraie prière est une célébration. C'est la réponse d'une conscience qui a surmonté les obstacles pour dire oui et s'unir "malgré tout"...*

*L'être humain devient alors, en quelque sorte, l'interprète de la création. Il lui fait don de sa voix, de son esprit, de sa tendresse, pour en chanter l'harmonie qu'il est seul capable d'apprécier. Il est évident qu'à ce niveau prière et poésie expriment l'une et l'autre un même accord.*

*Nous ne pourrions survivre qu'en étant de plus en plus créateurs, doués de force imaginative, capables de rêver notre avenir en l'orientant non seulement vers l'avoir (être plus riches, plus forts, mieux protégés, etc.), mais surtout en direction de l'être, c'est-à-dire d'un accomplissement individuel et social de plus haute qualité.<sup>400</sup>*

Ce pourrait être la célébration de ce mouvement créatif qui pousse l'homme en avant comme dit Teilhard de Chardin mais aussi Nietzsche quand il rêve d'une volonté de puissance cosmologique. A la question : « Qu'est-ce qui est bon ? » Nietzsche répond : « Tout ce qui exalte en l'homme le sentiment de puissance, la volonté de puissance, la puissance elle-même ». A la question « Qu'est-ce qui est mauvais ? », il répond : « Tout ce qui a sa racine dans la faiblesse. »

Mais ce mouvement créatif a-t-il vraiment un sens ? Doit-on célébrer un rêve de puissance ? Peut-il être la source de la prière ?

Je ne le crois pas. Le *bon* ne peut être un rêve de puissance, ce serait trop facile. Il est beaucoup plus que cela ! Le *bon* est plus qu'un rêve, il est la Force du devenir. Et certainement, ce n'est pas dans la puissance que jaillit le *bon*, mais dans la faiblesse ! C'est dans cette faiblesse dont parle Nietzsche que se niche sans doute les prémices du *bon*. C'est pour cela qu'on ne peut l'expliquer de façon rationnelle, il est tout simplement indicible parce qu'il dépasse toute l'intelligence que l'homme développe dans le prosaïque.

Ainsi, au bout de cette réflexion initiée sur les traces de Jean Onimus, il semble qu'il faille chercher la prière dans le domaine propre de l'âme, c'est-à-dire là où apparaît le poétique. C'est en s'écartant de la raison, c'est-à-dire du prosaïque, que je peux entrevoir parfois, au détour d'un chemin, des choses indicibles, bien trop fortes pour être exprimées sauf dans un poème, une peinture, une note de musique ou une fleur bleue. N'est-ce pas là la vraie prière finalement ?

*Le monde demeurera inerte si le poète ne le féconde pas de son regard<sup>401</sup>.*

Oui ! Le questionnement de l'homme reste toujours un grand mystère qui date des premiers pas de l'humanité et qui n'est pas près d'être résolu dans un monde prosaïque.

Comme dit Jean Onimus, lorsque je me retournerai avant de mourir pour regarder ce que j'ai vécu et interroger les traces que j'ai pu laisser derrière moi pour montrer la voie, une seule question se posera : *Ai-je assez aimé ? C'est-à-dire ai-je été suffisamment attentif ? Assez présent ? Peut-être est-ce la seule question qui me sera posée.<sup>402</sup>*

---

<sup>400</sup> Jean Onimus, Qu'est-ce que le poétique, Poesis, 2017

<sup>401</sup> Sylvain Tesson dans son émission « Un été avec Rimbaud ».

<sup>402</sup> Jean Onimus, La poursuite de l'essentiel, Centurion, 1984

## **Y A-T-IL UN DIEU AU CŒUR DE LA NOOSPHERE**

La noosphère est *une collectivité harmonisée des consciences, équivalente à une sorte de super-conscience*<sup>403</sup>. Une sorte de super-conscience qui suggère une voie à suivre vers un divin possible. *Réinsérer de façon naturelle, organique, la pensée du religieux là où elle doit germer et grandir, c'est-à-dire au plus vif de la vie, voilà pour le prochain siècle la tâche primordiale, véritable entreprise de salut collectif.*<sup>404</sup>

C'est là une idée fondamentale qui émerge dans la réflexion de mon père grâce à sa compréhension de l'évolution, loin du fixisme traditionnel. Je voudrais essayer d'aller plus loin dans cette idée d'un Dieu en émergence au sein de la noosphère.

Une façon d'appréhender le sens d'un dieu pourrait être l'idée qu'il prend sa source dans l'accumulation de traces que nous laissons au cours de notre vie. Ce dieu a alors besoin de notre curiosité, de notre recherche, de notre questionnement pour vivre tout comme la fée Clochette a besoin que beaucoup d'enfants pensent à elle pour vivre. Dans ce sens, Dieu ne peut pas exister si nous regardons en arrière ! Dieu est nécessairement devant nous, dans l'horizon lointain d'un futur indicible. Les sectes qui veulent restaurer les conditions morales d'une vie passée ne peuvent qu'annihiler ce Dieu qui naît progressivement dans le génie humain. Toutes les idéologies génèrent des dogmes, lesquels se figent dans une fixité temporelle d'où il est difficile de les en sortir. Ces dogmes représentent des freins insupportables pour ce Dieu où se niche le futur de l'homme. *Toujours plus*, disait Teilhard ! Il ne faut surtout pas s'arrêter en chemin, le futur demande à être en permanence conquis. L'homme est un être inachevé, c'est même sa singularité essentielle par rapport à l'animal. Il a un besoin jamais satisfait, c'est celui de questionner sans cesse et de chercher à connaître toujours plus. C'est dans ce besoin de questionnement que se niche Dieu. Aucun animal ne ressent un tel besoin, l'animal est simplement mû par le besoin immédiat de vivre. Il ne connaît pas le passé, ni le futur. La spécificité de l'homme est dans ce besoin vital de chercher à comprendre dans la durée. C'est là la source de la pensée autonome, seule capable de sortir l'homme de l'ornière animale. Dans un certain sens la croyance en un Dieu absolu, d'où tout dérive et s'explique, interdit par son principe même le questionnement et la remise en cause de la pensée. Ce fut le rôle des religions de brimer la recherche scientifique et d'en occulter les résultats dès que cela dépassait le cadre de la Vérité divinisée par le dogme.

*La confusion entre accepter la possibilité que des opinions différentes puissent être meilleures que la nôtre, et considérer que toutes les opinions sont équivalentes, nourrit une autre équivoque importante, diamétralement opposée au relativisme culturel. L'équivoque est de penser que l'unique défense contre la perte de toutes valeurs est la restauration d'une pensée absolue de la Vérité, qui ne peut pas être mise en discussion.*<sup>405</sup>

Déjà quatre siècles avant Jésus Christ, Anaximandre nous met en garde contre la Vérité absolue dans laquelle le dogme veut nous enfermer et avec nous le Dieu dont nous avons besoin pour vivre. Par définition une croyance ne peut être mise en doute ou alors ce n'est plus une croyance et le mur protecteur s'ouvre vers un inconnu inquiétant.

Anatole France disait : *Une chose surtout donne de l'attrait à la pensée humaine, c'est l'inquiétude. Un homme qui ne doute pas, qui n'est pas anxieux, m'irrite et m'ennuie.*

---

<sup>403</sup> Teilhard de Chardin, Le Phénomène humain

<sup>404</sup> Jean Onimus, Béance du divin, PUF, 1994

<sup>405</sup> Carlo Rovelli, Anaximandre de Milet, 2009

Une croyance trop absolue limite nécessairement l'horizon de toute recherche scientifique aussi bien qu'artistique. La pensée doit se libérer de ces vieilles croyances, faire disparaître les murs et s'ouvrir à la recherche de sens, à la curiosité, et finalement et principalement à l'inquiétude. L'homme inquiet cherche dans la création, et tout domaine convient comme la poésie, l'art plastique, la musique, la recherche scientifique et pourquoi pas une simple marche dans la montagne... Tout contribue à faire du Dieu !

Jean Onimus précise en parlant de l'art actuel : *Pour qui ne sait plus communier directement avec le réel, l'art actuel sert ainsi de truchement ; il vous met en présence d'une réalité choisie mais ouverte, qui vous interroge. Ceux qui passent sans entendre ces interrogations montrent qu'ils sont intoxiqués par la prose, condamnés à la léthargie de l'indifférence.*<sup>406</sup>

J'aimerais rappeler ici le culte taoïste de l'inachevé, de l'imparfait et du changeant, avec l'horreur symétrique de ceux qui, prétendant à la perfection, croient échapper à l'emprise du temps. C'est tout le contraire : en épousant la durée qu'on a des chances d'être durable, et non pas en opposant au temps l'illusion d'une réussite intemporelle. Seul celui qui accepte de changer peut grandir.

À Frédéric Lefèvre qui l'interrogeait sur Mallarmé, Claudel racontait que le poète *se plaçait devant la nature ou devant un meuble, un bibelot, avec cette question : qu'est-ce que cela veut dire ? Cette petite phrase a transformé toute la littérature française.* Elle a aussi transformé l'art actuel, elle peut transformer la vie. C'est « l'intériorité » des êtres qui est pleine de poésie, et celle-ci ne se révèle que si l'on apprend à s'étonner, si l'on cesse de situer, de désigner, si l'on tente de voir avec un regard neuf. Le poétique se dissimule partout, comme une sorte de trace presque invisible d'une innocence originelle, étonnée, admirative. Quand on retrouve cette lointaine pureté, le sens d'usage s'efface et les êtres deviennent de vastes et inépuisables carrefours de rêveries et de symboles. C'est l'expérience que décrit si bien Aragon : *Il m'arrive de perdre soudain le fil de ma vie. Je me demande, assis dans quelque coin de l'univers, près d'un café fumant et noir, devant des morceaux polis de métal, au milieu des allées et venues de grandes femmes douces, par quel chemin de la folie j'échoue enfin sur cette rade, ce qu'est au juste ce pont qu'ils ont nommé ciel... Ce moment que tout m'échappe, que d'immenses lézardes se font jour dans le palais du monde, je lui sacrifierais toute ma vie s'il voulait seulement demeurer à ce prix dérisoire.*<sup>407</sup>

Dans un tel moment, la conscience qu'a l'homme de ne pas être seul, de ne pas être le maître absolu de son propre destin, l'ouvre à la divinité. Cette conscience, aussi vague puisse-t-elle être, transcende la pensée tout en l'entourant d'un sentiment d'inachevé. Une telle conscience est inséparable du sentiment que l'homme a de sa propre identité. Et pourtant elle reste toujours insaisissable, cachée, et, pour certains, inexistante.

Mais ce moment reste fugitif. Le divin entrevu s'évapore bien vite, le réel revient trop prosaïque, la poésie s'effiloche et l'espérance entrevue d'un demain en forme de parousie se rétrécit désespérément. *Autour de nous, un certain pessimisme s'en va répétant que notre monde sombre dans l'athéisme. Ne faudrait-il pas plutôt dire que ce dont il souffre, c'est de « théisme insatisfait » ? Les hommes, dites-vous, ne veulent plus de Dieu. Or êtes-vous bien sûr que ce qu'ils rejettent, ce n'est pas simplement l'image d'un Dieu trop petit pour alimenter en nous cet intérêt de survivre et de super-vivre à quoi se ramène, en fin de compte, le besoin d'adorer ?*<sup>408</sup>

Parmi toutes les religions existantes dans le monde, y en aurait-elle une qui puisse encore assurer le logis à une foi créatrice tout en respectant la liberté de penser et d'agir, une foi

---

<sup>406</sup> Jean Onimus, Qu'est-ce que le poétique, Poesis, 2017

<sup>407</sup> Aragon, Une Vague de Rêves, Revue Commerce, 1924

<sup>408</sup> Teilhard de Chardin, Être plus, Seuil, 1968

créatrice qui saurait tracer le chemin à suivre au sein de la complexité croissante de la noosphère, une foi capable finalement de renverser le scénario d'une création venue d'en haut par la volonté d'un Dieu tout puissant, pour au contraire ouvrir la perspective d'un acte de foi libre et par là ouverte au génie humain ? Choisir une religion plutôt qu'une autre ? N'est-ce pas là simplement une question de goût spirituel ? Pourquoi finalement choisir une religion si ce n'est pour mettre de l'ordre dans son esprit, le canaliser avec le risque de le fanatiser en opposition avec des religions concurrentes ? Non ! Rien que le fait de la multiplicité de ce choix doit nous conduire à chercher ailleurs. Ce n'est pas dans une religion, quelle qu'elle soit, que nous trouverons la foi créatrice que nous cherchons désespérément. Il faut la chercher au sein de l'Univers lui-même, une foi débarrassée de toute contrainte, ouverte à toute connaissance, libre d'un choix jamais fait. Car finalement c'est là le sens de l'évolution de la conscience humaine, qu'on le veuille ou non.

*Si l'Univers s'élève progressivement vers l'unité, ce n'est pas seulement sous l'effet de quelque force externe, mais c'est parce que le Transcendant s'y fait partiellement Immanent.*<sup>409</sup>

Dans un entretien sur la méditation animé par Claire Legros dans Le Monde du 1 août 2019, le philosophe Alexandre Jollien écrit : *Il est urgent de créer des liens, des carrefours existentiels, au-delà des murs et des ghettos. Cela me plaît que le Bouddha et le Christ invitent tous les deux à la conversion, ce retour à soi qui s'incarne en un changement radical d'orientation. Sommairement, je dirais que le Bouddha me nourrit, qu'il m'apaise – et Dieu sait s'il y a du boulot – et que le Christ, son évangile, son message, me consolent. Et Nietzsche, enfin, vient décaper l'image d'un Dieu expert-comptable, culpabilisant, sévère et tyrannique, pervers en un mot, pour me conduire comme par la main vers ce redoutable amor fati.*

Des carrefours existentiels pour nous faire prendre conscience que notre destin dépasse le prosaïque, qu'il doit être un souci de tous les jours afin de nous laisser parfois entrevoir le divin. L'émergence des choses ne se maîtrise pas, l'Évolution semble rester contingente. Il était si simple de se contenter de croire dans un Dieu improbable et le révéler chaque dimanche à la messe sans jamais rien changer ! Pourtant cela ne suffit visiblement plus à satisfaire l'âme humaine. Comme dit Stuart Kauffman, *The biosphere and human culture are ceaselessly creative in ways that are fundamentally unpredictable.*<sup>410</sup>

Le mystère de Dieu au sein de la noosphère demeure donc et, pis, son immensité s'agrandit avec la connaissance. *En fait, plus votre science est grande, plus est profonde votre conscience du mystère*<sup>411</sup>, disait Vladimir Nabokov cité par Stanislas Dehaene dans « Le code de la conscience ». Toute recherche contribue ainsi à approfondir le sens du divin. C'est par ce travail créateur que nous devenons des abeilles invisibles du mystère d'un Dieu en émergence. *Notre tâche est de nous imprégner si douloureusement, si profondément et si passionnant de cette terre provisoire et fragile, que son essence ressuscite invisiblement en nous. Nous sommes les abeilles de l'invisible. Nous butinons éperdument le miel du visible pour l'accumuler dans la grande ruche d'or de l'Invisible.*<sup>412</sup>

À la suite de sa prise de connaissance sur l'état de l'art de la recherche scientifique, Jean Onimus est arrivé à la conclusion que le sens du sacré et le respect des êtres ne sont plus du tout à la mode dans la société post-moderne. Nous devons réinventer le sacré ! Notre tradition

<sup>409</sup> ibid

<sup>410</sup> Stuart Kauffman, Beyond reductionism, Edge

<sup>411</sup> Vladimir Nabokov, Intransigences, 1973

<sup>412</sup> R.M. Rilke (Correspondance) cité par Jean Onimus dans Étrangeté de l'art actuel, PUF, 1992

scientifique, qui nous donne la puissance de contrôler la nature, a en même temps dissipé le sentiment du Divin. Nous sommes puissants, or la puissance est corruptrice. En réalité nous ne savons pas bien ce que nous faisons. Nous ne savons pas les conséquences de nos actions, même les plus utiles. Tout ce que nous pouvons faire c'est d'être localement prudents, mais l'avenir nous échappe absolument. Il faut donc rester humble.

Pourtant l'homme a un besoin de croire dont dérive nécessairement un désir de savoir. Dans sa tribune dans *Le Monde* du 24/05/2019, Julia Kristeva<sup>413</sup> exprime ce besoin de croire qui reste insatisfait depuis que le couvercle de la religion ne le retient plus : *Parmi les multiples causes qui conduisent aux malaises actuels, il en est une que les politiques passent souvent sous silence : il s'agit du déni qui pèse sur ce que j'appellerai un « besoin de croire » pré-religieux et pré-politique universel, inhérent aux êtres parlant que nous sommes et qui s'exprime comme une « maladie d'idéalité » spécifique à l'adolescent. L'adolescent est moins un chercheur qu'un croyant : il a besoin de croire à des idéaux pour dépasser ses parents, s'en séparer et se dépasser lui-même. Mais la déception conduit ce malade d'idéalité à la destruction et à l'autodestruction, par-dessus ou à travers l'exaltation : toxicomanie, anorexie, vandalisme, d'un côté, et ruée vers les dogmes extrémistes de l'islam politique, de l'autre. Idéalisme et nihilisme : l'ivresse de n'avoir aucune valeur et le martyre de l'absolu paradisiaque se côtoient dans cette maladie d'« idéalité » qui secoue la jeunesse, et avec elle, le monde.*

Il n'y a, je pense, qu'un remède contre cette maladie d'idéalité : le savoir ou de façon plus générale, la Connaissance. Seule la Connaissance peut permettre à l'être de se projeter en avant dans son destin, plutôt que de se laisser conduire par les choses de la vie. Il faut savoir tout remettre en question, sans cesse, à tout moment, sous peine d'entrer dans l'engrenage d'une croyance irréfléchie.

Seul ce besoin de questionnement inlassable peut susciter une nouvelle façon d'être, et permettre ainsi l'émergence d'un sens dans la vie. Seul un esprit curieux, attentif, assoiffé de savoir, suscitera une source d'espérance qui inspire au divin et qui ressemble à ce que nous appelons l'amour. L'horizon qui s'offre à nous n'est plus alors la fin dernière mais le perfectionnement infini de l'espèce humaine...

*Je crois que l'univers est une évolution. Je crois que l'évolution va vers l'esprit. Je crois que l'esprit dans l'homme s'achève en du personnel. Je crois que le personnel suprême est le Christ universel.*<sup>414</sup>

Ainsi l'évaporation des croyances et des mythes ouvre la porte sur un monde nouveau où la Pensée peut se développer sans contrainte. Un monde de liberté spirituelle où tout peut advenir, du pire au meilleur. Que trouve-t-on au-delà de la dernière croyance ? Peut-être simplement le vide qui mène au néant ou au contraire l'avenir de l'homme qui s'ouvre à notre enthousiasme ! Tout devient alors possible, rien ne vient plus brider la liberté d'étudier, de découvrir, d'inventer, de créer finalement ! C'est dans ce développement foisonnant de la culture, qu'il soit scientifique, littéraire, poétique, etc. que se niche la source de l'évolution de la conscience et de la morale qu'elle sous-tend.

Comment ne pas adhérer à ce message de Teilhard qui semble émerger des limbes : *Les seules choses auxquelles je crois : il n'y en a pas beaucoup. Ce sont premièrement et*

---

413 Julia Kristeva est écrivaine. Née en Bulgarie, elle arrive en France en 1966, où elle se lie au groupe Tel Quel et suit les cours de Roland Barthes. Théoricienne de la littérature, linguiste, sémiologue, psychanalyste et romancière, au fil du temps, elle s'est imposée comme une figure intellectuelle de premier plan, tant en France qu'à l'étranger, où elle enseigne régulièrement.

414 Teilhard, *Comment je crois*, Seuil, 1969

*fondamentalement, la valeur du monde ; et deuxièmement la nécessité de quelque Christ pour donner à ce monde une consistance, un cœur et un visage.*<sup>415</sup>

C'est dans cet accroissement sans limite apparente de la Connaissance que se situe la possibilité d'une nouvelle foi : une foi au monde, une foi créatrice tout à fait opposée à la foi divine qui descend du ciel comme un cadeau. *Cette foi, l'ordre universel la confirme, il me suffit d'ouvrir les yeux pour m'en convaincre : le monde avance, il a un sens, il se dirige vers l'esprit.*<sup>416</sup>

Ce renversement de l'image de Dieu pourrait se retrouver dans l'évolution de l'univers. Un physicien américain, Julian Barbour<sup>417</sup>, a eu cette idée étonnante que l'univers pourrait ne pas obéir à la loi de la thermodynamique qui dit que, dans un système fermé, l'entropie ne peut qu'augmenter jusqu'à un état d'équilibre où plus rien ne se passe. L'énergie se conserve en conformité avec le premier principe de la thermodynamique. Il est tentant d'appliquer cette loi à l'univers et d'envisager sa mort thermodynamique, son entropie ayant alors atteint son maximum. Cela suppose que l'univers est un système fermé, une boîte en quelque sorte dans laquelle la loi de l'entropie s'applique. Mais qu'en est-il si on supprime cette boîte ? Voilà que l'univers se libérerait de cette loi de l'entropie qui ne peut que le faire mourir à petit feu ! Cette idée renverse complètement notre vision du futur de l'univers. Au lieu d'évoluer irrémédiablement vers une mort thermique, son évolution pourrait prendre une tournure bien autrement intéressante.

Julian Barbour conclut ainsi son propos : *What I am suggesting is that, quite amazingly, all that we have thought about entropy and how disorder grows has all been because people have been thinking in terms of everything in a box. If the universe is not in a box, we must philosophize about things differently. That changes things totally.*<sup>418</sup>

Effectivement, cela change complètement la façon de voir l'évolution de l'univers. Ce n'est plus la mort thermique, désespérante par son vide de sens, mais plutôt une évolution du possible vers toujours plus de complexité organisée, contribuant ainsi à diminuer l'entropie de l'univers. Notre univers aurait ainsi un but, but qui reste bien sûr indicible mais qui irait vers quelque chose de plus en plus structuré et complexe (en fait, sans doute, de plus en plus simple de par son formalisme). Il est significatif de constater qu'une telle évolution semble aujourd'hui en œuvre sur notre terre. Pourquoi ne pourrait-elle pas être extrapolée à l'univers entier ? *Quand on a pris la mesure de ce Devenir exubérant et fertile, toute affirmation doit franchir ce qu'elle limite, toute négation doit se relativiser, comme admettre que l'Univers se déploie à la vitesse de la lumière, qu'il n'a pas de centre et qu'il crée au fur et à mesure son espace et sa durée.*<sup>419</sup>

Un autre point intéressant de cette hypothèse est qu'un vecteur temps pourrait émerger. Actuellement les modèles mathématiques de l'univers semblent oublier le vecteur temps. Le paramètre temps s'évapore dans la formulation actuelle comme s'il n'était pas nécessaire pour faire fonctionner l'univers. Pourtant le vecteur temps est un paramètre essentiel de la vie, de toute vie. Comment alors ne pas revenir à la vision de Teilhard de Chardin quand il voit la « *sainte Évolution* » comme un monde en devenir.

*Le fait de l'Évolution donne au temps une sorte de consistance créatrice : au lieu d'un Fondement intemporel (pure vue de l'esprit !), on est ainsi amené à reconnaître dans la*

<sup>415</sup> Teilhard, L'Avenir de l'homme, Seuil, 1959

<sup>416</sup> Jean Onimus, Le destin de Dieu, L'Harmattan, 2003

<sup>417</sup> Julian Barbour is a theoretical physicist specializing in the study of time and motion; emeritus visiting professor in physics at the University of Oxford; and author of *The Janus Point* (forthcoming, 2020) and *The End of Time*.

<sup>418</sup> Published in Edge.org (<https://www.edge.org>) dated 9.11.19

<sup>419</sup> Jean Onimus, Chemins de l'espérance, Albin Michel, 1996

*mystérieuse énergie du Devenir les qualités et les fonctions que l'on attribue au Divin. Le Divin, comme tout ce qui existe, grandit et se développe, et nous comptons parmi ses co-créateurs. Il nous incombe, à notre très humble place, de le faire advenir. Pour « naître », Dieu a besoin des hommes, parce que, seuls parmi les vivants, ils ont besoin de lui. L'interaction entre les hommes et Dieu serait donc à la pointe de l'Évolution, la plus formidable interaction créatrice actuellement en cours. Ce que nous appelons transcendance ne nous vient pas « du dehors » : la transcendance est dans le monde comme la sève est dans l'arbre et l'amour dans les cœurs. L'énergie spirituelle qui nous travaille est de nature cosmique : c'est le monde en train de porter fruit.<sup>420</sup>*

Jean Onimus avait bien compris ce message de Teilhard. Il y voit un désir gravé au cœur de l'âme humaine de vouloir toujours plus, un désir essentiel pour continuer à créer de la vie et qui se traduit finalement dans une folle espérance, une espérance que Jean Onimus a cherchée tout au long de son existence.

*Jusqu'à l'homme, la seule valeur était le triomphe de la vie partout et par tous les moyens, par la compétition et la lutte acharnée des espèces. Désormais il existe des valeurs plus précieuses que la vie, capables d'inverser l'égoïsme naturel, d'inspirer le don, la générosité, le sacrifice ; ces valeurs sont supérieures, elles vont « plus loin », elles humanisent la nature, elles inaugurent un autre monde qu'il dépend de nous de développer à ses ultimes conséquences logiques, c'est-à-dire une fraternité, une communion universelle. Le sens que nous donnons instinctivement au mot humain est un signe : l'humain transcende les dures lois de la nature telles qu'elles s'appliquent autour de nous et même en nous, il nous parle d'une autre réalité où la bonté, telle une marée, submergerait le « mal » et imposerait son ordre. La mission de l'homme est évidemment de créer de l'humain autour de lui : c'est là le sens ultime de son existence, c'est la nature profonde du « principe anthropique ».<sup>421</sup>*

Le « principe anthropique » représente ici une force inhérente à l'homme, une force qui le pousse à créer de l'humain, c'est-à-dire finalement de l'Esprit. Nous pouvons rêver que l'évolution nous mène au « surhomme », cependant il y a un fait indiscutable : c'est que l'évolution existe, sacrée ou non ! Et plus spécifiquement, une évolution vers plus d'esprit. C'est là le point intéressant : en dépassant l'évolution biologique naturelle, l'homme participe à une évolution proprement spirituelle qui englobe toute la Connaissance, qu'elle soit scientifique, artistique, poétique, mystique, etc.

*La foi n'est donc plus un système fixe de croyances reçues, c'est un renforcement vital de l'antique espérance, appuyée désormais sur des faits indiscutables. L'Évolution est une « orthogénèse » constante en quête d'organisations de plus en plus complexes qui rendent possibles des consciences de plus en plus lucides et compréhensives.<sup>422</sup>*

Nous pouvons ainsi imaginer que l'Évolution est à la source d'une nouvelle espérance, une foi qui pousse l'homme toujours *en avant* à la recherche d'un toujours plus d'être.

*Le grand évènement des temps modernes est, pour nous, de découvrir que, pour l'Homme, enfermé sur et en lui-même, il y a une issue en avant (par auto-développement de quelque chose au-delà de l'Homme) — alors que, jusque-là, on ne voyait d'issue qu'en haut (par évocation en Dieu). C'est l'aurore de cette « foi en l'Homme » qui fait mine d'éclipser la traditionnelle foi en Dieu. Ma conviction, dans ces conditions, est que si l'en avant (poussé jusqu'au bout) ne se comprend pas sans quelque en haut, en revanche l'en haut se comprend encore moins sans un*

---

<sup>420</sup> Émile Rideau, La pensée du Père Teilhard de Chardin, Seuil, 1965

<sup>421</sup> Jean Onimus, Chemins de l'espérance, Albin Michel, 1996

<sup>422</sup> Jean Onimus, Chemins de l'espérance, Albin Michel, 1996



*en avant* : ce qui veut dire que la foi chrétienne ne peut survivre et rebondir qu'en incorporant la foi au progrès humain.<sup>423</sup>

Teilhard a toujours besoin de *l'en haut* pour satisfaire la religion à laquelle il essaye désespérément de maintenir son adhésion, mais clairement la *foi en l'homme* traduit le renversement de l'idée de Dieu et seul *l'en avant* compte désormais pour une spiritualité créatrice.

Cet *en haut*, Jean Onimus n'en voulait plus dans sa vision de l'Évolution. Teilhard voit une fin à l'Évolution, c'est la limite du devenir, c'est Dieu. Jean Onimus ne veut pas de limite. Pour lui Dieu ne peut être anthropomorphisé, il faut plutôt parler d'un divin qui nous baigne infiniment. *Ce Divin n'est pas au-dessus de nous, il est en nous, au cœur de notre être, mais c'est par lui que le monde en mouvement autour de nous tente de progresser. Nous ne pouvons isoler cette force, la personnaliser, pas plus que nous ne pouvons disséquer notre âme ou mesurer nos sentiments.*<sup>424</sup>

La critique de Jean Onimus est alors sans appel : Teilhard ne peut admettre d'évacuer le point Oméga qu'il voit comme la limite ultime du devenir. Sa foi le lui interdit. Il fallait quelque part un absolu, c'est le défaut de sa philosophie. Teilhard n'a pas pu admettre un devenir illimité, qui est pourtant à l'évidence la loi universelle. Il lui faut une réalité immobile, surplombant le mouvement. Et il n'a pas tort dans le sens que l'absence d'un *en haut* peut signifier l'impossibilité de prier. Parler à un Dieu en émergence induit une prière à soi-même puisque nous sommes acteurs dans l'émergence de ce Dieu que nous voulons prier ! Le bouddhisme a d'ailleurs résolu ce problème puisqu'il occulte a priori cet *en haut*.

Pour tenir compte de cette contradiction, Jean Onimus a en quelque sorte trouvé une autre solution : il ne parle plus d'un Dieu anthropomorphisé, il parle du Divin qui se révèle dans l'élan qui pousse l'Évolution à être :

- *Lorsque Nietzsche proclame la mort de Dieu, c'est évidemment de cette idole faite de mains d'hommes, c'est-à-dire de mots humains.*
- *Situés aussi loin du dieu de la tribu que du dieu des philosophes, il nous faut entrer résolument dans une ère nouvelle en cherchant le divin dans le prolongement de la nature, dans la perspective que laisse deviner l'axe de toute son Évolution : perspective de complexité ouverte qui débouche sur la simplicité de l'Esprit.*
- *Le divin ne se révèle plus en forme d'idoles ou de concepts (ce qui était souvent la même chose) : c'est un élan qui soulève le monde.*<sup>425</sup>

Dans ce sens, on n'associe plus Dieu à un être transcendant, à une personnalité que l'on peut prier, on parle d'un élan divin qui se développe dans l'Évolution. *Plus l'Évolution avance et se complexifie, plus la part proprement spirituelle y prend de l'importance ; elle devient sur cette planète une évolution des idées et des valeurs.*<sup>426</sup> Le concept même d'Évolution se traduit dans cet élan divin : la montée de l'Esprit humain vers un dépassement inexprimable par une fusion spirituelle d'une multitude d'hommes. La prière s'adresse alors à cette force irrésistible qui nous emmène *en avant* vers l'horizon lointain d'un futur indicible. C'est dans cette force que le divin s'exprime. Teilhard de Chardin le ressent quand qu'il décline cette force en un Christ cosmique en train de grandir avec nous et vers lequel tout se divinise. Il se dégage de ce sentiment une source d'espérance qui ressemble à ce que nous appelons l'amour. L'horizon qui s'offre à nous n'est plus la fin dernière mais le perfectionnement infini de l'espèce humaine...

---

423 Teilhard de Chardin, Accomplir l'homme, Lettres inédites (1926-1952), Grasset, 1968

424 Jean Onimus, Évolution du Divin, inédit, 2003

425 Jean Onimus, Béance du divin, PUF, 1994

426 Ibid

C'est bien comme cela que Marcel Comby conclut son propos « A propos du concept de création » dans la revue Noosphère :

*Puisque l'acte d'union est continu et s'achève dans le Point Omega, Dieu finalement est inachevé jusqu'à ce que Lui-même, Il l'atteigne. C'est ce que l'on croit comprendre : Dieu s'achève progressivement en créant le Monde par unification de la multitude et il n'est pas le créateur de la multitude ! S'agit-il alors d'une pensée chrétienne ?<sup>427</sup>*

Une pensée chrétienne ? Pour répondre à cette question, il faudrait peut-être revenir au message vrai de Jésus, c'est-à-dire aux textes des évangiles sans à priori théologique. Cette question, Jean Onimus s'en était appropriée et il a écrit trois livres sur le sujet : *Portrait d'un inconnu - L'homme de Nazareth, Jésus seulement, Ce que Jésus a vraiment dit.*

Pour Jean Onimus, la portée des dits de Jésus a une puissance sans commune mesure avec la doctrine qui en est résultée. Pour le comprendre, il faut revenir à la source même de l'évangile qui, en se basant sur l'amour, exclut les lois, il n'en a plus besoin ! L'évangile nous apporte une énergie, celle de l'espérance, il nous éveille, il nous fait prendre conscience du don.

Ce n'est pas l'avenir du christianisme qui est désormais en question, l'affaire est dépassée : c'est le rêve de Jésus qui compte désormais ! Il serait tragique que son message soit confondu avec la foi qu'il a suscitée et qui est en crise. *Il reste en nous cette petite flamme dont Jésus espérait un incendie, cette étrange nostalgie d'un état supérieur enfin digne de nous, auquel répondent déjà tant de dévouements personnels et de progrès sociaux. C'est l'élan chaleureux d'un sentiment qui, dépassant la vérité définitive imposée par le dogme, nous pousse dans le domaine de l'inconcevable et de l'ineffable.<sup>428</sup>*

La conclusion que Jean Onimus en tire est que les dits de Jésus, débarrassés de leurs appendices théologiques, expriment cette force qui nous pousse à regarder *en avant* et qui est source de l'homme créateur. Cette pensée mène à comparer la situation réelle du monde au grand rêve de bonté et de communion universelle que Jésus portait en lui : d'un côté une monstrueuse erreur, de l'autre la vérité et les promesses de l'avenir. Et Jean Onimus souligne l'abysmale responsabilité de l'homme, une fois parvenu à l'heure du choix : *Une conscience mondiale, voire cosmique, ouvrira psychiquement les individus encore fermés sur eux-mêmes, contractés sur ce qu'ils croient essentiel : leur « moi », ce noyau d'intérêts, de soucis, de projets et d'affections. Le choix se présente alors entre l'autodestruction enragée de l'espèce (la biologie en connaît des exemples) et un « nouvel âge » de relations enfin vraiment humaines. D'un côté le suicide collectif par dévoiement du désir de vivre mieux, et de l'autre un ressourcement venu de nos profondeurs. Le destin d'une planète vivante et pensante n'est pas fixé d'avance : il existe, sans doute, un point critique de conscience dont le franchissement est difficile parce qu'il suppose une mutation non plus physique (génique) mais mentale. Il y a là un moment de paroxysme où la lucidité et l'animalité s'affrontent.<sup>429</sup>*

C'est cette idée d'une *mutation mentale* qui amena Jean Onimus à revenir sur les dits de Jésus. Il lui fallut de multiples lectures des évangiles canoniques ainsi que certains apocryphes pour découvrir que, à condition de débarrasser le sens profond du texte de sa chape théologique, il était possible de restaurer le message originel de Jésus. Pour lui, il s'agissait de revenir à la vraie pensée de Jésus, celle qui a disparu, enfouie sous les strates des dogmes.

Cette recherche du Jésus primordial, il l'a exprimé en particulier dans son livre : *Portrait d'un inconnu - L'homme de Nazareth*. Dans ce livre on retrouve l'évolution de sa pensée au fil

---

<sup>427</sup> Marcel Comby, A propos du concept de création, Noosphère, N°11, octobre 2020

<sup>428</sup> Jean Onimus, Portrait d'un inconnu (L'homme de Nazareth), L'Harmattan, 2002

<sup>429</sup> Jean Onimus in Présentation de « La place de l'homme dans la nature » par Teilhard de Chardin, Albin Michel, 1996

de ses lectures des différents évangiles connus et cela débouche sur un renouvellement de l'humanité de Jésus et son actualisation avec la force créative de l'évolution.

*Ce livre me paraîtrait inachevé si je n'y ajoutais quelques notes personnelles. Je sais qu'il va indisposer ceux qui récitent avec conviction les versets de leur credo. Mais je voudrais dire à quel point la simple rédaction de cet ouvrage a transformé mon rapport avec l'homme de Nazareth. Élevé chrétiennement, membre actif de mouvements catholiques (Équipes sociales, Scouts de France, Paroisse universitaire, etc.) j'admettais sans trop y réfléchir les dogmes qu'on m'avait enseignés : mes intérêts étaient ailleurs. Je n'avais pas encore "rencontré" Jésus ; en fait il n'était qu'une clé de voûte dans un édifice que j'avais trouvé tout fait. La distance n'a cessé de s'accroître pour moi entre ces dogmes dans lesquels je ne pouvais décidément pas habiter et les surprenantes paroles, la chaleureuse présence qui, à travers les évangiles synoptiques, parvenait jusqu'à moi. C'était une toute autre tonalité et elle m'intriguait. Une phrase de Proudhon m'a alerté : « Jésus : une individualité à retrouver, à resituer, à refaire presque, tant il a été dissous, pulvérisé par la religion dont il est l'auteur. Rétablir cette grande figure dans sa vérité humaine est aujourd'hui un travail de première nécessité. Ramené à sa nature, à sa pure individualité, il devient un homme prodigieux. »<sup>430</sup>.*

*J'avais certes lu une foule d'auteurs chrétiens, étudié Péguy, Claudel, Teilhard de Chardin et bien d'autres, mais leur génie personnel s'interposait. Ma "conversion" date du jour où j'ai constaté à quel point les idéologies vieillissent avec leurs dogmes et la charge des commentaires qu'ils traînent derrière eux. Oui, les idéologies ne résistent guère quand l'évolution culturelle s'emballe ; elles entrent vite dans le domaine de l'histoire et cessent de vivre. C'est surtout vrai en religion, quand des entités abstraites mises dans un ordre rationnel prétendent remplacer l'élan chaleureux du sentiment en imposant une vérité définitive, dans le domaine par excellence de l'inconcevable et de l'ineffable.*

*Ce qui m'a frappé au long de mon exploration c'est la profonde humanité de Jésus. C'est même parce qu'il est si totalement humain que les hommes, émerveillés, en ont fait un Dieu ! Il a, en effet, prolongé les dimensions de l'humain au-delà des limites normales, en direction d'une fraternité dont de rares rêveurs (par exemple les bouddhistes, les anarchistes, quelques fouriéristes) ont pu parfois concevoir l'idée. Nous savons très bien ce qu'est l'inhumain nous ne cessons d'en souffrir, il nous assiège et nous submerge. En revanche l'humain est une lumière lointaine, un horizon qui recule, non pas une éthique codifiable mais un élan. Voilà la vraie transcendance : ce n'est pas celle de l'esprit qui risque de nous perdre dans les nuages, mais celle du cœur, dont nous devinons qu'elle est sans limites et qu'elle nous dépasse comme si elle nous venait d'ailleurs.*

*Pour de nombreux penseurs, l'Évolution semble guidée dès l'origine par un principe de complexité croissante qui est une condition d'une existence plus riche, plus libre, plus accomplie. Avec l'arrivée de l'homme, elle a franchi un seuil, mais le phénomène est récent : l'homme actuel est encore très loin d'être « humain » ! Il en a d'ailleurs conscience : de là ses impatiences, ses révoltes, mais aussi ses incroyables accès de générosité qui tentent de remonter le courant brutal de la sélection naturelle. Notre tâche primordiale est d'humaniser l'État, la justice, l'éducation, les relations sociales, voire l'amour ! On rêve d'une Évolution qui nous entrainerait vers un type d'existence animé par les valeurs de l'évangile. L'évangile nous invite à l'accomplissement de la paradoxale et, pour ainsi dire, divine nature dont nous portons en nous le germe.<sup>431</sup>*

Ce retour aux vraies paroles de Jésus, tout en intégrant l'émergence du concept d'Évolution devient pour Jean Onimus le socle de son espérance dans la vie et la raison de l'existence de l'homme. L'évangile renaît sous sa lecture comme un *grand poème du divin* et n'est-ce pas là

---

<sup>430</sup> Proudhon, Portrait de Jésus, P.Horay, 1952

<sup>431</sup> Jean Onimus, Portrait d'un inconnu (L'homme de Nazareth), L'Harmattan, 2002

la plus somptueuse façon pour le qualifier ! Un poème qui glorifie l'échange, le don et finalement le concept étonnamment humain parce qu'incompatible avec l'animalité biologique : celui de l'espérance.

*L'évangile est un brûlot pour une société d'ordre, c'est un poème surréaliste dont la vibration donne à rêver, un cri de révolte et d'espérance, il est plein d'éclats aveuglants et jubilatoires. Tout le contraire d'un sermon édifiant, d'un traité de morale ou d'un programme politico-social. Si la poésie est libération des rêves, création d'une réalité plus vraie que le réel, eh bien oui ! l'évangile est un poème : pour le comprendre, il faut d'abord sentir cela.*<sup>432</sup>

Sans doute la théologie a été nécessaire dans l'histoire du christianisme pour formaliser la force formidable qui ne niche au cœur de cet immense poème du divin. Cela a permis la constitution d'une religion puissante dont le poids historique est certainement à l'origine de l'éclosion de la civilisation occidentale. Mais la théologie finit par étouffer la pensée. *Rêver avec compétence l'Incarnation, la Rédemption, les relations de l'Inengendré avec l'Engendré, les labyrinthes vertigineux de la circumincession*<sup>433</sup>, etc. *Le grand poème du divin est mis progressivement en langage technique : hypostasier, conceptualiser, cristalliser et, faute de mieux, inventer des mots, fabriquer des concepts-masques, se torturer l'esprit pour logifier l'impensable. Jeu supérieur, délice d'initié, haute ivresse ! Nous ne pouvons nous résoudre au silence de la non-pensée, seule approche sans doute de l'impensable.*<sup>434</sup>

Désormais il s'agit en quelque sorte de faire renaître la pensée pure de cet être extraordinaire qui a vécu il y a 2000 ans afin de la réinterpréter ou plutôt de la faire fructifier au sein de la Connaissance d'aujourd'hui.

*Tous nos dogmes, nos doctrines ne sont que des créations humaines, et jamais des « révélations » divines. Il faut dépasser la notion de dualisme entre le divin et l'humain. Le divin est au cœur de l'humain. En Jésus le divin et l'humain se rejoignent, se confondent. La porte d'entrée dans le divin, c'est de devenir profondément humain.*<sup>435</sup>

Un tel retour sur Jésus et sa pensée originelle constitue peut-être une réponse à la remarque de Marcel Comby (voir ci-dessus) : *le concept de création peut-il être une pensée chrétienne ?* Du point de vue historique la Bible et son Dieu unique a toujours été source d'espérance pour le futur de l'homme ! Il est quand même étrange que ce petit peuple d'Israël qui n'a rien inventé sur le plan de la science, qui n'a jamais eu de puissance guerrière, ait été celui qui, sur le plan religieux, a réussi à imposer son Dieu unique à travers tout l'univers. En quelques siècles, il est parvenu à une intériorisation, un anoblissement de la pensée religieuse qui nous a fait ce que nous sommes aujourd'hui en Occident car le christianisme n'a rien modifié d'essentiel au Judaïsme. La Bible résume un des plus hauts moments de l'histoire humaine. La Bible est l'histoire d'un peuple, de sa relation avec Dieu, c'est un livre immense, complexe dans lequel le néophyte a du mal à se retrouver, d'un point de vue historique. Jean Bottéro nous aide à y voir un peu plus clair dans cette poussée du christianisme. Mais l'auteur va plus loin, il nous montre que cette histoire si ancienne est le reflet de toute notre humanité.

*Si, faisant le décompte de notre actuelle richesse, de cette civilisation occidentale qui semble achever de conquérir l'univers, par-delà les techniques et les connaissances scientifiques, nous en cherchons les lignes de force, elles ne font pas mystère. Le propre fonds de notre mentalité s'est constitué au début de notre ère, issu de la formidable révolution déclenchée par le*

---

<sup>432</sup> Jean Onimus, Portrait d'un inconnu – L'homme de Nazareth, L'Harmattan, 2002

<sup>433</sup> La circumincession est un terme théologique qui décrit la relation entre chaque personne du Dieu trinitaire (Père, Fils et Saint-Esprit).

<sup>434</sup> Jean Onimus, La poursuite de l'essentiel, Centurion, 1984

<sup>435</sup> John Spong, Pour un christianisme d'avenir, Karthala, 2018

*christianisme. Or, le christianisme est au confluent de la science des Grecs et de la sagesse des Juifs. La science des Grecs, c'est cette mise en place, et à la première place, de l'homme dans et devant l'univers, qu'il peut et doit connaître et dominer, cet aménagement de notre esprit et de notre savoir dans la lucidité et la rigueur, cette recherche d'un équilibre parfait de notre être et de notre vie. La sagesse des Juifs, c'est cette attitude profonde de notre cœur, non plus devant le monde perceptible, mais devant Autre Chose qui le transcende et le mène, qui nous réunit tous et nous égalise sous Son irrésistible domination.<sup>436</sup>*

---

<sup>436</sup> Jean Bottéro, Naissance de Dieu, Gallimard, 1992

## CONCLUSION

*Sache que le monde dans son ensemble constitue ton corps impérissable, et que tu es toi-même la vie perpétuelle du monde entier*<sup>437</sup>.

Voilà sans doute la seule conclusion que l'on peut extraire de toutes ces réflexions. Les traces laissées par mon père ne conduisent bien sûr pas à la solution de notre question transcendante lancinante. Une théorie qui expliquerait tout reste certainement inatteignable, d'ailleurs le contraire signifierait sans doute la mort de notre espèce !

En revanche il faut bien admettre que cette conscience qui nous fait homme se libère de plus en plus des contraintes imposées par son côté animal. L'homme n'est plus tout nu face à la nature qui l'entoure, il n'a plus besoin de s'entourer de croyances et de mythes pour établir le cocon qui étouffera son angoisse de vivre. Des murs deviennent transparents, laissant apparaître une nouvelle liberté. Alors, ivre de cette liberté, l'homme a pris conscience que demain ne sera plus jamais comme hier, que l'Évolution, déclinée à tous les niveaux, du cœur de la matière à la vie biologique et finalement à la pensée même, devient le vecteur essentiel sans lequel rien ne se fait. Face à cette prise de conscience, les religions traditionnelles deviennent inefficaces pour répondre au questionnement de l'âme. Il apparaît qu'elles doivent nécessairement prendre le chemin de l'Évolution et chercher à recréer un monde habitable, adapté à la pensée d'aujourd'hui et de demain.

*Une Religion de l'Évolution : voilà donc, finalement, ce dont, pour survivre et pour survivre, l'Homme a de plus en plus explicitement besoin, dès lors qu'il accède à la conscience de son pouvoir et de son devoir de self-ultra-hominisation.*<sup>438</sup>

L'âme humaine prend ainsi une nouvelle dimension. Nous sortons d'un cocon construit au fil des millénaires au sein duquel l'homme s'agitait sans pouvoir concevoir d'en sortir. Aujourd'hui des barrières se sont brisées, des murs disparaissent et nous prenons conscience de notre responsabilité dans le devenir de la Terre comme s'il s'agissait d'un être vivant qu'il nous faut soigner. Nécessairement un besoin d'unité se manifeste, nous devons rassembler nos forces dans un but commun : c'est là sans doute la nouvelle éthique pour l'humanité. Autrefois la Terre constituait notre espace de vie au sein duquel nous pouvions développer tous nos projets sans penser aux limites des ressources offertes. Désormais cette Terre s'est extraordinairement rapetissée au sein d'un Cosmos vertigineux et nous en sommes à devoir gérer ensemble sa survie, de là ce besoin d'unanimité. Les mouvements suscités par le réchauffement climatique procèdent sans doute de cette recherche pour une nouvelle éthique contribuant ainsi à cette unanimité progressive de l'homme sur notre Terre.

On rejoint ici Teilhard de Chardin quand il parle du multiple.

*Essentiellement, autour de nous, sous la double et irrésistible étreinte d'une Planète qui se rétrécit à vue d'œil, et d'une Pensée qui se boucle de plus en plus rapidement sur soi, la poussière des unités humaines se trouve soumise à une formidable pression de rapprochements, une puissance d'ordre très supérieure aux répulsions individuelles ou nationales qui nous effraient tant.*

*Seule finalement l'apparition, au sommet et au cœur du monde unifié, d'un Centre autonome de rassemblement est structurellement et fonctionnellement capable de susciter, d'entretenir et de déchaîner à fond, au sein de la masse humaine encore dissociée, les forces attendues d'unanimité.*<sup>439</sup>

---

<sup>437</sup> Ellam Onru, Tout est Un, traduction Robert Caputo, Éditions Nataraj, 1996

<sup>438</sup> Teilhard de Chardin, Le Cœur de la matière, Seuil, 1976

<sup>439</sup> Teilhard de Chardin, L'avenir de l'homme, Le Seuil, 1959

Nous voici de la sorte aux portes de l'ultra-humain, là où doivent triompher la dignité, l'unité et la solidarité, c'est à dire les revendications les plus indiscutables du propre de notre humanité. Nous ne saurons jamais quel pourrait être le but ultime de cette Évolution. Nous pouvons seulement supputer qu'elle a une direction et que l'homme, en communiant dans l'unité sous l'effet de cette force pressentie, peut faire émerger des choses absolument indicibles. Cependant notre vie, même portée par cette force, semble souvent perdre tout sens. C'est dans ces moments de désespoir profond, de sentiment d'abandon, que nous devons reprendre confiance dans la mission de l'humanité sur cette planète, la Terre, mais aussi sur l'Univers dans son immensité. En quelque sorte, l'Univers a besoin de nous pour exister !

Par moment je me demande si l'acquisition de la Connaissance n'implique pas un besoin de plus de croyances ? Sommes-nous plus heureux avec notre savoir accumulé et notre liberté intellectuelle que le paysan d'il y a quelques siècles, englué dans une vie étroite, encadrée par les rites religieux et les soucis de la prochaine récolte qui lui assurera le passage de l'hiver ? Ou même que le chasseur-cueilleur il y a 40 000 ans qui vivait avec la nature tout comme l'Adam de la bible ?

La réponse est sans doute *NON* ! La liberté de penser qui nous est offerte aujourd'hui donne le vertige. L'éternel retour n'existe plus, demain sera toujours nouveau, tout est à construire et à reconstruire sans cesse, rien n'est jamais acquis. Dans ce contexte trop liquide, on pourrait être tenté de dire que rien ne justifie de vivre, la vie elle-même devient de plus en plus absurde et le temps arrive sans doute d'en finir. On parle de la chute de l'espèce humaine qui s'autodétruirait elle-même en détruisant progressivement la planète qui la fait vivre. Il ne s'agirait alors que de la disparition d'une espèce animale comme tant d'autres ont déjà disparu, sauf que dans notre cas nous en avons conscience ! Et c'est dans cette fameuse conscience que je vois le signe que notre espèce animale possède un destin particulier et par là une responsabilité qu'elle doit prendre en compte.

*C'est seulement depuis l'apparition de l'idée d'Évolution (divinisant en quelque manière l'Univers) que les fidèles de la Terre se sont éveillés et élevés à une véritable forme de religion, toute chargée d'espérances illimitées, d'effort et de renoncement.<sup>440</sup>*

Il ne s'agit sûrement pas d'élaborer une nouvelle religion qui nous enfermerait à nouveau dans son araignée de rites, mais bien plutôt une éthique ouverte qui rassemblerait les hommes dans un projet de vie, une éthique qui saurait évoluer avec la Connaissance dans le sens d'une Conscience toujours plus universelle. C'est peut-être à quoi pense mon père quand il écrit : *Je sais que mon être est inachevé, en mouvement vers un achèvement, que je pressens, mais ne puis définir : ce serait l'émergence totale, et prévisible, de l'esprit dans un milieu qui l'attend avec passion. Je me sens borné de tous côtés, ma vie est pleine d'erreurs dues à la myopie, à l'inefficacité de mon esprit, je me sens enchaîné, emprisonné, je n'ai jamais pu être vraiment moi-même, sauf parfois en montagne et chaque fois que j'ai frôlé certaines limites physiques : tout ce qui exalte et dilate est de nature religieuse et va en même temps dans le sens de l'Évolution.<sup>441</sup>*

Jean Onimus a cherché dans l'évangile des messages intemporels, capable de signification à toute époque. Il voyait dans les dits de Jésus un message universel capable de nous sortir du cadre étroit au sein duquel nous cherchions, avec un Dieu dominant et absolu, à étouffer les pouvoirs inimaginables de la conscience humaine. Pour aller plus loin, il est temps de concevoir un renversement de la notion de Dieu. Nous, au sein de l'évolution spirituelle dont nous sommes les seuls acteurs et en opposition à l'évolution purement biologique, devons être conscients que

---

<sup>440</sup> Teilhard de Chardin, L'avenir de l'homme, Seuil, 1959

<sup>441</sup> Jean Onimus, Évolution du divin, inédit, 2003

nous créons du Dieu. Teilhard l'appelle un Christ cosmique qui s'incarne de plus en plus profondément au fil de nos créations : *Le monde se crée encore et en lui c'est le Christ qui s'achève. Lorsque j'eus entendu et compris cette parole, je regardais et je m'aperçus, comme dans une extase, que j'étais plongé en Dieu par toute la nature.*<sup>442</sup>

De la même manière, Jean Onimus conclut son livre « Évolution du divin » de la façon suivante : *A cette vie, largement ouverte, il ne peut y avoir de conclusion : il appartient au lecteur d'en tirer ce qui lui plait. Je voudrais simplement ajouter un grand OUI final à toutes ces réflexions. J'ai beaucoup pratiqué les écrivains de l'absurde, en particulier Albert Camus, qui m'a appris à réagir à l'inadmissible obstacle, le poing levé et la main à la pâte. Mais le spectacle de l'Évolution, cette montée haletante sur un chemin raide et dangereux, m'a guéri de tous mes doutes : j'ai vu monter l'humanité par cette voie ardue ; comment ne pas se joindre à elle et tenter à son tour et à sa mesure, de monter comme elle, avec elle. La mort n'est pas une victoire du néant, c'est une étape dans une progression : elle permet de nouvelles victoires.*

*A ce monde en gestation douloureuse, je dis OUI du fond de mon cœur, un cœur apaisé, plein de confiance en ce temps créateur qui n'a pas fini de nous porter en avant, plus haut, et de nous émerveiller.*<sup>443</sup>

Ma conclusion ? C'est de marcher à fond avec notre temps, de participer pleinement au mouvement qui, de toute façon, nous entraîne. Y participer pour en développer les vertus et en neutraliser les vices. Y participer sans arrière-pensée et surtout en évitant de jeter un regard de nostalgie sur un passé révolu. Ce passé-là ne doit pas nous servir de référence. Tout change très vite : le progrès de la conscience, une fois déclenché, s'accélère et précipite l'évolution. Dans cette conscience des hommes, s'est réfugiée toute la force de l'évolution universelle : à cette force il faut faire confiance, ses victoires dans le passé sont les garants de l'avenir. L'humanité a rencontré bien d'autres difficultés ; elle les a toujours, finalement, surmontées.

---

<sup>442</sup> Teilhard, *Écrits du temps de La Guerre*, Grasset, 1965

<sup>443</sup> Jean Onimus, *Évolution du divin*, inédit, 2003



## Bibliographie de Jean Onimus

Les ouvrages restés manuscrits sont accessibles en ligne sur le site de Jean Onimus (<https://jeanonimus.pagesperso-orange.fr/>).

### Le cri d'une vie déchirée

*Le Livre de Consolation avec appendice de Jean-Pierre Onimus (Inédit, livre 1945, appendice 2008, manuscrit en ligne)*

### Essais sur l'éducation et la famille

*La morale par les textes des écrivains français (Le Portulan, 1943)*

*Mission de la jeunesse (Le Portulan, 1947)*

*Lettres à mes fils (Desclée de Brouwer, 1963)*

*Un livre pour mes filles (Desclée de Brouwer, 1964)*

*L'enseignement des lettres et la vie (Desclée de Brouwer, 1965)*

*Inséparables : L'existence à deux (Centurion, 1982)*

*La maison corps et âme (PUF, 1991)*

*L'art d'aimer (L'Harmattan, 2007)*

### Essais sur la littérature et la poésie

*Incarnation : Essai sur la pensée de Charles Péguy (Cahiers de l'Amitié Péguy, 1952)*

*Introduction aux quatrains de Péguy (Cahiers de l'Amitié Péguy, 1954)*

*Péguy et le mystère de l'Histoire (Cahiers de l'Amitié Péguy, 1962)*

*La Route de Charles Péguy (Plon, 1962)*

*Introduction aux Trois Mystères selon Péguy (Cahiers de l'Amitié Péguy, 1962)*

*Camus (Fayard, 1965)*

*La connaissance poétique (Desclée de Brouwer, 1966)*

*Beckett (Desclée de Brouwer, 1968)*

*La Communication littéraire (Desclée de Brouwer, 1970)*

*Expérience de la poésie (Desclée de Brouwer, 1973)*

*Philippe Jacottet, une poésie de l'insaisissable (Champvallon, 1983)*

*Jean Tardieu, un sourire inquiet (Champvallon, 1985)*

*Pour lire Le Clézio (PUF, 1994)*

*Qu'est-ce que le poétique ? (Poesis, 2015)*

### Essais sur l'art

*L'Art et la Vie (Fayard, 1964)*

*Réflexions sur l'art actuel (Desclée de Brouwer, 1964)*

*Essai sur l'émerveillement (PUF, 1990)*

*L'étrangeté de l'art (PUF, 1992)*

### Essais sur la crise du monde actuel

*Face au monde actuel (Desclée de Brouwer, 1962)*

*Interrogations autour de l'essentiel (Desclée de Brouwer, 1967)*

*L'asphyxie et le cri (Desclée de Brouwer, 1971)*

*Mutation de la culture (Desclée de Brouwer, 1973)*

*L'Écartèlement, supplice de notre temps (Desclée de Brouwer, 1979)*

*Les dimensions du changement (Desclée de Brouwer, 1983)*

*La poursuite de l'essentiel (1984)*

Essais sur la religion

*Teilhard de Chardin ou la foi au monde (Desclée de Brouwer, 1968)*

*Le perturbateur (Cerf, 1974)*

*Teilhard de Chardin et le mystère de la terre (Albin Michel, 1991)*

*Béance du divin (PUF, 1994)*

*Chemins de l'espérance (Albin Michel, 1996)*

*Portrait d'un inconnu - L'homme de Nazareth (L'Harmattan, 2000)*

*Jésus seulement (L'Harmattan, 2001)*

*Le destin de Dieu (L'Harmattan, 2003)*

*Métamorphose du religieux (L'Harmattan, 2004)*

*Ce que Jésus a vraiment dit (2005, manuscrit en ligne)*

*Évolution du divin (2003, manuscrit en ligne)*